



10/10/1827 bel exemple

ce meuble a été publié par de St-yon,
président de son Hoge par le Duc de St-Clément
un exemple de vendre le 8. 95^{me} à
la vente de M. Dasiery, en 1827 -

Henri A. Lemaire.

Phil: Gribault

St-Clément

St-yon.

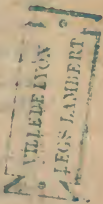




LES
MEMOIRES⁸⁰⁴⁹⁶⁸

DE FEU
MONSIEUR
LE
DUC DE GUISE.

PREMIERE PARTIE.



A COLOGNE,
Chez PIERRE DE LA PLACE.
cld lcc LXVIII.

1852

201288

MEMORIAL

OF THE

MEMORIAL

OF

THE DECEASED

THE DECEASED



A CORPUS

OF THE

OF THE

E L O G E
DE FEU
MONSIEUR
LE DUC DE GUISE

Par un homme de grande qualité.

Je donne à la postérité l'eloge
d'un Prince aussy grand par
sa vertu que par sa naissance :
& bien qu'il soit inutile d'en par-
ler à la teste d'un Livre qui fera
juger de son mérite, je dois à sa
mémoire ce tesmoignage de la
verité, que jamais Homme n'a
reçu de plus rares dons du Ciel,
ny ne les a mieux fait connoistre
à toute la Terre.

Je ne suivray pas en cette oc-
casion les règles de l'éloquence,
mais celles du devoir, & ma
main exprimera moins les mou-
vemens de mon esprit, que ceux
de mon cœur. J'ay trop de choses

à dire à la loüange de ce Prince ,
pour les bien dire. Et puisqu'il
ne s'agit pas ici de paroistre sa-
vant, mais de le faire paroistre
tel qu'il a esté, je seray content
du portrait que je vais mettre au
jour, puisqu'il sera fort ressem-
blant.

Je ne diray rien à l'avantage
de son nom; toutes les Histoires
sont remplies de la gloire de ceux
qui l'ont porté; Et sans parler
que de sa personne, j'apprendray
seulement à ceux qui ne l'ont pas
connû, que Henry de Lorraine,
Duc de Guise estoit bienfait sans
presomption, propre sans affec-
tation, civil sans bassesse, bra-
ve sans emportement, libéral
sans profusion, & adroit sans ar-
tifice. Sa franchise esgaloit sa
valeur; Elle parut avec esclat
dans un combat particulier, où

la qualité de son adversaire ne l'eust pas empesché de trouver une excuse, s'il eust esté capable d'en chercher: Il blessa, il fut blessé: mais il en sortit enfin couvert d'une gloire immortelle.

Toute la Noblesse du Royaume de Naples l'a vû avec estonnement luy resister presque seul, & percer l'espée à la main tout ce qui s'opposoit aux efforts de son courage. L'Histoire vante les actions de Cesar & d'Alexandre, quand l'un traversa un bras de Mer à la nage, tout couvert des traits de ses ennemis, & que le dernier attaqua sur le Granique, une armée en bataille qui l'attendoit à l'autre bord. Tout cela me semble esgalé par le passage du Duc de Guise, pour se jetter dans Naples: Il brava les vents & la mer, & luy qua-

*triesme dans une felouque mes-
prisa toute une Flotte ennemie,
pour aller secourir ses amis.*

*Mais si sa valeur estoit infi-
nie, sa bonté ne l'estoit pas moins.
Jamais on n'est sorti mal satis-
fait de sa presence. Il estoit, aus-
sy-bien que Tite, les delices du
genre humain ; Sa douceur na-
turelle le faisoit compatir aux
malheurs d'autrui ; Sa modeste
joye en inspiroit à tout le monde.
Les parties de divertissemens ,
où l'adresse, la galanterie, &
la magnificence se signalent d'or-
dinaire, m'ont paru languissan-
tes depuis qu'on ne l'y voit plus :
Et quoyque nous ayons un Mais-
tre qui possede toutes ces cho-
ses en un degré tres-eminent ,
lorsque de son admirable per-
sonne on vient à passer à sa sui-
te, on voit bien qu'il y man-
-que*

que un de ses principaux ornemens.

On ne l'a jamais blasmé que d'un excés dont le défaut est un vice : Il aimoit , dit-on , avec un peu trop d'ardeur. Si la dureté est une tache à la beauté d'une ame ; la tendresse en doit augmenter l'esclat & le prix. Il portoit avec une fierté sans esgale les interests de ceux qui s'attachoient à luy ; Son credit , son bien , son espée , rien ne leur estoit espargné. Mais sur tout il aimoit le Roy avec une tendresse respectueuse , au de-là de toute expression. Il me confirma dans sa maladie ce que j'en avois desja connu en plusieurs occasions. Le funeste succès qui la termina , me fit voir aussy combien ce grand Roy s'y trouvoit sensible : Ce fut à moy qu'il en laissa voir les glo-

rieuses marques, quand il en apprit la mort ; pource qu'il savoit à quel point je l'avois honoré pendant sa vie.

Que reste-t-il donc pour l'honneur de sa memoire ? Il s'est reconcilié avec Dieu : Il a esté plaint du plus grand des Monarques ; regretté de ses amis ; adoré des siens ; pleuré des peuples ; loüé mesme de ses envieux ; & admiré de tous. Il a laissé un Successeur digne de luy : Et pour comble de felicitez, nous avons lieu de juger, que sa gloire, toute grande qu'elle est parmi les Hommes, l'est encore incomparablement plus dans le Ciel.

L E S

M E M O I R E S.

De feu Monsieur

LE DUC DE GUISE.

L I V R E I.

Une malheureuse affaire, qui n'a que trop esclaté, malgré moy, dans toute l'Europe, m'ayant obligé de demander permission à la Reyne Mere, alors Regente, de m'en aller à Rome, pour me tirer de l'embarras qu'elle me caufoit, auffy préjudiciable à ma reputation, qu'à l'establissement de ma fortune: Et la passion que j'ay tousjours eüe de rendre à la Couronne toutes sortes de services, comme j'y suis engagé par l'honneur, par ma naissance, & par mon inclination particuliere, me forcerent d'y sejourner un an & plus.

Le Pape Innocent X. ayant pris beaucoup d'amitié pour moy, je crûs devoir ménager sa tendresse, & sa confiance, pour me rendre, s'il m'estoit possible, l'instrument de sa reconciliation avec la France, quoy que veritablement assez foible, pour entreprendre un si grand ouvrage. Et comme je savois, que Monsieur le Cardinal Mazarin souhaitoit ardemment, de faire avoir un Chapeau à son

A 5

fre-

VILLE DE LYON

Biblioth. du Palais des Arts

frere , qui estoit pour lors Archevesque d'Aix ; estant estroittement attaché à ses interets , luy ayant promis amitié , & voué mes services , je m'estudiai avec soin , de reconnoistre par quelle raison le Pape y estoit si peu porté. Et après un long entretien que j'eus un jour avec luy , sur l'estat de toutes les affaires de l'Europe , je le mis insensiblement sur le sujet , qui l'obligeoit à maintenir une division si préjudiciable à toute la Chrestienté , qu'il ne dépendoit que de luy de finir avec beaucoup de facilité ; puisque j'estois assuré , que dès qu'il voudroit faire la premiere démarche , il trouveroit toutes les dispositions à la Cour de bien vivre avec luy.

D'abord il m'assura qu'il aimoit tous les François , & qu'il le témoigneroit à tous les particuliers dans les rencontres , où ils pretendroient quelque grace de luy ; mais qu'il avoit de trop grands sujets de se plaindre de Monsieur le Cardinal Mazarin , pour les pouvoir oublier. Il me raconta par le menu toutes ses doleances ; Que l'on n'avoit pas voulu approuver son élection ; Que les Ministres du Roy qui estoient à Rome , luy perdoient le respect en toutes occasions , le menaçoient , & l'ontrageoient en sa personne , & en sa famille : Surquoy il s'échauffa de maniere , & se mit dans un tel emportement , que je crûs qu'il luy falloit laisser jeter son feu , & le prendre plus de sang froid , avant que de luy respondre. Il fut fort surpris de mon silence .

me

me disant, qu'il voyoit bien que je trouvois ses plaintes si justes, que je n'avois rien à luy repliquer. Je fis deux tours de gallerie, sans ouvrir la bouche; & comme il ne pressa de luy parler, tirant avantage de me voir muët, je luy dis, en souriant, que je ne manquois point de raisons pour combattre les siennes; mais que je ne le voyois pas encore en estat de les goûter; & qu'elles estoient si fortes, que j'estois certain qu'il sy rendroit; qu'il m'accorderoit ce que je luy demandois, & feroit absolument tout ce qu'on pourroit desirer de luy, quoy qu'il fust presentement dans vn sentiment contraire. Il m'assura que rien ne seroit capable de l'en faire changer, qu'il en avoit pris la resolution avec trop de fondement. Je souris vne seconde fois, luy disant que je jurerois bien du contraire. A quoy il me répondit brusquement, qu'il ne savoit pas ce qui me pouvoit donner cette esperance. L'opinion, luy dis-je, que j'avois de sa prudence, & de sa sagesse, qui, après vne serieuse reflexion, l'obligeroit à se defaire de sa préoccupation, luy feroit connoistre quels estoient ses veritables interests, & la conduite qu'il devoit prendre, qu'il suivroit infaliblement puisqu'il le devoit, & qu'il se feroit trop de tort d'y manquer. Que je luy demandois pour cela de ne me pas interrompre, & de m'écouter patiemment, puisque ne voulant point l'aigrir, ni le fâcher, j'estois resolu de me retirer, dès que je le verrois

dans l'alteration, & remettre mon discours à vne autre fois. Que je ne recommencerois point qu'il ne m'envoyast querir, & qu'il ne fust resolu de me donner vne audience favorable, & d'ajouster creance aux choses que je luy dirois, qui ne luy devoient pas estre suspectes, puisque j'agissois sans commission, par le zele seul que j'avois de voir sa reünion avec la France, par une pure reconnoissance de toutes les bontez qu'il avoit pour moy, & si j'osois dire, par l'amitié que j'avois pour sa personne. Il demeura d'accord des conditions que je luy avois demandées, me promit de prendre confiance en moy, de m'entendre paisiblement, & me remerciant de l'affection que je luy tesmoignoïs, me dit en m'embrassant, que ce qu'il ne feroit pas pour l'amour de moy, il ne le feroit pour personne du monde; qu'il feroit bien aise que je trouvasse des moyens de le persuader; & que si la reconciliation avoit à se faire, que ce fust par mon entremise, afin que j'en eusse l'honneur, & que j'en tirasse quelque avantage.

Je luy fis en peu de mots le détail de toutes les affaires de France, & de l'assiette de la Cour; luy fis voir l'impossibilité qu'il y avoit de separer l'intérest des François de ceux du premier Ministre: Que n'y ayant point de parti formé en France, il ne se feroit point de creatures dans le Royaume en le choquant: Qu'estant le Dispensateur des graces,

ces, tout le monde en despendoit, & avoit recours à luy : qu'avec toute l'autorité du Saint Siegè, il ne pouvoit obliger personne, que la Cour n'en fist les premiers pas : Que la brouillerie entre eux n'estant point pour un interest de Religion, qui que ce soit n'y prendroit part, les Religieux ny les Devots n'ayans point le pretexte de la conscience à mettre en avant, pour engager des gens dans sa passion, quand ils en auroient la pensée : Que pour les personnes de qualité, elles n'y prendroient aucun interest ; qu'elles regarderoient indifferemment tout ce qui pourroit arriver, le condamnant de ne pas accorder un Chapeau, qui ne luy estoit pas si important, qu'il d'eust à ce prix refuser l'amitié de la Couronne. Que l'opiniastreté seyoit mal à un Pere. Que cette qualité l'obligeoit à avoir plus de moderation, & qu'il seroit blasmé de toute la Chrestienté, si par un refus capricieux, il attiroit des suites fascheuses, dont il seroit responsable, & auroit du regret quand il ne seroit peut-estre plus temps d'y remedier. Que le mesme blasme qu'il s'attireroit, retomberoit sur Monsieur le Cardinal Mazarin, en cas qu'il en usast mal avec luy, après avoir fait cette obligeante desmarche. Qu'il devoit montrer l'exemple à tous les Chrestiens d'estouffer les sentimens de haine ; & que s'il me vouloit croire sur ce point, je serois caution qu'on luy accorderoit tout ce qu'il pourroit demander, estant

af-

assuré que Monsieur le Cardinal Mazarin ne desiroit rien tant que de rentrer dans ses bonnes graces, & de lier une amitié étroite avec luy : Que l'on ne parleroit plus de son election, que pour la reconnoître & pour l'approuver ; Que l'on auroit pour luy toute sorte de respect, & de complaisance ; Qu'on desavoueroit tous les discours qui luy avoient esté tenus, peu respectueux & menaçans : Que les ordres seroient donnez si pressans & si positifs à ceux qui negocieroient avec luy, de luy rendre ce qui luy estoit dû, qu'il auroit à l'avenir autant de sujet de s'en louer, qu'il avoit creû jusques icy en avoir de se plaindre.

Il me parut assez radoucy, & en quelque façon ébranlé, & m'embrassant il me dit que je l'avois tout consolé. Que si j'avois esté plustost à Rome, j'aurois prevenu l'aigreur & l'embarras qui estoient survenus : Qu'il penseroit serieusement à toute nostre conversation, qu'il me prioit de la recommencer une autre fois, luy ayant esté fort agreable, & qu'il m'envoyeroit querir pour cela au premier jour qu'il seroit desembarassé, & qu'à la premiere veüe il me donneroit des lumieres, qui me seroient utiles pour me gouverner. Que cependant il me plaignoit de la question, que m'alloient donner les Cardinaux de la faction, & Ministres du Roy, pour savoir le détail de nostre entrevüe. Que je prisse garde de ne m'y pas trop fier,

fier, puisqu'il estoit assuré, que la plupart ne souhaitoient pas son racommodement, pour se rendre necessaires, & profiter de la division.

- Ces mesmes matieres furent agitées en deux ou trois autres conferences, & j'en revenois chaque fois avec un peu plus d'esperance, voyant ralentir l'aversion du Pape, & recevant de luy tousjours quelque response un peu plus favorable. A la fin m'ayant envoyé chercher un jour, que je le trouvoy de bonne humeur, après qu'il m'eust tefmoigné beaucoup de tendresse & d'amitié, & qu'il ne recevoit point de consolation esgale à celle de me voir, il me dit qu'il l'auroit bien plus souvent, & m'envoyeroit querir à toutes les heures qu'il seroit sans affaires, s'il n'apprehendoit de me faire tort, & que la grande amitié qu'il avoit pour moy, ne fust prejudiciable à mes interets, veu la forte haine qu'avoit pour luy Monsieur le Cardinal Mazarin. Je luy repliquay, qu'il ne tenoit qu'à luy de la faire cesser, luy alleguant toutes les mesmes raisons que je luy avois desduites les autres fois. Il les trouva plus fortes, & me parut s'y rendre: Les discours, que luy avoit tenu Monsieur le Cardinal Grimaldi, & la maniere de negocier de Monsieur de Fontenay, & de Monsieur l'Abbé de Saint Nicolas, luy tenant fort au cœur, luy estoient insupportables; publians par tout, à ce qu'il disoit, qu'il

qu'il estoit un fourbe, & qu'on ne devoit, ny ne pouvoit pas se fier à sa parole; dont il me fit paroistre tant de chagrin, que les larmes luy en vinrent aux yeux de colere. Ce qui toutefois ne me toucha pas fort sensiblement, sçachant bien qu'il en respendoit quand il luy plaisoit, & qu'il estoit fort grand Comedien. Je crus neantmoins avoir quelque avantage sur luy, & luy dis hardiment, qu'ayant reconnu son foible, j'estois venu about de mon dessein; qu'il falloit qu'il se rendist, n'ayant plus de deffenses contre moy. A lors je luy demanday, si sa passion dominante n'estoit pas la vengeance, comme celle de toute la nation Italienne, s'il ne m'auroit pas obligation de ruiner à la Cour les personnes dont il ne seroit pas satisfait, de faire desapprouver leur conduite, les faire passer pour gens malicieux, ou peu esclairez, & enfin leur faire oster leurs emplois, pour les remettre en d'autres mains qui luy fussent agreables. Il me sauta au col, me promettant que si je pouvois en venir about, il n'y avoit rien au monde, qu'il ne fist pour l'amour de moy. Il faut, ce luy dis-je, faire l'Archevesque d'Aix Cardinal, assurer que vous l'eussiez fait plustost, sans la meschante conduite que l'on a tenuë avec vous: que vous voulez obliger toute la famille Mazarine, & prendre une estroitte liaison avec elle; que vous ne desirez plus traiter avec les Ministres qui ont esté chargez jusques icy des affaires du Roy,

& que vous avez reconnu luy estre peu affectionnez ; que vous demandez qu'elles soient mises entre les mains de l'Archevesque d'Aix, quand il sera Cardinal, parce qu'estant vostre Creature, il aura soin particulier de maintenir son frere bien uni avec vous. Que le Cardinal Grimaldi, le Marquis de Fontenay, & l'Abbé de Saint Nicolas apprehendant d'estre inutiles, & par consequent peu confidez, ont tousjours brouillé les choses, dès qu'ils ont vû cette affaire sur le point de se conclure. Donnez moy ordre de donner ces assurances de vostre part, & parlez tousjours à eux, comme si vous n'aviez point changé de sentimens ; vous ferez la Promotion durant qu'ils s'engageront à dire que vous n'en ferez rien ; vous m'accrediterez par ce moyen, les ruynerez de reputation, & leur osterez toute créance : Monsieur le Cardinal reconnoissant qu'ils n'ont pas une veritable amitié pour luy, qu'ils le sacrifient au bien de leurs affaires particulieres, & qu'ils n'usent pas de franchise, luy desguisant vos veritables sentimens, pour se prévaloir de vostre mesintelligence. Il fit deux tours de gallerie, repassant dans son esprit tout ce que je luy venois de dire ; & me regardant avec satisfaction, s'escria que je l'avois pris par l'endroit qui luy estoit le plus sensible : que je l'obligeois au dernier point, & que ne me pouvant rien refuser, il m'accordoit le Chapeau pour Monsieur l'Archevesque d'Aix ; que j'en don-

nas-

nassé l'avis à son frere, & que je luy mandassé de venir à Rome, où il luy donneroit contentement : que j'escrivissé tout le particulier de nostre conference, & en dissé mesmes une partie à Messieurs le Cardinal Grimaldi, Marquis de Fontenay, & Abbé de Saint Nicolas, qui me traitteroient de ridicule, & me prendroient pour une dupe, qui ajoustois trop aisement foy à de belles paroles, faute de le connoistre ; & que luy leur parlant tousjours à son ordinaire, ils s'engageroient davantage à mander qu'il promettoit ce qu'il ne vouloit pas tenir, & que me flattant legerement, je me laissois abuser ; & par là ils se precipiteroient infailliblement.

Ce qu'il avoit pensé aussy bien que moy, ne manqua par d'arriver. Je despeschay un Courrier à Monsieur le Cardinal Mazarin, pour l'avertir de ce qui passoit, qui n'y donna pas de creance, les Ministres luy faisant passer pour incertain : Et apres m'avoir tefmogné beaucoup d'obligation de prendre tant de part dans les interets de sa famille, il m'escrivit d'estre en défiance du procedé du Pape, de l'observer de plus près, & de ne pas me commettre facilement, de peur de recevoir le desplaisir qu'il ne me manquast de parole ; & que pour le voiage de son frere, il n'en estoit nullement d'avis, puisqu'il luy seroit trop honteux de venir à Rome pour s'en retourner sans estre fait Cardinal. Le Sieur Pietre Mazarin, prévenu des

im-

impressions que l'on luy avoit données, ne püst jamais estre persuadé de cette bonne nouvelle, pour la souhaitter trop ardemment, & demeuroit tousjours dans l'inquietude. Mais comme l'on croit aisément ce que l'on desire, Monsieur l'Archevesque d'Aix reçut ma lettre avec plaisir; & comme la vivacité de son esprit ne luy permettoit pas de faire beaucoup de reflexion, il conçut de grandes esperances, & se laissant transporter à la joye, me pria d'assurer le Pape de sa reconnoissance; qu'il se renderoit bien-tost à ses pieds, & qu'il luy confirmeroit de la part de son frere tous les points dont nous estions convenus, dont il seroit la caution; & qu'après avoir reçu vne telle grace de luy, il l'assuroit de luy faire obtenir generalement de la France toutes les choses qu'il en pourroit souhaitter. Cependant je vis à m'assurer de Dona Olympia; ce qui ne fut pas difficile, ayant beaucoup d'habitude avec elle, & gagnée comme elle estoit par l'argent du Comte d'Ognate, qui se voulant faire Cardinal, & ne pouvant s'assurer de la nomination d'Espagne, crut n'y pouvoir parvenir, s'il perdoit cette occasion, obtenant par vne Promotion de creatures, ce qu'il n'auroit jamais, par vne de Couronnes. Ainsi il m'en fit parler, & nous prîmes nos mesures ensemble, pour faire vne batterie plus forte, en poussant les affaires de mesme temps, & agissant de concert. Le Cardinal Panfirole estoit le
seul

seul qui nous pouvoit traverser, mais il se chargea de le ménager. Et comme il estoit ennemi déclaré de Monsieur le Cardinal Mazarin, je crus que l'entremise du Cardinal Sforse mon parent, & mon ami particulier, m'estoit nécessaire. Il souhaittoit de se mettre dans les interests de France, dont il s'attendoit d'estre traité suivant & sa naissance, & son merite, & d'en recevoir des pensions, & des benefices considérables; à quoy le Cardinal Grimaldi vray-semblablement s'opposoit de tout son pouvoir, croyant qu'il pourroit remplir sa place, & qu'il en perdrait une partie de son credit. Je me chargeay de faire son racommodement avec la Maison Mazarini, à qui il avoit tousjours esté contraire; & de son costé, il concerta mon entreveuë avec le Cardinal Panfrolle, sous pretexte de mes affaires. Et comme il n'y a point de haine à Rome qui ne cede à l'ambition du Pontificat, par l'assurance que je luy donnay de faire lever l'exclusion qu'il craignoit de la France, qui seule pouvoit destruire sa pretention, (ayant le suffrage d'Espagne, & une forte caballe dans tout le College) il me promit au lieu d'estre contraire, d'appuyer celle que j'avois: ce qui applaniffoit toutes les difficultez, par l'ascendant qu'il avoit sur l'esprit de sa Sainteté.

Cette negociation se fit si promptement, & avec tant de secret, qu'elle ne fut point pénétrée des Ministres de France, qui demeurent

meurans opiniastres dans leurs pensées, mandoient tousjours à la Cour les choses peu certaines.

Les ayant donc mis en cest estat, j'allay voir le Pere Serrony, compagnon de l'Archevesque d'Aix, & maintenant Evesque de Mandes, & l'obligeay de l'aller trouver pour le faire venir. J'escrivis aussy à Monsieur le Cardinal Mazarin de l'envoyer, luy respondant du bon succès de son voyage; à quoy il ne pouvoit se resoudre, ne se fiant pas à tant de belles apparences, & ne pouvant s'asseurer de l'esprit du Pape, qu'il croyoit fourbe & dissimulé. Il ne falut pas beaucoup de persuasions pour faire resoudre l'Archevesque d'Aix à se mettre en chemin, dautant qu'il ne vouloit pas s'arrester sur ce point au conseil de son frere, l'affaire luy tenant trop à cœur, pour laquelle il auroit tout hazardé. Il partit donc aussy-tost, & m'en donnant avis par un Courrier, je fus incontinent en rendre compte à sa Sainteté, & m'apperçus de la joye qu'elle en avoit. Dés qu'il fut proche de Rome, elle me commanda d'aller au-devant de luy, & de l'entretenir avant qu'il pust voir aucun des Ministres du Roy, pour luy donner parole de sa promotion; & luy dire, que sans s'arrester à tous les discours que l'on luy tiendrait, il ne prist creance qu'en moy seul, qui luy respondois de toutes les assurances que j'estois chargé de luy porter, qui luy furent confirmées à sa premiere audience,

ance, & qu'il auroit esté satisfait il y avoit long temps, si j'eusse esté de meilleure heure à Rome, ou que personne que moy ne se fust meflé de ses affaires, estant le meilleur & le plus aîleuré de ses amis. Il m'en vint aussy-tost remercier, & me conjurer de presser l'exécution de ce que j'avois si bien commencé. Je ne m'y endormis pas ; Et continuant mes instances, il y survint un embarras par un Courrier d'Espagne, qui apporta nouvelle, que le Roy Catholique n'approuvoit pas la promotion du Comte d'Ognate. Il demanda un peu de temps, pour essayer par le credit de ses amis d'applanir cette difficulté, ce que le Pape luy accorda. Et comme l'on apprehenda que ce ne fust luy, qui par adresse l'auroit fait naistre, pour se desgager de la parole qu'il m'avoit donnée, sans que l'on luy en pust attribuer le manquement ; je luy proposay l'expedient de passer outre en conservant *in petto* l'Espagnol qu'il feroit après à son loisir, dès que cet obstacle seroit levé, ou que l'on auroit à Madrid fait choix d'un plus agreable sujet. Il voulut absolument y envoyer un Courrier, afin de ne donner aucun sujet de se plaindre de sa precipitation. Après beaucoup de contestation, je fus contraints de ceder à sa volonté, s'obstinant à le vouloir absolument ; mais m'assurant qu'il ne manqueroit en façon du monde de faire ce qu'il m'avoit promis, m'aimant trop pour vouloir me commettre mal-à-propos, acrediter les

Ministres de France, qui tireroient de grands avantages de cette remise, & s'efforceroient de persuader que je m'estois laissé tromper trop legerement, pour ne pas connoistre ses artifices, & que dans six semaines quelque responce qu'il reçust, ou en cas mesme que l'on retinst malicieusement son Courier, il me donneroit satisfaction. Il falut malgré moy avoir patience; & ce temps estant expiré, l'Archevesque d'Aix m'ayant donné de ses nouvelles, me pria de l'aller sommer de sa parole. J'y fus, & il me la reconfirma si positivement, que je n'eus plus de lieu d'en douter. Mais remettant le Consistoire de jour en jour, la personne interessée rentrant dans une plus grande desfiance, me dit, qu'il ne pouvoit en guerir à moins que le Pape luy mandast luy-mesme positivement le jour qu'il devoit recevoir l'avantage qu'il souhaitoit si ardemment. J'allay demander cette grace au Pape, comme necessaire à mon repos, & à mon credit; Il m'y fit de grandes difficultez, jamais chose semblable n'ayant esté pratiquée: Mais luy ayant représenté, que s'il m'aimoit comme il le faisoit paroistre, il me le devoit tesmoigner, en passant à ma consideration par dessus les formalitez ordinaires. Il me le promit, & le fit de la meilleure grace du monde, dont je fus aussy-tost en donner avis audit Archevesque, qui le reçut avec tout le plaisir que l'on se peut imaginer. Et de fait, le lendemain matin
qui

qui estoit un Samedy, le Pape demanda à un Clerc de Chambre, comment se portoit l'Archevesque d'Aix, y ayant quelques jours qu'il ne l'avoit vû : Il luy respondit qu'il estoit venu au Palais la veille. A quoy il repliqua qu'il n'importoit pas, & luy commanda de l'aller trouver de sa part pour apprendre de ses nouvelles, & luy dire qu'il se resjoüist, & qu'il luy mandoit, que sans plus de remise, il y auroit le Lundy suivant Consistoire. Les personnes, qui ne le souhaittoient pas, pour s'estre engagées à soustenir qu'il le joüoit aussy bien que moy, & qu'il trouveroit quelque nouveau pretexte de tirer de longue, en furent sensiblement touchées, & furent le Lundi surprises, quand elles seurent que le Consistoire estoit assemblé, & que l'Archevesque d'Aix avoit le Bonnet. Le Pape m'envoya aussy-tost donner cette bonne nouvelle, comme y estant le principal interessé, dont je le fus remercier l'apresdinée. Et allant faire mes complimens au nouveau Cardinal, il m'embrassa mille fois, & me protesta que toute sa famille m'avoit, aussy-bien que luy, une si essencielle obligation, que je pouvois absolument compter sur leur credit, dont je verrois des preuves effectives en toutes sortes de rencontres, & que son frere & luy mettroient le tout pour le tout, pour ma fortune, & pour mes avantages, dont il seroit la caution toute sa vie. Le soir il fut *incognito* rendre mille graces à sa Sainteté, qui luy
dit,

dit, qu'il n'estoit redevable qu'à moy seul de sa promotion, & luy ordonna de m'en venir asseurer de sa part, & m'en tesmoigner sa reconnoissance, dont son frere & luy ne devoient jamais perdre la memoire. Il courut aussy-tost chez moy, pour s'acquiter de cette commission, si transporté, & si ravi, qu'il ne s'en sentoit pas; ce qui ne surprendra pas ceux qui savent ce que c'est à Rome, que de voir deux freres Cardinaux, horsmis dans les Maisons des Papes, & des Princes Souverains. Il ne se peut exprimer, en quels termes il me fit ses complimens, ny tout ce qu'il me dit, pour me faire paroistre à quel point il se reconnoissoit mon obligé, de luy avoir procuré, contre l'opinion de tout le monde, ce que tous les efforts de la France, & le credit de son frere n'avoient pû faire, & dont il commençoit de desespérer. En s'en allant, je le voulus reconduire; ce qu'il me conjura de ne pas faire, ne voulant point de ceremonie estant *incognito*: Et voyant que je le suiivois, il se mit à courre, & pour n'avoir pas reconnu une fontaine, qui estoit dans un petit jardin par où il avoit passé, il se voulut retourner pour me faire des civilitez, & se retirant en arriere, il se laissa tomber dedans, d'où j'aiday à le sortir, sans pouvoir m'empescher de rire. Il s'en alla chez luy se seicher, & se mettre au lit, en ayant grand besoin, & où je croy qu'il ne s'endormit pas profondement, de peur d'attribuer, à

son reveil, sa bonne fortune à l'effet d'un songe.

Le Cardinal d'Aix despescha dès la nuit vn Courier à Monsieur le Cardinal Mazarin son frere, pour luy rendre compte de son bonheur; & s'estant chargé de luy faire savoir l'obligation qu'il m'avoit, & la conduite que j'avois tenuë, pour venir à bout d'une entreprise si difficile, je crus luy en devoir laisser le soin, & qu'il estoit de meilleure grace, que sans me faire de feste, je me contentasse de luy escrire une lettre de compliment, & de conjouissance. Les responses vinrent telles que l'on les devoit attendre sur vne nouvelle si agreable.

Le Pape resta fort satisfait des ordres, qui furent envoyez sur son sujet, & l'on commença d'agir avec luy d'une manière si reconnoissante, si espektueuse & si obligeante, qu'il vit bien que l'on avoit oublié tout le passé, que sa reconciliation avec la France estoit & entiere & veritable, & que la famille Mazarine estoit si étroittement liée à ses interets, que les deux freres en feroient tousjours sollicitateurs. Il me tesmoigna m'en savoir beaucoup de gré, & je crus avec raison, que quelque affaire, ou pretentions que je pusse avoir, je pouvois compter sur la protection & l'appuy de la France, aussi bien que sur la personne de sa Sainteté. Il n'y eut que les Ministres du Roy, qui perdant à Rome, aussi bien qu'à la Cour, une partie de leur crédit,

& de la confiance, picquez au vif, qu'à leur veuë, & contre leur sentiment, une negociation si importante se fust faite, concurent une haine irreconciliable contre moy, d'autant plus dangereuse, que n'osant la faire esclater, ils la tinrent secrette, jusques à ce qu'ils m'en pussent faire ressentir de funestes effects, descriant tous les services importants que je rendis depuis à la France, qu'ils ternirent autant qu'ils purent : & sans se contenter des vains efforts qu'ils firent contre ma reputation, ils me cousterent la liberté par une longue & dure prison, & mirent autant qu'ils purent ma vie en peril, pour ne pas trouver en moy un telmoin irreprochable, d'avoir trop suivi leur passion, y sacrifiant la gloire & les avantages de feu Monsieur le Cardinal Mazarin, & de sa famille.

Dans le mesme temps, j'eus lieu de m'esclaircir de ce que je devois attendre du fruit de tant de peines, & des esperances que je fondois avec tant de justice, d'avoir la protection de Monsieur le Cardinal Mazarin, des bons offices & sollicitations de Monsieur le Cardinal de Sainte Cecile, & de la faveur du Pape, par la surprenante nouvelle que l'on reçut à Rome du souslevement de Sicile, & ensuite de la revolte de Naples, dont Mazarin fut le Chef. Je ne m'estendray pas sur le détail d'une chose si funeste à l'Espagne, & si extraordinaire ; toute l'Europe en estant suffisamment instruite, par tant de relations

qui en ont couru par tout , & ne voulant dans ces Memoires parler que des choses qui me regardent , qui m'obligeroient autrement à faire un trop gros volume , ne pretendant pas faire l'Historien , dont la qualité me feroit auffy fascheuse , que peu convenable à mon humeur , & à ma condition. Je crus trouver dans ces desordres un beau champ d'acquérir de la gloire , & de contribuer aux avantages de la France , qui a toujours fait ma principale passion , estant naturellement ambitieux & zélé , comme je le dois , pour la Couronne dont j'ay l'honneur d'estre nai Sujet. Et persuadé que l'on ne feroit mieux employer sa vie que pour les interets de sa Patrie , & l'abaisement de ses ennemis : Et m'estant le soir retiré avec le Baron de Modene , en qui j'avois beaucoup de confiance , & qui estoit a lors Gentilhomme de ma chambre , je luy de couvris ma pensée , & luy donnay charge de faire chercher le Capitaine Perronne , frere de Dominico Perronne , fameux Bandi , & le principal des confidens de Mazanielle , qu'il me fit venir le lendemain matin , & que je chargeay d'aller trouver son frere , pour luy persuader , qu'au lieu de s'arrester à faire les cruantez , que l'on exerçoit dans Naples , brusler les maisons & les meubles des Partisans , demander la decharge des Gabelles , il falloit penser à la destruction des Espagnols , naturellement vindicatifs , avec lesquels les revolvez

ne rencontreroient jamais de feureté, ny de pardon, & qu'il falloit s'asseurer d'un secours estranger, & d'une puissante protection. Qu'il n'y en avoit point dans le monde de plus assurée que celle de la France, qui faisoit gloire d'assister tous les opprimez, qui recouroient à elle, sans autre interest que celui de la reputation, qu'elle s'acqueroit par une si genereuse action, dont les Catalans estoient de fidelles tefmoins, aussi-bien qu'une grande partie des Princes d'Allemagne. Qu'il ne doutoit point de ses forces de terre, & de mer, qui la faisoient craindre & respecter par tout le monde. Que je m'offrois de mesnager aux Napolitains auprès d'elle toutes les assistances, & tous les secours qu'ils en pourroient desirer; & de m'aller mettre pour ostage entre leurs mains. Que de plus je pourrois travailler à la reünion de la Noblesse avec le Peuple, sans quoy tous les efforts que l'on feroit pour la liberté, seroient vains, ostant par-là à leurs ennemis le moyen de se maintenir dans un Royaume, dont elle faisoit la principale force. Que mon nom, & le sang dont je sortois, contribueroient facilement à un si beau dessein, m'engageant dans les interests de tout le Royaume, aussi estroittement, que si j'y avois pris la naissance. Il resta & satisfait & persuadé de mon discours & partit avec beaucoup de joye, pour entreprendre cette importante negociation, aussi-bien intentionné, qu'instruit

de tout ce qu'il avoit à faire. Le malheur voulut, que son frere ayant esté assassiné dans ces entrefaites, il se trouva suspect, & par consequent arresté à son arrivée. Je ne me rebutai pas de ce fascheux accident ; Et y envoyant deux autres personnes, elles furent pareillement jettées dans une prison, ou bien, comme les Espagnols l'ont publié, eurent l'infidelité d'aller remettre entre leurs mains, les Instructions dont je les avois chargées.

Tous ces malheureux commencemens ne servirent qu'à m'animer de plus en plus à une entreprise, qui me parut d'autant plus glorieuse, que j'y voyois, avec la fortune contraire, tant de perils & de difficultez. L'arrivée à Rome de Dôm Pepe Caraffe, frere du Duc de Matalonne, & de quelques autres Cavaliers, qui s'estoient sauvez des Chasteaux de Naples, où ils avoient esté long-temps renfermez, & tenus prisonniers avec de grandes rigueurs, & de mauvais traitemens, me donna beaucoup d'esperance, de profiter de leur ressentiment, & mesnager avec la Noblesse, que je savois outrée des vexations continuelles qu'elle recevoit, ce que tant d'accidens m'avoient empêché de pouvoir faire avec le Peuple. Les soins que je pris ne me furent pas inutiles ; Et l'ayant entierement gagné, il resolut de hazarder son retour pour s'aboucher avec son frere, & tous ses parens & amis, & leur faire embrasier les moyens de me servir, & de se venger. Mais par l'artifice

tifice des Espagnols , l'averſion du Peuple redoublant contre la Nobleſſe , il en fut malheureuſement la victime , auſſy-bien que de la haine du Cardinal Filomarini ; Et peu de jours après ſon arrivée , vit toutes ſes eſperances & les miennes trompées , ayant eſté maſſacré avec des cruautez inouïes , & ſon corps deſchiré , & traſné par toutes les ruës. Mazanielle ayant reçu un pareil traitement , la revolte fut appaiſée pour peu de temps ; Après quoy recommençant avec plus de force , & moins d'apparence de finir , j'envoyay un jeune Capitaine, filleul de Cicio d'Arpaya , Eleu du Peuple de Naples , pour traiter avec luy , eſtant le maître abſolu , & le plus accredité de la ville. Ce malheureux envoyé eſprouva le meſme fort des premiers , eſtant tombé entre les mains des Eſpagnols , dont la deſiance augmentant , pour me voir ſi acharné à tenter toutes ſortes de voyes pour prendre part dans leurs deſordres , ils firent ſi exactement garder les paſſages , qu'un valet François du Sieur Deſſinar, Gentilhomme du Comtat , qui s'eſtoit attaché à moy , durant mon ſejour à Rome , garçon d'eſprit & de reſolution , que j'envoyois par terre , ſous pretexte de les aller ſervir, comme Bourguignon, pour me rapporter des nouvelles de ceux que j'avois deſpeſchez, & dont j'ignorois les triſtes avantures, fut pris auprès de Gayette; & ayant eu l'adreſſe de ſe deſaire de ſes papiers, il y fut conduit, d'où après avoir ſouffert

la question ordinaire, & extraordinaire, on le relascha, avec ordre, à peine de la vie, de sortir du Royaume : Et son retour m'ayant appris, que personne de ceux que j'avois despeschez, n'avoit pû passer, me fit resoudre à tenter encore la fortune. Deux jeunes Italiens resolus, que je gagnai à force d'argent, s'offrirent à moy de tout hazarder, & cette fortune se lassant de ma perseverance, commença à m'estre moins contraire.

Cicio d'Arpaya reçut avec beaucoup de joye de mes nouvelles, les communiqua à tous ses amis & chefs du Peuple, qui crurent que Naples recouvreroit la liberté tant desirée, par l'assurance que je luy donnois d'estre secouru de la France, en recevant un ostage tel que moy, & trouvant dans ma personne, un Chef, à la naissance, & au nom de qui tout le monde de sousmettroit sans jalousie ; ce qui leur estoit necessaire, la Noblesse du pais estant si glorieuse, que chacun d'eux croyant meriter le commandement, ne vouloit jamais obeyr à un de leur nation, pour ne luy pas donner d'avantage sur les autres. Et comme il falloit leur faire perdre le respect, qu'ils avoient, au plus fort de la sedition, conservé tousjours pour le Roy d'Espagne, je crus que le moyen le plus assésuré de les engager à secouer le joug, & à faire des démarches qui pussent les rendre irreconciliables, estoit la proposition de se mettre en Republique, qui seroit un leurre agreable ; la Noblesse par là

es-

esperant d'avoir la principale part au Gouvernement, à l'exemple de Venise, & le Peuple se persuadant de l'en exclure, à l'imitation des Suisses; qu'ainsy les deux partis se flatant dans l'opinion de rencontrer ce qu'ils desiroient, travailleroient à chasser les Espagnols. Après quoy il seroit aisé de changer la forme du Gouvernement, sans qu'ils prissent jalousie de la France, que je leur faisois voir les devoir assister par son propre interest, comme elle avoit fait les Hollandois, qui en avoient à la fin obtenu la liberté, & l'indépendance: Et que pour reconnoistre la passion que j'avois de me sacrifier, & de tout hazarder pour leur service, je ne pretendois d'eux que la mesme autorité pour mes successeurs, & pour moy, que les Princes d'Orange avoient obtenue dans les Provinces-Unies, & qu'ils ont conservée avec tant d'esclat, d'honneur & de reputation.

Ce titre de Republique, que je fus le premier à leur proposer, les esblouit d'abord, & dès ce jour on n'entendit plus parler d'autre chose dans Naples. Mes Offres furent reçues à bras ouverts, & l'on me fit réponse, que quoy que pour lors les choses y parussent tranquilles, l'on ne tarderoit gueres d'y reprendre les armes, puisque les conditions, que le Duc d'Arcos avoit accordées, estoient si desavantageuses à l'Espagne, qu'elles ne pourroient jamais estre approuvées par les Conseils, & que l'on devoit attendre les res-

sentimens d'une nation si vindicative, des que leurs forces seroient arrivées. La facilité du Vice-Roy à tout promettre, n'estant causée que par l'impuissance de pouvoir s'en deffendre ; & qu'ainsy j'estois prié par tout le Peuple de mesnager pour luy la protection da la France, & du secours, quand il en auroit besoin, & de me tenir prest pour y venir prendre le commandement des armées à la premiere nouveauté qui y arriveroit, qui ne pourroit gueres tarder, & dont je serois supplié par des Deputez qu'il m'envoyeroit exprés. Je fus ravi d'avoir rencontré une si belle occasion de servir glorieusement le Roy, & de m'estre mis en estat, par mon adresse & par mes soins, de luy proposer un dessein si avantageux, que j'estois seul en estat d'entreprendre & d'executer. Je despeschay aussy-tost un Courrier à la Cour, avec des lettres pour le Roy, la Reyne Regente, feu Monsieur le Duc d'Orleans, & Monsieur le Cardinal Mazarin ; & chargeant feu mon Frere le Chevalier de ce qu'il devoit negocier pour moy, je luy envoyay l'Instruction suivante.

I N S T R U C T I O N.

Pour mon frere le Chevalier, sur les choses que je le prie de vouloir traiter pour moy à la Cour.

„Premierement il représentera, que m'estant
 „tant rencontré icy dans le temps de la
 re-

revolte de Naples, j'ay cru qu'il estoit du „ service du Roy de prendre des habitudes „ dans ledit lieu, afin d'estre plus en estat d'y „ pouvoir servir. De quoy ayant donné part à „ Monsieur l'Ambassadeur, & particuliere- „ ment à Monsieur le Cardinal d'Aix, ils „ m'ont tesmoigné non seulement l'approu- „ ver, mais mesme m'ont assuré, que dans le „ service que je rendrois à la France, je serois „ appuyé de ses forces & de son credit, au cas „ que je pusse ménager quelque chose de con- „ siderable. „

Secondement, qu'ayant esté assez heu- „ reux, pour y avoir pris des habitudes telles, „ que je me puis quasi assurer de l'infailibilité „ du succès, je n'ay pas voulu manquer à en „ donner avis, pour recevoir les ordres de ce „ que j'aurai à faire là dessus, & savoir si l'on „ voudra m'accorder les choses necessaires „ pour l'execution de cette entreprise. „

En troisieme lieu, que quoy que la dis- „ position soit telle, que tout le monde ait „ lieu de se flater, & moy peut-estre plus „ qu'un autre, d'un établissement aussy soli- „ de qu'avantageux; je ne suis pas capable „ d'en prendre la pensée, & n'en aurai jamais „ de pareille, tant que le Roy sera en estat de „ pretendre avec raison de faire une si juste „ conquête. „

En quatrieme lieu, que voyant le Peu- „ ple de Naples resolu de se délivrer tout-à- „ fait de la tyrannie des Espagnols, & de „

„jouir ; à l'exemple de la Hollande , de la
 „liberté qu'il se fera acquise , j'ay crû que la
 „France approuveroit, qu'y pouvant prendre
 „la place que tient dans les Provinces-Unies
 „le Prince d'Orange , je travaillasse à l'obte-
 „nir , & qu'on m'en donneroit volontiers
 „l'agrément & la permission : puisqu'outre
 „l'avantage que la France recevrait de voir
 „oster à ses ennemis ce fameux Royaume ;
 „peut-estre que mes soins & mon adresse me
 „faisant acquérir du credit parmi ces Peuples,
 „je pourrois à la fin les porter , s'ils se las-
 „soient de leur propre gouvernement , à se
 „soumettre à la Couronne , de laquelle en
 „ce cas j'aurois lieu de pretendre & d'esperer
 „la Vice-Royauté.

„ En dernier lieu , que j'ay d'autant plus
 „de sujet d'esperer l'agrément d'une telle
 „Comission , qu'elle est tellement hazar-
 „deuse , que je me puis quasi dire le seul qui
 „voulût en courre le risque , puisqu'il faut
 „s'aller mettre entre les mains de ces Peuples,
 „sans autre assurance que leur affection , sans
 „avoir de troupes à soy , ny de places de seu-
 „reté , & sans vouloir de débarquement de
 „troupes estrangeres , qu'alors qu'ils les de-
 „manderont , & en auront besoin. La confi-
 „ance que j'ay , que ma personne ne sera pas
 „desagreable aux principaux de leurs Chefs ,
 „m'y embarque d'autant plus aisément , que
 „j'espere de la protection de la France , & de
 „l'amitié de Monsieur le Cardinal , de n'estre

tre pas abandonné; & qu'ayant esté quelque ,,
 temps parmi eux, je pourrai prendre assez ,,
 de credit, pour pouvoir par après y subsister ,,
 seurement. ,,

Il dira de plus, que les Chefs du Peuple ,,
 m'ayant envoyé un homme exprés, pour ,,
 me porter à prendre cette pensée, j'en at- ,,
 tends dans quelques jours un autre qui ,,
 vient, avec pouvoir d'ajuster avec moy les ,,
 conditions; estant resolu dans le temps que ,,
 la ratification doit venir d'Espagne, de ce ,,
 qui leur a esté accordé par le Vice-Roy, qu' ,,
 au cas que l'on fasse refus de leurs arti- ,,
 cles, de s'en offenser, & se servir de ce pré- ,,
 texte pour reprendre les armes, & se mettre ,,
 en liberté, ou de ne s'en pas contenter s'ils ,,
 estoient approuvez, cherchant quelque nou- ,,
 veau sujet de plainte; à quoy toutefois il y ,,
 a bien peu d'apparence, ne pouvant pas s'at- ,,
 tendre qu'on leur remette le Chasteau ,,
 Saint Elme entre les mains, comme l'on ,,
 leur a fait esperer. Et si l'on s'estonne de la ,,
 bonne volonté, que ces gens témoignent ,,
 pour moy, sans me connoistre, il dira ,,
 qu'elle vient de quelques amis que j'ay sur ,,
 les lieux, qui m'y rendent continuellement ,,
 de bons offices, des soins que j'ay pris icy ,,
 de caresser & de gagner tous ceux de cette ,,
 nation, & de plus, de la défiance qu'ils ont ,,
 de leur present General, Dom Francisco ,,
 Toralte, & de toute leur Noblesse. Ainsy ,,
 tout ce dont je le prie de prendre soin, & ,,
 qui

„ qui m'est absolument necessaire , est de me
 „ ménager la permission d'accepter l'emploi
 „ qui m'est offert , un ordre , en cas que j'en
 „ eusse besoin , pour la seureté de mon passa-
 „ ge , à quelques vaisseaux ou galeres de m'ac-
 „ compagner , assistance de quelque argent ,
 „ comme de mon costé j'en amasserai le plus
 „ qu'il me sera possible ; Et je le conjure de
 „ supplier Monsieur le Cardinal de me faire
 „ donner ce secours , & payer de mes pen-
 „ sions , & de quelque somme que le Roy
 „ me doit , & l'assurer que dés l'homme que
 „ que j'attends sera venu , je luy depescherai
 „ en diligence un Courier pour luy rendre
 „ compte du détail de ces propositions.

„ De tout ce que dessus mon frere le Che-
 „ valier aura soin de me faire avoir une
 „ prompte resolution ; & sur tout je luy re-
 „ commande le secret , non pas tant pour
 „ mon interest particulier , ny de peur que
 „ cela fist manquer l'affaire , que parce qu'il
 „ en couleroit la vie à cent pauvres innocens ,
 „ que je verrois avec douleur sacrifier à ma
 „ mauvaise fortune.

„ *De Rome le 16 Septembre 1647.*

„ Henry de Lorraine Duc de Guise.

J'avois auparavant communiqué aux Mi-
 nistres du Roy le particulier de toutes cho-
 ses , afin qu'ils en escrivissent conformement
 à ce que j'en mandois ; Mais soit qu'ils me
 dissimulassent leurs sentimens , soit qu'ils me
 cruf-

crussent capable de faire renouveler la revolte qui paroissoit assoupie dans Naples, ils approuverent la resolution que j'avois prise, m'y confirmerent, me pressant d'y perseverer, & m'assurant que je ne devois pas douter de tous les secours necessaires, puisque c'estoit le plus grand service que l'on pût jamais rendre à la France, de luy faire une si puissante diversion durant la guerre qu'elle avoit avec l'Espagne, dont elle sauroit profiter utilement, trouvant son exaltation dans l'abaisement de ses ennemis, qui se verroient accablez par ses forces (celles qu'ils tiroient d'un si puissant Royaume leur estant ostées, qui fournit plus que tous les autres de ses Estats, d'hommes, d'argent, de vaisseaux, & de galeres;) Et qu'ainsi il ne falloit rien espargner pour les depouiller de la Couronne de Naples, & qu'il importoit fort peu par quels moyens; qu'ils me croyoient propre à cette entreprise, & homme, sans consideration du peril, à me sacrifier, & à hazarder toutes choses, pour m'acquerir de la reputation. Qu'aussy-bien il falloit donner le temps à la Cour de prendre ses mesures, qui ne risqueroit que ma seule personne, dont la perte luy seroit peu considerable; & en cas que je l'évitasse, & que je pusse y brouiller les affaires, estant impossible de se maintenir sans secours, l'on seroit en estat de ménager les conditions que l'on voudroit, les Napolitains une fois embarquez, & rendus
ir-

irreconciliables ; & profitant ensuite de mes fatigues & de mon industrie, l'on auroit le loisir de refoudre, si l'on me devoit laisser continuer cette conquête, ou m'en retirer ; m'y faire avoir quelque établissement, ou bien travailler à ma perte, que l'on auroit toujours entre les mains.

Monsieur le Cardinal d'Aix, qui estoit le seul en qui je pouvois m'assurer, étant persuadé que tous les autres Ministres avoient beaucoup de haine contre moy, à cause du service que je luy avois rendu, qui leur avoit, comme j'ay desja dit, fait perdre un peu de credit & de confiance, se chargea d'envoyer à Monsieur son Frere, le Memoire que l'on verra cy-après, accompagné seulement d'un billet, se remettant au surplus à l'esclaircissement qu'il en pourroit tirer de la lecture.

Mais avant que je passe outre, je croy fort important de concerter une contrariété qui paroist entre mon Instruction, & mon discours, & de me justifier de la principale accusation, que l'on a faite contre moy, de n'avoir recherché que de l'argent, comme si j'eusse cru estre capable de subsister par mes propres forces, & n'eusse point demandé d'autre secours, pour affecter l'indépendance.

Pour le premier point, il m'est fort aisé d'y satisfaire : Demandant à la Cour la permission d'entreprendre un tel dessein, si j'eusse fait connoistre que je n'avois dans Naples de caballe que celle que j'y avois ménagée,

gée, & que c'estoit moy qui m'estois offert d'y aller, & non pas ceux de la ville qui m'avoient envoyé rechercher, j'eusse peut-estre passé pour chimérique, & l'on n'eust point pris de resolution dans un temps où toute l'Italie croyoit tous les desordres apaisés, dont j'estois seul informé du contraire par mes negociations secretes. Outre que l'on auroit pû faire choix d'un autre Chef pour cette entreprise, dont je fouhaittois avec passion d'estre chargé, pour estre pleine & de dangers & de gloire, si l'on ne se fust cru forcé de m'en laisser la conduice: Ainsy il estoit & plus à propos, & plus honorable que je fisse passer les responses que je recevois, pour des recherches, & mes Envoyez pour des Courriers qui m'eussent esté dépeschez, dequoy l'on ne me peut blasmer, puisqu'il faut souvent user & de dissimulation & d'adresse, auprès des personnes que l'on veut servir, pour les engager, quand l'on apprehende leur irresolution; & que ne proposant que de hazarder ma personne sans commettre l'autorité du Roy, je me croyois assuré que l'on ne rejetteroit pas ma demande, qui me donneroit lieu d'agir sans contrainte, & de negocier sans estre traversé, & m'acrediteroit auprès des Napolitains, me voyant avec l'agrément & la permission du Roy, en estat de les aller servir; & qu'ensuite j'aurois la commission de tout ce que l'on auroit à traiter avec eux, ne pouvant plus passer par d'autres

tres mains , ny penser à envoyer d'autre Chef que moy, qui aurois par ce moyen la disposition de toutes choses. Ce qui estant bien considéré , passera dans l'esprit de tout le monde pour une adresse, que l'on ne sauroit condamner.

Pour le second point , il m'est encore plus facile de faire valoir les raisons, qui m'ont obligé à prendre la conduite que j'ay eüe , & faire voir que l'on la décrie sans fondement, & que malicieusement mes ennemis ont voulu s'en prévaloir , pour me faire abandonner, & me rendre responsable du mauvais succès d'une entreprise , dans laquelle je me suis gouverné de maniere , que , quand l'on examinera attentivement toutes mes actions, & qu'on lira sans préoccupation mes Memoires , l'on sera forcé de demeurer d'accord , que l'on ne pouvoit humainement rien faire de plus que ce que j'ay fait , & qu'il est inouï jusques icy , qu'un homme ait pû seul , sans s'estonner , soustenir si long-temps le faix de tant d'affaires si embroüillées, resister à toutes les forces d'Espagne , & à celles de la Noblesse d'un grand Royaume unies, remedier à tant d'embarras , sans recevoir aucun secours ; & celuy que je devois justement attendre , m'ayant non seulement esté refusé ; mais n'ayant mesme paru que pour me perdre , & me décrediter , & servi qu'à destruire tous mes travaux , rendre inutile tout ce que mon adresse & mes soins m'avoient fait

avan-

à avancer, & ménager d'avantageux, donner courage à mes ennemis, & à des traistres, d'entreprendre sur ma vie par toutes sortes de moyens.

Il est surprenant sans doute, & toutes les Histoires n'ont jamais rien fait voir de semblable, qu'au milieu des assassinats, du poison & des tumultes, sans avoir personne à qui prendre confiance, non pas mesme à mes domestiques, qui ne m'ont pas la plupart servy, suivant mes intentions, ny à ceux qui s'estoient attachez à suivre ma fortune, qui n'ont pas fait leur devoir; aux Ministres d'un grand Royaume, pour qui je travaillois, qui ont le plus contribué à ma perte; à la Cour, dont les ordres m'ont esté retenus, & que l'on avoit prevenuë par des rapports aussy malicieux que peu veritables, & à un Peuple léger, cruel, seditieux & emporté, J'aye fait la guerre sans poudre, sans munitions, & sans argent, avec des milices nouvelles, & mal armées, sans canon, ny bagage; & qu'enfin j'aye fait vivre une ville cinq mois entiers, dont les ennemis tenoient toutes les hauteurs fortifiées, ferrée par la mer d'une puissante armée, en ayant aux environs une de terre, forte de cavalerie & d'infanterie, les vivres m'estant coupez de tous costez, tous les elemens contraires, battu continuellement de trois Chasteaux; & que non-obstant toutes ces choses j'aye maintenu un grand Peuple affamé, dans le respect & l'o-

l'obeïſſance , j'aye fait ceſſer le deſordre , les meurtres , les brigandages , & rétabli l'ordre , la juſtice , la police & le gouvernement , & enfin ramené le repos , & la tranquillité dans un lieu , où l'on voyoit auparavant mon arrivée , le ſang innocent couler inceſſamment par les ruës , la violence autorifée , les incendies & les ſacagemens non ſeulement ſoufferts , mais commandez , & dont les funeſtes & tragiques aventures ne pouvoient eſtre veuës ſans compaſſion , ſans crainte & ſans horreur.

Si la conſideration du ſalut de beaucoup de teſtes , qui me ſont cheres , ne m'obligeoit à taire la pluſpart de mes negociations les pluſ ſecrettes , je découvrerois des choſes qui convaincroient mes ennemis , & mes envieux , & paroïſtrois aux yeux de toute l'Europe non ſeulement innocent , mais glorieux , d'avoir par un miracle , auſſy nouveau que ſurprenant , tiré des forces de ma foibleſſe , & perſécuté de tout le monde , deſtitué de toute aſſiſtance , conduit par moy ſeul une ſi difficile entrepriſe , au point , que la conquête du Royaume de Naples , & par conſequent , la perte de la Monarchie d'Eſpagne , dont il eſt le plus ſolide fondement , n'a manqué , que parce que l'on m'en a envié la gloire , & que je n'ay eu ce qu'il faudroit pour la priſe de la moindre place forte , qui m'auroit eſté ſuffiſant pour achever une action ſi eſclatante , & ſi extraordinaire , que j'avois entrepriſe ſans

aucun interest, que celuy d'en avoir l'honneur; après quoy je ferois mort avec joye, estant assuré que dans tous les siecles à venir ma memoire auroit esté glorieuse. Mais n'ayant point tant d'ambition, que d'amitié & de tendresse pour mes amis, je ne veux point, pour me deffendre, les mettre en quelque danger, & me resous, en ne découvrant que ce que je puis déclarer, sans leur pouvoir faire courre le danger de la vie, de laisser condamner mon procedé par les gens, qui sans regarder les travaux, l'adresse, & les moyens dont on se sert, ne jugent des choses que par le succès, & n'ont du mépris & d'estime pour les hommes, qu'autant qu'ils ont ou de malheur, ou de bonne fortune. On me doit aisément pardonner cette digression, que j'ay crû ne pouvoir m'empescher de faire, & où peut-estre le desplaisir de me voir blasmer sans sujet m'a fait arrester trop long-temps, & emporter avec trop de chaleur & de ressentiment.

Pour revenir donc à ce que j'ay promis de faire entendre: je diray que n'ayant pour lors autre grace à pretendre que la permission d'accepter l'offre qui m'estoit faite, la liberté de negocier avec les Napolitains, de m'aller dévouër à leur service, & me sacrifier à leurs interests, & au recouvrement de leur liberté, je ne demandois que de l'argent, estant la seule chose qui m'estoit necessaire alors, pour me rendre considerable parmy eux, &
me

me mettois en estat de leur estre utile , en les assistant : Outre que m'ayant mandé qu'ils n'avoient besoin que d'un Chef, pour mettre l'ordre parmy eux , & se servir utilement de toutes les choses qu'ils me disoient , pour m'attirer , avoir en abondance ; qu'ils craignoient la domination estrangere ; & que je leur aurois donné de la défiance de m'assurer de ce qu'ils ne demandoient pas , & de ne vouloir pas m'aller jeter parmy eux sans troupes, sur qui j'eusse le commandement , & qui fussent indépendantes de leur autorité, & sans estre appuyé d'une puissante armée , je me fusse apparemment rendu suspect de vouloir, sous pretexte de les aller deffendre, les sousmettre à la Couronne : Qu'il falloit avoir leurs armes entre les mains auparavant que rien negocier de leur part , & ayant a faire à des gens irresolus , leur laisser sans qu'ils s'en apperçussent faire des démarches. Qu'estant en quelque façon en paix avec l'Espagne, c'estoit à eux à ralumer la guerre. Qu'il eust parû que la France le eut sollicité à un nouveau souslevement , & que devant recommencer infailliblement, il estoit à propos de l'attendre , afin que leur nécessité , & l'apprehension de se perdre , leur ouvrant les yeux , les forçassent à recourir à la seule protection qui leur pouvoit estre utile , & presente , & que par leurs instances , le Roy eust lieu de faire les conditions qu'il voudroit : Qu'il falloit qu'ils me priassent de traiter

pour

pour eux , & que j'aurois perdu leur confiance, si je l'avois fait de moy-mesme sans attendre leur instruction. Et qu'enfin ayant à contenter tout un grand Peuple , dont chacun a des sentimens differens, il est délicat , & dangereux de faire des avances , & que bien souvent les affaires se ruinent pour les vouloir trop precipiter : qu'en me donnant patience je verrois le temps les amener insensiblement au point que je souhaittois : Ce qui n'a pas manqué deux mois après, non plus que l'empressement , avec lequel par leur ordre, j'ay sollicité l'arrivée de l'armée navale , qui produisit si peu d'effect , & les secours que j'ay inutilement recherchez , de troupes , de vivres, de poudre, d'artillerie & d'argent : ce qui se justifiera en son temps.

Il me reste donc , pour démesler quelque confusion qui paroist dans le temps, à vous dire qu'il est vray que Monsieur le Cardinal d'Aix , qui fut depuis pourvû du titre de Sainte Cecile , n'estoit pas encore Cardinal, quand j'envoyay ma premiere dépesche. Mais outre qu'il le fut fort peu de temps après , & long-temps avant mon embarquement , sa promotion estant assurée, & n'ayant voulu couper en deux la negociation que j'avois faite sur son sujet , j'ay cru que c'estoit une faute bien legere de le qualifier par avance Cardinal , ayant fait voir que ce que j'en fais , n'est pas, ny une méprise , ny un manque de memoire.

Je

Je vas reprendre ma narration par le billet, qu'il escrivit à Monsieur le Cardinal Mazarin son Frere, pour luy envoyer le Memoire que je luy avois mis entre les mains.

L E T T R E

D E

MONSIEUR LE CARDINAL
de Sainte Cecile.

Les affaires de Naples sont encore dans la revolution, & croit on communément que les Espagnols ne les ajusteront pas facilement, ny de la maniere qu'ils publient. J'ay reçu sur ce sujet un Memoire de Monsieur de Guise, que je vous envoie, & me remettant sur ce qu'il vous apprendra, ma lettre n'estant à autre fin, je demeureray,

De Rome ce 18 Septembre 1647:

M E M O I R E.

„ **L**es Peuples de Naples, ne pouvant plus
 „ souffrir la tyrannie des Espagnols, ap-
 „ prehendent de se voir rudement chastiez
 „ des démonstrations qu'ils ont desja faites,
 „ pour obtenir le repos & la liberté; & ne
 „ voyant plus de seureté dans les conditions,
 „ qu'on leur propose, sont enfin resolus de
 „ secouër entierement le joug, de s'affran-
 „ chir, & se gouverner par eux mesmes, en
 „ se mettant en Reublique. Mais connois-
 „ sant, que sans un Chef, de mesme qu'en
 „ a usé

auféla Hollande , & tiré tant d'avantage ,
 il leur est impossible de se maintenir; Ayant ,
 jusques icy appris à leurs dépens qu'ils n'en ,
 peuvent choisir dans leur pays , assez desin- ,
 tressé , pour ne se pas laisser corrompre ,
 & qui par la jalousie naturelle de la nation ,
 s'attire pour l'ordinaire autant d'ennemis ,
 que d'envieux: Ils ont pris la resolution de ,
 jeter les yeux sur un estrangier qui coure ,
 leur fortune , & qui ne trouve de seureté ,
 parmy eux que dans la fidelité de ses servi- ,
 ces. La personne du Duc de Guise , qui par ,
 un cas fortuit se rencontre dans Rome , ,
 a paru aux principaux & plus esclairez ,
 d'entre eux un sujet propre à leur rendre ,
 un service si important, d'autant plus que sa ,
 naissance le rend exempt de la jalousie ,
 que ceux de la nation pourroient avoir ,
 d'un autre: Que personne ne fera difficul- ,
 té de luy obeir , & qu'on ne peut soupçon- ,
 ner un homme de son rang, d'estre capable ,
 ny de corruption, ny de lâcheté. A cet effet, ,
 luy ayant donné avis de la disposition où ,
 ils se trouvent, & mandé qu'ils l'informe- ,
 ront plus particulièrement de toutes choses ,
 par un homme exprés qu'il attend de jour à ,
 autre , chargé de tous les pouvoirs & in- ,
 structions nécessaires pour traiter , & faire ,
 des conditions avec luy ; comme il ne veut ,
 point s'embarquer en un si grand dessein , ,
 quoy qu'utile aux interets de la France , ,
 sans avoir la permission du Roy , il offre en ,

„ cas que la Cour l'ait pour agreable , de pren-
 „ dre le risque de cette affaire , & se sacrifiant
 „ pour rendre un service si signalé , emplo-
 „ yer sa vie & son sang pour les àvantages de
 „ la Couronne ; dont en cas d'agrément , il
 „ espere la protection , & d'estre assisté de tou-
 „ tes les choses dont il pourroit avoir besoin ,
 „ & sur tout une prompte expedition , qui
 „ luy est absolument necessaire. Les Peuples
 „ de Naples desirant faire un dernier effort
 „ dans le mois prochain , qui est le temps , où
 „ la ratification des Articles passez avec le Vi-
 „ ce-Roy arrivera d'Espagne , & leur doit es-
 „ tre delivrée , ou bien estre esclairsis de son
 „ refus. Le Duc de Guise , supplie tres hum-
 „ blement que le tout se passe dans le secret ,
 „ non pas tant dans l'apprehension que l'esclat
 „ fist manquer l'affaire , que pour n'avoir pas
 „ le deplaisir de voir sacrifier à son malheur
 „ une quantité d'innocens , dont l'estime &
 „ l'amitié qu'ils ont pour luy , feroient tout le
 „ crime.

Je crus après avoir fait ces diligences , que
 je devois, en attendant les responses de la
 Cour , embarquer tousjours plus fortement
 les choses : & pour cét effet , j'envoyay à Dom
 Francisco Toralte, General des armes du Peu-
 ple de Naples , pour pressentir si son employ
 ne choqueroit point mes pretentions , & s'il
 ne feroit point de difficulté de m'obeïr ; s'il
 estoit resolu de pousser les affaires à bout , &
 s'il ne tenoit point quelque liaison secrette ,

& correspondance avec les Espagnols. Il reçut favorablement la personne qui l'alla trouver de ma part, promit le secret de cette négociation qu'il observa fidèlement; me manda qu'il voyoit peu de fondement à faire sur la legereté & humeur impetueuse du Peuple qu'il servoit, que dans la desunion de la Noblesse on ne pouvoit rien faire de bon, à moins que de trouver quelque expedient pour la faire cesser. Mais que s'il paroïssoit une armée de mer Françoisé, en estat de débarquer du monde, & secourir de toutes les choses qui seroient necessaires à pouvoir ravitailler la ville de munitions, & de guerre & de bouche, qu'en ce cas, il croyoit qu'on pouvoit aisément chasser les Espagnols, vû la grande haine & la lassitude que tout le Royaume, tant la Noblesse que le Peuple, avoient de leur domination. Que si je venois pour Chef de cette entreprise, volontiers il recevroit mes ordres, sachant ce qu'il devoit déferer à mon sang & à mon nom, pour qui il avoit tousjours eu beaucoup de respect; Qu'il n'y avoit rien à menager davantage avec luy; Qu'il ne falloit seulement que s'assurer des secours, & faire paroître l'armée: Sur tout que l'on se gardast bien de parler au Sieur Octavio Marqués, pour estre un homme timide & irresolu, & qui tastant les choses, maintenoit tousjours un commerce secret avec le Vice-Roy.

Je ne manquay pas non plus d'ayoir des

conferences particulieres avec tous les Napolitains qui se rencontroient à Rome , les caressant tout autant qu'il m'estoit possible, afin que s'ils ne m'estoient utiles à quelque negociation , ils pussent au moins par le bien qu'ils diroient de moy à ceux de leur nation , par leurs lettres , & par le rapport de ceux qui s'en retourneroient , me faire connoistre , & m'acquérir du credit , & de l'amitié. J'employois une partie de la nuit à donner des audiences à tous ceux qui m'en demandoient, pour me venir dire des nouvelles, & ne tenois pas mon temps perdu, quand après avoir escouté vingt fascheux , j'en rencontrois un de qui je pouvois tirer quelque lumiere. Monsieur de Fontenay estoit importuné de mille relations fabuleuses , & de cent avis qu'on luy venoit donner à tous momens. Il n'arrivoit point de Marinier , qui pour tirer quelque chose de luy , ne vinst luy rendre compte de l'estat des desordres ; & tel feignoit d'estre venu exprés , qui n'avoit pas bougé de Rome. L'on luy debitoit aussi bien souvent ce qui s'estoit dit le matin à l'antichambre du Pape , à Saint André de Laval , & à la Minerve ; & des gens qui ne savoient les choses qu'après avoir passé par vingt bouches différentes , s'écrivoient des lettres , & les dattoient de Naples pour s'acrediter , comme personnes bien informées , & qui avoient de grandes correspondances , bien qu'ils n'eussent appris leurs secrets importans que par le bruit

bruit commun. Son humeur n'estant pas naturellement ny caressante ny liberale, l'on fortoit d'ordinaire assez mal satisfait de chez luy, pour me venir chercher, & me rendre compte de tout ce qu'on avoit traité avec luy. De sorte que parmy tant de bagatelles, j'apprengis quelque fois des choses qu'inutilement il me vouloit cacher, & je prenois soin de contenter & flater tout le monde, afin de savoir tout, & d'attirer à moy l'inclination generale des Napolitains.

Dans ce grand nombre de donneurs d'avis, il y avoit à Rome un nommé Laurenso Tonti, homme de peu de naissance, mais d'un esprit adroit, qui s'estant rendu agreable au Comte de Monterey par mil intrigues, & trouvé moyen de gagner sa vie par son industrie, quittant le travail de ses mains, luy donnoit des avis pour avoir de l'argent, lesquels recevant tousjours quelque recompense, il se mit en estat de vivre doucement de ce qu'il avoit amassé; & son protecteur n'estant plus dans l'employ, & retourné en Espagne, il avoit choisi Rome pour une retraite douce & assurée, estant un lieu, où avec une dépense fort modérée, l'on peut subsister honorablement. Il s'estoit attaché à la suite du Prince Ludovisio, pour avoir un support, estant neveu du Pape: Et faisant le mestier de Courtisan, il pratiquoit les artifices & les subtilitez qu'il avoit apprises dans Naples, & s'estoit achevé de se perfectionner

dans l'eschole de la Cour de Rome. Il avoit eu soin de faire pourvoir son beau-frere nommé Augustin de Lyeto , jeune homme assez spirituel , & d'un naturel agissant & inquiet , d'une Compagnie dans le bataillon de Calabre , qui luy faisoit porter le titre de Capitaine.

Ces deux hommes ne meritent pas d'estre oubliez , ayant joué vn rolle assez considerable l'un & l'autre, dans le cours de toutes les affaires, Le premier cherchant avec soin les moyens de se faire valoir , & quelque nouveauté pour les luy faire naistre, estoit l'un ces debiteurs de nouvelles qui escrivent à toutes sortes de gens , pour se procurer des réponses , montrent leurs lettres à beaucoup de personnes , & bien souvent les font eux-mêmes , les remplissant de tout ce qu'ils ont appris de beaucoup de differentes sortes de gens , qu'ils reduisent & mettent en ordre , & par là sont bien reçus de tous les Curieux , & des Ministres de tous les Princes , dont ils tirent parfois quelques gratifications. La nouvelle de la revolte de Mazanielle luy fit ouvrir les yeux , & donna esperance de se faire valoir dans vne conjoncture si importante , & dont tout le monde avoit curiosité de voir où pourroit aboutir vne si estrange nouveauté. Il employoit ses heures inutiles à Rippa , grand abord des felouques de Naples & de Sicile , & de toutes celles qui viennent de dehors : Il flatoit & faisoit boire les Mariniers , dont il

tiroit tout ce qu'il pouvoit pour en venir faire le soir sa cour à Monsieur de Fontenay: Et ayant reconnu que je cherchois à prendre part dans ces desordres, il venoit ensuitte toutes les nuits m'informer de tout ce qu'il apprenoit; & entretenant ce commerce avec moy, à ce qu'il me disoit à son insceu, crut qu'estant plein d'ambition, & d'envie de faire quelque chose de grand & de considérable pour servir la France, il tireroit de moy de grandes recompenses de ses services, & qu'ainsy il feroit sa fortune, ou par mon moyen, ou par celuy de Monsieur de Fontenay.

Il escrivit avec application de tous costez, afin d'estre mieux informé, & de s'acrediter avec plus de fondement & d'apparence. Il parvint enfin par son adresse à se rendre necessaire à l'Agent du Peuple de Naples, à Monsieur l'Ambassadeur, & à moy. Il me fit esperer de me faire avoir le commandement de leur armée; Et je l'assuray de mon costé de ma reconnoissance, & de faire son beau-frere Capitaine de mes Gardes, afin de flater davantage ceux de ce païs, en me mettant entierement entre leurs mains, confiant ma personne à un Napolitain, & leur ostant le soupçon qu'ils pourroient avoir que je voulusse employer les François dans les charges les plus considérables de ma maison; ce qui m'estoit tout-à-fait necessaire, pour prendre pied parmy eux, devant avoir cette conduite

jusques à tant que m'estant autorisé par mes actions, je pusse après en changer, & la choisir telle que je la croirois & la plus honorable & la plus seure. Je n'y ajoustois pas neantmoins une telle creance, que je n'eusse par d'autres voyes, mes correspondances, & que je ne tentasse tout ce qui pouvoit contribuer au dessein que je m'estois proposé.

Le Capitaine Augustin fut depesché à Naples, d'où à son retour il m'en apporta l'estat, veritable ou fabuleux. Il est vray que le peu d'adresse de ceux qui commandoient, leur trop grande confiance, prise mal-à-propos, & leur incapacité, jointe à la malice de beaucoup de gens, y firent changer en peu de temps la face des affaires, destruisirent les fondemens que j'avois faits, & firent perdre tous les avantages aux Peuples, en leur ostant ceux qu'ils avoient entre les mains, lesquels estant bien menagez, il n'y avoit rien de si aisé que de chasser les Espagnols, prendre les chasteaux de la ville, & generalement toutes les forteresses du Royaume, sans donner un coup d'espée, ny répandre une goutte de sang, estant dépourvûs de toutes choses. Ils furent assez mal conseillez, pour donner durant la suspension d'armes, dans toutes les places, des vivres, des poudres, & autres munitions de guerre; croyant par là témoigner leur respect pour le Roy d'Espagne, & l'obliger à ratifier les conditions qu'ils avoient ajustées avec le Vice-Roy, qui leur

es-

estoyent trop avantageuses pour leur estre confirmées. Ce que toute-fois persuaderent quelques-uns de leurs Chefs, que l'on avoit gaignez, sans que, pour leur malheur, ils en eussent aucun soupçon.

Vincenzo d'Andrea, dont je parleray assez souvent, qui a tousjours trahy avec beaucoup d'adresse, ayant malicieusement, pour consommer plustost les bleds que l'on avoit pour quatre ou cinq mois, fait faire le pain du poids de quarente-cinq onces, & débité au mesme prix que celuy qui n'en pesoit que vingt-cinq, & espuisé ainsi le fonds destiné pour le remplacement de ce que l'on tiroit des greniers publics, qui estoit de plus de cent mil escus, en liberalitez qu'il faisoit aux gens de guerre, & aux Chefs les plus autorisez d'entre eux, ayant la charge de Provediteur general. De sorte que je n'en trouvay à mon arrivée que fort peu, & point du tout d'argent pour en acheter d'autres.

Le Capitaine Augustin me rapporta donc, que par les dernieres reveuës il se trouvoit cent soixante & dix mil hommes sous les armes fort lestes, resolus, & prompts à executer toutes sortes d'entreprises, quelque périlleuses qu'elles pussent estre, & qu'outre cinq ou six cens chevaux desja sur pied, en prenant ceux des carosses, l'on pourroit, en moins de huit jours, en faire cinq ou six mil; Que de ce que l'on avoit conservé des pillages, ou de ce qu'il y avoit de pierreries, ar-

genterie , & argent monnoyé sur les Banques , appartenant à gens suspects , & ennemis , l'on feroit aisément trois ou quatre millions d'or. Qu'il y avoit beaucoup de poudres , sans ce que travailloient journellement trois cens ouvriers employez à la poudriere ; qu'on avoit des magazins remplis de mesches , de balles , & de salpêtre ; que l'on avoit fait a masser tout le cuivre , & le metal qu'il y avoit dans la ville , pour fonder de l'artillerie , sans compter quarente pieces de canon qui garnissoient le Tourjon des Carmes , & que l'on avoit mises à toutes les embouchures des ruës , & à toutes les avenues , par où les ennemis les pouvoient attaquer. Que tout le Royaume estoit soulevé aussi-bien que la ville , & qu'outre des bleds pour cinq mois , resserrez dans les greniers , l'on en tireroit du plat pays , & de toute la campagne , qui estoit du mesme party , tant que l'on voudroit , & en si grande abondance que l'on n'en pourroit jamais manquer ; qu'il n'y avoit point de forces opposées suffisantes pour en fermer les passages , ny en empêcher le transport. Que l'on n'avoit que faire d'estrangers , qui ne feroient que donner jalousie aux Napolitans , lesquels par la crainte d'estre soumis à une nouvelle autorité , se racommoderoient avec l'Espagne , dans l'opinion qu'ils auroient , qu'au lieu d'obtenir la liberté qu'ils pretendoient , & pour laquelle ils estoient si bien resolus de

mou-

mourir, ils ne fissent que changer de chaînes, qui peut-estre leur seroient encore plus pesantes. Que si l'on parloit de quelque autre domination, il se formeroit beaucoup de cabales différentes, qui se réuniroient avec les ennemis & la Noblesse, pour s'opposer à la faction qui se verroit en estat de se prévaloir sur les autres. Qu'ils n'avoient besoin que d'un Chef, pour leur apprendre à faire la guerre, & mettre quelque ordre parmy eux. Que si l'on menageoit bien leurs forces, & tout ce qu'ils avoient entre les mains, l'on pourroit non seulement chasser les Espagnols, mais leur aller porter la guerre dans leur pays, & leur oster la Sicile, & la Sardaigne réunies entierement dans les interets de Naples. Que ce ne seroit que l'ouvrage d'une campagne, & la liberté de la ville, que l'occupation de peu de semaines. Que l'on avoit jetté les yeux sur moy, comme sur une personne capable d'exécuter de si belles choses. Qu'enfin l'on me demandoit, non pas pour aller combattre, mais pour vaincre & triompher, sans peril, & sans peine, & pour me rendre le plus glorieux de tous les hommes, prenant la deffense de leur liberté, & les tirant d'un esclavage qu'ils avoient souffert si long temps; avec tant de douleur & d'impatience.

Connoissant la vanité de cette nation, je ne crus pas fortement toutes ces choses; mais au moins fus-je persuadé, qu'il y avoit quel-

que fondement , & que je ne pouvois douter qu'une partie n'en fust veritable , dont je fus toute fois détrompé dans fort peu de temps ; Mais ce ne fut qu'après m'estre engagé de forte , que je ne pouvois plus avec honneur me dédire de prendre le hazard de cette entreprise. Je laisse à juger , si après de telles esperances je ne devois pas estre bien surpris , quand je vis , estant sur les lieux , que l'on manquoit absolument de tout , & que je ne devois compter que sur ma seule personne.

Cependant par le retour de mon Courrier , je reçus des nouvelles de la Cour , & des lettres de Monsieur le Cardinal Mazarin , qui ne servirent qu'à m'animer , & me réchauffer davantage. Il me mandoit, que voyant tant de peril dans le dessein que je proposois , il n'oseroit pas me le conseiller ; mais que si je voulois le hazarder , le Roy m'en donnoit la permission , & que je serois assisté de tout ce qui me seroit nécessaire , que je n'aurois qu'à m'adresser aux Ministres que sa Majesté avoit à Rome , & prendre mes mesures avec eux , leur escrivant en conformité de ce qu'il m'avoit mandé.

Je scus cependant qu'à l'arrivée de ma dépêche , je passai pour un visionnaire ; tous les avis de tous costez estant , que les revolutions de Naples estoient appaisées , & que les Espagnols estoient resolus de ratifier tout ce qui leur avoit esté demandé , & ce que le Duc d'Arcos avoit accordé , remettant à se ven-
ger,

ger, & pousser leurs ressentimens à un temps moins dangereux, & où ils pourroient se satisfaire sans rien hazarder, qui seroit après la conclusion de la paix, qui se traittoit à Munster avec beaucoup de chaleur. Je m'efforçay de savoir par toutes sortes de moyens, ce qui se passoit, & se disoit chez l'Ambassadeur, & les Cardinaux de la faction d'Espagne, dont je fus tousjours pouëtuellement averti, soit par des espions que j'avois gagnez, ou par des femmes; & j'appris que ma personne leur donnoit plus d'inquietude, que tous les preparatifs d'armemens que l'on faisoit en France. Et ayant vn jour rencontré au cours le Comte d'Ognate, accompagné de quatre ou cinq Cardinaux, je m'apperçus que les ayant salüez, ils me regarderent fort attentivement, & leur conversation s'en réchauffa. Le soir vne des plus belle voix de Rome, que j'allois ouïr chanter souvent, dont le Cavalier de Liodi Maistre de chambre du Cardinal Montalte, qui avoit tout credit sur l'esprit de son Maistre, & savoit tous ses secrets, estoit esparduëment amoureux; ayant appris de luy le particulier de cét entretien, qui m'avoit tant donné de curiosité, vint m'en rendre compte, & m'apprit que toute cette compagnie discourant sur les affaires de Naples, qui estoient la principale matiere des conversations de Rome, le Cardinal Albornos m'ayant vû passer, s'escria, que si le Royaume de Naples avoit à se perdre pour le Roy leur

Maist-

Maistre, ce feroit moy seul qui leur feroit le mal, estant capable de tout entreprendre, & personne propre à me rendre le Chef des revoltez, qui n'avoient besoin que d'un homme à leur teste, pour leur faire tout oser, & mettant quelque ordre parmy eux, leur faire connoistre leurs forces, & la foiblesse des Espagnols. Surquoy luy estant repliqué par quelqu'un de la compagnie, que je n'estois pas à craindre, ne pensant qu'à mon plaisir, & à mon divertissement, il se mit à rire, & leur dit, que le Duc d'Oria avoit fait le mesme jugement du Comte de Lavagne, qui la nuit ensuite s'estoit rendu maistre de la ville de Genes, & auroit achevé une entreprise si difficile, s'il ne se fust noyé malheureusement, en allant s'assurer de la dernière galère. Que je n'avois pas, ny moins de cœur, ny moins d'ambition que luy; que j'avois plus de naissance, & sortois d'un sang toujours prest à executer de hautes entreprises, & ce qu'il y avoit de plus hazardeux. Qu'enfin selon son sens, si la perte de Naples devoit arriver, il ne croyoit pas que ce dût estre par une autre main; ajoustant que si l'on se garantissoit de moy, il respondroit de la conservation du Royaume. Que la France ne luy donnoit point d'inquietude, qu'il souhaittoit de savoir son armée à la voile, & qu'elle arrivant dans le port de Naples, devant celle d'Espagne; sa presence, par la jalousie de la domination Françoisse, estant le
meil-

meilleur & le plus assuré moyen de faire cesser toutes les difficultez , que le Peuple apporteroit à son racommodement. Ce qu'il appuya de tant de raisons , & d'une politique si raffinée , que tous les assistans en demeurèrent d'accord avec luy.

Mes esperances se fortifierent par cette nouvelle , & je demurai persuadé qu'un homme si éclairé ne parloit pas sans raison , & que mon dessein estoit plus facile que je ne me l'estois imaginé , puisqu'il avoit des connoissances, que je ne pouvois pas avoir. Je me resolus donc de ne plus sortir le soir , & ordonnai à mes Officiers de veiller soigneusement sur tout ce que l'on me donneroit à manger & à boire , estant en danger de l'assassinat & du poison.

Il vint dans ce mesme temps un Sicilien proposer à Monsieur de Fontenay une entreprise sur l'isle de Lipari , luy faisant valoir l'importance du poste , & les facilitez qu'il donneroit à profiter de la revolte de Sicile , & qu'il ne seroit pas inutile pour assister à celle de Naples. Il me le renvoya pour examiner sa proposition , se repentant peut-estre de s'estre trop legerement engagé avec moy sur les affaires de Naples , dont il croyoit l'execution trop aisée , qu'il eust mieux aimé en d'autres mains qu'entre les miennes , s'imaginant que je pourrois prendre le change , & m'attacher à vne entreprise presente , plustost qu'à une qui paroïssoit plus éloignée.

J'en-

J'entray d'abord en soupçon que cét homme m'estoit envoyé par les Espagnols, qui se pouvoient flater de la mesme opinion, ou qu'ils vouloient l'introduire dans ma confiance, pour leur servir d'espion auprès de moy, ou estre employé à quelque autre dessein plus dangereux. J'escoutay neantmoins tout ce qu'il avoit à me dire, & mesprisant les offres qu'il faisoit; cette Isle n'estant pas assez bien fortifiée, & estant de trop petite consequence: je luy dis que n'ayant rien davantage à traiter avec moy, qu'il se rendroit suspect auprès des Ministres d'Espagne, & hazarderoit trop legerement sa vie, s'il me voyoit davantage.

Peu de jours après l'on eut ávis de l'arrivée de la Flote d'Espagne, chargée de gens de guerre, & qui portoit la personne de Dom Jüan d'Austriche. Le Peuple luy fit une Deputation, & crut trop legerement qu'il leur apportoit la ratification des choses que leur avoit accordées le Duc d'Arcos, & que le Roy son Pere ne l'avoit envoyé que pour autoriser d'avantage les promesses de conserver leurs privileges, & d'executer plus ponctuellement tout ce qui leur auroit esté promis de sa part. Mais les réjouissances que l'on faisoit de sa venue, furent bien tost troublées, quand deux jours après, les troupes estant débarquées. le canon des chasteaux & de toute l'armée tirant sur la ville, les Espagnols y entrerent furieusement un flambeau dans une main, & l'espée dans l'autre, pour la
mettre

mettre toute à feu & à sang. L'estonnement fut fort grand parmi le peuple de cette surprise. Mais en estant un peu revenu, chacun courant aux armes, s'opposa vigoureusement à leur effort, & leurs ennemis apprehendant de se voir accablez par la multitude, se contenterent de gagner toutes les hauteurs, & de s'y retrancher, convertissant leur attaque en une deffensive.

Pour lors les Napolitains s'apperçurent, mais trop tard, qu'ils avoient esté trahis, & qu'ils s'estoient laissez endormir, ayant trop negligé de recourir à la protection de la France, dont le secours leur estoit necessaire dans une si pressante extremité. Ils se repentirent d'avoir, pour tesmoigner leur zèle & leur fidelité à l'Espagne, pourvû de vivres & de poudres les chasteaux dont ils auroient besoin pour se deffendre, pour leur faire la guerre, & pour abbattre leurs maisons à coups de canon. Ils appellerent cent fois traistres, ceux qui avoient empesché de faire jouer la mine, que les Polites avoient faite sous le chasteau Saint Elme, qui leur assuroit la prise de ce poste, qui comme le plus fort, & le plus élevé de la ville, est celuy qui depuis les a plus incommodez. Ils reconnurent la necessité qu'ils avoient d'un Chef de naissance, & de consideration, commençant à se défier de Dom Francisco Toralte; combien la protection de France leur seroit utile; le besoin qu'ils auroient de son armée navale pour
s'op-

s'opposer à celle d'Espagne, qui se trouvant dans leur port fermoit leur ville, & leur ostoit la communication de la mer : & songeant à tout ce qui leur estoit necessaire pour leur deffense, ils se trouverent avec fort peu de bleds, & moins de poudres, & dégarnis de tout ce qu'il falloit pour resister à leurs ennemis. Le deplorable estat où ils se rencontroient, obligea toutes les Provinces du Royaume à se declarer contre eux, & la Noblesse qui estoit demeurée jusques-là en repos, ayant pris congé, suivant les ordres de Dom Juan d'Autriche, & du Vice-Roy, se retira pour aller prendre les armes ; & tous les Cavaliers, selon leur credit, & leurs forces travaillerent à faire des levées à leurs dépens, de cavalerie & d'infanterie, pour former un corps d'armée, & les venir assieger par terre.

Ils se resolurent, eux, qui ne vouloient point de secours, & croyoient n'avoir besoin de personne, d'en demander à tout le monde, & firent publier un Manifeste, pour faire voir l'estat malheureux où ils estoient reduits, & taschant d'émouvoir à compassion toute la Chrestienté, racontoient pitoyablement leurs avantures, & publioient que malgré leur zèle & leur fidelité pour le service d'Espagne, & les paroles qui leur avoient esté données, & les capitulations qu'on leur avoit accordées, au mépris de leur bonne foy, & trop de confiance, on les avoit attaquez avec une rigueur & cruauté inouïe, battant trois jours &

& trois nuits de suite la ville à grands coups de canon, pour la mettre en ruine, & les égorger tous. Qu'ils conjuroient donc tous les Roys, Princes, Estats & Republiques d'avoir pitié de leur oppression, & de leur donner du secours & des assistances, pour s'opposer à des ennemis si dangereux qui vouloient les tyranniser, & leur aider à se tirer de l'esclavage, & de l'oppression. Ils dépêcherent aussi tost à Rome, pour presser les Ministres du Roy de leur procurer sa protection, & du secours, me conjurerent de les aller trouver, demanderent avec empressement qu'on leur fît venir l'armée navale, & me prièrent instamment d'estre leur solliciteur. Il n'y avoit point de jour qu'il n'arrivast quelqu'un de leur part, pour faire de nouvelles demandes. Le Tonti estoit fort occupé à presenter tous ces nouveaux envoyez. J'escrivis une lettre au Peuple de Naples, à qui je donnai le titre de Republique Royale, pour les flater, dont je chargeai le Capitaine Augustin, qui fut arrêté en passant, par les galeres de Genes; Mais heureusement, ayant sur luy sa Commission de Capitaine dans le baillon de Calabre, & la faisant voir au Duc de Turin, il luy persuada qu'il alloit pour se rendre à son devoir & servir à sa Charge, si bien qu'il luy laissa achever son voyage, & porter de mes nouvelles, qui furent reçues avec une joye, & un applaudissement incroyable.

Cependant Messieurs l'Ambassadeur, Car-
di-

dinaux de la faction, & Ministres du Roy, tinrent un Conseil, où je fus appelé, pour voir ce qu'il y auroit à faire dans la présente conjoncture; où il fut resolu d'envoyer un Courrier à la Cour, pour luy donner avis de ce qui se passoit, presser en diligence l'armement & la venuë de l'armée navale, sur laquelle je m'irois embarquer, dès que j'aurois nouvelle de son arrivée à Portolongon. Et pour faire voir que le secours estoit demandé par les Napolitains, l'on jugea à propos de faire passer en France un Carme nommé le Pere de Juliis, pour représenter leurs necessitez, & rechercher sa protection & ses secours, nous ayant esté despesché pour ce sujet, croyant que l'on seroit bien aise de voir toutes ces choses demandées par un homme de la nation. Qu'il falloit sur tout qu'il y eust un corps suffisant d'infanterie embarqué, pour mettre pied à terre, si l'on desiroit des troupes; quantité de munitions de guerre, & d'argent; & conduire aussy quelques vaisseaux chargez de bleds, afin qu'estant en estat de remedier à toutes leurs necessitez, l'on pût menager avec eux des conditions avantageuses pour la Couronne.

Cependant l'on se battoit continuellement dans Naples, & le Peuple, croyant ne pas devoir demeurer sur une simple deffensive, songea à reprendre sur ses ennemis quelques-vns des postes qu'ils avoient avancez sur luy. Le malheureux Dom Francisco Toralte,

te, Prince de Masse, crut devoir commencer par l'attaque du Convent de Sainte Claire, lieu tres-important, pour estre quasi dans le milieu de la ville. L'amitié que sa femme avoit pour luy, fut cause de sa perte : car le voulant retenir, la pluspart du temps auprès d'elle, de peur des perils qu'il avoit à courre, cela faisoit acroistre les défiances que l'on avoit prises de luy, ne communiquant que rarement avec le Peuple, qui attribuoit cette retraite, ou à vne negligence de les servir, ou à quelque mauvaise volonté, & intelligence ; ce qui causoit des murmures contre sa conduite, & faisoit former des entreprises contre sa vie, que sa presence auroit facilement dissipées. Il fit faire vne mine, qui n'ayant pas fait tout l'effet que l'on en attendoit, le rendit responsable du mauvais succès ; & l'on crut qu'il avoit fait oster vne partie de la poudre, pour mettre du sable à la place. La fuite d'Octavio Marqués, fortifia les soupçons que l'on avoit contre luy, estimant qu'elle estoit concertée entre eux. Pensant donc laisser passer la premiere furie de la populace, en se cachant, pour pouvoir estre après mieux escouté dans ses justifications ; on fit tant de diligence pour le chercher, que l'on descouvrit enfin le lieu de sa retraite, d'où ayant esté tiré, & aussy-tost investy de quantité de gens, comme il estoit homme bien fait, de qualité, d'esprit & de merite, & naturellement eloquent, il leur fit un discours

cours de toute sa conduite , & des services qu'il leur avoit rendus , dans lequel il se vit si favorablement escouté , ayant beaucoup d'amis , & acquis l'estime & l'amitié generale , qu'il avoit quasi procuré sa seureté , attendri , & persuadé tous les assistans ; quand Gennare arrivant , se mit à crier qu'il estoit un traître , qu'il falloit luy couper la teste , & le traîner par les ruës. Ce qui estant appuyé des voix des Lazares , qui ne demandoient que de semblable occupations, cet arrest , aussi injuste qui violent , fut executé sur le champ ; on luy coupa la teste , le cœur luy fut arraché , qui fut porté dans un bassin d'argent à sa femme , & son corps fut impitoyablement traîné par les ruës. Et par les menaces que ces canailles firent , d'aller brusler dans leurs maisons , tous ceux qui voudroient s'opposer à leurs volontez , ils proclamerent tumultuairement Gennare pour leur General , le recompensant d'une action si brutale , & si emportée ; à quoy le Tourjon des Carmes , dont la garde luy avoit esté commise dès le commencement de la revolte , (pour estre le Capitaine du quartier , ayant sa boutique d'armurier devant la porte) contribua beaucoup à autoriser sa puissance , & luy assuroit une retraite la plus importante , & la plus considerable de la ville , contre les tumultes , & les attentats que l'on pouvoit faire contre sa personne. Marc Antonio Brancacio, homme d'âge & de reputation , ancien ennemi

des Espagnols, dont il avoit esté mal traité sans raison, fut eslu Maistre de Camp general.

Le Capitaine Augustin trouva tous ces changemens à son arrivée, & s'estant adressé à luy, aussy-bien qu'à Gennare, pour rendre ma lettre, exposer sa commission, & les offres que je faisois des secours de la France; Ce vieux Cavalier ne pouvant souffrir la brutalité, & ignorance de Gennare, appuya si fortement l'eslection de ma personne, que tout le Peuple y concourut avec une joye incroyable; & jettant les yeux sur Nicolo Maria Mannara, jeune homme d'un esprit agissant, & qui ne faisoit que de sortir de ses estudes, le choisit pour m'apporter des dépêches du Peuple, accompagné d'Aniello de Falco, ancien Avocat, à qui l'on avoit donné la charge de General de l'Artillerie, & de quelques autres, qui furent aussy chargez de lettres pour Monsieur le Marquis de Fontenay; & le Capitaine Augustin revint en diligence, me rapporter tout ce qui avoit esté resolu.

Dans ce temps Vincenzo d'Andrea, confident du Prince de Masse, mais beaucoup plus des Espagnols; pour dissiper les soupçons que l'on avoit pris de luy avec tant de justice, dressa un ban, que le Peuple de Naples fit publier incontinent, par lequel il estoit deffeudu à peine de la vie de reconnoistre le Roy d'Espagne, & d'obeir à ses ordres; & com-

man.

mandement , de ne recevoir que ceux de la Republique , en qui seule desormais resideroit la souveraineté ; & cachant par ce moyen ses meschantes intentions , se mit en estat de pouvoir plus impunement continuër ses trahisons , qu'il ne manqua pas de pratiquer jusques à la fin , quoy qu'il n'ait pas évité , plusieurs années après le restablissement des Espagnols , le chastiment que les traistres reçoivent d'ordinaire au lieu de recompense.

Les Deputez estant arrivez , pour me venir offrir le commandement de leurs armes , je ne leur voulus point donner audience ; mais leur fis dire d'aller rendre leurs despeschés à Monsieur de Fontenay , Ambassadeur du Roy , & que je ne leur parlerois point qu'en sa presence , afin que je fusse plus autorisé , en n'agissant que par les ordres des Ministres de sa Majesté , & qu'ainsi ils fussent plus obligez à me procurer des secours , & moy plus en estat de mesnager les conditions , sans lesquelles je ne me voulois pas charger de l'exécution de cette entreprise. Dès qu'il les eut écoutez , & vû les lettres qu'ils avoyent à luy rendre , il envoya prier les Cardinaux de Sainte Cecile , Theodoli , & Ursine , de la faction de France , de venir chez luy , où il tient conseil avec eux , & avec Monsieur l'Abbé de Saint Nicolas , sur un sujet si considerable. Et ensuite m'ayant mandé par le Sieur de Lusarche , son Maistre de chambre , que ces Messieurs estoient avec luy , & qu'ils avoyent à me communiquer

niquer quelque chose d'important au service du Roy, & à mes interets; je m'y rendis, pour savoir ce qu'ils avoyent à m'ordonner: Monsieur le Cardinal Mazarin m'ayant mandé que je saurois d'eux les intentions de sa Majesté, & que desférant à leurs sentimens, je me Gouvernasse par leur avis, en une matière si delicate. Ils me dirent le sujet de l'arrivéé des Desputez de Naples, & l'estime que cette Republique faisoit de moy, de me choisir pour son General, & deffenseur de sa liberté. Que c'estoit un honneur, qui, quoy qu'il fust bien dû à mon merite, & à ma naissance, ne laisseroit pas d'estre envié de beaucoup de Princes. Et qu'enfin, outre les services importants que je pourrois rendre à la France dans cet employ, pour laquelle ils connoissoyent mon zele & mon respect, que j'estois en estat de me voir le plus glorieux homme de mon siecle, par les actions que j'aurois à entreprendre, qui seroient d'autant plus esclatantes, qu'elles seroient & plus extraordinaires, & moins communes. Je leur respondis, que n'estant nay que pour employer ma vie au service de la Couronne, j'estois prest à tout hazarder, sans consideration des perils où je m'allois precipiter, & où je ne m'exposois pas sans les connoistre. Que ma perte estoit inevitable, si j'estois abandonné, mais que je me confiois en la protection de Monsieur le Cardinal Mazarin, en leurs bons offices & entremises, & à l'interest que la France avoit de

m'affister dans un dessein , où je ne m'engageois que pour y ménager & sa gloire & son avantage. Chacun à l'envy m'assura de tous les secours qui me seroient necessaires ; & sur tout Monsieur le Cardinal de Sainte Cecile me dit, qu'il seroit caution que je ne manquerois de rien ; que son frere & luy m'avoient trop d'obligation , pour en estre jamais ingrats , & que je devois prendre en leur amitié une entiere confiance.

Monsieur de Fontenay envoya pour lors querir les Deputez de Naples, qui en entrant vinrent d'abord à moy ; mais leur ayant montré Messieurs les Cardinaux, ausquels par respect ils devoient premierement faire la reverence , ils s'acquiterent de ce devoir ; & de là se tournant à moy , me salüerent le genouil à terre , & ne voulant point me parler qu'en cette posture, j'eus peine à les faire lever, & les y obligeay , en leur disant que je ne les escouterois pas en cet estat. Ils me firent une harangue, pour me représenter l'injuste traitement que la ville de Naples recevoit des Espagnols, qu'après un zèle , une fidelité , & un respect à l'espereuve des rigueurs tyranniques , dont ils avoient tousjours usé envers les habitans, ils avoient pratiqué avec eux la derniere infidelité , les ayant attaquez , sans aucun nouveau sujet de plainte , en un temps où ils se croyoient dans une paix bien establie , avoient fait canonner & battre en ruyne leur ville, avec toute l'artillerie de leurs vaisseaux, galeres

leres & chasteaux, & fait entrer toutes leurs troupes les armes à la main, avec des flambeaux allumez, pour passer tout le Peuple au fil de l'espée, & mettre le feu à toutes les maisons. Que ce procédé si violent & si injuste, ayant estouffé toute sorte de confiance, il estoit resolu de briser ses fers, de se procurer la liberté, & de se mettre en Republique, pour establir la seureté de son gouvernement; Et qu'ayant besoin d'un Chef pour sa deffense, & pour le commandement de ses armes, on leur avoit ordonné de venir de sa part se jeter à mes pieds, pour me conjurer de me rendre son deffenseur, & prendre la mesme autorité dans la ville de Naples, & tout son Royaume, qu'ont eu, & possèdent encore dans les Provinces Unies du Pays-bas, les Princes d'Orange. Qu'ils n'avoient pas cru pouvoir jeter les yeux sur un autre que moy, non seulement à cause de ma reputation, de mon estime, & de mon merite; mais par un juste sentiment de reconnoissance de toutes les bontez que je luy avois fait paroistre, & du zèle avec lequel je m'estois engagé à le servir, & à luy menager tous les secours qui luy seroient necessaires; & que par la consideration où j'estois en France, je serois comme un deposit sacré qui l'obligeroit à l'assister de toutes ses forces, à prendre sa deffense, & le recevoir sous sa protection: Mais qu'un des principaux motifs qui l'avoit porté à me souhaiter pour leur General, estoit à cause de

ma naissance , que je tirois d'un sang qui leur estoit si précieux , que l'affection & la memoire en estoient imprimées dans les cœurs de tous les habitans , aussy-bien que les armes dans tous les edifices publics , dont les fondations estoient des marques eternelles , & de la magnificence de mes prédecesseurs. Qu'ils me croyent trop genereux pour refuser de le venir secourir ; qu'il avoit quantité de bras pour resister à ses ennemis , mais qu'il avoit besoin d'une teste pour regler son desordre , luy apprendre à faire la guerre , & le mettre bien-tost en estat , non pas seulement de se deffendre , mais de chasser les Espagnols de son pais ; qu'il ne manqueroit point de soldats quand il seroit aguerri , & que je n'en trouverois aucun qui ne fit gloire de mourir , quand il faudroit marcher sous mon commandement , repandre son sang pour la defense de sa patrie , & m'acquérir de la reputation.

Ensuite ils me presenterent les lettres qu'ils avoient à me rendre ; mais me retirant en arriere , je leur dis que c'estoit à Messieurs les Ambassadeur , & Ministres du Roy presens , à qui ils se devoient adresser , & qu'ayant l'honneur d'estre nay son sujet , je ne pouvois , sans sa permission & son commandement , m'attacher à un service estranger , & principalement dans un employ si considerable , qu'il me devoit engager , non seulement pour le reste de mes jours , mais mesme

mes

mes successeurs ; & qu'ainſi ceſſant en quelque façon d'eſtre François, pour m'aller faire Napolitain, ce n'eſtoit pas à moy à prendre cette reſolution, qui n'avois qu'à obeyr aveuglement à ce qui me ſeroit ordonné de ſa part. Monsieur de Fontenay prenant la parole, me dit, que je devois accepter les offres qui m'eſtoient faites, puis que le Roy m'en avoit donné la permiſſion, qu'il ſe ſentoit obligé, & avoit ordre de me dire, que me ſacrifiant pour le ſervice de la Republique de Naples & pour ſa deſſenſe, je témoignoſ ma paſſion & mon zèle pour la Couronne, à qui je ne pouvois rendre de ſervice plus agreable, plus utile & plus important.

Alors me retournant vers les Députez, je leur diſ qu'après ce congé que l'on me venoit de donner, j'acceptois avec joye l'honneur que me faiſoit la Republique, de me choiſir pour General de ſes armes, & deſſenſeur de ſa liberté. Que je conſerverois une eternelle reconnoiſſance d'une grace ſi extraordinaire, & ſi peu meritée : que j'eſſairois par mon zèle & ma fidelité, à ſuppléer à mon inſuffiſance : que je ne quitterois jamais les armes, que je ne luy euſſe obtenu le repos & la liberté, & que je m'expoſerois à toutes ſortes de perils, hazarderois ma vie, & verſerois juſques à la derniere goutte de mon ſang, quand il ſ'agiroit de ſouſtenir ſes intereſts ou ſa gloire. Enſuitte je reçus les lettres, que je croy qu'il eſt à propos de faire voir icy, pour témoi-

70 LES MEMOIRES
gner que je ne veux rien avancer dans ces Me-
moires, dont je n'aye la justification entre les
mains.

L E T T R E
D E L A
R E P U B L I Q U E D E N A P L E S

Serenissime Altesse, Duc de Guise.

*Le tres-fidelle Peuple de Naples & son Ro-
yaume, ayant aux yeux des larmes de sang,
supplie vostre Altesse, de vouloir estre son def-
enseur, comme l'est au jourd'huy en Hollar. de
Monsieur le Prince d'Orange, & de luy procurer
les assistances, que V. A. luy a offertes de si bonne
grace, par l'obligeante lettre que ledit tres-
fidelle Peuple a reçüe aujourd'huy à bras ou-
verts, avec la sincerité, fidelité, & teneur
d'icelle. Ce qui nous oblige à ne pas manquer
continuellement à faire icy des prieres à la bien-
heureuse Vierge Nostre-Dame des Carmes, que
bien tost nous puissions voir la personne de V. A.
& sentir des effets de sa valeur, à laquelle
nous baisons les mains avec toute sorte de respect
& de soumission.*

De V. Altesse Serenissime

Le tres-devot, & tres-obligé serviteur,
L E P E U P L E D E N A P L E S
E T S O N R O Y A U M E.

*Du Palais du Royal Poste du Tourjon
des Carmes, le 24 Octobre 1647.*

L E T.

L E T T R E

D E

G E N N A R E A N N E Z E

Serenissime Altesse.

Ayant lu l'obligeante lettre de V. A. j'ay resolu avec tous les autres Chefs de ce tres-fidelle Peuple de Naples, d'envoyer le Sieur Nicolo Maria Mannara, nostre Agent general, avec une instruction, & la presente lettre, à V. A. Mais nous trouvant embarrassez en tant d'affaires de guerre, nous nous remettons en tout & par tout à ce qu'il determinera, jugera, supplera, & fera, tant de nostre particuliere part, qu'au nom de ce tres-fidelle Peuple; & enfin, luy recommandant sa personne de tout nostre cœur, nous sommes en attendant les faveurs & graces de V. A. à laquelle avec toute sorte de respect nous baisons tres-humblement les mains.

De V. A. Serenissime

Tres humbles, tres-devots, & tres-obligez serviteurs

G E N N A R E A N N E Z E. Generalissime & Chef du tres-fidelle Peuple de Naples:

D O M G I O L O U I S I D E L F E R R O
premier Conseiller.

*Du Palais du Poste Royal du Tourjon des
Carmes de Naples, ce 24 Octobre 1647.*

Après cette lecture je leur dis, qu'estant devoüé au service du Peuple de Naples, par la charge qu'ils m'avoient offert de sa part, & que j'acceptois sous le bon plaisir du Roy, avec autant de joye que de reconnoissance, & de respect, il estoit raisonnable qu'ils me rendissent compte de l'estat present des choses, & me fissent entendre toutes leurs necessitez, afin que je commençasse à demander de leur part, toutes les assistances dont ils auroient besoin, & m'en rendisse le sollicitateur à la Cour, & auprès de Messieurs les Ministres.

Les Deputez me dirent le tragique accident du brave, & trop malheureux Prince de Masse, le desordre & la confusion qui regnoit dans la ville, faute d'une personne d'assez d'autorité, & de conduite pour y pouvoir remedier: que tout le Royaume à l'abord des Espagnols avoit quitte les armes, & abandonnant leur party, suivy celuy des plus forts: qu'ils ne tiroient plus d'assistance de la campagne, les passages leur estant coupez de tous costez, tout le plat pais ennemy, à la reserve de quelques bourgs & villages voisins, qui leur paroissoient encore affectionnez; mais que le bruit de mon arrivée feroit tout changer de face, & qu'ils ne doutoient pas, que tout le monde se voyant un Chef de naissance, & de reputation, ne reprist courage, & lassé d'une domination si cruelle & si insupportable, ne fust à leur exemple

emple tous les efforts possibles pour s'en affranchir. Qu'ils n'avoient que pour six semaines ou deux mois de bleds, peu d'esperance d'en tirer des Provinces, à moins que par ma valeur un passage ne fust ouvert, qui leur en donnast & la liberté & le moyen. Que quoy que beaucoup de particuliers eussent profité des pillages, chacun ayant mis son argent à couvert, ils n'en avoient point pour s'assister : que celuy des Banques ne se pouvoit prendre sans causer une sedition dangereuse, tout le monde, tant amis que ennemis, estant interessé à la conservation d'un depest jusques-là sacré & inviolable. Que de toucher à l'argenterie des Eglises, ce seroit attirer la colere du Ciel, & l'indignation du Saint Siege. Que tous les Cavaliers, & leurs ennemis les plus irritez & les plus à craindre armoient par tout le Royaume, & se mettoient à cheval, pour venir contribuer à leur oppression, & se venger des outrages & indignitez, que l'on avoit fait aux plus considerables de leurs Corps, d'avoir pillé leurs maisons, & cruellement massacré le Prince de Masse, Dom Pepe Caraffe, & quelques autres. Que la poudre leur manquoit aussi-bien que le moyen d'en faire, faute de salpestre, n'en ayant que pour fort peu de temps, estant obligez d'en consommer quantité tous les jours, par l'attaque & deffense des postes, & les escarmouches continuelles qui se faisoient nuit & jour. Que le Peuple ;

pour témoigner son zèle & sa fidelité pour son Roy, avoit innocemment, par le conseil de gens subornez, durant la Trêve, ravitaillé les chasteaux de vivres & de munitions de guerre. Que la mesme faute s'estoit faite dans tout le Royaume, en munissant toutes les fortereffes degarnies de tout, croyant en obtenir plus facilement la ratification de la capitulation faite avec le Duc d'Arcos, & s'estoit ainsy privé de toutes les choses qu'il avoit en abondance, pour se reduire dans la necessité où il estoit. Que les vaisseaux & galeres d'Espagne luy ostoient la communication de la mer, dont il avoit accoustumé de tirer sa subsistance. Que pour des hommes il en avoit si grand nombre, que pourveu qu'ils fussent bien commandez & disciplinez, estant & braves & bien zélez, l'on pouvoit entreprendre toutes choses. Qu'à la derniere reveuë l'on avoit trouvé plus de cent soixante & dix mil hommes bien armez & bien déterminez à mourir pour le salut de la patrie. Que par ce discours je pouvois mieux juger qu'eux de ce qui leur estoit necessaire, comme plus capable & plus connoissant. Et qu'enfin le courage de tous les habitans commençoit à s'abattre, & ne pouvoit se relever que par ma presence : Qu'ainsy, ils me supplioient de haster mon voyage le plus qu'il me seroit possible, & presser qu'on les secourust, sans quoy ils ne pourroient esviter la desolation de leur ville, & ensuite celle de tout le Royaume.

Cette

Cette veritable relation me fit faire quelque reflexion sur les dangers où je m'allois precipiter : Mais faisant fort peu de cas de ma vie , & estant resolu de la sacrifier pour les interests de la Couronne , je pris la parole , & l'adressant aux Ministres du Roy , leur fis entendre, que je n'estois point épouvanté d'apprendre des choses si surprenantes , & si contraires à tout ce qui avoit esté rapporté jusques icy. Que c'estoit à eux de considerer si le Roy vouloit employer ses forces pour une entreprise si difficile , & qu'en ce cas je me chargerois d'en tenter le risque ; mais qu'ils voyoient aussy bien que moy , que si j'estois abandonné, c'estoit m'exposer à une honte eternelle , & à une perte inevitable ; n'estant ny juste ny raisonnable, que l'on me sacrifiait si legerement , où la reputation de la France se trouvoit si fort engagée. Ils me répondirent tous d'une voix , que je n'avois rien à craindre ; Que les secours seroient si prompts & si puissans , que je ne rencontrerois pas dans l'exécution d'un si glorieux dessein la difficulté , ny les perils que je m'imaginois. Ce que m'ayant voulu persuader par mil raisons , je repartis qu'il estoit inutile de les alleguer ; que je n'estois pas personne à me flater legerement ; que je voyois bien ce que j'avois à craindre , mais que les hazards & les difficultez , au lieu de me refroidir , ne faisoient que m'animer davantage. Que la confiance que je prenois en leurs

paroles, celle que j'avois en la protection de Monsieur le Cardinal Mazarin, & la passion que j'avois de contribuer, au peril de ma vie, aux avantages de la France, me feroient affronter la mort, & toutes sortes de difficultez; & que je leur demandois d'en estre les témoins, aussy-bien que de la fidelité, & de la passion, avec laquelle je méprisois & ma seureté, & ma personne, & mesme mon honneur, quand il s'agissoit de servir utilement. Qu'ils devoient demeurer d'accord avec moy, que j'estois peut-estre le seul homme du monde capable de me charger d'une si hazardeuse commission, dont la seule pensée feroit trembler les plus determinez & les plus hardis. Ils tesmoignerent en estre persuadez, & pour avancer & resoudre une si grande affaire, ils m'assurerent que je n'avois qu'à demander ce que je desirois, & qu'ils avoient l'ordre & le pouvoir de me l'accorder; de quoy je devois faire estat, les promesses du Roy estant inviolables & assurées.

Je demanday l'armée navale à mes ordres, la plus forte de vaisseaux & de galeres qu'il seroit possible: deux cens mil escus d'argent comptant, en attendant un plus puissant secours: quatre mil hommes de pied, prests à débarquer à ma premiere demande: quinze cens Cavaliers demontez pour mettre à cheval; les selles, brides & pistolets pour eux; a mesme chose pour armer deux mil chevaux,

vaux , que je pretendois lever dans le Royaume de Naples , des mousquets & des piques pour douze mil hommes : douze piéces de canon : six-vingts milliers de poudre , avec les balles & meûches à proportion , & quatre vaisseaux au moins , chargez de bled ; & qu'avec toutes ces choses je leur respondois du succès de ce grand dessein , & d'oster en fort peu de temps la Couronne de Naples au Roy d'Espagne. Ce qu'ils me promirent de la part du Roy positivement , & que dans fort peu de temps je devois faire estat de toutes ces choses.

Aprés quoy je donnay des lettres à Nicolo Maria Mannara , & Monsieur de Fontenay ses responses , pour aller rendre compte à la Republique de l'heureux succès de sa negociation ; Et je le chargeay de dire que je me preparois à l'aller servir , & que dés que je saurois l'armée navale arrivée à Portolongon , je m'irois embarquer sans perdre de temps , pour luy porter avec moy , tous les secours qui luy estoient necessaires.

Cependant le Tonti , pour faire voir à Monsieur de Fontenay , qu'il n'avoit nulle dependance de moy , mais seulement de luy , & de la France , esperant par cette conduite , ou de s'acrediter davantage , ou que ce Ministre du Roy luy procureroit à la Cour quelque pension plus considerable , & quelque somme d'argent pour luy & pour ses amis , avec lesquels il tenoit correspondance à ce qu'il

qu'il disoit , avec beaucoup de depense ; Ou bien pour reconnoistre , comme il me le voulut persuader , si les intentions qu'il avoit pour moy , estoient & sinceres & veritables , Il luy proposa de faire venir sur l'armée quelque personne de reputation , comme Monsieur le Comte d'Harcourt , ou Monsieur le Marechal de la Meilleraye , afin de laisser à son choix , de me confier cette entreprise , ou de la leur remettre entre les mains , s'ils estoient plus agreables que moy ; les Napolitains ayant tant de besoin d'estre secourus , que pourveu qu'ils reçussent des assistances , ils s'arresteroient peu à considerer par qui. Mais soit que par le rapport de l'estat des choses , il les reconnut trop perilleuses , pour s'imaginer qu'aucun autre que moy en voulust courre la fortune : soit qu'il crut que j'y fusse trop engagé , pour souffrir patiemment que l'on mist un autre en ma place ; ne voulant pas se porter légèrement à maltraiter & offenser une personne de ma condition , Il luy répondit qu'il ne feroir pas raisonnable , après les demarches que l'on avoit faites pour moy , de changer de sentimens , & prendre une conduite differente.

Le Tonty vint avec empressement me faire sa cour de cette response , & me faire valloir comme un service signalé , l'artifice dont il s'estoit servy , pour descouvrir si l'on marchoit de bon pied sur mon sujet. Ensuite de quoy il me pria , en escrivant à la Cour , de
faire

faire valoir les services de son beaufrere & les siens, & leur menager des pensions, & quelque somme considerable, pour recompenser ses correspondans & amis, & attirer par des bienfaits beaucoup de Napolitains dans les intetests de la France, luy acquerir des creatures, & luy former une puissante cabale, pour disposer en temps & lieu les esprits à la servir utilement, & contribuer à ses avantages.

Pour moy je n'eus plus d'autres pensées que de me tenir en estat de partir, & pourvoir à toutes les choses necessaires, pour m'aller embarquer, dès que l'armée navale du Roy seroit en estat, & en lieu commode pour me recevoir & me porter à Naples. Et comme je ne pouvois entreprendre ce voyage sans argent. je fis tous mes efforts pour en trouver: J'envoyay chercher tous les Banquiers François, pour tirer d'eux les plus grandes sommes que je pourrois, en leur donnant des seuretez, & des lettres de change payables à Paris. Mon malheur voulut que Monsieur le Duc de Modene ayant pris le commandement des armes du Roy en Italie, & formé de grands desseins, & de hautes entreprises, en avoit besoin aussy-bien que moy; si bien que pour le pouvoir assister à point nommé, les Ministres du Roy leur avoient donné ordre de ne se point dessaisir de ce qu'ils pourroient avoir entre les mains. Ce qui m'obligea de recourir à Monsieur le

Car-

Cardinal de Sainte Cecile & à Monsieur de Fontenay, pour leur faire donner la permission de traiter avec moy. Les en ayant donc suppliez, ils envoyerent querir le sieur Philippes Valenty, & luy dirent qu'il serviroit utilement le Roy, & feroit plaisir à Monsieur le Cardinal Mazarin, s'il me comptoit quatre mil pistoles sur des lettres de change, que je luy donneroïs, dont ils l'assuroient du payement, la Cour prenant soin d'y satisfaire, en cas que ma famille tardast à luy donner contentement. Il me tint cette somme prestee en or, pour me la donner en partant, de peur que je n'en depensasse une partie, avant que de sortir de Rome, & qu'ils ne fussent obligez de m'en faire fournir d'autre, ne pouvant partir sans argent, & la necessité des affaires, faisant qu'on ne se pouvoit plus passer de moy, ny retarder mon voyage, sans les ruïner entierement.

Je ne puis m'empescher de dire icy la generosité d'une femme, quoy que cela soit assez inutile au sujet dont je parle, qui sachant les diligences que je faisois pour trouver de l'argent pour cette entreprise, qui n'estoit plus secrette dans Rome, me vint apporter ce qu'elle avoit de pierreries, & de bijoux, & dix mil escus en billets sur les Banques, dont je la remerciai, estant tout le bien qu'elle avoit amassé en plusieurs années avec assez fatigues & de peines.

Je me resolus d'envoyer à feu Madame de Guise

Guise ma mere, une procuration generale pour l'administration de tout mon bien, pour l'engager plus puissamment à m'assister, la priant de tout mettre en usage, pour me faire tenir la plus grande somme qu'elle pourroit, puisque de ce secours dépendoit mon établissement, ou ma perte.

J'estois tous les jours en de continuelles conferences avec Messieurs les Ministres de France, & Cardinaux de la faction, pour résoudre avec eux tout ce que j'aurois à faire pour le service & les avantages de la Couronne; mais quoy que je les pressasse sur la conduite que j'avois à tenir, & leur demandasse quelle instruction ils avoient à me donner; Si je ne devois pas après m'estre acredité à Naples, sous le pretexte de l'establissement de la Republique, menager les esprits, & les porter insensiblement à se donner au Roy, estant impossible que la Noblesse & le Peuple, aussy divisez d'interests, que d'amitié, pussent jamais se réunir si bien ensemble, qu'ils formassent un corps de Republique, & se gouvernassent d'eux-mesmes, sans venir un jour à s'en lasser, & avoir besoin de se choisir un Maistre (ce pays turbulent & inquiet n'ayant jamais esté que sous un gouvernement Monarchique, & ne pouvant, par la jalousie naturelle qu'ils ont les uns des autres, estre jamais en repos, ny en paix que sous le commandement d'un seul.) Ils en demeureroient bien d'accord: Mais croyant qu'il seroit

seroit dangereux de conseiller à des Peuples violens, & seditieux, une domination estrangere, qu'ils avoient tousjours apprehendée, Ils me dirent, qu'il falloit leur laisser le choix, & de leur gouvernement, & de se faire un Maistre; Que le seul soupçon qu'ils auroient que le Roy eust la pensée de l'estre, attireroit leur haine, au lieu de leur amitié, & contribueroit à les rajuster avec les Espagnols. Que d'ailleurs le Pape, sans l'autorité duquel l'on ne pouvoit faire de changement dans ce Royaume, pour en estre le Seigneur dominant, pourroit se liguier avec les Princes d'Italie pour s'y opposer, craignant que si la France y prenoit un si grand pied, elle ne pust songer avec le temps à se la soumettre toute entiere. Que ce luy estoit un assez grand avantage de dépouiller la Monarchie d'Espagne d'un si beau Royaume, dont elle tiroit ses principales forces, & que cette perte eleveroit tout autant la France au dessus d'elle, que pourroit faire une conquête. Que d'ailleurs les personnes de ce pays qui souhaitoient un changement, pour profiter des honneurs & des charges du Royaume, des gouvernemens des places & des Provinces, qu'ils avoient vû jusques icy à regret entre les mains des estrangers, apprehenderoient de ne pas améliorer leur condition, & de se voir ruiner & appauvrir, pour enrichir d'autres pays, par le transport de leurs biens & de leurs richesses. Et qu'enfin reünissant avec les ennemis,

tous

tous ceux qui seroient du sentiment contraire, le parti seroit tellement affoibli, qu'il ne se pourroit pas maintenir long-temps. Que par de si puissantes raisons, je devois travailler à dissiper autant que je pourrois, les soupçons que l'on pouvoit avoir de semblables pensées, & publier que la France n'agissoit jamais que par un principe de generosité desinteressée, pour soulager les opprimez, & procurer la liberté à ceux qui languissoient sous la tyrannie de ses ennemis. Qu'il falloit les chasser de ce Royaume à quelque prix que ce fust. Qu'il importoit fort peu de quels moyens on se serviroit pour achever un si grand ouvrage. Que le Roy donneroit les mains à quelque resolution que l'on pust prendre. Qu'il avoit bien consenti au couronnement du Prince Thomas, dans l'entreprise qui s'estoit menagée, durant le siege d'Orbitelle. Qu'il luy estoit indifferent, qui seroit assez heureux, pour profiter de toutes ces revolutions; & qui que ce fust à qui la fortune fust favorable, il luy donneroit son appui, son alliance & protection, & que par-là, sans se faire des ennemis & des envieux, il tireroit plus d'avantage des Napolitains que s'ils estoient ses sujets. Qu'il n'avoit pas voulu mesme faire verifier la réunion de la Catalogne à sa Couronne, pour ne pas eterniser la guerre, & s'oster les moyens, quand il luy plairoit de donner la paix à la Chrestienté: Qu'ainsy l'on n'avoit point d'ordre ny d'instruction à

me

me donner. Que je devois dans les temps & selon les conjonctures agir, suivant que je le jugerois à propos ; que je ne pouvois rendre de service plus important que de mettre Naples en liberté, & que d'en faire perdre la Couronne à l'Espagne.

Alors M^{onsieur} le Cardinal de Sainte Cecile me tirant à part dans une fenestre, pour me parler en particulier, me dit que je ne devois pas prendre de confiance en Monsieur de Fontenay, qui n'estoit ny son amy, ny le mien ; qu'il n'avoit pas le secret de Monsieur le Cardinal son frere, de l'amitié, & de la protection duquel il m'assuroit, & que m'estant obligé au point qu'il l'estoit, il vouloit en estre la caution. Que j'entreprisse hardiment mon voyage, & que je ne manquerois de rien. Que je ferois secouru d'hommes, d'argent, de munitions de bouche, & de guerre, d'une puissante armée navale, composée de quantité de bons vaisseaux, & d'un grand corps de galeres, & qu'enfin la France abandonneroit tout autre dessein, pour m'assister de toutes ses forces.

Nous nous separâmes après cent embrassades, également satisfaits l'un de l'autre, & il s'en alla faire sa despeche, dont il espéra un succès aussy favorable, que je crus en devoir attendre de la mienne. A mon retour j'envoyay chercher le Sieur de Tilly, mon Secrétaire, pour luy donner mes instructions, & l'ordre de faire dresser toutes les procurations

& pouvoirs nécessaires pour agir à la Cour, & auprès de mes proches, suivant les résolutions que j'avois prises, & pour me faire envoyer le plus d'argent qu'il se pourroit amasser, comme le secours le plus utile à la conservation de ma vie, & à l'exécution de mes desseins : & l'ayant retenu quelques jours pour porter l'avis des lettres de change, que je devois tirer sur Paris, & pour dire des nouvelles certaines de l'estat de toutes mes affaires, & du temps assuré de mon départ, voulant aussi-bien laisser arriver les despatches de Monsieur le Cardinal de Sainte Cecile les premières, afin qu'il trouvast à son arrivée à la Cour, les matieres disposées pour m'y pouvoir servir plus utilement. Et comme les choses qu'il devoit traiter, estoient trop delicates pour les oser mettre par escrit, je luy donnay des lettres de creance, que je veux mettre icy, quoy qu'elles ne fussent pas fort nécessaires ; mais seulement pour montrer que je suis ponctuel, & que j'estois persuadé de trouver à Naples de plus grandes forces, que je n'y rencontray pas, quand je fus sur les lieux.

L E T T R E E S C R I T E

A

MADAME LA DUCHESSE

de Guise.

MADAME,

L'estime que le Peuple & Royame de Naples ont témoigné faire de ma personne, m'ayant choisi pour les tirer de l'oppression des Espagnols, &
com-

commander leurs armes, avec la mesme autorité que le Prince d'Orange fait celles des Estats de Hollande, m'obligeant à me tenir prest, pour m'embarquer sur l'armée navale du Roy, & m'aller mettre à la teste de cent soixante & dix mil hommes qui m'attendent, J'ay cru MADAME, que vous ne desagréeriez pas, que je prisse la liberté de vous rendre compte de cét honneur qui m'est procuré, ne croyant pas pouvoir réussir dans ce glorieux employ, si je n'estois assez heureux, pour obtenir vostre benediction. Je vous la demande tres instamment, & vous supplie de ne me pas abandonner dans cette, rencontre, où je puis acquérir tant de reputation, & m'établir une si grande fortune. L'ose esperer de la bonté de vostre naturel une puissante assistance, en ayant un extrême besoin, & vous devez y considerer que s'il m'en revient quelque avantage, c'est celuy non seulement de toute la Maison, mais le vostre particulier, puisque je suis avec tous les respects imaginables,

MADAME,

Vostre tres-humble, tres-obeissant,
& tres-obligé fils & serviteur

LE DUC DE GUISE.

De Rome ce 9 Novembre 1646.

Je vous supplie d'adjouster une & entiere creance à ce que ce porteur vous dira de ma part, qui est trop important pour l'oser écrire.

Com-

Comme j'estois persuadé que la personne de mon Frere le Chevalier ne me feroit pas inutile, son interest m'obligeant d'avoir plus de confiance en luy qu'en tous les autres de ma Maison, dans une affaire où il devoit prendre part, je luy escrivis la lettre suivante, qui ne seroit pas assez reguliere pour paroistre aux yeux du public; mais que je ne veux pas oublier, croyant que l'on excusera facilement la liberté d'agir entre proches, qu'elle fera voir comme je n'ay oublié ny mesprisé aucun moyen de me mettre en estat de ne manquer de rien, & que je me suis aidé de tout ce qui m'estoit possible, pour employer mon bien, aussy-bien que ma vie, pour l'execution de l'entreprise, dont je m'estois chargé, & qui devoit estre si utile aux avantages de la Couronne.

LETTRE ESCRITE

MONSIEUR LE CHEVALIER
de Guise.

Cette despêche icy, MON TRES-CHER FRERE, empeschera que je ne passe, ny pour ridicule, ny pour chimerique, & me fera croire ou un Prophete, ou une personne assez bien informée, puisque l'on voit à present effectué tout ce que j'escrivis il y a six semaines par le Courrier que je vois envoyay. Enfin vous apprendrez par les lettres, dont Tilly est chargé, & par ce qu'il vous dira, que ce n'est pas sans peine

peine que ma negociation est au point que vous saurez : Et que la députation que le Peuple & Royaume de Naples m'ont faite , ne m'est pas peu glorieuse , les interets de la France rencontrant de tels avantages en l'affiette où j'ay mis les choses , je pretends rendre des services si effectifs , que j'espere que l'on m'assistera puissamment ; suppliez en , mon frere & vous , Monsieur le Cardinal ; & considerant le besoin extreme que j'ay d'argent , faites toutes les diligences possibles pour m'en faire envoyer. Il faut aussi que toute la famille contribue à tous mes avantages , qui sont les leurs , & que l'on m'envoie tout ce que l'on pourra , & d'argent & de pierreries ; Voyez à despoüiller tous mes proches pour un si bon sujet. Je n'ay pas le loisir d'escrire à mon frere , ny à mes sœurs , faites leur bien mes baise-mains & mes excuses : cette lettre servira pour tous. Je vous l'adresse , parce que comme les autres doivent demeurer en France , pour l'establissement de la famille , je pretends pour vous , que vous veniez m'ayder de deçà. Je vous manderay quand il sera temps , tenez la main que pas un de mes gens ne me vienne trouver sans ordre. je veux estre établi de quelques jours , avant que l'on voye arriver tant de François ; j'envoyrai neantmoins bien-tost querir toute ma Maison , & tout mon équipage. Je n'attends que l'armée navale pour m'embarquer , & aller à Naples , où je suis attendu avec plus d'impatience , que n'est des Juifs la venue du Messie. Si l'on croit au bon homme Marcheville,

ville, je seray plus puissant que le Grand Seigneur, puisqu'il ne sauroit plus mettre cent soixante & dix mil hommes ensemble, comme sont les gens en armes qui m'attendent pour m'obeir. Naples est un beau theatre de gloire, devant aller combattre un fils d'Espagne, chasser son armée, prendre trois chasteaux, beaucoup de places fortes dans le Royaume, & reprendre dix postes perdus, & bien fortifiez dans une seule ville. Je le donne à qui que ce soit d'avoir plus de besogne à faire, ny plus de gloire à acquerir, si je jouë bien mon personnage, quelque difficile qu'il paroisse; l'on me fait croire que j'en viendrai à bout peu de temps après mon arrivée. Je vous garderai neantmoins quelque chose à faire, & vous aurez part au gasteau, si vous avez le soin de faire venir bien de l'argent, car j'en ay de pressans besoins. Adieu, je vous entretiens trop long-temps, pour en avoir si peu à faire ma depesche; Volez ce que vous pourrez attrapper, & s'il est possible les gros diamans du bon homme Cheureuse; ne laissez rien à l'Hostel de Guise; enfin qu'il n'y ait ny serrures, ny cassettes à l'espreuve de vos mains. Je suis tout à vous, LE DUC DE GUISE.

De Rome ce 26 d'Octobre 1647.

Cette lettre ne partit pas de quelque temps, & m'estant servenu depuis les nouvelles, que je vais faire savoir, je fus forcé d'y ajouster cette apostille.

J'ay retardé le départ de Tilly pour quelques lettres de change qu'il faut ajuster ; & comme Messieurs le Cardinal de Sainte-Cecile & l'Ambassadeur ont jugé ma personne nécessaire à Naples , je suis party le dixiesme de Novembre. Ce porteur vous dira m'avoir vû embarquer : j'ay tant de haste , que je ne puis escrire à personne , vous en ferez part à tous nos parens & amis , & vous n'aurez plus de mes nouvelles que de Naples , où j'ay besoin d'estre puissamment assisté d'argent ; ainsy il en faut solliciter , & amasser de tous costez.

Le Pere Capécé Jacobin arriva dans ces entrefaites , pour solliciter mon départ , & les secours , mais beaucoup plus encore pour estre connu de moy , & en obtenir la charge de mon Confesseur , & de mon Predicateur ordinaire , pour se faire par-là considerer davantage dans son pais : Et Nicolo Maria Mannara revint, pour faire changer les resolutions qui avoient esté prises sur mon sujet , & demander que sans attendre l'armée , les choses estant en estat de perir , si ma personne ne les reestabliroit , & ne redonnoit le cœur aux Napolitains , qu'ils avoient entierement perdu , je me resolus de partir. Il me rendit en presence de Monsieur l'Ambassadeur , & de tous Messieurs les Ministres du Roy , la lettre suivante.

Serenissime Scigneur.

Nous avons reçu aujourd'huy des mains de *Nicolo Maria Mannara*, les depesches de *V. A.* par lesquelles, aussy-bien que par son rapport, nous apprenons que beaucoup de personnes, que nous avons envoyé chargées de nos lettres à *V. A.* ne luy ont pas rapporté fidelement nos intentions : Ainsy nous la supplions tres-humblement de n'ajouter creance qu'à luy seul, principalement sur la demande qu'il fera à *V. A.* de nostre part, de nous assister de munitions de guerre, & de presser la venue de l'armée navale de France, dont nous avons un extreme besoin ; mais sur tout de la presence de *V. A.* Et comme nous connoissons, que nosdits Envoyez n'ont pas assez particulierement exposé nos necessitez ; nous nous remettons sur tout ce que ledit *Nicolo Maria Mannara* luy representera, en estant particulierement informé. Nous attendons avec un empressement & impatience extrême, la personne de *V. A.* pour consoler tout ce Royaume, & luy faisant une tres-humble reverence, nous luy baisons les mains,

De *V. A.*

La tres-humble & tres-obligée ser-
vante LA REPUBLIQUE
DE NAPLES.

GENNARE ANNEZE Genera-
lissime du Peuple.

De Naples ce 3 de Novembre 1647.

Après la lecture de cette lettre, ledit Nicolo Maria Mannara nous apprit que les affaires estoient bien empirées à Naples, depuis son dernier voyage. Que par l'adresse des Espagnols, il s'y feroit tous les jours de differents bruits, qui mettoient le Peuple dans une estrange consternation. Que l'on leur vouloit persuader qu'ils ne tireroient aucun secours de la France. Que je n'irois point prendre le commandement de leurs armes. Que le dessein que j'avois d'attendre l'armée navale pour m'embarquer, n'estoit qu'un pretexte specieux que je prenois, pour me dedire de l'engagement où je m'estois mis, & de la parole que je leur avois donnée trop legerement de les aller servir, connoissant qu'ils seroient abandonnez, & qu'il y avoit trop peu d'honneur à acquerir, & trop de peril à courre dans cette entreprise. Que Louïgi del Ferro, qui avoit pris la qualité d'Ambassadeur de France, leur avoit offert de la part du Roy un million d'or, cinquante navires de guerre, trente galeres, dix vaisseaux chargez de bled, cinquante pieces de canon, douze mil hommes de pied, & quatre mil chevaux, des munitions de guerre pour plus de deux ans. Que je viendrois me mettre entre leurs mains pour ostage de toutes ces choses, & qu'il se rendroit prisonnier pour en estre caution de sa teste, & leur avoit enfin fait des offres si exorbitantes, qu'elles en estoient & incroyables, & ridicules.

les. Qu'ils accusoient Gennare de s'estre trop aisement laissé persuader de tous ces secours chimeriques. Que le Peuple en perdoit l'esperance d'estre assisté, & que les esprits en estoient si fort abbatus, qu'ils estoient prests à mettre bas les armes, n'ayant plus la resolution de se deffendre, pour ne pas aigrir davantage contre eux les Espagnols. Et quoy que l'apprehension de leurs vengeance fust extreme, beaucoup se flatoient de s'en pouvoir delivrer, croyant que le chastiment ne tomberoit que sur la teste de leurs Chefs. Qu'il se formoit desja beaucoup de cabales dans la ville. Que l'on voyoit le monde s'atrouper dans toutes les ruës, pour murmurer. Que l'on n'entendoit que des cris & des lamentations, & qu'enfin les esprits estoient pleins de desespoir & de desolation. Que tout le monde assuroit neantmoins, que dès que dès qu'ils me verroient, ils renouvelleroient de vigueur & de courage, ne doutans pas que ma presence ne fust un tesmoignage certain que la France ne les vouloit pas abandonner, pour ne pas exposer une personne de ma naissance & de ma consideration. Qu'ils auroient encore quatorze ou quinze jours de patience; mais que si l'armée ne paroïssoit dans ce temps là, ils se rendroient, pour ne vouloir plus se deffendre, & chercheroient leur seureté en livrant leurs Chefs.

Cette nouvelle nous surprit tous, connoissant bien l'impossibilité, quelque diligence

que l'on pût faire, que l'armée pût précisément arriver dans ce temps. Car outre que l'armement, qui s'en faisoit à Toulon, n'estoit pas encore achevé ; quand elle auroit esté prête de se mettre à la voile, l'incertitude des vents, & le peril de la navigation dans une saison si avancée, faisoient que l'on ne pouvoit pas précisément répondre du temps, ny du jour qu'elle seroit à la veüe de Naples. Le Mannara reconnut bien la verité de ce que nous disions : Mais il nous representa, qu'ayant à faire à un grand Peuple, turbulent, seditieux & impatient, il estoit impossible de le gouverner par raison. Qu'il falloit le persuader par quelque chose de present & d'effectif, puisque des gens incredules & timides, ne se rassuroient pas facilement ; Qu'il n'y avoit que ma seule presence qui pût faire de si grands effets, & que dans la joye que l'on en recevroit, il seroit aisé de faire entreprendre toutes choses au Peuple de Naples, & que jusques aux femmes mesme, tout prendroit les armes. Que la haine d'Espagne pouvoit se ralentir, mais non jamais s'esteindre, & que sous mon commandement il n'y avoit personne qui ne s'exposast à la mort, & qui ne respendist jusques à la derniere goutte de son sang, pour le salut & la liberté de la Patrie.

Nous resolumes de depescher à l'heure mesme un Courier, pour faire haster la venue de l'armée, & je m'offris de partir dès le
len-

lendemain pour l'aller attendre à Portolongon, & m'embarquer dès qu'elle paroistroit, menageant par là le temps de trois ou quatre jours, qu'il faudroit pour m'avertir qu'elle y fust, & pour m'y aller rendre sur cet avis. Et que si j'avois quelque autre moyen, de me conduire à Naples, je ne marchanderois pas d'hazarder de m'y rendre, pour y ranimer tous les cœurs, & rassurer tous les esprits, puisque j'aimerois autant mourir, que de voir perdre une si belle conjoncture, qui ne se recouvreroit pas une autre fois, de faire un si important & si extraordinaire service à la France.

Le Mannara me respondit, que si je voulois prendre une si belle resolution, il me seroit aisé d'entrer dans Naples, sans que les vaisseaux ny les galeres de l'armée d'Espagne pussent empescher mon passage. Qu'il y avoit des felouques subtiles si legeres, que les galeres ny les brigantins ne les pouvoient joindre, dont l'on avoit l'experience; pas une de toutes celles qui en avoient esté depetchées, depuis l'arrivée de la flotte ennemie, ne s'estant perdue, ny en allant, ny en venant. Que si je voulois m'en servir, il envoyeroit la nuit mesme en faire venir un nombre suffisant, pour m'embarquer avec toute ma suite, qui seroit arrivé dans trois jours.

Messieurs les Cardinaux commencerent à se regarder l'un l'autre, incertains de la resolution que je voudrois prendre, pour en

voir trop clairement le peril , estant dange-
 reux si l'on esvitoit le hazard, que les ennemis
 pouvoient faire courre , de s'exposer aux
 orages de cette mer , dont la navigation est
 plus à craindre que d'aucune autre des col-
 tes de la Mediterranée , & principalement
 dans le mois de Novembre , qui est le temps
 où s'eslevent dans les plages , dont elle est
 remplie , les plus furieuses tempestes. Mon-
 sieur de Fontenay voyant la necessité de mon
 passage , & n'osant me conseiller directe-
 ment , dit , qu'en effet , ces felouques es-
 toient si heureuses , & leurs Mariniers si ex-
 perimentez, qu'il y avoit peu de peril à s'y
 fier , & que le trajet estoit si court , que pre-
 nant bien le temps, comme ils le savoient
 faire , il n'y avoit quasy pas de fortune
 à courre. Je me mis à rire , & le regar-
 dant , luy dis , que s'il avoit envie de
 me faire tenter l'embarquement il n'en pre-
 noit pas le moyen ; qu'il n'avoit qu'à me di-
 re qu'il importoit au service du Roy ; que
 je ne pouvois rien faire de plus agreable , de
 plus utile , & de plus avantageux pour la
 France ; & que jamais personne ne s'estoit
 exposé à un danger si grand , & si evident ;
 & que je serois prest à l'heure mesme de l'en-
 treprendre , puisque je faisois gloire de con-
 noistre le peril , & le mespriser , & que la fa-
 cilité m'ostoit le goust des entreprises. Je luy
 dis ensuite , que puisqu'il falloit servir le Roy,
 je ne craignois rien , & que je risquerois tout
 avec

avec joye, & ordonnay à l'heure mesme à Nicolo Maria Mannara d'envoyer toute la nuit querir des felouques, & de mander au Peuple de Naples, qu'il me verroit bien-tost dans sa ville, les armes à la main pour sa defense, ou que je serois mort en chemin. Alors il se mit à genoux pour me remercier au nom de tout le Peuple, dont j'allois estre le liberateur, & au particulier de Gennare, à qui je sauvois la vie, qu'il ne pouvoit conserver que fort peu de jours, à moins que ma presence le garantist du peril où il estoit exposé, & de quoy il estoit demeuré d'accord, en cas que l'armée navale tardast plus de quinze jours à paroistre, ou que ma venuë fust différée. Monsieur l'Ambassadeur me remercia de la part du Roy du zèle, & de la passion qui m'obligeoient à m'hazarder de si bonne grace pour les interets de la Couronne, & m'assura de faire valoir ma resolution autant qu'elle le meritoit, & qu'elle estoit extraordinaire. Messieurs les Cardinaux en estant assez surpris, me dirent les choses du monde les plus obligeantes, & me cajolant sur l'action qu'ils me voyoient entreprendre si gayement, m'assurerent que par-là j'effaçois tous les Heros de l'antiquité, & me mettoient au dessus de ceux de la vieille Rome.

J'appris ensuite du mesme Deputé, que la poudre manquoit dans Naples, & je me resolus d'en porter avec moy le plus qu'il me seroit possible, & luy m'assura qu'avec ce

secours, & ma présence l'on attendroit patiemment ceux de France, & l'arrivée de son armée navale. Je pressai sur l'heure la dépêche du Courier, qu'on avoit resolu pour la faire venir, estant bien juste que l'embarquement que j'allois faire si resolument, sur les felouques, avançast plustost qu'il ne retardast son arrivée, afin de me laisser moins de temps en peril, après en avoir volontairement couru un si grand.

Durant que le Mannara alloit escrire à Naples, nous nous mîmes en conversation Messieurs les Miniitres de sa Majesté & moy; & comme ils ne pouvoient cesser de me louer, je leur dis, que si ce que j'allois faire estoit une si belle chose, il estoit impossible qu'elle ne m'acquist grand credit; & grande autorité dans l'esprit des Napolitains, & qu'après m'y estre establi par d'autres services aussi importans, que j'esperois de ne guere tarder à leur rendre, je serois en estat de leur persuader toutes choses, & eux de ne contredire en rien mes sentimens: Qu'alors je pourrois menager qu'ils se donnassent au Roy, & que je serois executer si promptement cette resolution, que le Pape, & tous les Princes d'Italie, quelque jalousie qu'ils en pussent prendre, n'auroient pas le temps de s'y opposer. Ils me répondirent, comme ils avoient desja fait à nostre autre conférence, que ny le Roy n'en avoit pas la pensée, ny ne vouloit pas seulement qu'on l'en crust capable; qu'il y
avoit

avoit trop peu à gagner , & trop à hazarder dans cette proposition ; qu'il falloit laisser le choix au Royaume de Naples, & à la fortune, du Maistre qu'ils devoient avoir. Que hors l'Espagnol , tout seroit égal à la France, qu'il ne falloit songer qu'à le chasser , (comme ils me l'avoient desja dit) & laisser faire le reste au temps , & au hazard. Je proposai ensuite de faire tomber l'élection , ou sur Monsieur, ou sur feu Monsieur le Duc d'Orleans. Ils me respondirent que le dernier estoit cassé , incommodé des gouttes & peu portatif ; qu'il aimoit le repos , & ne se resoudroit jamais à quitter la France , pour aller regner en un lieu où la Couronne seroit mal assurée , luy forcé d'estre tousjours les armes à la main , pour la conserver. Que pour Monsieur , son enfance empescheroit que les Peuples ne pussent penser à luy , pour ne pouvoir estre de plusieurs années en estat de les deffendre, ny de les gouverner. Je respondis , que son bas âge à mon avis luy estoit favorable , que l'élevant dans le país , il en prendroit les mœurs & la maniere ; & qu'après il y passeroit plustost pour naturel , que pour estranger. Que je pourrois jusques à sa majorité gouverner sous luy ; ce qui se feroit fort aisement , & sans répugnance ; les Napolitains estant une fois accoustumez à vivre sous mon commandement , & à recevoir mes ordres. Qu'enfin je m'assurois , que s'ils approuvoient cette affaire , de la menager

avec le temps , & de la faire réussir. Ils me dirent que l'on ne leur avoit rien ordonné sur ce sujet. Qu'ils n'oseroient me rien prescrire , ne sachant pas les intentions de la Cour. Qu'il ne falloit penser qu'à mettre le pais en liberté , & luy laisser prendre apres telle forme de gouvernement qu'il voudroit choisir ; & quelque resolution qu'ils pussent prendre , qu'elle seroit approuvée du Roy , qui les vouloit proteger sans interest. Quelle instruction , (leur dis-je) Messieurs , avez vous donc à me donner ? Je voudrois avoir de bons ordres , & bien précis , afin de ne point prendre de conduite dont on pût se plaindre , & de servir le Roy aussy agreablement , que j'espere de le faire utilement. Faites bien la guerre , me respondirent-ils , chassez promptement les Espagnols de tout le Royaume de Naples , & pour le reste , gouvernez vous suivant que vous le jugerez plus à propos , & que vous trouverez de bonnes , ou de mauvaises conjonctures. Prenez aussy-tost après vostre arrivée , six mil hommes de pied , & deux mil chevaux , pour vous assurer de quelque poste , qui ouvrant le chemin d'icy à Naples , nous donne le moyen de nous entre communiquer aisement , afin de pouvoir agir de concert , ayant souvent des nouvelles les uns des autres. Deux avis seulment avons nous à vous donner. Le premier , de ne souffrir jamais de difference entre Dom Jüan d'Autriche & vous , quelque chose
que

que vous ayez à negocier ensemble : & l'autre, de ne vous laisser jamais perdre le respect ; le Peuple abusant souvent des bontez que l'on a pour luy ; & quand on est assez malheureux pour tomber dans le mespris, l'on a grand'peine à s'en relever ; ainsi il ne se faut jamais laisser taster, ny se commettre trop legerement.

Voilà les seules instructions que je pûs tirer des Ministres du Roy : & n'ayant depuis mon départ reçu aucuns de ses ordres, l'on m'a à tort voulu blasmer, de m'en estre voulu rendre independant, puisque je ne me suis jamais attaché qu'à la pensée de le servir, & de luy plaire ; & que malgré tous les embarras, qui m'ont esté suscitez sous son nom, je suis tousjours demeuré ferme dans le respect & la fidelité ; & tout abandonné que j'ay esté, j'ay mieux aimé hazarder & ma liberté & ma vie, que d'accepter les offres avantageuses que m'ont fait ses ennemis, comme je feray voir dans la suite de ces Memoires.

Cependant je me resolus de faire partir le Sieur de Tilly, afin d'aller solliciter tous les secours dont j'aurois besoin, & travailler à la negociation dont je l'avois chargé, luy promettant de luy depescher un Courier, comme je fis, qui le rejoindroit en chemin, & l'assureroit du jour de mon embarquement, ne le faisant partir qu'après qu'il m'auroit vû la mer. Je luy ordonnay de passer en Proven-

vence, pour envoyer promptement à Rome un quartier de l'argent, que j'avois destiné pour la despenſe que j'y faiſois, dont j'avois assigné le fonds sur les terres que j'ay dans ce païs, afin de payer toutes les debtes que j'y avois faites, laissant pour assurance la plus grande partie de la maison que j'y avois, avec ordre à mon Maître d'hostel, de n'en point partir que tout le monde n'y fust satisfait, & de me venir réjoindre aussy-toſt après; n'ayant pû sur la somme que je reçus du Valenty, prendre ce qui estoit nécessaire pour cela.

Mais quoy que l'arrivée du Sieur de Tilly, & tout ce qu'elle produisit ne fust que long temps après que je fus entré dans Naples; pour n'en pas embarrasser la suite de ma narration, je suis d'avis de le mettre icy. Il fut reçu avec joye de ma famille, & avec des assurances, que je serois assisté de tout ce qui me seroit nécessaire, & que l'on mettroit le tout pour le tout, pour ne me laisser manquer de rien. Monsieur le Cardinal Mazarin, prevenu par les deſeſches de Monsieur son frere, le reçut fort agreablement, & après avoir loüé & approuvé mon zèle & ma resolution, luy promit que je ne manquerois d'aucune chose qui me pût estre utile, & qu'il en prendroit un ſoin particulier, & en feroit son affaire propre; que j'aurois des assistances plus promptes, & plus grandes, que je ne les attendois pas. Et enfin il trouva la Cour dans les plus favorables dispositions pour

pour moy , que j'aurois pû defirer. Mes proches me publioient l'honneur de toute ma race , & le plus glorieux de tous les hommes, qui avoient jusques icy porté mon nom , & l'avoient soustenu avec tant d'honneur & de reputation. Mais avec toutes ces belles paroles , & toutes ces hautes & grandes esperances qui furent sans effet , je ne laissay pas d'estre après malheureusement abandonné de tout le monde.

Je crus qu'avant mon départ je devois sonder la disposition de l'esprit du Pape , & voir si l'amitié qu'il m'avoit fait paroistre estoit assez tendre , & assez solide pour ne l'avoir pas contraire à mes desseins ; & si la consideration de l'Espagne ne l'empescheroit pas de m'estre favorable, en l'obligeant de se mesler d'une affaire , dont le bon ou mauvais succès despendroit en partie de la part qu'il y prendroit , par le poids que son autorité donneroit au party, qu'il voudroit ou traverser ou protéger. J'envoyay luy demander audience , qu'il m'accorda avec plaisir , dans la curiosité qu'il avoit de savoir le particulier de tout ce qui se menageoit. Je luy rendis un compte exact de tout ce qui s'estoit traité jusques-là ; & luy demandant son sentiment sur la conduite que j'avois à tenir. Il me dît , que je me devois laisser emporter au cours de ma bonne fortune , qu'il souhaitoit de voir solidiment établie ; m'avertit qu'ayant beaucoup de choses à craindre , je devois estre dans une continuel-

nuelle defiance, & avoir l'œil ouvert ; ne meprisant ny ne negligéant pas jusques aux moindres choses, qui me devoient estre toutes de consequence, puisqu'il ne me pouvoit arriver de malheur qui ne me coustast la vie. Que je ne devois point faire de fondement sur les Ministres de France, residens dans sa Cour, qui la pluspart n'estoient pas de mes amis, & qui pour se faire valoir, voudroient faire croire, que par leurs negociations & leur adresse, ils feroient les auteurs de tous les bons succez, que je procurerois par mes soins, & au peril de ma vie. Que si je trouvois de la facilité à faire sous lever le Royaume, ils l'attribueroient à la disposition des esprits, & à la haine qu'ils porteroient à la domination d'Espagne. Qu'ils se persuaderoient mal-à-propos, que tout autre que moy auroit pû faire la mesme chose ; qu'eslevant par-là leurs esperances, ils feroient leurs efforts pour m'empescher de m'acrediter, & traverseroient l'establissement de mon autorité ; qu'ils menageroient à mon insceu des negociations secretes, me formeroient cent cabales contraires, & tascheroient de maintenir des divisions afin d'en profiter. Qu'ils feroient paroistre l'armée, sans m'assister, feroient voir des secours, sans les donner, afin que les Peuples desesperés fussent contraints de se jeter entre les bras de la France, par necessité, & de s'y soumettre ; Que cette pensée que l'on ne manqueroit pas de prendre

ruineroit les affaires , & me precipiteroit , connoissant , comme il faisoit , la disposition des naturels du pais , qui sont cent fois plus ennemis de l'autorité Françoisse que de l'Espagnole ; à cause de l'humeur impetueuse & emportée de nostre nation , & que c'estoit de là seul que pourroient arriver la desolation du Royaume , & le reestablissement des choses dans leur premier estat. Que je devois également craindre les deux Couronnes , dont la moins suspecte , seroit celle qui me feroit le plus de mal. Que la division du Peuple & de la Noblesse , empescheroit tous mes progrès. Que je ne ferois rien à moins que de les reünir. Que ce devoit estre mon seul soin , & ma principale occupation. Que si j'en pouvois venir à bout , la conquête du Royaume estoit assurée. Qu'il me respondoit , que la Noblesse estoit plus outrée , & souhaitoit plus la liberté que ne faisoit le Peuple , quoy qu'elle dissimulast ses veritables sentimens. Que toute l'Italie s'opposeroit à l'establissement des François , & favoriseroit volontiers celui d'un Prince particulier. Que je devois sur ce plan bastir mes esperances , & regler ma conduite. Qu'il n'aimoit point les Espagnols au point que l'on s'imaginoit. Qu'il verroit les choses en Pere commun , sans s'y interesser , ny se declarer d'aucun costé. Que les rigueurs & vexations qu'ils avoient exercées sur tout le Royaume avoient attiré l'indignation du Ciel , dont peut-estre le temps estoit

estoit venu d'en ressentir les effets, & en recevoir le chastiment. Que la punition de Dieu, quoy que lente, ne manquoit jamais d'arriver. Que je prisse bien garde à tous les pièges, qui me seroient tendus de tous costez. Que j'en trouverois à tous mes pas. Qu'il faillit les esviter avec prudence. Que j'en avois grand besoin dans une entreprise, & si delicate & si glorieuse. Qu'il m'offroit ses prieres, qu'il feroit continuellement pour la conservation d'une personne qui luy estoit si chere, & pour qui il avoit les mesme tendresses, qu'un pere peut avoir pour un fils bien-aimé : Et me quittant après m'avoir donné sa benediction, me dit en m'embrassant, la larme à l'œil, qu'il luy estoit indifferent désormais, qui luy presenteroit la haquenée, & qu'il la recevroit plus volontiers de ma main, que de pas une autre.

Je le suppliai de vouloir escouter encore un mot que j'avois à luy dire, & que je crus nécessaire pour mieux reconnoistre son intention, & voir ses plus secretes pensées, luy témoignant le reconnoissance que j'avois de toutes les bontez, qu'il m'avoit fait paroistre durant mon séjour de Rome ; & luy en faisant mil remercimens, je l'assurai que s'il avoit dessein de profiter des revolutions presentes, & réunir le fief de Naples au Saint Siege, qui luy appartenoit de plein droit, & plus qu'à personne, j'estois si fort dévoué à son service, que je luy offrois mon entre-

mise

mise & mes soins , n'en desirant d'autre recompense que la gloire de le servir: A quoy je croyois trouver beaucoup de facilité , dans la disposition où seroit toute la Noblesse , & tous les Peuples du Royaume. Il me remercia de ma bonne volonté , & me dit qu'il estoit trop vieux , & n'avoit pas assez de vie , pour entreprendre un si grand dessein. Que ce seroit la ruine de sa famille, & qui laisseroit à ses proches trop d'envie , & une trop puissante inimitié , pour les pouvoir soustenir après sa mort. Que l'exemple de Paul IV. le rendoit sage. Et qu'enfin il ne vouloit point commencer un si grand ouvrage , pour le laisser imparfait. Que son ambition estoit assez réglée , pour ne souhaiter pour ses parens qu'une fortune mediocre , qu'ils pussent conserver. Qu'il m'estoit redevable d'une offre si obligeante. Qu'il ne vouloit point s'interesser dans tout ce qui passoit , qu'il verroit sans affectation de parti. Que ses souhaits seroient en ma faveur , & que mes avantages le toucheroient tousjours plus sensiblement que les siens propres. Et me confirmant tout ce qu'il m'avoit desja dit, m'embrassa de nouveau , & me redonna sa benediction ; & luy ayant baisé les pieds , je pris congé de luy , & l'assurai que dès que je serois party, Monsieur de Fontenay viendroit luy donner part de mon passage à Naples , par la participation , agrément & ordre du Roy , comme il m'avoit promis de le faire , & ex-

cuta

cuta ponctuellement le lendemain de mon embarquement.

Le soir je conjuray Monsieur l'Ambassadeur, & Messieurs les Ministres du Roy de me donner quelqu'un, pour estre de sa part auprès de moy, & tenir les chiffres. Ils me proposerent le Sieur de Cerisantes, faute d'en avoir d'autre pour lors capable de cet employ. Et comme je n'avois point de Secrétaire, & que je ne pouvois m'en passer, j'en voulus avoir un de leur main. Ils jetterent les yeux sur le Sieur Fabrany, qui avoit esté autrefois employé dans le service de Messieurs les Barberins, & principalement de Monsieur le Cardinal Antoine. Il me suivit dans mon voyage, & m'a servy jusques au jour de ma prison. Il estoit homme d'esprit, mais qui ne parloit point François, & ne l'entendoit que mediocrement. Ce qui a donné lieu à quelques plaintes que l'on fit de moy à la Cour, & dont ceux qui ne m'aimoient pas ont voulu se prevaloir pour me nuire. Toutes les depesches que je fis de Naples furent toutes en Italien; ce que l'on trouva à redire, comme si j'eusse voulu me destacher de la France, & m'en faire voir independant, ne voulant pas mesme me servir de la langue. Mais il est aisé de juger que ce fut un pur effet de necessité, & non pas de mon choix; l'acablement des affaires qui m'occupoient le jour & la nuit, ne me donnoit pas le temps d'escrire de ma main, il falloit me soulager
de

de ce soin sur le Sieur de Fabranty, qui ne faisant que prendre mes ordres, & mes pensées, pour les mettre par escrit, ne pouvoit le faire que dans la langue qui luy estoit conuë. Et de plus, j'estois obligé, ayant affaire à des gens défiants, de leur montrer toutes mes depeschés, qu'ils n'auroient pas entendues en François. Ce qui est & si innocent, & si convainquant, que je ne dois pas m'arrester à me justifier d'une accusation si frivole. Ce que je ne touche aussy qu'en passant, pour faire voir que l'on n'a rien oublié, pour me rendre de mauvais offices, & qu'il falloit que j'en donnasse bien peu de lieu par ma conduite, puisque l'on s'est attaché à une chose de si peu d'importance.

Les felouques enfin estant arrivées, je me preparai serieusement à me mettre en chemin, & fis mes adieux à toutes les personnes pour qui j'avois du respect & de l'amitié: & Monfr. le Cardinal d'Est estant auprès de Monsieur le Duc de Modene son frere, jé luy escrivis, pour luy donner part de mes avantures, & prendre congé de luy; ayant bien de la douleur de ne pouvoir moy-mesme satisfaire à ce devoir, à quoy j'estois obligé, non seulement à cause de la parenté & amitié estroite qui estoit entre nous: mais pour luy estre redevable d'avoir voulu, quoy que je taschasse de m'en défendre, de peur de l'incommoder, que je me servisse tousjours de son équipage, & de ses carrossés, tout le temps que j'ay sejourné dans Rome.

Rome. J'escrivis auffy à Monsieur le Cardinal Grimaldi, qui estoit à Modene, la lettre suivante.

A MONSIEUR

LE

CARDINAL GRIMALDI.

MONSIEUR.

Je croy que V. E. aura esté bien informée par Monsieur l'Ambassadeur, de la negociation qu'il a traittée avec les Napolitains, & que les Ministres de France ne faisant rien sans sa participation & son approbation, il n'est pas besoïn que je luy dise des particularitez qu'elle sait mieux que moy. Toutefois je n'ay pû m'empêcher de luy donner part de mon embarquement pour Naples, & luy demander l'assistance de ses sages conseils, dans une entreprise si pleine de difficultez & de dangers. Les bontez que V. E. m'a tesmoignées depuis que je suis à Rome, me font esperer toutes choses de sa generosité; & je suis assuré que pour en estre puissamment secouru en cete occurrence, il suffit qu'elle sache qu'il y va de l'honneur de la France, dont V. E. soustient glorieusement les interests & la reputation. Si je suis assez heureux pour servir utilement le Roy en cete occurrence, j'envoyerai un exprés à V. E. luy en porter la nouvelle, & la remercier de toutes ses bontez, dont j'esperois luy aller rendre graces moy mesme, avant que de retourner en France; suppliant V. E. de croire, que je cher-
cheray

*cheray tous les moyens de luy en tesmoigner ma
reconnoissance, & de faire paroistre que je suis
plus que personne,*

MONSIEUR,

De V. E.

Le tres-humble, & tres-obligé serviteur,

LE DUC DE GUISE.

Ma Cour estoit fort grosse de Mariniers Napolitains, & je les envoyois à toutes les heures du jour, pour voir s'il n'y avoit point d'apparence que le temps se mist au beau, & que le vent s'assurast, pour me rendre promptement à Naples, dont je mourois d'impatience; mais je fus neuf jours continuellement dans cette attente. L'on me vint un soir donner avis qu'il estoit arrivé une felouque; l'impatience de savoir quelque chose de nouveau m'en envoya querir les Mariniers, qui m'apprirent qu'ils avoient apporté un vieux avocat nommé Francisco de Pasti, pour traiter quelque chose de la part de la Republique. Monsieur de Fontenay me fit secret, & de sa venuë & de sa negociation, je feignis de n'en avoir ny soupçon ny connoissance, & reconnus ce que je devois attendre de luy, qui commençoit par un procedé si desobligeant, & se cachoit de moy dans des affaires où j'avois un si notable interest. Francisco de Pasti à son retour m'informa de toutes choses; & je crus que c'estoit
par

par honte, que Monsieur l'Ambassadeur m'avoit fait ce secret, ne voulant pas que je connusse, qu'il donnoit trop legerement creances à tout ce qui luy estoit proposé. L'opinion que quelques-uns de Naples avoient eüe, que pour avancer les secours du Roy, il falloit en quelque façon s'y soumettre, & avoient pour cet effet fait charger ce bon homme d'aller offrir un tribut tous les ans à la France; qui estoit plus choquer le Pape que d'en pretendre la Souveraineté, & perdre la consideration, pour une chose deraisonnable que l'on vouloit avoir, quand il estoit question de s'acquérir un grand Royaume. Cependant cette offre fut reçue à bras ouverts, l'on fit mystere de cette affaire, & Monsieur de Fontenay crut, en ajustant ce traité, avoir rendu un service à la France d'une importance extraordinaire, ne se souvenant pas, que le Roy Charles VIII, fort ambitieux & fort éclairé, l'avoit autrefois refusé, reconnoissant bien qu'un Royaume ne pouvant avoir qu'un Seigneur dominant, ne peut payer de tribut à deux en mesme temps, dont l'égalité du pouvoir estant incompatible, en détruit l'avantage & la gloire.

MEMOIRES

De feu Monsieur

LE DUC DE GUISE.

LIVRE II.

Les felouques de Naples m'attendant depuis sept ou huit jours à Fiumicino, pour m'embarquer, les Deputez envoyez du Peuple presserent extraordinairement mon depart, la ville estant reduite, comme j'ay desja dit à telle extremité, si divisée, & si fort abbatue d'esperance & de cœur, que la resolution avoit esté prise de se remettre en l'obeissance des Espagnols, & se rendre avec leurs Chefs à discretion, si dans le Samedi seizième du mois de Novembre, l'armée navale du Roy n'y arrivoit, ou qu'ils ne fussent secourus. La nécessité que l'on avoit de ma personné me donnant lieu de prendre de plus grandes assurances d'estre soustenu dans une telle entreprise, de toutes les assistances nécessaires, Je fis paroistre quelque refroidissement d'exécuter un dessein si hazardeux, attendu, comme je l'estois, de toutes les forces de mer d'Espagne, & outre ses galeres & ses vaisseaux, de grande quantité de felouques & de bri-

F

gan-

gantins. Les Ministres du Roy, qui voyoient que du seul passage de ma personne dependoit la continuation, ou la fin de la revolte de Naples, se servirent de toutes sortes d'adresses, pour me faire valoir l'importance du service que je rendrois à la Couronne, en me sacrifiant pour ses interêts, & la reputation que je pourrois acquérir par une action si extraordinaire. Et comme ils connoissoient l'estime & l'amitié que j'avois pour la personne de Monsieur le Chevalier d'Igbi, qui se trouvoit pour lors à Rome, chargé des affaires de la Reyne d'Angleterre; ils le jugerent propre à me persuader. Je feignis de me rendre à ses raisons, pourveu que l'on m'assurast de la part du Roy d'envoyer promptement à Naples son armée navale à mes ordres, chargée de tous les secours que j'avois recherchez.

Mais justes demandes m'ayant esté confirmées de la part du Roy, par Monsieur de Fontenay son Ambassadeur, Messieurs les Cardinaux Theodoli, Ursini, de Sainte Cecile, & l'Abbé de Saint Nicolas, ses Ministres à Rome, Monsieur le Cardinal d'Est Protecteur de France, en estant pour lors absent, & le Cardinal Grimaldi estant à Modene, pour traiter avec le Duc: Je leur donnay parole d'entrer dans Naples, d'y rassurer les esprits, & d'y maintenir tout le monde les armes à la main, jusques à tant que l'armée fust arrivée, & que rien que ma mort ne pourroit en empescher l'exécution. Que
pour

pour cet effet je partirois aussy-toſt que je verrois le vent assuré pour mon passage. Et quoy que tous ces Messieurs fussent d'avis, que je m'allasse embarquer *ingognito*, je jugeay qu'il seroit aisé de m'assommer par les chemins, les Espagnols ne manquant pas d'espions pour les avertir de mon départ; Et suppliy Monsieur l'Ambassadeur de commander à tous les François, qui estoient à Rome, de monter à cheval pour m'accompagner, trouvant la chose plus honorable pour moy, & beaucoup plus seure, puisque je ne pourrois estre attaqué, que par un corps considerable de troupes, que le Pape ne permettoit pas qu'on assemblast dans ses Estats.

Le Mercredy treiziesme de Novembre, ayant esté averty à mon lever, par les Mariniers des felouques qui me devoient porter, que le vent estoit changé, & assuré au beau pour quelques jours, j'allay m'en esclaircir moy-mesme, & en rendis compte après à Monsieur l'Ambassadeur, & luy dis, que je serois prest à partir immédiatement après le disner. Je fus entendre la Messe, & après avoir donné ordre, à mon retour chez moy, à tout ce qui m'estoit necessaire pour un voyage si precipité, quittant, au sortir de table mes habits de ville, pour en prendre de guerre, je parus le colet de buffe sur le corps, & declaray à tous ceux que la nouveauté de ce changement avoit attiré chez moy, que je m'en allois à Naples, bien resolu d'y perir,

ou d'en chasser les Espagnols. Monsieur l'Ambassadeur me vint prendre pour me conduire dans son carosse, jusques à Saint Paul, accompagné de Messieurs les Abbez de Saint Nicolas & de la Feuillade, & suivy de tout ce qu'il y avoit de François à Rome à cheval, en faisant mener en main celuy dont je me devois servir. Je passay dans cét équipage au travers de la place d'Espagne, pour faire voir aux Espagnols, que quand il estoit question de servir la Couronne, je faisois gloire de me declarer leur ennemy. Après avoir fait mes prieres devant le Crucifix miraculeux de l'Eglise de Saint Paul, je pris congé de Monsieur l'Ambassadeur, & montant à cheval, mon Trompette sonnant, je pris ma marche droit à Fiumicine, où estant arrivé sur les deux heures après minuit, je visitay les felouques qui m'attendoient, dont je choisiss la plus petite, & la plus legere, pour pouvoir plus aisément me sauver devant les galeres, & les brigantins des ennemis. J'estois accompagné de vingt-deux personnes en tout; ce nombre estant composé des envoyez du Peuple de Naples; de quelques Officiers, & de cinq ou six de mes domestiques: Et le Capitaine Andrea Portaro, qui commandoit la falouque que je montois, m'ayant représenté qu'elle seroit trop chargée si j'avois avec moy un Valet de chambre, & un Trompette, je fis embarquer le dernier sur un autre bastiment. Ma petite armée estoit composée de trois

bri-

brigantins & huit felouques, dont quatre estoient chargées de six milliers de poudres, que j'avois achetez à Palo, port de mer du Duc de Bracciano, pour porter à Naples, estant informé que le Peuple n'en avoit plus. J'y portois aussy avec moy quatre mil pistoles, qui m'y ont servy utilement, comme l'on verra cy après, & qui est le seul argent que j'ay pû recevoir de dehors en cinq mois de temps, que je me suis maintenu sans aucun secours, horsmis deux mil escus qui me furent apportez par le reste de mes gens que j'avois laissé à Rome.

Le Jeudy, environ sur les quatre heures, je me mis à la voile, avec un temps favorable, & assez frais; donnay à un Valet de chambre nommé Caillet, mes depesches pour la Cour, avec ordre de dire qu'il m'avoit vû partir, & que l'on ne recevroit plus d'autres nouvelles que celle de ma mort, ou de mon entrée dans Naples. Environ sur le midy, l'on descouvrit deux brigantins sur nostre route, avec la banniere d'Espagne, je leur fis aussy-tost donner chasse, & les ayant obligez de venir à bord, je reconnus qu'ils estoient Siciliens, chargez de citrons & d'autres fruits pour Rome. Je n'appris d'eux aucunes nouvelles, pour n'avoir pas touché à Naples, & leur laissay faire leur chemin, à condition d'aller rendre compte à Monsieur l'Ambassadeur de l'heure & du lieu où ils m'avoient rencontré. Sur les quatre heures

du soir je descouvris l'Isle de Pons, d'où je vis en mesme temps sortir deux galeres, qui firent fumée, pour en ávertir trois autres qui estoient à Terracine, qui respondirent aussy-tost à leur signal, & toute la coste venant à estre ávertie par de semblables fumées de mon passage, cinq autres galeres se tinrent prestes dans Gayette pour s'y opposer. Je fis en mesme temps assembler toutes les felouques autour de la mienne, pour donner ordre de me laisser aller tout seul, avec defenses de me suivre, jugeant que les galeres s'attacheroient à poursuivre le plus grand corps des felouques, les croyant de conserve auprès de la mienne, laquelle estant seule, seroit & moins observée & moins suivie. Je fis en mesme temps amener la voile, & faisant force de rames, je gagnay la terre, afin que son ombre, la nuit commençant à approcher, couvrant le corps de ma felouque, les galeres qui me suivoient en perdissent la veüe. Mes Mariniers estoient d'ávis, quand nous approchâmes de Gayette, de se mettre au large; mais je fis mettre le Cap droit à la Tour de Roland, afin que me croyant une felouque amie, l'on m'attendist, & que je pusse avant que d'estre reconnu des ennemis, & que leurs galeres eussent sarpé, estre desja bien loin. Je passay donc si près du chasteau, que nous respondîmes à la sentinelle que j'estois un Courrier, expédié au Vice-Roy de Naples; & au lieu d'aller mouïller dans

le port, je commençay à m'en escarter; & pour lors les galeres se mirent en devoir de me suivre. Mais un vent furieux du Garilant s'estant levé, & donnant dans la bouche du port, les empescha, quelque effort qu'elles pussent faire, d'en sortir. Je voulus me servir de ce vent frais pour mettre à la voile, & pour faire plus de chemin; mais l'ayant pris pardevant, nous fumes demastez, & faillîmes à nous perdre. Deux coups de mer nous briserent deux timons, l'un après l'autre, & ayant mis une rame pour gouvernail, avec bien du peril, & de la peine, nous achevasmes de passer le Golphe, & avec beaucoup de joye, nous nous vismes couverts d'un terrain.

A la pointe du jour, nous trouvasmes proche de l'Isle d'Ischia, où mes Mariniers me voulurent persuader de chercher un abri, pour laisser passer le jour, & entrer plus facilement dans Naples la nuit: mais je resistai à ce sentiment, apprehendant qu'estant decouvert, ou par l'infidelité de quelqu'un d'eux, ou par quelque autre accident inopiné, je ne tombasse sans combat entre les mains des ennemis. La peur les faisant opiniastrer en leur sentiment, je fus contraint de mettre l'espée à la main, & les faire voguer. Aussi-tost que nous eusmes passé les bouches, nous decouvrismes la ville de Naples, & l'armée d'Espagne, qui estoit devant. Et pour pouvoir mieux resoudre ce

que j'aurois à faire, je m'informai soigneusement de tous les postes que tenoient les ennemis, & voulus l'avoir qui estoit le maistre des terrains qui estoient au dessus, & au dessous de la ville. Je commandai à l'heure mesme d'aller droit à la Capitane qui portoit l'Etendart, pour faire que l'on m'attendist, & avoir le temps de m'esloigner, avant que les vaisseaux eussent mis leurs barques longues, & les chaloupes à la mer. Comme je fus à deux portées de canon de la Capitane, au lieu de m'en aller droit à la ville, je pris ma route au dessous, vers la tour du Grec, pour empêcher que les felouques de Chiaye, & de Sainte Lucie ne me pussent couper chemin: Et pour donner avis à la ville de mon arrivée; j'ordonnai à mes Mariniers, en passant au travers de l'armée d'Espagne, de crier qu'ils me portoient, & me levant debout sur la poupe, je commençai à faire signe du chapeau, pour obliger de l'infanterie à sortir, & venir me recevoir à mon débarquement. Je fus aussi-tost suivi de tout ce que les ennemis purent mettre à la mer, de bastimens à rame, & salué de toute l'artillerie des chasteaux, du mole, des vaisseaux & des galeres. J'abordai terre une lieue au dessous de la ville; & donnant les ordres aux mousquetaires, qui m'estoient venus recevoir, de faire un feu continuel sur les bastimens des ennemis qui me pressoient trop, je costoyai Resene & Portici, & ne voulus point débarquer; que je ne fusse arrivé à la

faveur de cette escarmouche , & au bruit de toutes les canonnades des ennemis , à la place de la Cavallerice, dans le fauxbourg de Lorette : Où sautant à terre , le Vendredy quinziesme , sur les onze heures , je fus reçu avec un applaudissement incroyable d'un nombre infiny de Peuple , qui me portant en l'air quelque espace de temps , me mirent sur un beau Courfier, qui m'avoit esté préparé , sur lequel je fis mon entrée dans la ville , & allay descendre à l'Eglise de Noïtre Dame des Carmes , pour la remercier du bon succès de mon passage , & reçus de la main du Prieur le Scapulaire.

L'on ne peut exprimer la joye de tout ce Peuple , ny les respects & tesmoignages d'affection qu'ils me rendirent , qui allerent jusqu'à l'adoration & l'idolatrie , venant bruler de l'encens au nez de mon cheval ; & ce qui me parut & plus extraordinaire & de meilleur augure , ce fut que parmy cette multitude innombrable de gens amassez , pour me voir débarquer , il n'y eut pas une seule personne de blessée , de plus de mil coups de canon qui furent tirez des chasteaux , du port , des vaisseaux & des galeres. Comme j'achevois d'entendre la Messe , le beau-frere de Gennare Anneze me vint faire un compliment de sa part , & des excuses de n'estre point venu me recevoir , ne se croyant point en sûreté hors du Tourjon des Carmes , où il m'attendoit avec une impatience extremes.

Je m'y rendis auffy-toft, & le trouvai fur une petite terraffe à l'entrée de fon logement, où par un compliment affez mal arrangé, il me tefmoigna, autant que fon ignorance & fon incapacité luy purent permettre, la joye qu'il avoit de me voir; puisque fans mon arrivée, il devoit le lendemain matin estre livré aux Espagnols, & par conséquent au fupplice; fa fortune n'en ayant reculé l'exécution que de fix ou fept mois. Beaucoup de gens estoient accourus, pour affifter à cette entrevuë, dont les circonftances pouvoient donner de la curiosité. Je ne fus pas peu furpris de l'aveuglement du Peuple de Naples, d'avoir choifi un homme de cette forte, pour leur General; la personne m'en parut affez extraordinaire, pour me croire, avec la perte du moins de temps qu'il me fera possible, obligé d'en faire icy le portrait.

C'estoit un petit homme, de fort méchante taille, fort noir, les yeux enfoncez dans la teste, les cheveux courts, qui luy découvroient de grandes oreilles, la bouche fort fenduë, la barbe raze, qui commençoit à grisonner; le son de fa voix estoit fort gros, & fort enrouë, ne pouvant dire deux paroles de fuite fans hésiter, continuellement en inquietude, & si remply d'apprehension, que le moindre bruit du monde le faisoit tressaillir. Il estoit accompagné d'une vingtaine de Gardes, dont la mine n'estoit pas plus relevée que la fienne. Il avoit un collet de bufle,

des

des manches de velous cramoisy, des chausses d'escarlatte, un bonnet de toile d'or de mesme couleur sur la teste, qu'il eut assez de peine de m'oster en me saluant; une ceinture de velous rouge, garnie de trois pistolets de chaque costé. Il ne portoit point d'espee, mais en recompense, il tenoit un gros mousqueton dans la main. La premiere caresse qu'il me fit, fut de m'oster mon chapeau, & de me faire apporter en sa place dans un bassin d'argent, un bonnet tout pareil au sien, & me prenant par la main, il me conduisit dans sa salle, dont il fit en diligence fermer les portes, deffendant à ses gardes de ne laisser entrer personne, de peur qu'on ne vinst l'égorger. Auffy-tost que nous fûmes assis, je luy presentay la lettre, que Monsieur le Marquis de Fontenay m'avoit chargé de luy rendre, & l'assuray, comme il m'avoit esté ordonné, de la protection de la France, de la venue de son armée navale, & de tous les secours dont les Napolitains pourroient avoir besoin pour se mettre en liberté, & se délivrer de l'oppression des Espagnols. Il me respondit avec plus de satisfaction que d'éloquence, & ayant ouvert la lettre que je luy avois rendue, il la parcourut toute de la veüe, & faisant la mesme chose après l'avoir tournée de tous les quatre costez, il me la rejettá, en me disant qu'il ne savoit pas lire, & en me priant de luy en dire le contenu.

Sur ces entrefaites, l'on vint heurter à la

porte, comme si on eust voulu l'enfoncer. Tout le monde courut à l'alarme, & la voix s'estant élevé de dehors que c'estoit Monsieur l'Ambassadeur de France qui me vouloit voir, elle luy fut ouverte; & me preparant à l'aller recevoir, avec la ceremonie deue à son caractere, je fus surpris de voir un homme sans chapeau, l'espée à la main, deux gros chapelets d'Ermite au col, qu'il disoit porter, l'un pour prier Dieu pour le Roy, & l'autre pour le Peuple; qui se couchant tout de son long, & jettant son espée, vint embrasser mes jambes, pour me baiser les pieds. Je le relevay avec assez de peine, & demeuray en doute, si je devois luy rendre la lettre de Monsieur de Fontenay, qui le traittoit d'Excellence, & d'Ambassadeur du Roy, voyant en la personne du Sieur Louïgi del Ferro, plustost la figure d'un fol eschappé des petites Maisons, que d'un Ministre d'une grande Couronne: Mais croyant qu'il pouvoit avoir quelque bonne qualité cachée, que je n'avois pas encore decouverte, veu le grand credit que celuy qui m'avoit chargé de sa despesche, m'avoit assuré qu'il s'estoit acquis parmy le Peuple, je fus obligé de la luy remettre entre les mains, de peur d'estre blasme, de n'avoir pas executé ponctuellement ce qu'on m'avoit ordonné.

Nous entendismes un grand bruit dans la rue, du tumulte du Peuple, qui demandoit à me voir, pour satisfaire à sa curiosité.

té. Je me mis à une fenestre, & Gennare m'ayant fait apporter dans deux bassins, un sac de sequins, & un autre de monnoye blanche, je les jetay sur le Peuple, & durant qu'ils se battoient pour les remasser, je crus qu'il estoit temps de demander à dîner, n'ayant point mangé depuis Rome, à cause de la grande boursasque que j'avois couruë sur la mer. Gennare me fit des excuses de la méchante chere qu'il me feroit, n'osant, de peur d'estre empoisonné, se servir pour cuisinier que de sa femme, aussy maladroite à ce métier, qu'à faire la personne de qualité. Elle apporta le premier plat, habillée d'une robe de brocard bleu, en broderie d'argent, avec un gard' infant, une chaîne de prierriers, un beau collier de perles, des pendans d'oreilles de diamans, toutes dépouilles de la Duchesse de Matalonne; & en ce superbe équipage, il la faisoit beau voir faire la cuisine, laver les plats, & se divertir l'apresdinnée à blanchir, & estendre du linge. J'appellay Louigi del Ferro, comme Ambassadeur, pour venir laver avec nous. Mais Gennare me respondit que je me mocquois, & qu'il avoit accoustumé de le traiter comme un chien. & comme j'eus demandé à boire, il m'en alla querir aussy-tost; disant qu'il n'appartenoit qu'à luy de me servir, à cause de sa qualité. Il me donna à boire à genoux, ce que ne voulant pas souffrir, Gennare me dit qu'il le servoit de mesme, ce que

je

je vis incontinent après. Le disné ne dura gueres, & toutes choses y estoient si mal propres, & de si meschant goust, que sans le pain, la salade, le vin & le fruit, que je trouvoy excellens, je courois fortune de mourir de faim.

Au sortir de table je demanday que l'on me fist venir le Corps de ville; le Conseil que l'on avoit donné à Gennare, à cause de son incapacité, composé d'une personne de chaque quartier, nommée exprés par le Peuple; les Officiers generaux, Mestres de Camp, & principaux Capitaines, & generalement tous ceux qui pouvoient avoir de l'autorité dans la ville: afin de m'instruire de l'estat de toutes les affaires, & pourvoir, sans perdre de temps, à toutes les choses, dont l'on pourroit avoir besoin, remedier à tous les desordres, & me mettre en estat de faire une vigoureuse defense contre les Espagnols, & donner temps à l'arrivée de l'armée navale, & au secours que j'avois fait esperer à cette grande ville, de la puissante protection du Roy.

Je trouvoy qu'il n'y restoit plus de vivres que pour douze ou quatorze jours. Que le fonds destiné pour en acheter, avoit esté malicieusement consommé; Que de cent soixante & dix mil hommes, que l'on m'avoit fait entendre quand j'estois à Rome, que je trouverois sous les armes, il n'y en avoit pas quatre mil de pied, & trois cens chevaux en estat de servir, distribuez en corps de regiment,

ment , & compagnies particulieres , sous des Officiers incapables & sans experience. Que le reste du Peuple s'estant lassé , ne vouloit plus prendre les armes , & que ce petit nombre occupé à la garde , chacun de son quartier , refusoit de demeurer la nuit dans son poste , à moins que d'estre payé journallement. Qu'il n'y avoit plus de poudres dans la ville que celles que j'avois portées avec moy. Qu'il n'y avoit point d'argent. Que la division & l'inimitié s'estant mise entre Gennare Anneze & Pepé Palombe , Chef de la Concherie , s'accusant l'un l'autre de trahison & d'intelligence avec les Espagnols , & non sans quelque fondement , comme je l'ay reconnu depuis , ils estoient entrez en telle defiance , qu'ils ne songeoient plus qu'à se retrancher , & faire une exacte garde l'un contre l'autre , de peur que ceux du quartier de la Concherie ne tentassent quelque chose contre ceux du Marché. Ce qui tenoit tout le reste de la ville en suspens , & en crainte , que sa ruine & son sacagement ne pût estre causé par cette mauvaise intelligence , dont les ennemis ne manqueroient pas de profiter.

Comme je m'esclaircissois du meschant estat , où la ville de Naples estoit reduite , il arriva deux choses assez considerables , & capables de donner de la surprise & de l'estonnement à tout autre homme que moy , qui ne se fût pas resolu à toutes sortes d'extremitez. Un Boucher , Capitaine du quartier de

Por-

Porto, nommé Jommo Ropolo, homme feditieux & emporté, enfonça la porte de la chambre où nous estions au Conseil, & s'approchant de Gennare, & l'appellant traître, luy donna de toute sa force, trois ou quatre coups du plat de la main sur le col, qu'il avoit descouvert, en luy jurant qu'il luy vouloit couper la teste, dont rien ne l'empeschoit que ma presence, & le respect qu'il me portoit. Gennare se jetta à ses pieds, se mit à pleurer, & luy embrassant les genoux, luy demanda la vie; & sa femme acourant au bruit, & se mettant en mesme posture devant moy, me conjura de le vouloir conserver. Je m'entremis de cet accommodement, & l'ayant fait avec assez d'autorité, je renvoyay ledit Jommo Ropolo à son quartier, avec assurance que je l'irois visiter le lendemain, comme tous les autres de la ville, luy ordonnant cependant de faire bonne garde.

A peine ce differend estoit-il terminé, & avions nous repris nos places pour continuer le Conseil, que nous fusmes interrompus de nouveau par un grand bruit d'une grande affluence de Peuple avec des cris, & des lamentations, qui nous firent connoistre, qu'il falloit qu'il fût arrivé quelque estrange malheur. C'estoit un fameux Bandit nommé Jacomo Rouffe, qui estant fort de la ville trois ou quatre jours auparavant, avec douze ou quinze cens hommes de pied, &

trois

trois ou quatre cens chevaux, pour conser-
 ver contre le Corps de la Noblesse, le bourg
 de Saint Anastase & quelques autres, au
 pied de la montagne de Somme, dont la vil-
 le tiroit un grand secours de bled, avoit esté
 si rudement chargé, que la pluspart de ses
 gens avoient esté taillez en pieces, & assez
 bon nombre demeuré prisonniers; le peu qui
 se retiroit avec luy estoient tous blesez, &
 luy de deux coups d'espée, l'un sur le visage,
 & l'autre sur la teste. Ce triste spectacle jeta
 un tel effroy, que si le Peuple n'eust esté ras-
 suré par mon arrivée, il auroit mis les armes
 bas. Les Duc de Matalonne, Comte de
 Conversano, Prince d'Ottayano, Dom
 Ferrante Carraciolo, & les autres Cavaliers
 ayant poussé vertement la deroute jusques
 dans les fauxbourgs de la ville, le peuple s'y
 voyoit resserré, sans esperance de pouvoir
 plus tirer de vivres de dehors; ce malheu-
 reux combat ayant fait changer de party à
 tous les lieux qui tenoient pour luy dans la
 campagne, & dans tout le reste du Royau-
 me, jusques à ceux mesme, qui le matin es-
 tant encore en sa faveur, avoient facilité
 mon abord, sans quoy je ne pouvois éviter de
 tomber entre les mains des ennemis. Je laissé
 à juger par cet estat, où je trouvay les choses à
 mon arrivée, si je n'eus pas besoin d'une ex-
 traordinaire resolution, pour ne me pas lais-
 ser abattre à tant d'accidens imprevis, ne
 pouvant faire de fondement que sur ma seule
 per-

personne, estant abandonné de tout le monde, & depourvu généralement de toutes les choses necessaires à la deffense d'une place, dans laquelle je me voyois renfermé.

Le reste de la journée se passa dans le Conseil, qui se trouvant à toute heure interrompu par l'arrivée des gens, que Gennare avoit envoyez pour saccager les maisons, où l'on luy donnoit avis que l'on pouvoit faire quelque butin, y ayant de l'argenterie cachée, ou quelques meubles de prix, ce qui estoit sa principale occupation, laissant au hazard la conduite de toutes les autres affaires, ne finit que bien avant dans la nuit, sans que je pusse estre plus informé de l'estat de la ville, des forces de ses troupes, ny de ses necessitez, qu'à l'heure mesme de mon arrivée. Ce qui me fit bien juger, que je ne pourrois avoir de lumieres certaines, que celles que je prendrois de moy-mesme, par ma vigilance & par mes soins.

Je passay le reste de la soirée à recevoir des complimens de tous les particuliers de la ville, sans pouvoir reconnoistre qu'une extraordinaire confusion, une incapacité generale dans tous les Chefs, tant pour les choses de police, que pour celles de la guerre. La haine qu'ils portoient aux Espagnols, ne s'expliquoit que par des paroles injurieuses : Mais la lassitude estoit si grande, d'avoir esté si long temps les armes à la main, que personne ne vouloit plus demeurer la nuit aux postes
avan-

avancez , à moins que de se faire bien payer. Et ceux qui avoient dequoy , faisoient faire leurs gardes par quelques pauvres misérables, & s'en retournoient coucher, chacun chez soy.

Je ne pus reconnoistre qui avoit le plus d'autorité dans la ville , les Chefs de chaque quartier y commandant avec independance les uns des autres , sans s'estre acquis cét avantage ny par le merite , ny par la capacité ; mais seulement pour avoir parlé plus haut , & fait plus de bruit que les autres. Gennare mesme , tout General qu'il estoit , n'estoit respecté de personne , mais craint par la suite qu'il s'estoit acquise de toute la lie du Peuple , & principalement du Marché , à qui il donnoit la liberté de piller ; Son eslection n'ayant point esté faite par le Corps de ville , ny approuvée de personne des habitans , à ce que chacun disoit en particulier ; mais seulement par cinq ou six cens petits garçons tous pieds nuds , qui rodant par toute la ville avec un croc de Marinier sur l'espaule , & une fascine poissée au bout , faisoient des insolences à tous les Bourgeois , & menaçoient de mettre le feu aux maisons de ceux qui ne le voudroient pas reconnoistre. Ces Lazares , car c'estoit le nom que cette canaille s'estoit donné , prirent amitié pour luy , d'autant qu'il leur souffroit toute sorte de licence , & jusques au point mesme de luy perdre impunement le respect à toute heure , & pour l'a-
voir

voir vû plus eschauffé que tout le reste du Peuple, à crier des injures au malheureux Dom François Toralte, dont après la mort il fit deschirer le corps impitoyablement par les ruës. L'on peut juger par-là du fondement que l'on pouvoit faire sur la personne, & si je n'estois pas à plaindre, de me trouver dans un si grand desordre, sans savoir de qui je me devois défier, ou en qui je pouvois prendre confiance.

Comme il estoit desja fort tard, & que j'avois besoin de repos, chacun se retira, & l'on me fit apporter un souper d'aussy mau-
 vaise grace, & aussy degoustant que le disner l'avoit esté. Il ne dura gueres: & m'estant informé du lieu où l'on m'avoit préparé un liêt, je fus assez surpris, quand j'appris de Gennare, qu'il vouloit que je couchasse avec luy. A quoy m'estant oppose autant qu'il m'estoit possible, ne voulant point donner d'incommodité à sa femme, en prenant sa place, Il me dit qu'elle coucheroit sur un matelas devant le feu avec sa sœur, & qu'il importoit à sa seureté, qu'il me donnât la moitié de son liêt, sans quoy ses ennemis luy viendroient couper la gorge; le respect seul de ma personne le pouvant preserver de ce peril, dont l'apprehension l'avoit si fort preoccupé, qu'il se reveilla la nuit vingt fois en sursaut, & m'embrassant, les larmes aux yeux, me conjura de luy sauver la vie, & de le garentir de ceux qui le vouloient assassiner.

Il me conduisit pour me coucher dans la cuisine, où je trouvay un liét fort riche, de brocard d'or, & au pied dans un berceau un petit esclave noir âgé de deux ans, tout couvert de petite verole: force vaisselle d'argent, & blanche & vermeille dorée, qui estoit en pile au milieu de la place, plusieurs cassettes à demy ouvertes, dont sortoient des chaînes, des barcelets, des perles & autres prierriers, quelques sacs d'argent, & d'autres de sequins à demy répandus, des meubles fort riches, & quantité de beaux tableaux jettez confusement, faisoient assez voir combien il avoit profité dans les pillages des maisons des personnes les plus riches, & les plus qualifiées de la ville; sans que de toutes ces richesses, il ait voulu jamais assister le Peuple de la moindre somme, soit pour acheter des munitions de guerre, ou de bouche, soit pour payer les troupes qui estoient sur pied, ou faire de nouvelles levées, ce qui me desespéroit, de me voir manquer de tout, & d'avoir si proche un secours si considerable, sans m'en pouvoir prevaloir. L'on voyoit de l'autre costé de la cuisine en grande quantité, toutes les choses qui y peuvent estre necessaires, & qui avoient esté pillées en differens endroits, avec toutes sortes d'armes, le tout dans une extraordinaire confusion. Les presens & les contributions qu'il recevoit tous les jours de toutes sortes de chasses, de gibier, de volailles, de chairs salées, & de toutes les choses
que

que l'on peut manger, en tapissoient les murailles.

Ce fut-là le superbe appartement que l'on m'avoit préparé, pour me regaler, & où me trouvant accablé de sommeil, je ne pensai qu'à me deshabiller promptement pour me mettre au lit. Loüigi del Ferro ne voulut pas souffrir que personne m'approchât pour me débouter, maintenant qu'il n'appartenoit qu'à luy de me rendre jusqu'au moindre service. Je le refusai : mais Gennare m'exhorant à le laisser faire, s'en fit dechausser, pour me montrer l'exemple, que je suivis après sans repugnance, & me conchai le plus promptement que je pus. Gennare aussy-tost se vint mettre auprès de moy, & mettant une chandelle sur le lit, & se debandant une jambe pour la penser, je luy demandai si c'estoit quelque blessure ; Il me repondit, qu'estant replet naturellement, & chargé d'humens, un Medecin de ses amis luy avoit ordonné de se servir d'un remede que je ne nomme point, de peur de donner autant de degoust, qu'il me fit de mal au cœur.

Voilà comme se passa la journée de mon arrivée dans Naples, & la reception que j'y reçus, dont le déagréable commencement, après le premier accablement du sommeil, me donna le reste de la nuit de fort méchantes heures, me faisant faire beaucoup de reflexions sur le present estat de mes affaires, & sur tous
les

les périls que j'avois à courre. Et après m'estre resolu à toutes sortes d'évenemens, j'attendis le jour avec une extreme impatience, afin d'aller travailler à toutes les choses necessaires pour la conservation de la ville, où je m'estois jetté, & pour la mienne particuliere, puisque ma perte & mon salut ne pouvoient plus dependre que de moy, & que je devois estre seul l'artisan de ma bonne ou mauvaïse fortune.

Le Samedi au matin, dés que je fus levé, je m'en allay, avec Gennare, entendre la Messe en l'Eglise des Carmes, qui ne manquoit point pour tenir son rang de General du Peuple, de prendre tousjours la droite sur moy; Louïgi del Ferro marchant devant nous sans chapeau, l'espée nuë, & pour paroistre mieux à la Françoisë, avec de grands cheveux. Il avoit une perruque noire de crin de cheval, pareille aux coëffures que nous donnons aux furies dans nos balets, & crioit incessamment Vive le Peuple, le General Gennare, & le Duc de Guise, & transporté, ou de joye ou de folie, il fraploit à grands coups d'espée tout ce qui se trouvoit en son chemin, & blessa tant de gens, qu'il faillit d'en arriver une émeute. Je fus contraint, pour m'en defaire, de luy donner une commission. Je trouvay à la grande porte de l'Eglise les Religieux des Carmes avec la Croix & l'eau beniste; & le Prieur m'ayant fait une harangue, on commença à chanter

ter le *Te Deum*, & je fus conduit dans le balustre du grand Autel, pour y entendre la Messe sur un drap de pied qui m'avoit esté préparé, où Gennare se mit à genoux à ma droite. La Messe étant achevée, je fus reconduit de la mesme façon, avec un grand applaudissement, & des benedictions de tout le Peuple, jusques hors de l'Eglise, où je trouvay un cheval que l'on m'avoit amené, pour aller me faire voir par toute la ville, & en visiter tous les quartiers; & Gennare ayant monté sur un coursier noir, assez vigoureux, il luy voulut donner de l'esperon pour me venir rejoindre, & son cheval faisant un sault, le jetta par dessus les oreilles, tout estendu à mes pieds, dont plusieurs tirerent un mauvais augure pour luy, qui de peur d'un pareil accident, se fit tout le reste du chemin, tenir par deux hommes, & mener son cheval par la bride. Après avoir fait le tour du Marché, où quantité de monde estoit accouru pour me voir, j'allay visiter le quartier de la Concherie, où je trouvay Pepe Palombe à la teste de tous ses gens sous les armes. Qui m'ayant fait un grand compliment, me tesmoigna beaucoup de déplaisir de n'avoir pû me venir rendre ses devoirs, n'entrant point dans la maison de Gennare, pour qu'il avoit une inimitié extreme; & comme il me tesmoigna beaucoup d'affection & d'attachement à ma personne, je luy dis que je voulois qu'il fust de mes amis, & prendre un soin particulier

lier de sa fortune. Je le fis sur l'heure mesme
 Maître de Camp du Regiment d'infanterie,
 que je voulois lever sous mon nom, & luy
 ordonnay de se tenir auprès de moy, pour
 porter mes ordres par tout, en qualité de
 mon Aide de Camp general. Ce que je fis
 pour le gagner, estant une des personnes
 plus considérées, & de plus de suite parmy le
 Peuple ; comme aussy pour l'observer de
 plus près, à cause de la juste defiance qu'on
 m'avoit dit que je devois avoir de luy. Il me
 fit paroistre beaucoup de ressentiment de
 toutes ces graces, & me protesta qu'il de-
 pendroit toute sa vie aveuglement de mes vo-
 lontez. J'en fis l'espreuve sur le champ, en
 luy commandant de bien vivre avec Genna-
 re, & de se racommoder avec luy, qui le
 craignant, comme le plus dangereux de ses
 ennemis, fit paroistre une extreme joye de
 cette reconciliation ; & pour la rendre plus
 assurée, la femme de Pepe Palombe estant
 accouchée le jour mesme, je l'obligeay d'en
 tenir l'enfant sur les fonts. Je fis en mesme
 temps abattre les retranchemens, qu'ils avoy-
 ent fait faire l'un contre l'autre, & ordonnay
 que leurs soldats ne seroient plus employez
 que contre les ennemis, & vivoient dans
 l'intelligence, que des freres & de bons ci-
 toyens doivent maintenir ensemble. Toute
 la ville tesmoigna autant de satisfaction de ce
 racommodement, que les Espagnols, com-
 me j'appris, en ressentirent de deplaisir. Je

visitay ensuite tous les quartiers de la ville ,
 suivy de plus de cinquante mil personnes.
 Vincenzo d'Andrea , Provediteur general ,
 me dit alors , qu'il n'estoit pas raisonnable
 qu'il restast dans cette rejouissance publique ,
 des miserables dans la ville , & qu'il falloit
 faire ouvrir toutes les prisons. Ce qui s'exe-
 cuta dès que je passay devant la porte de quel-
 qu'une , & principalement à la Vicairie , an-
 cien Palais des Rois de Naples , où tous les
 Juges des differens Tribunaux s'assemblent
 pour y rendre la Justice , & où estoit renfer-
 mé le plus grand nombre de prisonniers. Et
 quelque opposition que Gennare y voulut ap-
 porter , je fis delivrer des Cavaliers qu'il vou-
 loit faire mourir , pour satisfaire à la haine
 qu'il portoit à toute la Noblesse , à qui , je
 chargeay le Marquis de Monte Sylvano, de la
 Maison de Brancacio , un vieux Maistre de
 Camp d'infanterie, nommé Bartolomeo Grif-
 fo , & quelques autres Gentils hommes , de
 l'assurer de ma part , que je prendrois un soin
 extraordinaire de la conservation de la per-
 sonne & des biens de tous les particuliers , &
 que mon intention n'estant que de procurer
 le repos & la liberté à tout le Royaume , je
 m'estudierois principalement à remettre les
 choses dans l'ordre , esperant d'en venir à
 bout dans peu de temps ; dont ils me firent
 mil remercimens , & m'assurerent d'en con-
 server une eternelle reconnoissance. Et ne
 s'estant rien passé de fort considerable dans
 le

le reste de ma cavalcade, je ne m'arretey pas à conter mil petites particularitez, & diray seulement trois choses dignes d'estre observées.

La premiere, que Gennare témoigna du chagrin, de ce que dans toutes les acclamations publiques, qui furent excessives, l'on ne parla que de moy, sans jamais le nommer; tout le monde affectant de me faire paroistre autant de mespris & d'indifference pour sa personne, que d'amour & de respect pour la mienne, croyant estre à couvert de ses violences, dont deormais ma presence les garentiroit. La seconde, que dans toutes les ruës où je passay, je les trouvoy toutes tapissées, les fenestres garnies de femmes qui me jettoient des fleurs, des eaux de senteurs & des dragées, accompagnant ces tesmoignages de respect & de joye de mil benedictions. La troisieme est, que les gens qui sortoient des portes, venoient estendre sous les pieds de mon cheval des tapis, & leurs manteaux, & les femmes avec des castolettes venoient brusler des parfums au nez de mon cheval, & les pauvres gens de l'encens sur des tuiles; tout le monde generalement me protestant qu'il n'avoit plus rien à craindre, puisque j'estois venu à son secours, & que me reconnoissant pour son liberateur, ils estoient tous resolus de mourir avec moy, & de sacrifier leurs biens & leurs vies pour mes interests, & pour ma fortune. Ces demonf-

trations d'amitié ont continué de la même sorte , avec les mêmes ceremonies , & la même chaleur , depuis ce jour-là jusques à celui de ma prison.

Il estoit assez tard quand j'achevay le tour de la ville , & de visiter tous les quartiers , & je m'en vins dîner chez Gennare , qui me fit aussy meschante chere que le jour precedent. En arrivant au Tourjon des Carmes , je trouvay le Maître de chambre de Monsieur le Cardinal Filomarini , qui me vint faire compliment de sa part , & des excuses de ce qu'une legere indisposition l'avoit empêché de me venir visiter , dès qu'il avoit sçu mon arrivée ; il me fit demander audience pour l'apresdînée : Et comme je le voulus prevenir , je me mis, en sortant de table , dans une chaise de velours bleu , en broderie d'argent , qui avoit esté de la Duchesse de Matalonne , & dont la femme de Gennare se servoit , & m'en allay à l'Archevesché , où je trouvay dans la cour , toute la famille du Cardinal Filomarini , & tous les plus qualifiez Bourgeois de la ville , qui me vinrent recevoir , & sa personne qui m'attendoit sur le haut du degré ; m'ayant donné la main , il me conduisit dans un fort bel appartement , où nous nous assimes , & tout le monde en estant sorty , nous ayant laissé seuls dans sa chambre , nous demeurâmes une heure & demie dans une conference secrete. Après s'estre acquitez de plusieurs complimens de

part

part & d'autre, il me tesmoigna beaucoup de tendresse pour le Peuple, dont il esperoit la liberté par la puissante protection de la France; loua infiniment le zele que j'avois, de venir employer ma vie pour une cause si juste; me dit qu'on ne pouvoit assez estimer ma resolution, d'avoir mesprisé tant de perils que j'avois à courre, & d'avoir tenté un passage si hazardeux. Il me raconta toutes les choses arrivées depuis les premieres revolutions, & blasfant la conduite que les Espagnols avoient tenue, tesmoigna qu'il croyoit que le Ciel vouloit delivrer un Royaume si beau, & si considerable que celui de Naples, de l'oppression sous laquelle il avoit languï jusques icy, qui ne pouvoit pas durer davantage sans son entiere ruïne, & que j'estois l'instrument, dont Dieu se vouloit servir, pour achever un si grand, & si saint ouvrage. Qu'ayant tousjours eu l'affection d'un vray pere pour le Peuple de Naples, il prenoit grande part à l'obligation qu'il m'avoit, de venir prendre sa defense, & m'offroit le secours de ses prieres, & tout ce qui pouvoit despendre de son credit, de son industrie, & de ses soins. Je le remerciay de tous ses discours si obligeans, & les reconnoissant plus remplis de dissimulation que de verité, je resolu de l'engager insensiblement à faire des demarches, qui le rendissent irreconciliable avec l'Espagne, & l'engageassent par necessité à lier une amitié estroite avec moy;

les bonnes qualitez que je reconnus en sa personne, son esprit, & sa prudence, m'obligeant à le souhaiter. Je pris le concert avec luy, de faire le lendemain matin dans la grande Eglise, le serment de fidelité au Peuple, en jurant de le servir au peril de ma vie, envers tous & contre tous, conformément à l'ordre que j'en avois du Roy. Je l'engageay, quoy qu'il s'en voulust defendre, de benir une espée que le Peuple me donnoit pour sa defense, comme la marque de son autorité, & du commandement absolu de ses armes, que j'acceptois, & qu'il me remettoit entre les mains. Cette ceremonie estoit assez inutile, hors le dessein que j'avois de brouiller ledit Cardinal avec les Espagnols, qui veritablement ne luy ont jamais par donné. Comme il estoit fort clairvoyant, il reconnut aussy-tost ma pensée; mais après une contestation assez opiniastrée, il fut contraint de s'y resoudre; luy ayant protesté que sans sa benédiction je n'accepterois point le commandement, & qu'il seroit responsable envers le Peuple de mon refus, à qui de plus il importoit que le serment que j'avois à luy faire, se fist publiquement, & entre ses mains, afin qu'il fust le depositaire de ma parole & de ma foy.

Je me retiray, après avoir ajusté avec luy ce que je desirois, & il me vint conduire jusques à ma chaise, & après mil tesmoignages reciproques, & d'estime & d'amitié, je re-

repris le chemin du Tourjon des Carmes ,
 suivy des Capitaines Onoffrio Pissacani ,
 Carlo Longobardo , Cicio Batimiello , &
 Matheo Damore, Chef du quartier de la Vi-
 nare , les quatre personnes plus fidelles que
 j'ay trouvées dans la ville de Naples , & qui
 ont eû plus d'attachement pour moy. En
 passant dans le Marché , je m'y arrestay , &
 mis pied à terre , pour parler à une quantité
 de peuple , qui me vouloient faire entendre
 leurs necessitez , & me demander quelque
 reglement sur des differens survenus entre
 des Officiers , & prendre en mesme temps
 mes ordres sur la conduite qu'ils avoient à te-
 nir , & sur la maniere de faire leurs gardes ,
 n'y ayant eu rien jusques-là de bien réglé. Je
 voulus voir aussy , si les retranchemens faits
 entre le Marché & la Concherie avoient esté
 abattus , comme je l'avois ordonné le matin.
 J'entray dans le Tourjon, où je trouvay Gen-
 nare fort embarrassé à faire mettre les fers
 aux pieds & aux mains à Louïgi del Ferro ,
 pour avoir fait imprimer , & afficher quel-
 ques placatds sans sa permission. Je luy de-
 manday sa grace , que quelques prieres que
 je luy pussé faire , il ne me voulut pas ac-
 corder , qu'après qu'il auroit esté deux fois
 vingt-quatre heures en cét equipage , pri-
 sonnier dans sa cave , me disant qu'a moins
 d'un pareil chastiment de temps en temps , il
 estoit impossible de l'empescher de faire des
 extravagances.

Après avoir esté tefmoin de cette belle execution , comme je retournois dans la faille , l'on m'e vint ávertir que Monsieur le Cardinal me venoit rendre la vifite. Je fus le recevoir , & nous demeurafmes une demie heure en converfation particuliere ; & comme il eftoit en inquietude de ce qui avoit esté refolu dans noftre entreveuë , il tenta de nouveau de me faire changer de fentiment ; mais y ayant perfifté , & luy ayant allegué les mefmes raifons , il n'ofa les contredire davantage , & fe retira fort inquiet de favoir comment fes excufes feroient reçues du Vice-Roy , qu'il luy envoya faire la nuit , par un Gentil-homme , qui luy rapporta que l'on eftoit fort mal fatisfait de luy , & qu'on s'en plaignoit hautement , comme fi par l'action qu'il devoit faire le lendemain , il eftabliífoit mon credit , & moyennoit la confiance entre le Peuple & moy. Dés qu'il fut party , je m'en allay fouper , & me couchay , car il eftoit desja trad , avec le mefme degouft , & de la mefme maniere que le jour precedent.

A mon lever , le Dimanche au matin , j'eus bien de la joye de voir toutes les perfonnes qui s'eftoient embarquées avec moy , arrivées en parfaite fanté , ne s'eftant perdu aucune des felouques , ny des brigantins de ma petite armée , qui après avoir esté fuivie inutilement des galeres des ennemis , après des fortunes diverfes , & beaucoup d'aventures confiderables , aborderent heureufement
dans

dans le port, les unes dès le soir, & les autres la nuit, quoy que chacune en particulier eût pris une route differente. Ce fut une extreme satisfaction de se revoir tous ensemble, n'ayant pû savoir des nouvelles les uns des autres avant que d'estre débarquez, ny sortir de l'inquietude continuelle, où tout le monde avoit esté quatre jours entiers. Toutes choses estant préparées pour s'en aller à l'Eglise, j'envoyay avertir Monsieur le Cardinal, que je montois à cheval pour m'y rendre, les ruës se trouvant toutes tapissées, & bordées des deux costez du Peuple sous les armes, & les fenestres garnies de femmes; tout ce qu'il y avoit dans la ville de l'un & l'autre sexe estant accouru, & ayant pris des places commodes pour me voir passer. Les Gardes de Gennare marchaient devant, & ensuite des Trompettes, suivis d'une personne choisie par Gennare, qui portoit dans le fourreau l'espée que l'on me devoit benir, pour me la mettre entre les mains. Le General & moy marchions à costé l'un de l'autre, & luy à ma droite; nos Capitaines des gardes derriere nous, & tout ce qu'il y avoit d'Officiers generaux, de Capitaines des quartiers, de mes domestiques, & de gens considerables nous suivoient à cheval.

En cét estat ayant fait tout le chemin depuis le Tourjon des Carmes, jusques à la grande Eglise, avec l'acclamation generale de tout le monde, & toutes les marques d'a-

mour, de respect & de joye imaginable ; je mis pied à terre' & fus reçu de Monsieur le Cardinal Filomarini à la teste de son Clergé : qui m'ayant fait un compliment sur l'obligation que la ville m'avoit d'estre venu prendre sa defense, me conduisit au Tresor de l'Eglise, où il me fit baisser le chef de Saint Gennaro, Protecteur de Naples, & me fit voir, avec admiration, le miracle continuël de son sang ; qui conservé dans une phiole, se dissout à la veuë de sa teste, & se congele de nouveau, si tost qu'il en est séparé ; ce que je vis pour lors, & ai vû plusieurs fois depuis, avec beaucoup d'estonnement. De là j'allai prendre ma place avec Gennare sur un drap de pied qui nous avoit esté préparé devant le grand Autel. Et Monsieur le Cardinal s'estant revêtu de ses habits Pontificaux, & placé dans son siege Archiepiscopal ; Gennare s'en alla se mettre à genoux devant luy, presenta l'épée qui devoit estre beniste, qu'il tira hors du fourreau ; & après les ceremonies faites que l'Eglise a accoustumé de pratiquer dans la benediction des armes, Gennare la tenant toute nue à la main, pour faire voir qu'en luy residoit l'autorité sur le Peuple, aussy bien dans les matieres de guerre, que dans celles de la police, se tint debout à son costé droit. Le Maître des ceremonies s'en vint alors me prendre, & me conduisit aux pieds de Monsieur le Cardinal, où m'ayant esté présenté le formulaire du serment de fidelité,

delité, que je devois faire aux Napolitains, de les servir moy & mes descendans, au peril de ma vie, envers tous & contre tous, & de ne point quitter les armes, que je ne les eusse tirez de la sujection, en leur procurant le repos & la liberté : ce que je prononçay à haute voix, tenant la main droite sur le livre des Evangiles. Et après un discours que me fit Monsieur le Cardinal, des obligations à quoy m'engageoit mon serment, Gennare luy presenta l'espée, & il me la remit entre les mains ; me disant qu'elle m'estoit donnée pour la defense de Naples, pour m'opposer à l'effort des ennemis qui vouloient l'opprimer, & pour briser les fers sous la pesanteur desquels elle avoit gemy si long-temps. Il finit cette fonction, en me proclamant Generalissime des armes du Peuple, & défenseur de sa liberté ; ce qui fut suivy des acclamations, & des cris de joye de tous les assistans, qui en faisant retentir l'Eglise, en porterent par ce bruit la nouvelle par toute la ville : dont les habitans qui estoient sous les armes, resmoignerent leur satisfaction par une grande salve, auquel respondit toute l'artillerie, qui est la seule fois qu'elle a tiré pendant tout le temps que j'y ay séjourné, faute de poudre. Le *Te Deum* se chanta ensuite en musique, & ayant fait une reverence à Monsieur le Cardinal, & une autre au grand Autel, je revins l'espée à la main me remettre à ma place, & la don-

nay à tenir auprès de moy , à celuy qui l'avoit apportée. La Messe fut celebrée pontificalement , & comme je me levay à l'Evangile , on me la presenta de nouveau , & je la tins haute tant qu'il dura , comme par une espece de confirmation du serment que je venois de faire.

Toutes les ceremonies estant achevées , je me retiray au Tourjon des Carmes , de la mesme façon que j'estois venu , horsinins que l'on portoit l'espée nuë devant moy , que Gennare me ceda la droite , & que les acclamations publiques en furent redoublées. Tout le monde s'en alla dîner ; & Gennare me fit un aussy meschant repas que de coutume. Je donnay ordre pour faire assembler sur le soir , le Corps de ville , tous les Officiers & Capitaines , & le Conseil , qui n'avoient tous envoyé demander une heure , pour se venir rejouir avec moy , & conferer de toutes les choses qui estoient nécessaires pour la seureté de Naples , & pour remedier à ses necessitez. Après avoir esté rendre graces à Monsieur le Cardinal Filomarini , de la peine qu'il s'estoit donnée , j'allay visiter tous les postes que l'on avoit fortifiez contre les ennemis , & ordonnay pour le lendemain , une reveuë generale de toutes les troupes. De là je fus voir tous les magazins , & me fis donner un estat de ce qu'il y avoit dans la ville de munitions de guerre & de bouche. J'employay une partie de la journée à ces oc-

cu-

cupations, & voyant qu'il estoit tard, je me retiray pour tenir le Conseil, & me trouver à l'heure du rendez-vous, que j'avois pris, avec toutes les personnes à qui j'avois affaire.

Je donnay la premiere audience au Corps de ville, dont je reçus les complimens, la parole m'estant portée, à faute de l'Elû du Peuple, qui n'avoit pas esté nommé depuis la retraite de Cicio d'Arpaya, dont la charge est la mesme que celle de Prevost des Marchands, & de Lieutenant Civil icy, en ce qui regarde la police, par le plus ancien des Capitaines des Ottines. Pour réponse, je leur protestai, que j'employerois ma vie pour leurs interets, & que je n'abuserois jamais de l'autorité que j'avois reçue, dont je me tenois infiniment honoré. Et ayant conféré ensuite avec eux des moyens qu'il y auroit d'avoir des vivres, & de rétablir l'abondance. Ils me répondirent que pour le vin, il y en avoit si grande quantité, que le tonneau se donnoit pour une pistole, que la viande de boucherie & la chair salée, au lieu d'augmenter de prix, avoient baissé, & que l'on n'en manqueroit point de long-temps, non plus que de volailles, & toutes sortes d'autres denrées, qui viendroient en abondance, aussy-tost que l'on auroit appris dans la campagne, que je commandois les armes; ce qui obligeroit tout le pais à se declarer. Que la seule chose qui manquoit, quoy que la

la plus neceſſaire , eſtoit le bled , dont l'on euſt pu recouvrer quelque quantité , ſi le fonds deſtiné pour l'achapt , que l'on nomme celuy de la Conſervation , n'avoit point eſté diſſipé. Je leur offris deux mil piſtoles , pour les ſecourir dans ce preſſant beſoin , que je leur fis compter à l'heure meſme , de l'argent que j'avois apporté avec moy , en attendant que je leur puſſe fournir des ſommes plus conſiderables , ou que j'euſſe , les armes à la main , ouvert un paſſage , pour nous faire venir des vivres de dehors. Nous reſolumes que le pain ſe vendroit un peu plus cher que le bled ne nous auroit couſté , afin que par ce petit gain , nous puſſions groſſir le fonds que je leur venois de donner , & qu'il valoit mieux n'en pas baiſſer le prix d'abord , que d'eſtre par après obligé de le hauſſer. Nos ſelouques cependant nous fourniſſoient abondamment du poiſſon , & de toutes ſortes d'herbages , de fruits & de legumes , dont la pluſpart des habitans ſe nourriſſoient.

Les gens de guerre vinrent enſuite ſe rejouir avec moy. Et leur ayant donné ordre de m'apporter, le lendemain à mon lever , le nom de tous les Officiers , & la liſte de tout ce qu'il y avoit dans la ville de gens ſous les armes , deſquels je voulois faire la reveuë ; tous les Capitaines me dirent qu'ils manquoient de poudre dans tous leurs poſtes , & n'en avoient point pour les defendre , en cas
que

que les Espagnols en attaquaissent quelqu'un cette nuit. Je leur en fis donner à l'heure même, & commanday à Aniello de Falco, General de l'artillerie, d'en faire delivrer deux milliers à Gennare pour la defense du Tourjon, & faisant soigneusement ferrer le reste de ce que j'en avois apporté, m'en donner un estat au juste, & n'en point distribuer que sur un ordre signé de ma main; le peu que nous en avions m'obligeant à le faire bien menager.

Après avoir congedié les gens de guerre, je fis appeller ceux du Conseil, & leurs complimens m'ayant esté faits sur le même sujet, & y ayant respondu dans le même sens qu'à tous ceux que j'avois reçus, nous nous assimes pour deliberer sur les affaires publiques. Gennare prit sa place auprès de moy, que son inquiétude continuelle faisoit lever incessamment, pour recevoir les avis de quelque butin qu'il y avoit à faire, & ferrer le pillage qu'on luy apportoit. Il s'aperçut que nous en estions incommodez, estant nécessaire de recommencer tousjours les discours qui se tenoient, pour estre de moment en moment interrompus. Il me pria de ne point prendre garde à luy, sa presence estant fort peu nécessaire, se remettant à tout ce que nous refoudrions. L'on commença par le reglement de son autorité, & de la mienne, & il fut conclu que je disposerois souverainement de tout ce qui regarderoit la guerre,

re, & que les Officiers & soldats ne despendroient que de moy seul. Qu'il se mesleroit du gouvernement politique, sans neantmoins pouvoir agir que par l'avis du Conseil, qu'il assembleroit sur toutes sortes d'occurrences, & auquel je presiderois & tiendrois tousjours le premier lieu: & qu'en cas que je fusse absent, l'on m'avertiroit de toutes les deliberations, qui ne s'excuteroient que par mon avis, & par ma participation. Que le pouvoir qu'il avoit dans la ville, n'ayant point esté approuvé du reste du Royaume, ne s'estendrait pas plus loin. Et que toutes les Declarations, Manifestes & Bans, qui seroient envoyez dans toutes les provinces, ne se publicoient, & ne se feroient que sous mon nom.

Ensuite il fut resolu que tous les Officiers & gens de guerre prendroient nouvelle commission de moy, & attendu l'extremité où l'on estoit de vivres, je serois supplié de lever le plus grand corps de troupes qu'il seroit possible, tant de cavalerie que d'infanterie, pour essayer de reprendre les faux-bourgs, dont la pluspart estoient occupez par les ennemis, me rendre maître de la campagne, obliger le pays à se declarer, & ouvrir les passages qui nous estoient coupez, pour avoir la communication avec le reste du Royaume, & principalement avec les provinces, dont la ville avoit accoustumé de tirer sa subsistance. Et comme je leur representay, que ces levées

ne

ne se pouvoient faire sans argent, & m'informay d'où nous tirerions les sommes nécessaires, Gennare fut convié de nous en donner, tous les deniers publics estant espuisez; & sur son refus, je m'offris d'en faire la dépense, tout autant que pourroit fournir le petit fonds que j'avois apporté. Ils me dirent que pour des armes, j'en trouverois quantité dans la ville, envoyant faire la visite chez tous les habitans, dont le moindre en avoit dequoy armer quatre ou cinq personnes. Et sur ce qui m'avoit esté représenté, que ceux qui gardoient les postes, quoy que ce fust avec assez de commodité, puisque c'estoit chacun dans son quartier, lassés de cette fatigue, qu'ils trouvoient insupportable, pour avoir duré trop long-temps, ne vouloyent plus faire de factions, sans estre payez, Nous résolusmes que l'on chercheroit des expédiens pour remedier à cette nécessité, & que ceux qui auroient quelque avis à me donner là-dessus, seroyent escoutez; & que de mon costé, je penserois à quelque moyen, pour éviter le malheur dont nous estions menacez, par le refroidissement de la haine que l'on avoit contre les Espagnols, qui ne s'exprimoit plus que par des paroles, puisque chacun croyoit faire une courvée, de defendre sa liberté, son bien, sa vie & l'honneur de sa famille.

Je fus aussy supplié d'envoyer un Manifeste par tout le Royaume, pour assurer que
je

je n'estois venu dans Naples que pour procurer sa liberté , & en chasser les ennemis, avec l'assurance que je leur apportois, de la puissante protection de la France, qui envoyeroit au premier jour une grande armée navale, avec tous les secours nécessaires, qui pour ne point donner de jalousie, ne débarqueroit de troupes que celles qui luy seroyent demandées; le Roy n'ayant point de dessein d'envahir le Royaume, ny de s'en rendre le maître, mais seulement de le delivrer d'oppression: la France ayant accoustumé d'assister sans interest, tous ceux, qui se voyant tyrannisez, avoyent recours à elle, (ce point estant de la derniere consequence pour oster la defiance que les Espagnols jettoient malicieusement dans tous les esprits, & de la Noblesse, & du Peuple de Naples, qui naturellement sont ennemis de toute domination estrangere) & que l'on ne pouvoit en tirer de preuves plus certaines, que l'ordre que j'avois eû de me venir jetter parmi eux, & m'attacher par un serment si solemnel à leur service, qui me dégageant de toute autre obligation, me lioit aussy estroitement à leurs interests, que si j'estois nay dans leur pays. Ils me dirent de plus, que pour m'autoriser davantage, & faire que la Noblesse qui voudroit se réunir, eust quelqu'un à qui s'adresser, leur vanité les empeschant de se pouvoir soumettre à Genare, par manque de naissance, il falloit que les graces desormais ne fussent données que
par

par moy seul. Quelqu'un des plus mutins de l'assemblée, se rescriant sur le mot de Noblesse, dit qu'il la falloit toute exterminer, que c'estoit elle qui empeschoit les vivres, & qui tenoit la campagne, qui après s'estre en toutes occasions accommodée avec les Espagnols, pour les opprimer, avoit pris les armes, pour achever leur ruine totale, avoit battu leurs troupes deux jours auparavant, & fait porter le deüil à quantité de familles, par là perte de leurs parens, & que le Prince de Montefarchio leur avoit coupé l'eau. Gennare estant revenu prendre sa place sur ce discours, proposa d'aller dans un Convent où il avoit quatre de ses sœurs, leur couper la teste, pour les luy envoyer, ou du moins qu'il falloit pour se venger de luy, leur faire les dernieres violences, & les abandonner au menu peuple. Je representay que ce n'estoit pas le moyen de nous faire rendre l'eau, qu'il nous avoit ostée, mais que je me chargeois de luy faire savoir le peril dont je les avois garanties; que mon autorité ne seroit peutestre par suffisante une autre fois, & qu'il devoit tout apprehender d'un peuple irrité, qu'il ne falloit pas achever de mettre au desesper, & que faisant donner l'allarme dans le Convent, de tout ce que ces pauvres filles avoyent à craindre, elles employeroient tout leur credit auprès de luy, pour obtenir ce que nous demandions, d'où dependoit leur honneur, & leur vie: ce qu'il ne leur refuse-

roit

roit pas , pour peu qu'il eust de tendresse & d'amitié pour elles.

Ce conseil fut approuvé de tout le monde, & fut suivi du succès que j'en avois attendu. Et sur la haine que je leur vis si grande contre la Noblesse , je leur fis connoître que n'estant fondée que sur le mal qu'ils en avoyent reçu , & qu'ils en apprehendoyent , ne parler que de leur perte, de les égorger , & les traiter d'ennemis irreconciliables , c'estoit les engager à faire pis , & les réunir inseparablement avec les Espagnols ; qui sans leurs forces n'estoient pas en estat de nous beaucoup nuire , puisque c'estoient elles , qui tenoyent la campagne , & nous coupoient les vivres , & que si nous pouvions une fois les separer d'interests , & les attacher aux nostres, tout le Royatime se declareroit pour nous. Après quoy il nous seroit aisé, renfermant les Espagnols dans leurs forteresses, de les y affamer , & les obliger à se rendre; & qu'ainsi nous arriverions en peu de temps au but de nos souhaits, estant delivrez de toute domination estrangere , & en estat de former nostre Republique, & la rendre aussy puissante & aussy considérée que celle de Hollande.

Chacun se rendit à mon sentiment, & me conjura de travailler à un si beau dessein , & de mander pour cét effet tous les Cavaliers qui se rencontroient dans la ville, pour les assurer de mes bonnes intentions, & les charger de les faire savoir à tout le reste de la Noblesse.

se. Je ne voulus pas tesmoigner la joye que je ressentois , d'avoir gagné un point si important pour le salut public, & pour le mien particulier, de peur de me rendre suspect au Peuple, qui s'attachant tousjours au plus méchant party , ne veut que ce qui luy est de plus prejudiciable ; & dissimulant ma satisfaction, je repliquay que connoissant la naturelle vanité des principaux de leur Noblesse, ils feroient trop fiers de se voir recherchez, feroient trop les necessaires, & s'imagineroient que l'on ne pouvoit se maintenir sans eux , ce qui leur feroit exiger de nous des conditions insupportables : Mais que si l'on le jugeoit à propos, je leur ferois connoistre, que sans moy, leurs biens, leurs familles & leurs personnes estoient en un danger continuël, dont je ferois tous mes efforts pour les preserver. Que s'ils vouloient se rejoindre à nous , je les assurois qu'ils trouveroient dans nostre Republique un rang digne de leur naissance. Que l'intérest de la Patrie les obligeoit à concourir avec nous, à chasser nos ennemis communs. Qu'ils portoient des fers aussy bien que le Peuple , qu'il falloit briser. Et que quand ils prendroient cette bonne resolution, ils me trouveroient tousjours les bras ouverts pour les recevoir, & sacrifier ma vie pour leurs interêts, que l'honneur, la raison, & l'amour de la Patrie devoient rendre inseparables de ceux du Peuple.

L'on remit à ma discretion la conduite de
cette

cette importante affaire, & le Conseil se levant chacun se retira, & après avoir mal & legerement soupé, j'allay faire une depeſche, pour rendre compte à la Cour, & à Meſſieurs les Miniſtres de Rome, de mon arrivée dans Naples, & de tout ce qui s'y eſtoit paſſé depuis; & ayant fait armer la meſme felouque qui m'avoit apporté, je fis ſortir du port à la faveur de la nuit un Valet de chambre nommé Bourdeaux, le ſeul de tous mes gens, qui avoit paſſé la mer avec moy, afin de ſuppléer au défaut de mes lettres, & de rendre un compte exact de toutes les choſes dont il avoit eſté le teſmoin.

Monſieur de Fontenay eſtoit ſi fort preoccupé du recit fabuleux, qu'on luy avoit fait des forces du Peuple de Naples, que s'imaginant qu'il ne manquoit ny de vivres, ny de munitions, ny d'argent, ny de troupes, mais ſeulement d'un Chef, qui ſ'autoriſant, & remédiant à la conſuſion, puſt après avoir eſtabli quelque ordre, ſe ſervir utilement de tous les avantages, il m'avoit chargé de prendre cinq ou ſix mil hommes de pied, & deux mil chevaux, pour ouvrir le paſſage, & rendre libre la communication de Naples à Rome, afin d'entretenir un commerce plus eſtroit avec luy. Je crus donc qu'il falloit, en luy faiſant connoiſtre l'eſtat veritable des choſes, luy faire voir l'impoſſibilité, où je me rencontrois, d'exécuter un ſi grand deſſein, & meſme que jé me voyois ſur le point de me
per-

perdre, si je n'estois puissamment, & promptement secouru. Ce qui m'obligea de luy escrire plus amplement toutes mes necessitez, afin qu'en estant persuadé, il fust le sollicitateur de toutes les choses qui m'estoient necessaires. Mais soit qu'il deferaist davantage aux discours chimeriques de quelques Napolitains, ou qu'il eust quelque mauvaise intention contre moy, dont la raison m'estoit inconnüe, ou que par un desir de se faire valoir, & de faire croire que dans Rome il estoit mieux informé que je ne l'estois sur les lieux, de ce qui s'y passoit; ou que se flattant de quelques intelligences & negociations secrettes avec des personnes, qui apostées des Espagnols, sans qu'il s'en apperçût, luy decroient ma conduite, & luy donnoient ombre du credit que je m'acquerois tous les jours, s'imaginant que tout autre que moy eust pû faire ce que je faisois, & peut-estre davantage, & que mon autorité venoit moins de mon adresse & de mes soins, que de la haine irreconciliable des Napolitains contre les Espagnols, sur laquelle, quoy que sur un fondement faux, il establissoit de grandes esperances, pour se rendre necessaire. Il commença de se plaindre de moy, comme si pour éviter la dependance, & les ordres que je pourrois recevoir plus frequens, je ne voulois pas establisir, en rendant le chemin libre, entre nous un commerce plus aisé. Et sans vouloir m'excuser sur la difficulté que la mer,

dans

dans une saison si fascheuse, apportoit à la navigation, & l'embarras qu'une armée navale composée de tant de vaisseaux, galeres & petits bastimens à rame, donnoit au passage des felouques, que je leur faisois tenter quelquefois dix jours de suite inutilement ; il m'accusa de ne point donner de mes nouvelles, quoy que je n'en perdisse aucune occasion, hormis dans les momens qui estoient les seuls dont l'on pouvoit profiter, & dont quelque entreprise de guerre, & parfois mon absence de la ville, m'empeschoient de me servir. Il retint toutes les depeschés que j'escrivis à la Cour, qui luy estoient adressées, tous les ordres & toutes les lettres que l'on m'en envoyoit, sans que j'en pusse recevoir d'autres en cinq mois, que celles qui m'ont esté apportées par quelques-uns de mes domestiques. Il donna des informations à mon desavantage, dont je m'apperçus à l'arrivée de l'armée navale, par la jalousie que l'on en prit, & les soins que l'on apporta pour m'oster tout le credit, & m'empescher d'executer, comme j'aurois fait sans peine, des actions si glorieuses, & si avantageuses à la Couronne ; s'efforçant de me décrier comme une personne chimerique, qui se laissant emporter aveuglement à son ambition, ne travailloit que pour son establissement particulier, s'imaginant se pouvoir maintenir de ses propres forces, & n'avoir plus de besoin de protection

tection ny de secours. Il tascha de persuader les mesmes choses dans Naples, aux personnes les plus factieuses, afin de m'y rendre odieux; prit des mesures avec Gennare, & enfin travailla à ma perte par toutes sortes de moyens, comme si j'eusse esté le plus grand ennemy de la France.

Ces intrigues me furent bien-tost connues; car la plûs part des courriers qu'il envoya, estant soldats de la garnison de Piombin, & comme François, ayans plus d'amitié pour ma personne, que pour la sienne, prirent party dans les troupes que je levois, & m'apportant leurs paquets, ne les rendoient qu'après que je les avois ouverts, & refermez. J'avois d'ailleurs pris soin de gagner toutes les personnes qui approchoient Gennare (jusques à sa femme mesme, qui m'assista de temps en temps de quelque peu de son argent, & dont j'aurois tiré des sommes considerables, s'il ne se fust apperçu qu'on luy en prenoit, sans pouvoir juger qui c'estoit. Et comme il ne savoit pas lire, & qu'il falloit de nécessité qu'il se fîast à quelqu'un, ceux qui voyoient ses lettres, venoient aussy-tost m'en rendre compte, & par les lumieres que j'en tirois, il m'estoit aisé de prendre mes resolutions.

Quoy que cette journée eust esté fort fatigante pour tout autre, elle fut & agreable, & satisfaisante pour moy, l'ayant utilement employée, & avancé en si peu de temps des

choses que j'aurois raisonnablement cru devoir estre l'ouvrage de plusieurs jours. Aussi sans m'arrester au souper, qui ne le meritoit pas, je m'allay mettre au liét, tant pour me reposer, en ayant quelque besoin, que pour rêver à mon aise, à tout ce que j'avois fait, & à ce qui me restoit à faire le lendemain; & sans l'importune compagnie que malgré moy j'estois forcé d'y souffrir, j'y eusse trouvé assez de douceur. Je fis ressouvenir Gen-nare de la parole, qu'il m'avoit donnée de tirer de prison Louigi del Ferro; ce qu'il m'assura d'exécuter le lendemain matin. Après quoy luy donnant le bon soir, je feignis d'estre fort assoupy, pour esviter un entretien aussi peu plaisant & raisonnable que le sien.

Le lendemain Lundy dix-huitiesme de Novembre, je me levay de fort bonne heure, & me rendis dans les Carmes, pour entretenir plus à mon aise les gens de guerre, à qui j'avois donné ce rendez-vous. Ils m'informerent de la quantité, & de l'importance des postes(oultre les trois chasteaux) que les Espagnols tenoient dans la ville, du nombre de Regimens qu'ils avoient, tant de leur nation, qu'Italiens & Allemans; de celuy de leur cavalerie: de la distribution qu'ils en avoient faite: du nom de leurs Maistres de Camp: de leurs Officiers generaux: de la maniere de leurs gardes: des Officiers particuliers qui commandoient à chaque endroit:

& generally de toutes les choses qu'il m'estoit important de savoir. Ensuite ils me dirent, que nous ne pouvions pas faire estat de plus de trois mil cinq cens hommes de pied de faction, & d'environ deux cens, ou deux cens cinquante chevaux; le reste ayant esté defait au combat qu'ils avoient perdu contre le Corps de la Noblesse, le jour mesme de mon arrivée, & qu'en une necessité pressante, je pouvois compter sur tout autant de gens que je voudrois, tout le Peuple estant armé, & propre á combattre dans un cas impreveu, pourveu que l'occasion ne durast pas. Ils me donnerent le nom des Maistres de Camp, Sergens Majors, & Capitaines, qui estoient occupez à la garde des quartiers, ou à celle de quelque poste avancé; & comme ils devoient prendre de nouvelles commissions de moy, il n'y en eut point de paresseux à m'apporter son memoire. Je voulus aussy savoir les personnes les plus propres, les plus intelligentes, & les plus accreditées, pour les employer dans les levées que j'avois à faire. Et pour ne pas perdre la matinée, que j'avois destinée à faire la revue de tous les gens de guerre, & de toutes les ruës que nous avions retranchées contre les ennemis, pour remedier aux defauts que j'y reconnoistrois, & nous mettre en plus grande seureté: j'allay entendre la Messe, & si-tost qu'elle fut achevée, me preparant à monter à cheval, j'appris que le Conseil estoit assemblé chez Gen-

nare. Ce qui estant contraire à la resolution qui avoit esté prise, que je presiderois tous-jours à ceux qui se tiendroient, tant que je serois dans la ville, j'y courus aussy-tost pour m'esclaircir de la raison de ce changement, & sceus que c'estoit le Sieur de Cerisantes, qui en avoit fait instance, pour rendre compte (disoit-il) de quelque commission, dont Monsieur le Marquis de Fontenay l'avoit chargé, & presenter des lettres de creance. Après les offres qu'il fit au Conseil de la protection & des secours du Roy, il se mit à blâmer ma paresse, de n'avoir pas encore rien tenté pour ouvrir un passage à faire venir des vivres, & dit, que s'il avoit esté à ma place, il en auroit desja fait entrer en abondance. Il parla des emplois qu'il avoit eus; & comme il ne manquoit pas d'esprit, ny d'eloquence, il s'en falut peu qu'il ne persuadast ceux qui l'escoutoient, qu'il estoit aussy grand Capitaine que les Marquis de Spinola & Princes d'Orange, & conclut en soute-nant effrontement qu'il estoit Ambassadeur de France, & que comme tel il en avoit le secret & la confiance, & estoit chargé seul de tous ses ordres; pretendait par cet artifice avoir la Charge de Maistre de Camp general, (& me necessiter à ne luy pas refuser, ayant Gennare, le Conseil, & tout le Peuple pour luy) qu'il croyoit bien ne pouvoir obtenir de moy, qui le connoissois de trop peu de naissance, de merite & d'experience,

ce,

ce , pour luy donner un poste que je preten-
 dois reserver pour leurrer & attirer à moy
 quelqu'un des plus grands Seigneurs du Ro-
 yaume , qui eust porté les armes , & dont le
 rang & la capacité püst m'estre utile , &
 m'accréditer davantage. C'estoit le fils d'un
 Ministre de Saumur, fort savant , & princi-
 palement dans les belles lettres. Le Marquis
 de Fors , dont il avoit esté Precepteur , le fit
 Lieutenant de la Maistre de Camp de Navar-
 re , quand il en eust achepté le Regiment : il
 se desfit de cette charge après sa mort. C'es-
 toit un homme de cœur , mais d'une vanité
 chimerique. Un embarras qu'il avoit eû as-
 sez mal-à-propos au commencement de la
 Regence , avec feu Monsieur de Candale ,
 l'obligea à quitter le Royaume. Il se retira
 en Suede , où la Reyne Christine , faisant
 cas des gens d'esprit , eut quelque bonté pour
 luy , à cause des beaux vers Latins qu'il fai-
 soit , en quoy peu de gens de ce siecle l'esga-
 loient. Et ayant obtenu d'elle la commission
 d'un Regiment, qu'il ne mit jamais sur pied ,
 il revint en France avec le titre de Colonel ,
 & de son Agent : mais ayant appris le peu de
 cas qu'on en faisoit , & qu'elle en estoit en
 quelque façon descritee , elle le congedia. Il
 prit aussy-tost le chemin de Rome , & vou-
 lant persuader, que sa disgrâce ne venoit que
 du dessein qu'on avoit reconnu en luy de
 changer de Religion ; il demanda une pen-
 sion au Pape , ayant abjuré l'herésie , & luy

presentant tous les jours , aussy-bien qu'aux principaux , & plus habiles du College des Cardinaux , de belles compositions Latines , il se mit en estat de pouvoir pretendre quelque grace. Il voyoit assez souvent Monsieur de Fontenay , & me faisoit sa cour regulierement , afin que nous luy rendissions de bons offices. Il estoit dans cette occupation quand je fus obligé de passer à Naples ; & comme je demanday quelqu'un à Monsieur l'Ambassadeur , pour tenir les chiffres auprès de moy , n'ayant point pour lors de Secretaire François , il me chargea de cét homme , faute d'en avoir d'autres à la main qui fussent propres pour cét employ. La facilité qu'il avoit veuë aux Ministres du Roy , de traiter Louïgi del Ferro d'Ambassadeur , luy persuada , que le meritant davantage , l'on ne luy pourroit pas refuser cette qualité , principalement si l'on connoissoit qu'il se fust acquis du credit , afin de maintenir quelque intrigue cachée , & travailler à me destruire , ce qu'il avoit peut-estre reconnu que l'on desiroit. Je savois mesme , que par les chemins il s'estoit eschappé de dire au Sieur d'Orillac , l'un de mes Gentils-hommes , qui craignant avec raison , que je n'eusse esté fait prisonnier , ne sachant point de mes nouvelles , que quand ce malheur seroit arrivé , le service du Roy en souffriroit peu , puisqu'il estoit capable de souterenir tout seul le faix des affaires de Naples , quelques embarrassées qu'el-

qu'elles fussent, jusques à l'arrivée de l'armée navale.

Ce discours tenu à un de mes domestiques, fait assez voir le jugement du personnage. Il fut fort surpris quand il me vid arriver dans l'Assemblée : où tesmoignant trouver fort mauvais que l'on deliberaist de quelque affaire à mon insceu, l'on me fit de grandes excuses, sur ce qu'on n'avoit pû se defendre de recevoir des lettres du Roy, & d'escouter ce que son Ambassadeur avoit à dire au Conseil. Je gourmanday fort Cerisantes, d'avoir osé prendre ce titre, & le menaçay de le chastier severement, s'il faisoit de sa vie une effronterie pareille, qui alloit contre l'honneur de la Couronne, tournant en ridicule, à la veüe de toute l'Europe, un caractere, qui faisoit représenter aux particuliers la personne des Roys.

Il se retira avec beaucoup de confusion : mais ayant infatué toute l'Assemblée par ses beaux discours, je fus prié d'une commune voix de le choisir pour Maistre de Camp general. Je le refusay, quelque instance que l'on m'en pust faire, comme trop prejudiciable à ma reputation, dans tous les lieux où il estoit connu, qu'il m'estoit aussy important qu'au Peuple, de me menager, sans faire de pareilles démarches, qui donneroient trop d'avantage à nos ennemis, & trop de sujets de faire des railleries de nous.

Je montay incontinant à cheval, & fus

faire la revue, que ce cas fortuit m'avoit fait différer, dont je ne revins pas fort satisfait, ne trouvant, comme j'ay desja dit, que trois mil cinq cens hommes de pied, ou environ, sous les armes, & quelque deux cens cinquante chevaux, dont la plupart des Officiers n'avoient jamais vû de guerre, que celle qui estoit allumée dans leur ville, depuis les premieres revolutions; où la confusion, & le desordre estoient si grands, qu'il y avoit plus de lieu d'oublier que d'apprendre le métier. Je visitay aussy tous les postes que l'on y avoit fortifiez & retranchez; & quoy que naturellement j'aye assez de memoire pour rapporter ce que j'ay vû, il me seroit tout-à-fait impossible d'en faire le récit, puisque je trouvay le tout si surprenant, si irregulier & si nouveau, que j'avouë avec verité, que je n'y pus rien comprendre. Il y avoit des coupures à la teste de toutes les ruës, qui aboutissoient aux lieux où les ennemis s'estoient logez; les retranchemens estoient en quelques endroits de fascines & de barriques, assez bien terracez, flanquez seulement par les maisons, dont quelquefois les Espagnols tenoient les caves & les greniers, & le Peuple les autres estages. En d'autres endroits la chose estoit differente; il y avoit des gens postez derriere les cheminées, & où les ruës estoient estroites, elles estoient traversées de quelques planches, qui donnoient communication d'une maison à l'autre, par-dessus les toits:

toits : de sorte que les goustieres servoient le plus souvent de champ de bataille. Il y avoit seulement la Douanne, la Porte d'Albe, & deux ou trois autres postes en assez bon estat, le hazard ayant voulu qu'il s'y rencontraist quelque Officier, qui avoit porté les armes en Flandres, à Milan, ou en Catalogne.

Mais quand je pense à ce que je vis ce matin là, j'admire encore comment la ville a pû se defendre contre les Espangols, & suis persuadé, que s'ils ne l'avoient pas reduite, avant mon arrivée, c'estoit ou par incapacité de la plupart de leurs Chefs, qui obtiennent leurs Charges auprès des Vicc-Roys, sans avoir rien vû, & que l'on avance en fort peu de temps, reformant quantité de personnes, pour avoir le pretexte de leur donner des soldes, jusques au point que du temps du Duc de Medina de las Torres, une seule compagnie d'infanterie a eu successivement en un seul jour sept Capitaines, ou par l'irresolution de leurs conseils, ou par l'apprehension qu'ils avoient d'estre accablez par la grande multitude du Peuple, ou bien que manquant de vivres, ils ne voulussent rien entreprendre, jusques à tant que le Printemps donnaist la facilité & la seureté de la navigation, pour en avoir en abondance, de peur d'estre chargez de la nourriture de trop de gens, & consommer par-là le peu qui leur en restoit pour la conservation de leurs chasteaux. Enfin ayant trouvé le Peuple en defense, il

m'importe fort peu par quelle de ces raisons, j'ajoustay à toutes ces bizarres fortifications, tout ce que je pûs m'imaginer, & les mis en estat de n'estre pas surprises, à moins que ce ne fust par une trahison.

Je commençay ma levée par une compagnie de trois cens Chasseurs, qui estant les meilleurs tireurs du monde, je postay sur tous les toits, à toutes les lucarnes, & derriere les cheminées, & principalement dans le clocher du Convent des Filles de Saint Sebastien, qui voyant par revers la porte du Saint Esprit, le plus important de tous les quartiers des ennemis, & gardé par les Espagnols, assommoient tous les Officiers qui alloient & venoient pour porter quelques ordres, & j'en allois tous les jours à mes heures inutiles en prendre le divertissement, où je demeurois jusques à ce que le canon du chasteau Saint Elme m'en chassast. Et une fois mesme Dom Juan d'Austriche & le Comte d'Ognate s'y faisant porter en chaise, leurs porteurs furent tuez, & eux contraints de doubler le pas, pour se sauver à pied. Ces gens adroits leur firent un dommage incroyable, ayant en cinq mois de temps, fait tomber plus de trois mil de leurs Officiers.

Je deslivray des commissions pour cinq Regimens, que je donnay au Sieur Perez, qui avoit porté les armes à Milan & en Catalogne, & qui avoit esté à la defense de la Douïanne, qu'il avoit conservée jusques-là,

avec

avec beaucoup de reputation, & que j'ay encore maintenant auprès de moy ; au Sieur Castaldo, au Sieur Antonio de Calco, qui avoit esté Lieutenant de Maistre de Camp general dans le service d'Espagne ; au Sieur Jüan Dominico, vieux soldat ; & à Pepe Palombe, pour commander mon Regiment. J'en fis aussy un de Dragons, dont il n'y eut que deux Compagnies de mises sur pied, que je donnay à commander à Marco Pisano. Je levay cent Gardes, & trois Compagnies de cavalerie ; le tout à mes dépens : & chargeai Onofrio Pisacany, Carlo Longobardo, & Cicio Batimiello, personnes de confiance, d'aller dans toutes les maisons faire la visite des armes qui s'y rencontreroient, pour m'en venir rendre compte dans le Marché sur les trois heures, où je les devois attendre. Et m'ayant esté rapporté, qu'il y avoit une esmeute vers la Vicairie, je m'y rendis aussy tost, & trouvay Louigi del Ferro, qui suivy de quelques enfans, & de canaille qu'il avoit attroupée, avoit fait porter des eschelles, & avec des ciseaux de tailleurs de pierre, rompoit les armes de l'Empereur Charles-Quint, qui estoient sur la porte ; sa memoire estant en extreme veneration parmy le Peuple, il se souleva : pour l'appaiser, je le fis prendre & conduire dans un cul de basse fosse, les fers aux pieds & aux mains, ce qui arresta la sedition. Je commanday à mesme temps qu'elles fussent refaites, & defen-

dis à peine de la vie, de faire de semblables insolences, comme aussi de traîner le portrait du Roy d'Espagne par les rues, & le percer de coups de couteaux; pourquoy je cassay le Regiment des Lazares, n'en reservant que la compagnie de Pione, qui les commandoit, qui se rendoit plus obeïssant à mes ordres que tous les autres, & qui estoit celuy qui avoit accompagné Mazanielle dans la premiere revolte, & mesme outragé & pris par la moustache le Duc d'Arcos; & fis donner le fouët par les carrefours à deux de ces fripons, que je rencontray deschirant à coups de croc, le portrait du Roy Catholique, croyant que, quelque guerre que l'on ait, l'on ne doit jamais perdre le respect aux personnes sacrées.

Je say que l'on m'a voulu rendre de mauvais offices à la Cour de cette conduite, qui ne peut estre desapprouvée par tous les gens d'honneur; pour avoir fait remettre les armes d'Espagne, & laisser par-là des marques de l'autorité des Espagnols, qui, quelque haine qu'ils ayent pour nostre nation, n'ont point fait abattre ce qui conserve aux principaux endroits de la ville la memoire de la domination Françoisé.

Je revins dîner chez Gennare, & m'en allai dans le Marché aussi-tost après, pour y recevoir des nouvelles de ce qui j'avois ordonné: où il m'arriva une aventure assez remarquable, & qui servit à me faire craindre

& m'autoriser davantage. Les personnes à qui j'en avois donné la commission, m'apportèrent un estat des armes qu'ils avoient trouvées. Un Boucher, nommé Miquel de Santis, homme seditieux & insolent, accompagné de vingt-cinq ou trente personnes de mesme trempe, qu'il avoit ordinairement à sa suite, me vint faire effrontement des plaintes de ce qu'on luy avoit perdu le respect, d'avoir fait la visite chez luy, comme chez les autres habitans. Je respondis que c'estoit par mes ordres, & que je ne savois par quelle raison il pretendoit s'en'exempter, & quel respect luy pouvoit estre dû. Il me repliqua qu'il estoit Maistre de Camp general. Je voulus savoir depuis quand il exerçoit cette charge, qui l'en avoit pourvû, & s'il avoit jamais porté les armes. Il m'avoia que non, & qu'il n'avoit nulle experience, mais qu'il avoit pris de luy-mesme cette charge; qu'il ne recevoit de commission de personne, & que c'estoit la moindre recompense, que les services importans qu'il avoit rendus au Peuple pouvoient meriter, pour avoir chassé la Noblesse de la ville, dont il s'estoit déclaré le persecuteur & l'ennemi. Je luy defendis d'en prendre desormais la qualité, que je reservois pour des personnes plus considerables, se devant contenter de commander en son quartier. Sur quoi m'ayant parlé avec trop peu de respect & trop d'arrogance, je le menaçai, que s'il ne changeoit de conduite je
le

le ferois à l'heure mesme attacher à la potence, qui estoit plantée dans le Marché. S'estant retiré dans sa troupe, où il se croyoit en secreté, il se mit à murmurer contre moy; disant qu'il n'y avoit que deux jours que j'estois dans Naples, & que j'y voulois déjà faire le Maistre, & se vantant d'avoir coupé la teste à Dom Pepe Caraffe, frere du Duc de Matalonne, & fait traîner son corps par les ruës, qu'il me feroit le mesme traitement si je le fâchois. J'estois monté sur un cheval d'Espagne noir, fort vigoureux, que je poussai droit à luy, & luy fis passer sur le corps au milieu de ses gens; jugeant qu'une personne qui le marchandoit si peu, ne manqueroit pas de le faire pendre, saisi de frayeur, en se relevant, il se mit à deux genoux, & me demanda la vie, me protestant à l'avenir d'avoir pour moy toute sorte de soumission & de deference. Je luy fis grace, en l'assurant que s'il avoit jamais de temerité pareille, je le ferois chastier si severement, qu'il serviroit d'exemple. Tous ceux qui furent presens à cette action demeurerent surpris de mon procedé, & de ce que je n'avois pas apprehendé de me commettre au peril qui m'en pouvoit arriver. Sur quoi je dis en souïrant, que naturellement je ne craignois point la canaille, & que quand Dieu formoit une personne de ma condition, il luy imprimoit je ne sai quoy entre les deux yeux, qu'elle n'osoit regarder sans trembler.

Ensuite il vint un Apotiquaire me de-
man-

mander justice , de ce que les soldats qu'il avoit commandez jusques-là, lassés de luy obeïr, avoyent de leur autorité particuliere, fait choix d'un autre Capitaine. Je leur en fis une grande reprimande , & leur commandai de luy obeïr , comme ils avoyent fait par le passé ; & sur quelques plaintes qu'ils me firent de sa mauvaise conduite , il me dit imprudemment qu'ils en avoyent menti. La colere me prit , & voyant que si je souffrois de pareilles choses , je serois tous les jours exposé à me voir perdre le respect ; je luy déchargeai sur la teste un coup de canne , dont je l'estendis a mes pieds, qu'il me vint baiser , reconnoissant sa faute ; & apprehendant quelque chose de pis , il se crut bien-heureux d'en estre quitte à si bon marché , & fort redevable à ma moderation. Il m'a tousjours bien & fidelement servi depuis , & ses soldats luy ont obeï sans avoir jamais eû de demeslé avec luy, ce qui me parut assez extraordinaire.

Et comme l'affaire la plus pressante que j'avois alors , estoit de pourvoir à la subsistance de ceux qui gardoyent tous nos postes , qui ne vouloyent plus , sans payement , en avoir la fatigue ; après avoir révé à cent moyens , je m'arrestai à un, que je crus & le plus prompt & le plus assuré ; qui fut d'ordonner au Maître de la monnoye & à tous les Officiers , de me faire apporter chez Gennare un fourneau, pour esprouver s'ils la faisoient au titre qu'ils estoient obligez par leur Bail, que je me fis
repre-

représenter. Toutes choses étant prestes pour cet effet , sur l'avis qu'ils m'attendoient , je m'y en allai , & ayant reconnu l'abus que ces sortes de gens ne manquent jamais de commettre , je les menaçai de les faire prendre, comme faux monnoyeurs. Ce qu'apprehendant avec raison , après m'estre long-temps tenu inflexible aux prières de tous ceux qui me parloyent pour eux, je leur fis valoir pour grande grace de leur pardonner , & ne les point châtier que par la suspension de leurs gages , & de leurs droits , au profit du public, pour autant de temps qu'il me plairoit. Par la supputation qui se fit de la fabrique , l'on trouva , qu'attendu la quantité de vaisselle d'argent , qui avoit esté pillée depuis le temps du soulèvement de Mazanielle , que les propriétaires faisoient convertir en monnoye , l'on pouvoit faire estat tous les jours , l'un portant l'autre , de la somme de cinq cens escus. J'affectai ce fonds pour le payement des troupes que j'avois dans la ville , lequel se trouva non seulement suffisant , mais servit mesme à celles que depuis ce jour , jusqu'à celui de ma prison , j'ai tousjours tenuës en campagne , avec le succès qu'on apprendra ensuite.

Ne voulant pas demeurer plus long-temps inutile , sans faire quelque action de bruit, & qui me donnast de la reputation , je fis extraordinairement prendre les armes , jusques à deux mil hommes de pied , commandez des
meil-

meilleurs gens de tous les quartiers, afin de me servir de l'avis, que j'avois reçu de la negligence que les ennemis apportoyent à la garde de deux postes considerables, nommez les Mortelles & Saint Carle. Ils s'y croyoient fort assurez, pour estre couverts du Chasteau Saint Elme, estant entre cette forteresse & celle du Chasteau-neuf; & le passage pour cette attaque, nous ayant esté jusques-là interdit. Lantignane & le Vomero, qui sont comme deux faux-bourgs de la ville, ayant jusques à ce jour tenu pour eux: mais m'ayant envoyé assurer qu'ils se declareroient pour moy, & prendroyent les armes au moindre de mes ordres, je les envoyai par escrit au Sergent Major de la Cave, qui commandoit un Corps de six cens hommes tirez de cette ville-là, dont les habitans sont de tout temps en reputation d'estre les meilleurs & les plus hardis soldats de tout le Royaume. Je ne voulus point aller de ce costé, là, pour ne donner aucun soupçon de mon dessein, & empescher que les ennemis n'en pussent estre avertis par leurs espions. Je me tins donc la nuit, après souper, dans la Marché, à la teste de mes deux mil hommes, prest à marcher quand il en seroit temps. Je fis faire deux attaques aux ennemis, l'une du costé de la Doüanne, & l'autre du Convent des Religieuses de Sainte Claire, pour les occuper, & divertir leurs forces, se persuadant que je me tenois en estat de renforcer de gens, l'une des deux, où je ver-

rois

rois plus de facilité, & d'apparence de réussir. Les Cavayoles cependant s'estoyent rendus proche Saint Carle, pour donner aussy-tost que je ferois le signal, qui devoit estre de trois fuzées. Cinq cens Mousquetaires du Vomero, & de Lantignane les devoient soustenir, & je devois en mesme temps m'y rendre, à la teste de mes deux mil hommes, afin de chasser les Espagnols de tout ce qu'ils tenoyent dans la ville, à la reserve des Chasteaux. Ces deux postes forcez me les faisant prendre par derriere dans tous leurs quartiers, dont je pouvois facilement venir à bout, veu l'incapacité de la pluspart de leurs Chefs, l'estonnement & la confusion qui se rencontroit parmi eux d'une telle surprise. Cent hommes devoient attaquer les premiers, & soustenus de pareil nombre, devoient avancer plus avant, aussy-tost le retranchement qu'ils auroient emporté, auroit esté garni, & en estat de les assurer de ne pouvoir estre coupez. La mesme chose se devoit pratiquer ensuite de poste en poste: & par ce moyen, sans hazarder gueres de monde, j'aurois réussi dans cette belle entreprise. Le signal se devoit faire sur les quatre heures du matin, & comme j'en attendois le temps avec impatience, celle de mes gens fut si grande, qu'ils commencerent l'attaque deux heures devant, sans donner temps à ceux qui les devoient soustenir d'estre arrivez, ny à moy, celuy de pouvoir leur porter du secours. Le

grand

grand feu que j'entendis m'avertit aussy-tost de leur precipitation. Je ne perdis point de temps de me mettre en marche, & à peine avois-je fait un quart d'heure de chemin, quand j'appris par un Officier qu'on m'avoit depesché à toute bride, que Saint Carle avoit esté forcé, avec la perte ou la prison de trente-cinq Officiers reformez qui le gardoient. L'esperance que ce bon succès me donnoit, me causa bien de la joye, qui fut bien modérée un quart-d'heure après, quand je fûs que mes gens, transportez de trop de chaleur, pour la facilité qu'ils avoient rencontrée, avoient esté plus avant sans regarder s'ils estoient soustenus, pris les Morteles, & quelques autres postes fortifiez, & poussé jusques à la Gardiole, & à la Chapelle de Sainte Anne, qui sont proche du Palais du Vice-Roy, qui en fut tellement espouvanté, qu'il l'abandonna, & se retira en diligence dans le Chasteau-neuf. De-sorte que si mes ordres eussent esté suivis, & que j'eusse pû arriver à temps, les Espagnols se pouvoient dire chassés de Naples, n'ayant par hazard en ce temps-là que pour vingt-quatre heures de vivres dans les Chasteaux, dont je leur coupois la communication. Mes gens se laissant éblouir à leur bonne fortune, s'abandonnerent au pillage, & entrèrent dans les maisons. Ce que le Regiment de Naples ayant reconnu, & estant revenu de son desordre, s'en vint sans resistance reprendre les postes que nous avions

gagnez,

gagnez , & qui se trouverent abandonnez ; & de trois cens hommes qui furent coupez, ils en tuerent quelques-uns , en firent executer sept ou huit , & le reste leur fut une fort grande recruë pour l'armement de leurs galeres.

Cët accident me toucha sensiblement, & me fit regretter de n'avoir pas un Corps de troupes réglées , qui ne n'auroient pas exposé à ce deplaisir, ayant plus d'obeïssance , & connoissant qu'on ne doit jamais s'avancer , sans estre assuré de sa retraitte. Estant piqué au vif de cette disgrâce , je me résolus de ne me point retirer, que je n'eusse entrepris quelque autre chose ; & pour cët effet ayant mis les troupes, que j'avois avec moy, en bataille dans la place qui est devant le Palais du Cardinal Filomarini , j'en fis deux detachemens ; l'un pour attaquer un retranchement, qui avoit esté porté par les ennemis jusques à la teste de la ruë qui aboutit à l'Eglise de Sainte Marie la Nove , où ils avoient logé un de leurs plus considérables Corps d'infanterie; l'autre, pour tascher de s'élargir vers le fonds du Cedrangulo, où ils avoient gagné tant de terrain, qu'ils nous pouvoient aisement prendre par derriere , en deux ou trois lieux des plus importants , où nous nous estions postez. Ces deux attaques me reüssirent , & les rafraichissant continuellement, je fus assez heureux pour regagner sur eux , en un quart-d'heure , dans ce dernier endroit tout ce qu'ils

qu'ils avoient pris sur le Peuple en six semaines. Le combat fut plus opiniâtré vers Sainte Marie la Nove ; mes gens y furent repoussez par deux fois , & voyant qu'ils relaschoyent de la vigueur qu'ils avoient fait paroistre d'abord , je fus contraint de leur montrer l'exemple , & suivy de quelques uns de mes domestiques , & de personnes particulieres , je chargeay si rudement les ennemis, l'espée à la main , que je les pouffay jusques dans le Convent , & perçant de maisons en maisons, je regagnay toute une ruë , & portay un retranchement jusques à dix pas , quoy qu'ils eussent cinq cens hommes dedans. Je donnay l'ordre à Cerifantes de s'y loger seurement, à quoy il se porta aussy bravement qu'il avoit fait à l'attaque , & le mit si bien en defense , que je l'ay tousjours conservé depuis. Je m'en allay de mesme temps faire ouvrir des canonieres à droit. & à gauche des logis voisins , pour les flanquer , & y loger des mousquetaires ; & à peine avois-je fait ouvrir une muraille , que voulant par curiosité voir la contenance des ennemis, j'y reçus une mousquetade au dessous de l'œil gauche, qui ne fit que m'effleurer la peau , & brûler un peu de mes cheveux. Ce coup fut si favorable, qu'il ne servit qu'à m'accréditer parmy le Peuple , & à luy donner plus de tendresse pour moy, puisqu'il n'y eut personne dans la ville, ny homme ny femme , qui n'en voulût venir voir la marque, que j'en portay huit

ou

ou neuf jours, me donnant mil bénédictions, & me conjurant de me ménager davantage, puisqu'ils perdroient tout en me perdant, & n'espéroient après Dieu que de moy seul, leur repos & leur liberté.

Cette petite action, que je n'avois pas mal conduite, fit oublier le mauvais succès que nous avions eû le matin, & voyant que mes levées commençoient à s'avancer, je me résolus à quelques jours de là de me mettre en campagne, pour faire entrer des vivres dans la ville, que la nécessité commençoit à faire murmurer. Tous les bourgs & terres auprès de la ville, sur le bruit que j'y commandois, ayant pris les armes pour moy, ce qui fut suivi de la déclaration du plat pays de tout le Royaume, hors des places où il y avoit garnison, qui prenant cœur sur la réputation de ma personne, & l'autorité de mon nom, dès qu'ils furent mon arrivée, & qu'ils eurent vû les Manifestes que j'avois eû le soin de faire tenir par tout. J'envoyay Jacomo Rousse pour assembler mil mousquetaires, & se rendre auprès de moy dès que je le manderois, en qualité de Maître de Camp des soldats que l'on tireroit des villages voisins, & employant huit ou dix jours pour tout ce qui m'estoit nécessaire, pour me mettre en campagne.

Je fis cependant publier une défense à peine de la vie, de ne plus saccager aucune maison bourgeoise, sous prétexte de visiter s'il
n'y

n'y avoit point d'armes cachées, ou de meubles & d'argnet. Une autre pareillement, que tous ceux qui auroient quelque ávis à me donner, de trahisons ou d'entreprises secrettes, eussent à s'adresser à moy, sur l'assurance d'estre bien recompensez de leurs accusations, en cas qu'ils les pussent justifier; mais au contraire d'estre punis irremissiblement du mesme supplice que meriteroient les crimes, dont ils se feroient les denonciateurs, en cas qu'ils ne les pussent prouver. Cét ordre estoit absolument necessaire, puisqu'auparavant que j'eusse pris l'autorité, un fripon estoit capable de faire mourir le plus honneste homme, Gennare, sans rien esclaircir davantage, faisant couper la teste, & traîner par les ruës ceux qu'on luy rapportoit avoir quelque intelligence avec les ennemis, quelque meschant dessein contre le Peuple, ou sa personne particuliere: ce qui maintenoit toutes choses dans une estrange confusion, dans un païs, où les haines sont violentes; celui qui avoit un ennemy, devant apprehender la mort à toute heure, sans avoir le temps de s'en garantir, ny pouvoir estre escouté dans ses justifications.

Et m'appliquant aux moyens d'avoir de la poudre, sans quoy l'on ne pouvoit maintenir la guerre, (en attendant que je pussé faire venir les salpestres de dehors) je fus à la poudriere hors du faux bourg de Saint Antoine, & commanday aux Entrepreneurs de faire
pren-

prendre de la terre des estables & escuries, & autres endroits, dont l'on pourroit tirer du salpêtre, pour faire de la poudre en la plus grande quantité qu'il se pourroit, & de n'épargner pour cela ny le travail ny les hommes. Quelque effort que l'on pust faire, jamais je n'en ay pû avoir que quarante-quatre ou quarante-cinq livres par jour, que je faisois apporter chez moy pour la conserver soigneusement, ne se deslivrant que sur des billets signez de ma main, ayant reconnu qu'Aniello de Falco General de l'artillerie, & les Officiers en faisoient une trop grande dissipation.

Je me trouvois si fatigué de la meschante chere, que me faisoit Gennare, & du giste mal propre qu'il me donnoit tous les jours, que je me resolus, en attendant que j'eusse fait preparer un Palais, d'aller loger aux Carmes, dans l'appartement reservé pour leur General, & de me faire servir par mes Officiers, croyant qu'il n'estoit pas ny de la bien-seance, ny de ma reputation, de vivre plus long-temps sans maison, ny sans equipage; & la patience que j'avois eüe huit jours durant estant à bout, je dis ma resolution à Gennare, qui fit tous ses efforts pour m'en destourner, mais ce fut inutilement; & le lendemain vingt-deuxiesme de Novembre, je le conviay à venir dîner avec moy dans mon nouveau menage, & luy ayant donné le bon soir, je m'en allay coucher chez moy,

& dormir à mon aise dans un bon lit que l'on m'avoit préparé. Ce que je n'avois encore pû faire depuis le temps de mon arrivée dans Naples.

Dés que je fus party de chez luy, il fut averty qu'il y avoit dans les Jesuites un coffre caché sous un degré, remply d'argent & de pierreries : son avarice l'y fit courir aussy-tost, & ayant fait rompre quelque maçonnerie, qu'il reconnut estre faite de nouveau, il y trouva le coffre dont on luy avoit parlé, & l'ayant fait rompre avec precipitation, il ne le vid remply, contre son attente, que de calices & autres ornemens d'Eglise. Il crut que le portier luy pourroit donner lumiere de quelque autre cache, qui enfermeroit plus de richesses. Il l'emmena chez luy, & se divertit toute la nuit à le tourmenter, & luy donner la question de sa propre main. Il m'en vint rendre compte le lendemain au matin, dont je luy fis une grande reprimande, & l'obligeay à le renvoyer avec tout ce butin qu'il avoit fait de hardes servant à l'Eglise, & l'intimiday si fort du chastiment, qu'il devoit en attendre de Dieu, qu'estant naturellement timide, il me promit de ne retomber jamais dans une pareille faute.

De là nous fusmes ensemble à la Messe, où ayant fait mettre sur mon drap de pied, un carreau pour luy auprès du mien, je trouvay que l'on en mettoit un autre à ma gauche, & m'estant informé pour qui c'estoit,

il me fut respondu qu'on l'avoit preparé pour l'Ambassadeur de France ; & Cerisantes se disposant à y venir prendre cette place , je renvoyay le carreau dans la Sacristie , & luy dis , que s'il ne se rendoit sage , après les leçons que j'e'luy avois faites , je l'envoyerois aux Petites Maisons , ou je le ferois enfermer , ne voulant pas que par son imprudente temerité , l'honneur de la France , ny mon autorité fussent tournez en de ridicules. A quoy je devois soigneusement prendre garde ; toute l'Europe ayant les yeux ouverts sur moy , pour observer s'il ne se trouveroit point dans ma conduite dequoy ternir l'esclat des actions, que j'avois essayé de faire avec tant de péril & de peine.

J'avois cependant resolu de laisser le Baron de Modene dans Naples durant mon absence, pour presider à tous les Conseils , estant homme d'esprit , & en qui j'avois confiance , afin d'observer toutes les demarches de Gennare , m'avertir de tout ce qui s'y resoudroit , & voir avec adresse à tourner les esprits , de sorte que toutes les deliberations fussent suivant mes intentions. Il se rendoit agreable à tout le Peuple , & se faisoit considerer & aimer , l'ayant chargé d'y apporter tous ses soins ; il avoit mesme pris ascendant sur l'esprit de Gennare. Il se servit de tous ces avantages, pour se faire Maistre de Camp general , ne pouvant souffrir que l'on luy preferast Cerisantes , ou par un zèle de me servir , s'y croyant

ant plus utile dans cét employ, & ayant l'envie & l'ambition de faire la guerre, & d'acquérir de la reputation les armes à la main. Ce qui me le rendit inutile à ce que je l'avois destiné, le brouilla depuis avec moy, & m'apporta beaucoup d'embarras. Tout le Peuple en corps me vint prier avec des instances incroyables, me croyant faire plaisir par ce choix, de luy vouloir donner cette charge si importante. Je les remerciay de l'affection qu'ils me tesmoignoient, en prenant confiance de la sorte en une personne qui avoit suivy ma fortune; & leur dis qu'estant juste de conserver ce poste pour quelqu'un de leur nation, dont l'honneur & l'avantage pourroient attirer dans nostre party un des principaux de la Noblesse, de la naissance & capacité duquel nous puissions nous prevalloir; & que par ce moyen assuré, que je reservois tout exprés, je pretendois oster aux ennemis quelque galant homme, dont la perte leur seroit aussy prejudiciable, que l'acquisition nous en seroit avantageuse.

Je demeuray ferme dans ce sentiment, que je luy voulus faire approuver par des raisons, où il y avoit peu de replique; mais agissant sous main par la preoccupation où il estoit, & leur faisant persuader que je ne serois pas fâché que l'on me fist violence sur ce sujet, je fus fort estonné l'apresdinee, quand il me vint trouver avec la commission de Maistre de Camp general, signée de Gennare & de

tous les Capitaines des quartiers & Chefs du Peuple , qu'il me dît l'avoir forcé d'accepter , après avoir fait en vain tous ses efforts pour s'en defendre. Je fus surpris & touché de cette conduite ; & dissimulant le ressentiment que j'en avois , je luy dis que je me rejouissois de voir l'estime que l'on faisoit de luy , qu'il en feroit plus en estat de me servir : Mais que la conséquence seroit fascheuse , & tout à fait contre mon autorité , si le Peuple s'accoustumoit à donner des commissions. Je luy en fis expedier une ; & pour celle du Peuple , je luy commanday de la reporter , & la faire biffer devant luy , comme il fit , fort satisfait par cette adresse d'estre venu à bout de sa pretention.

Le Sieur de Cerifantes supportant , impatientement qu'un autre fust prouvu d'une charge qu'il avoit pretendue , après quelques heures de chagrin , prit une autre visée : & ayant appris le soulèvement d'une partie de la Calabre , & que ceux du pays m'avoient envoyé demander un Chef pour leur commander , il crut qu'il y pourroit trouver un poste assez considerable pour le dedommager de celui duquel il avoit perdu l'esperance ; & m'estant venu trouver , il m'aborda avec de fort grandes protestations d'attachement , de zèle , & de fidelité pour mon service. Il me dît que son bonheur , & sa fortune despendoient de moy , & m'ayant conté vne partie de ses aventures , de ses disgraces & de ses voya-

voyages, m'apprit qu'une Dame de qualité en estoit cause, qu'il aimoit il y avoit long-temps, & dont il estoit reciproquement aimé; mais que par faute & de fortune & de naissance, il ne pouvoit esperer la satisfaction ny l'avantage de l'espouser. Qu'elle luy avoit donné du temps, pour voir si par ses actions, & par son merite, il pourroit assez s'eslever en dignité & en biens, pour qu'elle pust, sans faire tort à sa reputation, & à sa Maison, se marier avec luy. Que la Fortune luy avoit esté contraire en cent endroits, où il estoit allé pour la chercher, & qu'il sembloit qu'elle l'eust conduit par la main à ma suite, puisque si j'avois de la bonne volonté pour luy, il ne despendoit que de moy de le faire le plus heureux homme du monde.

J'escoutay ce Roman avec assez de plaisir, & luy demandant ce qu'il pouvoit pretendre de moy, il me respondit le Gouvernement des deux Calabres, avec un titre de Duché, ou de Principauté de quelques-unes des principales terres que possedaist dans ces Provinces un Espagnol, ou quelqu'un de la Noblesse, qui nous faisoit la guerre. Je luy repliquay que je ne pouvois l'esloigner de ma personne, qu'il n'en fust arrivé un autre, pour se charger des chiffres qu'il tenoit auprès de moy; ce qui se pourroit faire à l'arrivée de l'armée navale, ou bien après avoir reçu la réponse d'une lettre que j'escrirois à Rome pour ce sujet. Ma repartie, quoy que fort raisonna-

ble, ne le fatisfit pas, & fortant de ma chambre, en grondant, Louïgi del Ferro arrivant tout à propos, & me demandant ce qu'avoit Cerifantes, je crus me devoir venger d'un fou par un autre, & luy dis ce qui s'estoit passé dans nostre conversation. Il partit aussy-tost de la main, pretendait que s'il s'esloignoit de moy il devoit luy remettre les chiffres de la Cour, nul ne pouvant à son prejudice les garder, puisqu'il estoit Ambassadeur. L'autre, dont le sang estoit desja eschauffé, le traittant de fou & de chimerique, refusa de s'en défaire en sa faveur. Surquoy Louïgi del Ferro luy repartit brusquement qu'il les vouloit avoir, ou bien le voir l'espée à la main. Cerifantes outré de se voir en competence avec luy, s'en vint tout transporté m'en demander justice, se plaignant qu'il luy avoit perdu le respect. Je respondis en riant, qu'outre que ce n'estoit pas une injure de vouloir faire tirer l'espée à un homme, quand le discours n'est point accompagné de paroles outrageuses, ou de mespris, je ne sçavois pas quel respect luy pouvoit estre dû, ny quelle difference il devoit se faire entre eux. Qu'à tout bien considerer, l'avantage estoit tout entier pour Louïgi del Ferro, puisque j'avois eu ordre de le traiter d'Ambassadeur, & luy avois moy-mesme rendu des lettres de Monsieur de Fontenay, qui luy donnoient ce titre; & que luy ne m'avoit esté donné de sa main, que
pour

pour tenir auprès de moy les chiffres. Il perdit toute patience , & s'escria , en jurant , qu'il estoit Ambassadeur , & que si je ne luy faisois raison de cét outrage qu'il avoit reçu , qu'il se la fauroit bien faire luy-mesme. Ce discours peu respectueux m'obligea de luy ordonner de se retirer dans sa chambre , & commander au Capitaine de mes gardes d'en laisser un à la porte , avec defense de le laisser communiquer avec personne , que je n'eusse eû des nouvelles des Ministres du Roy , que j'avois laissez à Rome , pour savoir en quelle qualité il avoit esté envoyé avec moy , afin que si c'estoit comme Ambassadeur , l'on luy rendist tous les honneurs qui luy seroient dûs. Mais aussy que s'il ne l'estoit pas , je me ferois tort de souffrir qu'il passast pour tel , & qu'il y alloit trop de l'honneur de la Couronne de voir deux fous de suite , en un mesme lieu , impunement s'en attribuer le caractere. Après estre revenu de son emportement , il m'envoya demander pardon , & conjurer de ne pas escrire à Rome ce qui s'estoit passé , qui ruyneroit entierement sa fortune. Il me fit pitié , & je ne le voulus pas perdre. Mais je l'en tins huit jours dans l'inquietude , pour voir si ce chastiment ne luy donneroit point plus de jugement & plus de conduite.

Ce soir-là mesme , il arriva un accident que je n'appris que le lendemain matin à mon reveil. Mais ce qui paroist de plus sur-

prenant, c'est que je reçus deux lettres de deux differens endroits, l'un le soir, & l'autre le matin ; par lesquels l'on me donnoit avis de prendre garde à moy, que l'on me devoit empoisonner, & que c'estoit Pepe Palombe, qui avoit promis aux Espagnols de se charger de cette execution. En effet un jeune homme entrant dans ma cuisine avant mon souper, fit tout ce qu'il put pour s'approcher de ma viande ; cette affectation donnant lieu de le soupçonner, l'on l'en fit sortir. Il se mêla parmy la foule de ceux qui me venoient voir souper, & s'approchant du buffet, tenant quelque chose dans sa main, il offrit à un Officier Napolitain, que j'avois pris depuis mon arrivée, une somme d'argent considerable, s'il vouloit mettre dans mon verre quand je demanderois à boire, ce qu'il avoit dans un petit papier. Un de mes gardes, par hazard, en ayant oüy quelque chose, suivit cet homme, l'arrêta au sortir de mon appartement, & le conduisit dans la chambre du Capitaine de mes gardes ; auquel il en donna avis, & qui ayant appris la mesme chose de l'Officier, il ne m'en voulut rien dire, avant que d'en avoir entierement esclairci la verité.

Je m'allay coucher un peu de temps après souper, & durant que j'estois au lit, il luy fit donner la question, & luy confrontant l'Officier, il demeura d'accord de toutes choses, & se trouvant saisi du poison, l'on en fit l'es-
preuve

preuve sur un chien , qui mourut un quart-d'heure après. Comme l'on le pressa , pour savoir qui le luy avoit donnée, il dit que c'estoit l'Aide Major de Pepe Palombe , & celuy qui avoit & son secret & sa confiance. L'on m'avertit le matin de tout ce qui s'estoit passé la nuit : je defendis d'aller si vite une autre fois , & presser une affaire de cette nature, sans me l'avoir auparavant communiquée, & avoir reçu mes ordres. Je ne voulus point faire arrester l'homme que ce malheureux avoit accusé, & connoissant le credit qu'avoit Pepe Palombe dans son quartier , je crus qu'il valoit mieux essayer de le gagner , que de tenter de le perdre , & je resolus d'en user si obligeamment, que s'il avoit de l'honneur, il en conservast une eternelle reconnoissance, & me fust à jamais fidele. Il s'en vint à mon lever, & l'ayant tiré à part , je luy montray les deux lettres d'avis que j'avois reçues, du meschant dessein qu'on m'escrivoit qu'il avoit contre moy ; & luy faisant raconter par le Capitaine de mes gardes tout ce qui s'estoit passé, il me dit qu'il seroit caution de son amy que l'on accusoit. Je luy tesmoignai estre persuadé de son innocence , & pour estouffer l'affaire , & l'obliger plus sensiblement , je commandai qu'on fist sortir le prisonnier , & que l'on le laissast aller où il voudroit. La nouvelle (quelque soin que l'on prist de l'empescher) courut aussy-tost par la ville , que j'avois esté empoisonné, & tout le

Peuple s'estant soulevé, s'en vint en foule à la porte du Convent des Carmes pour demander à me voir. Je me fis aussy-toſt amener un cheval, & montant dessus, je me resolus d'aller faire le tour de tous les quartiers, pour donner à tout le monde la satisfaction qu'il desiroit si ardemment. Et comme j'entendis quelques-uns dans le Marché, qui accusoient Pepe Palombe de cét attentat, & qu'il m'estoit important de le justifier, & faire voir la confiance que j'avois en luy, pour me l'acquiescer tout-à-fait. je pris mon chemin vers la Concherie, suivi d'une multitude incroyable de gens, & le trouvant sur la porte de son logis, je luy dis, que n'ayant rien pris le matin, le cœur me faisoit mal, & que je le priois de me faire apporter un doigt de vin, une croûte de pain, ou un morceau de confitures. Il m'en alla querir aussy-toſt, & après avoir bû à sa santé, & mangé de ce qu'il m'avoit apporté, je l'embrassai, & luy dis à l'oreille que ce que je venois de faire avoit esté sans necessité, mais pour le disculper auprès du Peuple, & luy tesmoigner combien j'avois de confiance en luy, l'aimant chèrement, & voulant qu'il fust de mes amis. Il me protesta de ne me manquer jamais de fidélité, & de conserver une eternelle memoire d'une si grande & si extraordinaire grace.

J'employois toute la journée à visiter les postes, donnois les ordres de fortifier ceux qui ne l'estoient pas à mon gré, & y faisois travailler

vailler devant moy. Il ne se faisoit point d'attaque ny le jour ny la nuit, que je n'y courusse aussi-tost, & les Espagnols estoient estonnez d'apprendre qu'il ne se tiroit pas deux coups de mousquet, que je ne m'y trouvasse à mesme temps, & surpris de me recontrer par tout en leur chemin, & bien souvent à leur dam, le renfort que je menois avec moy, les repoussant vigoureusement: desorte que dans tout le temps que j'ay demeuré dans Naples, je ne suis jamais venu aux mains avec eux, sans les avoir battus en toutes sortes de rencontres, & remporté quelque notable avantage. Le Peuple avoit pris tant de creance en moy, & j'avois acquis tant d'estime, qu'il se croyoit invincible quand je combattois à sa teste; ce qui fit que les ennemis ne s'appliquerent qu'à ma perte, persuadez que de ma seule personne dependoit, ou la ruine, ou le retablissement de leurs affaires. Le poison, qu'ils m'avoient fait preparer, n'ayant pas eû le succès qu'ils en esperoient, & la tentative qu'ils firent en deux ou trois autres rencontres de m'en donner, n'ayant pas réussi plus heureusement, ils recoururent à d'autres moyens, pour me faire perir. Et pour n'en pas irriter davantage contre eux tous les esprits des Napolitains, ils tacherent de rendre ma conduite suspecte, & de me procurer la mort par quelque sedition & tumulte populaire. Un matin, que le Marché estoit rempli de monde, pour me prier d'accommoder,

comme je fis, deux de leurs Chefs, qui avoient eû quelque different ensemble, un petit garçon me vint rendre une lettre, qu'il me dit estre d'importance, & ayant disparu dans la presse, sans pouvoir le rencontrer, ny savoir de luy qui la luy avoit donnée, je l'ouvris, & voyant ce qu'elle contenoit, je la lûs tout haut devant le Peuple, & au lieu de me faire soupçonner, elle ne servit qu'à rechauffer leur amitié pour moy & la haine contre les ennemis. Elle estoit du Duc de Siane, fils du Regent Capici Ladro, & estant en forme de
 „ réponse. Elle portoit, que Dom Jüan avoit
 „ reçu avec une joye extreme l'offre que je
 „ luy faisois de luy livrer un poste, & luy pro-
 „ curer l'entrée de la ville, afin de la mettre
 „ a feu & à sang, & luy donner lieu de punir la
 „ rebellion de ses habitans; mais que le bou-
 „ té du Roy son pere ne luy pouvant faire
 „ autoriser une si cruelle vengeance, les con-
 „ siderant comme des enfans desobeïssans,
 „ qu'il aimoit tendrement, & qu'il ne vou-
 „ loit ramener que par la clemence & la dou-
 „ ceur, n'ayant point d'autre pensée que celle
 „ de leur pardonner, il me remercioit de
 „ mon affection, dont il estoit persuadé, &
 „ me prioit de la conserver pour une autre
 „ occasion plus favorable, sachant que je
 „ n'avois entrepris de venir à Naples, que de
 „ concert avec luy, & hazardé tout de pe-
 „ rils, que pour le servir plus utilement en ne
 „ donnant point de desiance. Qu'aussi il m'as-
 seuroit,

feuroit, que l'argent que j'avois demandé estoit tout prest, & que l'on me le feroit commander à Genes, ou en tel autre lieu que je luy ferois savoir; & qu'il s'estoit adressé à luy, comme à un homme de qualité, & de mes amis, afin que j'y pusse prendre plus de confiance.

Ce grossier artifice ne produisit qu'un effet tel que je pouvois desirer, & tout-à-fait contraire à leur attente. Tout le Peuple en murmura hautement, & detestant leur malice, se mit à crier, Vive le Duc de Guise, nostre defenseur, pour lequel nous voulons employer nos biens & nos vies, & sacrifier celles de nos femmes & de nos enfans. Et voulant leur gagner le cœur davantage par un procédé doux & honneste, j'accorday toutes les graces qui me furent demandées pour des condamnés, & continuay d'en user de mesme quelques jours de suite, ne pouvant me résoudre à faire mourir personne. Mais ces gens accoustumés au sang & aux massacres, vouloient voir des spectacles sanglans; & connoissant par les discours & les murmures, qu'il estoit temps de se faire craindre, & m'estant dit par les ruës que j'estois trop bon, de ne point faire faire d'executions, & que sans des exemples, je ne contiendrois jamais dans le devoir ceux qui estoient si habitez aux meurtres & aux brigandages, sept hommes ayant esté pris pour de semblables actions, je les fis tous pendre à la fois, & reconnus que cette justice severe,

avoit

avoit esté fort agreable, & que le respect & l'amitié pour moy en estoient fortifiez & accrus. Depuis me faisant paroistre inflexible, quand je voulois pardonner à quelqu'un, je me servoais d'une adresse que j'ay tousjours pratiquée jusques à la fin. Estant áverty de l'heure que quelque malheureux estoit conduits au supplice, je sortois de mon logis, & prenant le chemin qu'il devoit tenir, je le rencontrois comme par hazard, & me montrant fasché, que ceux qui marchotent devant ne s'estoient pas destournez, & m'obligeoient, malgré moy, à voir passer ce miserable, je luy accordois la vie à la priere de sa femme & de ses enfans, disant qu'il n'estoit pas raisonnable que son bonheur l'eust porté en ma presence, & qu'il mourust, le pardon estant naturellement inseparable de la veuë du Prince.

Vincenzo d'Andrea, ne pensant qu'à sa trahison, travailloit secretement à donner jalousie à Gennare, de l'autorité que je prenois tous les jours, à quoy il le trouvoit fort disposé, voyant affoiblir sa consideration; & venoit incessamment me faire des plaintes de sa brutalité, ignorance, paresse & avarice, qui perdroyent toutes choses à la fin, si je n'en prenois la conduite: il autorisoit sous main les desordres & les saccagemens, & n'oublioit rien pour parvenir à ses fins. Il survint un accident, qui luy donna bien de la joye & de l'esperance, mais qui n'eut pourtant aucune suite fascheuse, comme il se
l'es-

l'estoit imaginé. Trois Capitaines du Regiment de Sebastien de Landy, avec son Sergent Major, qui gardoit la porte d'Albe, le poste le plus jaloux & le plus considerable de tous ceux que nous tenions, donnant l'entrée la plus facile & la plus dangereuse de la ville, (comme il s'est vû par l'application que les Espagnols ont pris depuis à l'acheter de luy, & par où ils se sont enfin rendus les Maistres de tout, & reduit Naples dans leur obeissance, & ensuite tout le Royaume) me vinrent faire des plaintes de la prison de leur Maistre de Camp, & leur ayant demandé si les ennemis avoient fait une sortie, ou s'il y avoit eû quelque combat, ils me respondirent que non, mais que Gennare l'avoit fait arrester, pour s'estre opposé au pillage d'une maison, qu'il envoyoit faire dans son quartier, au prejudice du ban que j'avois fait publier, pour empescher de semblables violences. Et m'en estant allé au Tourjon des Carmes, fort irrité d'une action si déraisonnable, je renvoyay le Sergent Major, & deux des Capitaines, pour faire redoubler la garde, & empescher que nos ennemis ne se prevalussent d'un pareil accident, & n'emmenay qu'un des Capitaines avec moy. Je trouvay Gennare avec tous ceux du Conseil, & quelques-uns des Capitaines des quartiers & principaux Chefs du Peuple; il s'en vint au devant de moy, & me dit brutalement, qu'il savoit le sujet qui m'avoit amené, & que

que je ne me meflasse point de cette affaire. J'entray dans la falle, où je trouvay toute l'assemblée, & le traitant de haut en bas, avec le mépris, quel'on a d'ordinaire pour les gens de sa sorte, & la juste indignation que me donnoient & son imprudence, & le hazard où il exposoit toute la ville, aussy bien que ma personne, je luy dis, en me promenant, sans le regarder. Qu'il savoit bien, qu'ayant le commandement des armes, c'estoit à moy à chastier les gens de guerre, & qu'il n'avoit qu'à me faire des plaintes de ceux, dont il seroit mal satisfait, pour en user après comme je le jugerois à propos. Qu'il se gardast à l'avenir de faire des choses semblables, que je n'estois pas resolu de souffrir. Que la seureté de la ville m'estant commise, ma reputation & ma vie y estoient attachées, qu'il ne devoit pas mettre en peril par son caprice & son emportement. Que le titre de Defenseur ne m'estoit pas donné pour me voir maltraiter, & perdre la consideration de la sorte. Qu'il n'estoit pas raisonnable qu'un homme de ma condition, après avoir mesprisé tant de dangers, se vist à tous momens sur le point de se perdre, sans raison, & sans occasion d'acquérir de l'honneur. Et m'ayant fait une réponse arrogante, outré de colere, je luy repliquay que des gens si brutaux & si insolens ne meritoient pas d'estre commandez par une personne telle que moy; je rompis ma canne sur le genouil, &

la jettant en pieces, je renonçay à la charge que j'avois acceptée, & l'assuray qu'il seroit responsable de tous les malheurs qui arriveroient infailliblement, de la perte des biens, de la vie de tous les habitans, de l'honneur de leurs familles, & du sac & desolation de la ville, & de tout le Royaume, que j'abandonnois à la cruelle vengeance des Espagnols. Que j'allois chercher des felouques pour m'en retourner, & me retirer d'un lieu où l'on faisoit si peu de cas de moy, & où je n'avois qu'à acquerir de la honte & de l'infamie, au lieu de la gloire que je m'estois proposée. Que je ne savois ce que c'estoit de me laisser perdre le respect, connoissois trop ce qui m'estoit dû, & principalement par de la canaille comme luy, & que j'estois fort tenté, avant que de partir, de faire un exemple sur sa personne, & le faire jeter par les fenestres. Tous les assistans s'y offrirent, & luy se mettant à pleurer, se jettà à mes pieds, qu'il me baisa plus de cent fois, me demandant pardon, & sa femme & son beau-frere en faisant de mesme, avec cent demonstrations de desespoir, & autant de protestations de me rendre plus d'obeissance & de sousmission que la moindre personne de la ville. Tout le monde à genoux, les larmes aux yeux, me supplia de reprendre le commandement, n'ayant d'esperance qu'en moy seul, & le croyant absolument perdu, si je cessois de prendre la defense de sa liberté.

Je

Je me laiffay aller à tant de prieres ; & m'ayant esté prefenté une canne , je l'acceptay , comme une marque du commandement , dont je me chargeois de nouveau. J'eus alors bien de la peine d'empescher que l'on ne le tuaft devant moy ; tant tout ce qui estoit prefent paroiffoit animé contre luy. Je renvoyay le Maiftre de Camp Landi à fa charge , & luy ordonnay de s'appliquer à l'ávenir avec autant de ponctualité , de vigilance , & de zele qu'il en avoit eû jufques à ce jour-là , de quoy il me donna toutes les paroles & promeffes , que fon obligation & l'amitié que je luy avois fait paroiftre , l'y engageoient.

Cependant Pepe Palombe , á la teſte de ceux de la Concherie , Matheo Damore , fui-
vi de toute Lavinare , tous les quartiers voi-
fins , & tout le peuple du Marché s'y eſtant
aſſemblez ſous les armes , demandoient avec
des cris élevez , & un tumulte furieux , que
la perſonne de Gennare leur fuſt livrée pour
luy couper la teſte , & le pendre par un pied ;
pour apprendre par ſon chaſtiment la defe-
rence que l'on devoit avoir pour moy. Je
deſcendis pour les appaiſer ; ce que ma pre-
ſence fit á l'heure meſme , & ayant calmé
leur emportement , par l'aſſurance que je
leur donnai d'eſtre content , ils m'appellerent
cent fois leur Pere , & leur Libérateur , me
conjurant avec pleurs de ne les pas abandon-
ner , ſans quoy ils ne pourroient ſe délivrer de
l'eſclavage ; me recommandant la conſer-
vation

vation de leurs vies, de leurs biens & de l'honneur de leurs familles.

Cét orgueilleux repentant ne se croyant pas en seureté, me pria de le garentir contre le ressentiment de toute la ville. Il vint publiquement se mettre à genoux devant moy, & me demander la vie. Je l'embrassay devant tout le monde, & commanday à tout le Peuple, luy ayant pardonné, & le tenant pour le meilleur & le plus assuré de mes amis, de l'aimer & le considerer comme auparavant, le prenant sous ma protection, & embrassant ses interets & sa defense envers tous, & contre tous; de sorte que je tiray de l'avantage d'une affaire, qui vray-semblablement me devoit causer du peril, de l'embarras & de la peine. Il se retira dans son Tourjon, & je montai à cheval pour m'aller montrer à toute la ville, & reconnoistre si les postes estoient en estat, & si les gardes se faisoient exactement, pour n'avoir rien à craindre la nuit. En passant auprès du Convent de Saint Laurent, j'entendis du bruit dans un Palais appartenant à une personne de qualité. J'envoyay un Officier de mes gardes, pour reconnoistre ce que c'estoit: il me rapporta qu'on le pilloit, & qu'il y avoit rencontré quinze ou seize personnes; je luy commanday d'en arrester le Chef & de me l'amener, & me l'ayant présenté, je luy demanday s'il n'avoit pas connoissance du ban que j'avois fait publier, par lequel je defendois à peine
de

de la vie de faccager deormais aucune maison. Il me respondit que ouïy : mais que sur l'avis qu'il y avoit des armes cachées, il estoit allé en faire la perquisition, par un ordre qu'il avoit signé de Vincenze d'Andrée, & de moy. Je me le fis représenter, & ayant reconnu ma signature contrefaite, j'envoyay querir un Religieux dans le Convent, pour le faire confesser ; & aussy-tost après je le fis pendre aux grilles des fenestres. Cette prompte justice m'attira mil benedictions, & intimida si fort tous ceux, qui jusques-là impunement faisoient de semblables violences, que depuis ce jour il n'en arriva plus dans la ville.

Je m'appliquay serieusement à menager quelque intelligence avec la Noblesse, & fis enjoindre à tous les Cavaliers, qu'il y avoit dans la ville, de se rendre auprès de moy le lendemain matin dans les Carmes, pour une conference que je voulois avoir avec eux. Ils ne manquerent pas de s'y trouver, & les caressant tous extraordinairement, je leur dis qu'estant venu à Naples, pour tirer tout le Royaume, aussy bien que la ville, de la rude domination des Espagnols, je m'estimois heureux de me voir utile au service de la Noblesse, & me croyois desja bien payé de tous les perils que j'avois courus, puisque j'avois eû la fortune de sauver les maisons de beaucoup de personnes de condition, & de garantir leurs biens de la fureur du Peuple, plus irrité contre eux par l'artifice des Espagnols, &

pour

pour ne pas connoître ce qui leur estoit & utile & nécessaire, que par aucune aversion particuliere. Que je souhaitois de trouver les moyens de les réunir ensemble, puisqu'ils ne devoient avoir qu'un mesme interest; que la liberté les devoit toucher également; que je ne pouvois la procurer au Peuple, sans que la Noblesse en profiait. Que ne devant faire qu'un Corps, elle devoit y tenir le premier lieu, & conserver le rang & la prerogative, que le Ciel & la Nature luy avoient donnez. Qu'une personne de ma condition ne manqueroit jamais à l'estime qui estoit due aux gens de qualité; & que je ferois voir par la suite de mes actions, que je connoissois & savois bien faire la difference entre les gens de rien, & les personnes de naissance. Qu'il n'y avoit pas un d'entre eux, qui ne se dût rejouir, de voir que l'autorité tomboit entre mes mains, puisqu'au lieu des violences, qu'ils avoient souffertes jusques icy, ils ne trouveroient en moy que civilité, que courtoisie & passion de les servir tous en general & en particulier.

Ce compliment fut reçu d'aussy bonne grace, qu'il avoit esté fait de bon cœur, & étant accompagné de remerciemens, des favorables effets que ma presence avoit desja fait ressentir, garentissant tous les Cavaliers de l'oppression, du peril, des brigandages, & de l'insolence du menu peuple. Je repliquay que je n'avois encore rien fait qui me dût attirer leur bonne volonté; mais que je m'as-

furois,

furois , quand le temps me donneroit lieu de pouvoir faire connoître la verité de mes sentimens , que la Noblesse avouëroit de m'en estre en quelque façon redevable , & que, si je ne pouvois rattirer leurs personnes , au moins esperois-je de les forcer à me donner quelque part dans leur amitié & leur estime ; & que quelque attachement qu'ils pussent avoir aux Espagnols , ce ne seroit plus que par devoir , puisqu'ils ne pourroient defendre contre mes services , & les soins que je prendrois de leur en rendre, en toutes sortes de rencontres, leurs cœurs & leurs inclinations. Je leur dis ensuite , que j'attendois tous lesjours l'armée navale de France, qui venoit à mes ordres, pourveuë de tous les secours necessaires pour la ruine des ennemis , dans laquelle apprehendant qu'ils ne se vissent tous enveloppez , je les conjurois d'ouvrir les yeux , & de songer à leur seureté & à leur avantage. Que je les priois d'y faire de serieuses reflexions, d'informer du veritable estat des choses tout le reste de la Noblesse absente , & de compter entierement sur moy , pour tout ce qui pourroit les regarder. Qu'au reste comme l'on estoit sur le point de faire quelque establissement dans la forme du Gouvernement , & de travailler à former une Republique , ils ne s'en devoient pas laisser exclure , ny souffrir qu'on la fît simplement populaire , ce qui leur seroit prejudiciable , & à quoy il seroit difficile de remedier ensuite. Que j'en differe-

rois

rerois la resolution tout autant qu'il me seroit possible, pour leur donner temps d'en prendre quelque bonne. Qu'ils n'avoient plus affaire à un Mazanielle, ny à un Gennare ; mais à un homme qui les consideroit, & les aymoit tendrement, & qui prefereroit tousjours leurs interets aux siens propres. Et qu'ainsi ils pouvoient, & devoient prendre en moy une entiere confiance. Que je leur conseil-lois d'assembler les Sieges, où je leur respon-dois qu'ils pouvoient seurement & librement traiter de leurs affaires, & voif à prendre leurs mesures, sur les conjonctures presentes, par ce que telle chose pourroit arriver, qu'ils n'y seroient peut-estre plus à temps. J'observai soigneusement le visage de tous en particu-lier, pour tascher de penetrer dans leurs pen-sées les plus secretes ; je vis sur la pluspart de la gayeté : m'imaginant que quelques-uns avoient esté ébranlez de mes discours, & ge-neralement que tous avoient pour moy quel-que sorte de bonté & d'estime. Il n'y eut que le seul Prince de la Roque, parent du Cardinal Filomarini, qui me fit assez recon-noistre par sa froideur, quoy qu'il me rendist tous les respects & civilitez imaginables, que je ne devois jamais me fier à luy ; de quoy je n'ay eû que trop d'experience dans la suite.

Je m'apperçus bien-tost après de l'effect de cette conference, qui m'attira des nouvelles de beaucoup d'endroits, & qu'ayant confi-deré à loisir tout ce que je leur avois fait en-tendre,

tendre, me fit souhaiter du bien, & désirer ma conservation par la plupart de ces Messieurs, qui reconnurent que d'elle seule dependoit celle de leurs biens, de leurs familles & de leurs personnes. J'envoyai un compliment à la Princesse de Massé sur la perte de son mari, qui m'avoit touché sensiblement, & luy offrir pour ses enfans & pour elle, tout ce qui pouvoit dependre de mon credit & de mon autorité, m'excusant sur l'accablement des affaires que j'avois entre les mains, si je n'allois pas en personne luy faire ces civilités.

J'entendois la Messe quelquefois, comme j'ay fait depuis assez souvent, dans des Convens de Religieuses, où il y avoit des personnes de qualité; & les allant voir toutes à la grille, je les priois de faire à tous leurs proches toutes sortes d'offres & de complimens de ma part, & les chargeois de m'avertir de toutes les choses que je pouvois faire, pour les obliger & les servir. Enfin je n'oubliois rien de tout ce qui dependoit de moy, pour attirer la Noblesse, sans laquelle je connoissois que les Espagnols ne pourroient se maintenir, & qui jointe avec eux faisoit leurs principales forces, & me pouvoit donner plus d'embarras & de peine. Et me trouvant un jour dans l'un de ces Convens, je voulus voir la Princesse de Sens, & ses filles, à qui j'offris tout ce qui dependoit de moy, comme à une personne animée
contre

contre les Espagnols , par la mort de son mary , & qui par consequent s'emploieroit avec plaisir & application à detacher de leur service , & engager avec moy tout ce qu'elle avoit & de parens & d'amis. Je crus aussy, qu'il estoit de la Politique de considerer en quelque façon la memoire de Mazanielle, puisqu'il avoit jetté les premiers fondemens de la liberté de Naples. Et envoyant chercher sa vefve, qui estoit dans une extreme necessité , je pris un soin particulier de l'assister , comme j'ay fait jusques au jour de ma prison ; ce qui fut fort agreable à tout le Peuple.

Cependant , le manquement de vivres me forçant de tout hazarder pour en faire venir , ne pouvant plus subsister sans cela ; je resolus de me mettre en campagne , & d'aller tenter l'entreprise d'Averse , quoy que veritablement avec beaucoup de difficulté , & peu d'apparence. Je me preparay à marcher le douziesme de Decembre , avec les Regimens de Pepe Palombe , qui commandoit le mien, celui de Jacomo Rousle, composé de mil mousquetaires, deux autres que je donnay depuis au Sieur Perez , & de Mallet , & celui d'Antonio de Calco , & les Compagnies d'Onofrio Pisacani, Carlo Longobardo & Batimiello , pouvant bien faire quatre cens mousquetaires , & toute mon infanterie , trois mil cinq cens , ou quatre mil hommes , dont il y en avoit quinze cens, qui n'estant

pas encore armez , & la plupart sans espées , n'avoient que des bastons bruslez par le bout. Il y vint encore quatre ou cinq cens Lazares , qui portoient de grands bastons armez de crocs , comme font les Mariniers , avec lesquels ils pretendoient attaquer la cavalerie , & tirer à bas de cheval les cavaliers. Aniello de Falco, General de l'artillerie, la commandoit , composée de quatre pieces de canon , avec un equipage convenable. Il est vray que n'ayant en tout que quatre cens livres de poudre , je faisois porter , pour l'apparence , quantité de barils remplis de sable , un Maltois en estant Commissaire. Ma cavalerie estoit composée de la Compagnie de mes gardes , de celle de Cicio Ferlingere General (commandée par son Lieutenant) n'ayant pû à cause de la goustte venir servir , de celle de Gennare , dont Horacio Vassalo estoit Lieutenant , de celle d'Andrea Rama , de Rocco , de Damiane , & du frere d'Augustin de Lieto , qui pouvoient bien faire cinq ou six cens chevaux. Le Sieur d'Orillac, qui estoit à moy , & qui devoit commander ma Compagnie de chevaux-legers , faisoit la charge de Lieutenant general , & Philippes Prignani avocat , estoit Commissaire general , & tout ce Corps devoit estre commandé sous moy , par le Baron de Modenes , en qualité de Maître de Camp general , & Bernardo Spinto estoit Auditeur general. Toute cette petite armée avoit son rendez-vous dans une grande es-

esplanade au sortir de la porte Capuane , à la teste du fauxbourg de Saint Antoine , & m'attendoit en bataille , pour marcher le douziesme de Decembre sur les deux heures après midy : mais un accident considerable qui survint , me fit différer mon depart jusques au lendemain.

Au sortir de table , comme mes gens achevoient de disner , je me rendis dans le Marché , & faisant donner des armes à une Compagnie de cent hommes levez de nouveau , j'eus ávis que les ennemis , croyant avec raison que mon depart apporteroit quelque desordre , se resolurent d'attaquer les postes de la Douïanne , de l'Isle de Saint Barthelemi , & de Visita Pauveri , & ils s'en rendirent les Maistres , les trouvant degarnis ; ceux qui les gardoient les ayant abandonnez pour aller disner chez eux. Dés que j'en eus l'ávis , je commanday à la Compagnie qui estoit dans le Marché , de s'en aller en diligence , pour s'y opposer , & envoyant ávertir mes gens de monter à cheval , & se tenir prests pour me suivre , je poussay a toute bride à la porte Capuane , je donnay ordre au Baron de Modenes de detacher cinq cens mousquetaires , sous le Maistre de Camp Antonio de Calco , & envoyay commandement aux trois cens Cavaïolles qui me restoient , en qui j'avois une entiere confiance , de se rendre en diligence auprès de moy , qui me servirent avec beaucoup de valeur & de succès en cette occasion ;

& revenant avec la mesme vifteſſe que j'estois allé, je marchay droit aux ennemis à la teſte de mes gens, & de quelques autres qui à ce bruit me joignirent, ce qui pouvoit en tout faire quarante chevaux; la Compagnie qui estoit dans le Marché ne faisoit que de partir. Ainſy l'ayant rencontrée, à peine avois-je fait deux ruës de chemin, qu'arrivant à la Cellerie, lieu fort ſpacieux, principalement à l'endroit de la Fontaine des ſerpens, & quaſy au milieu de la ville, j'y trouvay trois cens Officiers reformez Italiens, qui commençoient à ſe mettre en corps, & avoient leur premier rang armé de pertuiſanes. Je les chargeay vigoureuſement, & les ayant rompus, je les pourſuivis juſques dans la Doüanne, & ayant quitté mon cheval à un petit pont qu'il y avoit à paſſer, j'entray peſſe meſſe avec eux, & les chaffay de ce poſte avec une fort grande tuërie. Ils voulurent ſe loger dans les ruïnes d'une des ſalles, que je leur fis quitter. Toutes les troupes que j'avois commandées eſtant arrivées, ils tenterent une ſeconde fois de ſ'y retrancher. Mais ayant poſté mes gens, ils furent bruſquement repouſſez. Cependant le combat ſ'eſtant rechauffé, la poudre me manqua, & j'envoyay en demander à Gennare, qui m'en envoya un baril, & fus contraint de ſoute-nir, à coups de pierres & d'eſpée, les efforts qu'ils faisoient contre nous à bons coups de mouſquet; ce qui dura plus d'une groſſe de-

mie-

mic-heure. Cependant se prevalant de mon manque de munitions, ils firent le logement qu'ils avoient entrepris.

Dans cette extremité je donnay l'ordre au Maistre de Camp Melonne, avec cinq cens hommes, de reprendre l'Isle de saint Barthelemy; ce qu'il fit avec fort peu de resistance: & après le faisant sortir à decouvert, suivy de trois cens l'espée à la main, laissant les autres pour la conservation de ce qu'il avoit regagné, je l'envoyay pour couper les ennemis, & essayer de s'emparer de la Doüanne des farines. Je detachay Antonio de Calco avec deux cens mousquetaires, pour les chasser de Visita Pauvery. Cependant je montay dans une des salles, qui nous restoit, & faisant allumer du feu, je fis chauffer de l'huile, que j'y trouvay en grande quantité, & faisant rompre une muraille, je la fis jetter sur les ennemis, & me servant de fascines poissées, qui estoient reservées en ce lieu, pour le besoin que nous en pourrions avoir, & des chemises de feu que j'avois fait preparer, pour faire tenter le bruslement de quelques vaisseaux, ils n'y purent resister, & furent contraints de se retirer, leur logement fut bruslé, & par là je conservay la ville, qui sans ma diligence & vigueur estoit perdue; les ennemis estant dedans, & avancez jusques à deux ruës du Marché.

Après avoir assuré toutes les choses, je m'en allay à Visita Pauvery, que nous avions

repris, & ne me contentant pas de ce bon succès, je fis gagner toute une rue, & portay un retranchement jusques à la Comedie Italienne; & ayant trouvé à la dernière maison des Espagnols logez au dessus de nous, je me servis de la poudre que j'avois envoyay chercher, qui ne m'arriva qu'en ce temps, pour les faire voler, où ils perdirent douze ou quinze hommes.

Dans toute cette occasion, qui dura plus de deux heures, & qui fut une des plus chaudes, & des plus opiniâstrées qui se soient veuës dans Naples, il n'en mourut de mon costé que deux ou trois, & cinq ou six de bleffez, & par l'aveu que les Espagnols m'en ont fait depuis ma prison, il y eut six-vingts Officiers reformez de tuez, ou mis hors de combat, & quasi tous de coups d'espée. Cette action redonna grand cœur à tout le Peuple, dont je fus reçu avec d'extraordinaires applaudissemens.

Les Espagnols picquez au vif de cette malheureuse journée, n'en attribuèrent l'effet qu'à ma presence; & me croyant ensuite fort de la ville, ils s'imaginèrent qu'ils pourroient prendre leur revanche la nuit, & que le Peuple, au lieu de penser à se defendre, ne l'emploieroit qu'en des rejouïssances; & remplaçant ce qu'ils avoient perdu de gens, d'autres Officiers reformez, ils tinrent un Corps considerable prest pour les soutenir. Sur les onze heures, ils attaquèrent forte-

ment

ment la Douïanne. Mais comme j'avois reconnu de quelle importance elle nous estoit , la conservation de la ville dependant de la sienne , comme sa perte de celle de ce poste ; j'avois esté sur les neuf ou dix heures le visiter ; ce qui fit qu'ils trouverent les gardes exactes & redoublées , & qu'ils furent surpris , à peine l'escarmouche commencée , de m'y savoir arrivé , & d'y renonnoistre ma presence par les cris de tous nos soldats , de Vive S. A. nostre defenseur. Cette nouvelle leur fit perdre cœur , & les faisant retirer , de peur que la nuit ne leur fust pas plus heureuse que l'avoit esté la journée , ils dechargerent leur chagrin à coups de canon , dont ils se lasserent bien-tost , pour ne pas consumer inutilement leur poudre.

Cependant à leur veüe , je fis achever le retranchement de nos bresches , que j'avois fait commencer l'apresdisnée , & mis ce poste en estat de n'avoir plus à craindre que la trahison : & de fait depuis ce jour là , ils n'eurent jamais la hardiesse de l'attaquer. Je m'en vins après me mettre au lit pour me reposer , afin de regler le lendemain matin tout ce qui estoit necessaire pour la defense de la place , durant que j'en serois dehors , & la maniere dont l'on devoit agir pour les Conseils , afin de se mettre en seureté , & que les ennemis ne pussent rien entreprendre dans un temps , où ils se persuadoient que mon esloignement leur rendroit toutes choses faciles.

Le lendemain treiziesme de Decembre, dès qu'il fut jour, je m'en allay entendre la Messe, & ensuite je montay à cheval pour visiter tous les postes, & quartiers de la ville, & y laisser les ordres necessaires. Je donnay le commandement de la Douïanne au Maistre de Camp Melonne, avec un Sergent Major sous luy, & des Officiers & soldats pour la garder. Je mis aussy sous son autorité tous les quartiers voisins, comme de l'Isle de Saint Barthelemy, gardée par un Capitaine, de Porto, & Visita Pauvery par un Sergent Major. Le Maistre de Camp Pouca fut chargé de la garde de Sainte Claire; un Sergent Major du fonds du Cedrangulo. San Dominico Soriano fut commis au Maistre de Camp Hannibal Brancacio. Montoliveto à un Sergent Major. La porte d'Albe & le Convent de Saint Sebastien, au Maistre de Camp Sebastien de Landy. La fosse du grain au Capitaine Cicio Costa. Saint Dominique & Saint Aniello à deux Capitaines. La porte de Saint Gennare & fauxbourg des Vierges au Maistre de Camp Diego Passero. La porte Nolane & son fauxbourg au Maistre de Camp Joan Dominico. Celle de Capuane & fauxbourg Saint Antoine au Maistre de Camp Castaldo; de Sante Effremo, Novo & Sangue de Christ au Maistre de Camp Dom Bernardin Castrocucco; de Posilippe à un Sergent Major; de fore de Grotto, & deux ou trois petites terres, qui sont com-

me

me des especes de fauxbourgs , sous le commandement du Sergent Major Alexio , qui depuis la prise de Chyaia fut fait Maistre de Camp , & y commanda ; du fonds del Cavone au Maistre de Camp Lombarde ; de la Cellaria au Capitaine Cimino ; de la Monnoye au Capitaine Ignatio Spagnuolo ; de la Vinare au Capitaine Mathéo Damore ; de la Conciera à Pepe Palombe , & en son absence , à son Lieutenant ; de la Savaterie au Capitaine Pepo Ricco ; de la Pietra del Pescé à Onoffrio Pagano ; du Marché au Capitaine des gardes de Gennare , sous luy. De tous les autres quartiers de la ville , à leurs Capitaines particuliers , & la garde de la Vicairia à Grassulo de Roza , avec celle des Prisonniers , & la chage de Carcerero Major. Leur ayant à tous donné toutes les choses nécessaires , & les ordres , pour le payement ponctuel de leurs gens , sur le fonds que j'ay desja dit avoir destiné pour cela.

Ainsy les choses réglées pour ce qui regardoit les gens de guerre , j'envoyay querir le Corps de ville en presence de Gennare , & luy dis que tous les soins que je prenois pour la conservation de la ville , seroient inutiles , s'il ne songeoit à empescher la necessité des vivres , & aux moyens de faire couler le Peuple doucement , & sans murmure , jusques à tant que je leur eusse ramené l'abondance ; ce que j'esperois bien tost , ne me mettant en campagne que pour cet effet. Et que pour

ceux du Conseil, je les conjurois d'assister Gennare de leurs bons avis, veiller de près à sa conduite, & ne rien résoudre d'important sans ma participation. Que cela ne retarderoit point les affaires, puisque je ne m'esloignerois pas si fort, que je ne pusse avoir de leurs nouvelles, & eux de mes réponses, deux fois le jour. Que je me confiois à eux durant mon absence. Que nous devions estre bien unis, puisque nous n'avions que le même interest; & que la liberté, que nous souhaitions tous si ardemment, devoit aussi bien estre l'ouvrage de leur teste, que de mes mains. Je recommanday sur tout ces choses à Vincenze d'Andrea, aussi bien que ce qui estoit de sa charge de Provediteur general, à Tonno Basso, à Aniello Porcio, à Antonio Scaciavento, & à Augustino Mollo, & chargeay ce dernier, en qui j'avois une extreme confiance, de veiller à mes interests, m'avertir ponctuellement de toutes choses, & s'opposer à tout ce qu'on voudroit entreprendre contre moy; ce qui luy estoit aisé, estant un homme fort agissant, fort éclairé, fort adroit, qui estoit tout-à-fait bien intentionné pour moy, pour qui il avoit beaucoup de zele & de fidélité.

Toutes ces precautions necessaires m'ayant occupé plus long-temps que je ne pensois, la nuit qui s'approchoit, ne me permit que de venir coucher dans le fauxbourg Saint Antoine, pour partir le lendemain quatorzième

de Decembre à la pointe du jour. Ce ne fut pas neantmoins sans aller auparavant prendre congé, & la benediction de Monsieur le Cardinal Filomariny, & visiter les reliques de Saint Gennare. Je donnay la liberté à Cerisantes de sortir de sa chambre, & la permission de me suivre en campagne. Et le soir l'ayant fait appeller, après luy avoir fait une remontrance, & luy avoir conseillé de profiter de tout ce qui luy estoit arrivé, il me dit que ce qui luy donnoit tant d'impatience de faire quelque chose pour sa fortune, estoit l'apprehension que l'armée navale n'apportast quelqu'un de confiance, pour estre l'homme du Roy auprès de moy, & retirast les chiffres d'entre ses mains; Ce qui luy seroit fort prejudiciable, luy faisant perdre le credit & la consideration; & qu'ainsy s'il n'estoit estably auparavant, difficilement le pourroit-il estre par après. Il m'ajousta de plus que j'estois dans le mesme hazard; que l'on ne m'avoit laissé partir de Rome que par pure necessité, faute d'avoir un autre homme qu'on pust envoyer, que l'on n'avoit point d'amitié pour moy, que l'on craignoit mon eslevation, & en avoit-on jalousie, & que je devois me haster de m'establir aussi-bien que luy, puisque l'armée pourroit apporter quelqu'un, capable de remplir ma place; & qu'ainsy je devois me presser de prendre mes mesures, ou bien que j'estois infailliblement perdu aussi-bien que luy. J'a-

vouë que cette comparaifon qu'il faisoit tous-jours de luy à moy , me paroiffoit defagreable , pour n'estre ny juſte ny reſpectueuſe. Auſſy luy repliquay-je , qu'il avoit quelque ſujet d'inquietude , puis-qu'il ſe trouveroit cent perſonnes capables de tenir le poſte qu'il avoit auprés de moy , & qui l'accepteroient , ſans ſe ſoucier qu'il le trouvaſt ou bon ou mauvais. Mais que pour moy , j'eſtois de naiſſance à n'estre pas deſobligé legerement ; que peu de gens dans le monde ſeroient propres à remplir ma place , qui quelque glorieuſe qu'elle fuſt , eſtoit trop penible & trop hazardeuſe. Que ſi mon ſejour à Naples eſtoit deſagreable au Roy , & mes ſervices ſuſpects , que ſans me faire tirer l'oreille , je ſerois tous-jours preſt à me retirer au moindre Ordre que j'en recevrois de ſa Ma-jeſté : mais que ſi ſans cela quelqu'un par caprice pretendoit me venir faire des intrigues & des cabales , pour me debusquer par adreſſe , & profiter de ma depouille , auſſy-bien que de mes travaux & de mon induſtrie , il ne le feroit pas impunement , & que j'eſtois certain qu'on y penſeroit à deux fois , avant que de ſe reſoudre à s'expoſer à ce peril , à moins que de m'apporter un commandement , auquel ma fidelité & mon reſpect me feroient tous-jours eſtre ſans replique , eſtant incapable d'autre paſſion que celle de ſervir aveuglement mon Maĩſtre , & obeĩr à ſes volontez. Mais qu'auſſy ſaurois-je bien
pouſ-

pousser mes ressentimens contre ceux qui voudroient m'outrager sans fondement, & sans raison; & qu'assurement ils seroient plus craints & considerez que ne seroient les siens, par ceux qui songeroient à le depousser de son employ.

Je laisse à juger si cette responce a rien de contraire au respect & à la fidelité. Mais cependant j'ay sù que l'on m'en a quasi voulu faire un crime, & la prendre pour une menace contre ceux qui viendroient negocier de la part de la Cour, soit que mes paroles n'ayent pas esté fidelement rapportées, ou que l'on en ait voulu empoisonner le sens. Cependant peu de jours après la verité de mes sentimens fut esclaircie, & mon respect bien averé par la conduite que je tins avec l'Abbé Basqui, auquel je fis tousjours cent civilitez, à cause du caractere qu'il avoit d'estre envoyé de la part du Roy, quoy que je fusse pleinement informé qu'il recherchoit ma perte par cent intrigues différentes, & menageoit mesme une conjuration contre ma vie, servant en cela au prejudice de la France les Espagnols dont je savois parfaitement qu'il estoit pensionnaire.

Je fis expedier, avant que de partir, des commissions à quantité de Bandits qui s'assembloient, & m'en envoyoient demander, pour faire prendre les armes dans tout le Royaume. (Ce sont gens propres à faire des soulèvemens, dont l'on doit promptement se

se prevaioir, mais qui font tant de desordres & de violences, qu'ils causent la ruine de tous les lieux par où ils passent, & qu'il faut après sacrifier à la haine publique, & s'acquérir l'amitié generale au depens de leurs testes, après que l'on en a tiré tous les services qu'ils sont capables de rendre, ne gardant ny foy ny paroles dans leurs capitulations, sans faire de distinction dans leur conduite des villes & terres qui se rendent volontairement, ou qui se font prendre par force; & il faut en cela, suivre l'exemple des peres qui brulent les verges dont ils ont châtié leurs enfans.) Je fis marcher Paponé sur le Griglean, avec deux Gentils-hommes nommez les Daretzo, qui se rendirent Maistres de tous les environs, avec un peu de temps, & après beaucoup de tentatives, de Sessa, & de la Tour de Sperlonga, où l'on mit pour commander le Capitaine Pierre Piedmontois; le Sieur de Lascaris vers Fondy, dont il s'empara. Marcello Truffardo en Calabre; Pietro Crescentio du costé de Monte Fuscolo. Le Comte del Vaglie & Matheo Cristiano en terre de Bary. Marotta en Basilicata. Sabato Pastore en Puglia: d'autres Bandits en Abrusso, où se declarerent après plusieurs personnes, que je nommeray, & dont je parleray en temps & lieu. Politto Pastena eut le commandement vers Salerne, Paul de Naples, & les Vassalles, vers Saint Severin, Nocera, la Cave, & Avelline, & leur ren-

voyay pour ce sujet les Cavaïolles qui me res-
toient dans Naples : ce qui estonna fort les
Espagnols, de se voir attaquez de tous costez,
& amassa tant de forces, qu'en moins d'un
mois tout le Royaume fut déclaré, & toutes
les villes prises, à la reserve de celles qui a-
voient des citadelles & des chasteaux, & toute
la Noblesse fut contrainte de recourir à moy
pour avoir des sauvegardes, & se garantir des
pillages de leurs terres & de leurs maisons. A
quoy je prenois tous les soins imaginables,
pour les attirer ; & comme ils estoient con-
traints de les abandonner, je leur demandois
des gens de leurs mains, pour veiller à la seu-
reté de leurs meubles & de leurs revenus. De
sorte qu'ils ne me firent après la guerre que
fort respectueusement, & s'interessèrent
dans ma conservation comme nécessaire à
celle de leurs biens, de leurs enfans, & de
l'honneur de leurs femmes, dequoy il y a
fort peu d'entre eux qui ne m'en soient rede-
vables, & qui n'en ayent conservé dans leurs
cœurs, & de la reconnoissance & de l'amitié
pour moy, qui leur donnois une si puissante
protection.

Après trois heures de marche, j'arrivay à
Juliane, lieu fort peuplé, & dont il sort tous
les ans, pour tenir la campagne, une quanti-
té de Bandits, où je trouvay bien cinq cens
bons hommes sous les armes ; j'y fis mon
quartier general, & envoyay le reste de mes
troupes à Saint Antimo, distant d'une demie
lieüe,

lieuë, & scituë sur un ruisseau, avec ordre de s'y retrancher, comme je fis toutes les âvenuës de mon quartier, après les avoir, bien reconnuës. Et retournant à mon logis je trouvay la Marquisë d'Ataviane, personne de qualité, qui me vint demander une sauvegarde, que je luy fis expedier à l'heure mesme, & luy fis donner un carosse pour s'en retourner, estant venuë à pied par un mauvais chemin, & un temps assez fascheux. Mais comme elle estoit veuve, & embarrassée de deux grands enfans, elle me demanda permission de les envoyer à Naples auprès de ses parens, avec quelques pierreries, & de l'argent; ce que je luy accorday avec un passeport pour leur seureté, & elle s'en retourna fort satisfaite de mes civilitez, & bien resoluë, à ce qu'elle me promit, d'employer tous ses soins à me gagner ses parens & amis.

J'avois amené avec moy un Religieux Augustin, fort connu de toute la Noblesse, pour avoir esté compagnon de Fra. Andrea d'Avallòs, pour lors Evêque, frere du Marquis dell, Vüaste, nommé Frere Thomas Sebastian, qui m'estoit fort affectionné, & qui estant homme d'esprit, pouvoit m'estre utile dans ma negociation. Il m'avertit qu'il y avoit dans le voisinage un Cavalier, nommé Vincenzo Carafa, homme intelligent, & grand ennemi des Espagnols, qui pourroit aisement traiter avec la Noblesse retirée dans Aversë. Je luy donnai ordre de me le faire
venir

venir le lendemain à mon lever. Ensuite, ayant appris, qu'à une lieuë de là il y avoit un grand bourg, nommé Saint Cyprian, dont les ennemis avoient tiré déjà quantité de bleds, & où il en pouvoit rester encore douze ou quinze mil sacs, j'envoyai querir Iacomo Rouffe, qui comme fameux Bandit, favoit mieux le chemin que pas un autre, & avoit grande creance parmi ces gens. Je luy commandai de prendre son Regiment, composé de mil bons hommes, & de s'y en aller le lendemain matin à la pointe du jour; ce qu'il pouvoit faire aisement sans craindre la cavalerie des ennemis, le país estant coupé de fossiez, & rempli d'arbres, & qu'ainsi sans s'arrester, ni se laisser amuser par de legeres escarmouches, ni de petits partis, que l'on ne manqueroit pas de detacher à sa suite, il s'y rendist le plus promptement qu'il pourroit, & s'y retranchât, afin de le pouvoir garder, jusques à tant que j'en eusse fait porter à Naples tous les bleds. Son importance m'engagea le lendemain, faute d'avoir suivi mes ordres, dans un combat fort hazardeux, mais qui ne servit qu'à me donner de la reputation, & me faire naistre une occasion, que je sus si bien menager, que ce fut la source de tout le bonheur qui m'est arrivé depuis, & faillit aussi à l'estre de l'irreparable perte des Espagnols.

Le lendemain à mon lever je vis venir Vincenzo Carafa, auquel pour oster le soupçon

çon que l'on auroit pris de luy , j'avois envo-
 yé quatre de mes gardes , pour me lamener.
 Je fus enfermé avec luy une bonne heure &
 demie , & ayant fû que la Noblesse eftant
 cent fois plus ennemie des Efpagnols , que
 n'estoit le Peuple , fouhaitoit plus ardem-
 ment de se voir delivrer de leur domination ,
 il m'affura que la haine de la canaille , & l'ap-
 prehension de s'y voir foumis, estoit la seule
 confideration qui la pouvoit retenir , de re-
 chercher tout les moyens de se mettre en li-
 berté. Je luy dis tout ce qui pouvoit luy plai-
 re , & la tirer de cette inquietude ; & eftant
 ravi de connoître mes sentimens , il m'affu-
 ra, que je n'en trouverois pas un de leur Corps
 qui ne recourust volontiers à moy , qui ne me
 fouhaitât pour Chef , & qui n'obeît avec joye
 à tous mes ordres : & après mil embrassades ,
 je l'envoyai à Averse , bien instruit & bien
 intentionné , avec un passeport , sous pretexte
 de s'y vouloir retirer avec ceux qui y estoient
 assemblez , & le fis accompagner de Frere
 Thomas Sebastien , qui feignit de s'y rendre,
 pour informer quelques-uns de ces Messieurs
 de leurs affaires , dont ils luy avoient confié la
 conduite. Je fis grand fondement sur cette
 negociation , & en conçus de grandes espe-
 rances : Mais l'indiscretion du zele de Vin-
 cenzo Carafa , pour estre trop emporté , &
 d'un naturel trop ardent , fit bien quelque
 bon effet , mais non tout celuy que j'atten-
 dois. Il fut reçu & escouté à bras ouverts ; mais
 pour

pour s'estre decouvert à trop de gens, il se fit arrester, dont j'eus beaucoup de deplaisir.

Je ne faisois que de me mettre à table, quand Jacomo Rouffe m'envoya dire, qu'ayant rencontré quelques coureurs de la cavalerie des ennemis, il les avoit poussez jusques sous les murailles d'Averse, où il estoit aux mains avec eux, avec assez d'avantage; & que si je voulois marcher promptement à luy, il m'assuroit de sa prise. Je fus tellement touché de cette extravagante nouvelle, que me levant brusquement de table, je la renversay, & faisant à l'heure mesme sonner à cheval, je me resolus de tout hazarder, pour le sauver, & empescher que son Regiment ne fût taillé en pieces, estant le meilleur Corps de mon infanterie. Je luy envoyay l'ordre de se retirer tandis que j'attaquerois les troupes, que je jugeay bien que les ennemis envoyeroient au devant de moy, pour m'empescher de l'aller degager, & pour luy couper la retraite. Je commanday au Baron de Modene de faire mettre à la teste de mon quartier, que j'avois fait retrancher, deux pieces de canon chargées de cartouches, & de me donner cinq cens mousquetaires, pour m'assurer de tous les defilez qui me donneroient lieu de me retirer, & de faire tenir tout le reste de l'infanterie sous les armes dans le quartier, pour empescher que l'on ne le vint attaquer, & pour marcher où j'en aurois besoin, ne doutant point d'estre poussé, y ayant dans

Averse

Averse plus de trois mil chevaux. Je fis prendre à d'Orillac la garde de cavalerie, avec ordre d'aller reconnoître les ennemis, tâcher de les amuser par une escarmouche, m'avertir promptement de leur marche, prendre garde à ne pas s'engager legerement, & me donner le temps de mettre en bataille dans le grand chemin d'Averse à Naples, bordé de deux grands fossez, comme sont la plupart de ceux de Flandres, la campagne estant toute coupée de petits fossez, & remplie d'arbres fruitiers, entourez de vignes, comme dans quelques endroits du Piedmont & de la Lombardie. Je laissay mon infanterie dans les lieux, où je la crus & la plus utile & la plus necessaire. Je fis avancer les troupes du quartier de Saint Antimo, pour empêcher que l'on ne me pût par ce costé-là prendre par derriere. A peine commençois-je à me mettre en bataille, que d'Orillac ayant trouvé les ennemis plus près de luy qu'il ne les avoit jugez, à cause de l'incommodité de la veüe, qu'il avoit courte, fut chargé par un escadron de cavalerie, commandé par le Capitaine Latin, auquel ayant abatu le chapeau d'un coup de pistolet, & tournant son cheval pour se retirer, comme le terrain estoit mauvais, il s'abatit, & fut malheureusement pris sous luy, & amené prisonnier, quand un Espagnol, nommé Dom Diego de Halamo luy vint donner deux coups d'espée par derriere, dont il le tua de sang froid, au grand regret de

toute

DE MR. DE GUISE, LIV. II. 229
toute la Noblesse de Naples , qui eut horreur
d'une si vilaine action. Je vis venir la garde
fuyant , & qui tombant sur un escadron qui
estoit devant moy, le rompit , & le renversa
sur le mien, qui le culbuta , & je fus si rude-
ment choqué, que mon cheval tomba dans un
fossé, le Capitaine de mes gardes porté par
terre , qui y perdit son chapeau , & m'es-
tant relevé je fus contraint de fuir deux mil
pas avec tout le reste de ma cavalerie , pour
tascher de prendre du terrain pour me re-
mettre en bataille , estant ferré par les deux
fossez à costé du chemin: de sorte, que dans le
desordre où nous estions, si la deroute eust
esté poussée vigoureusement , j'eusse esté
mené battant jusques dans les portes de Na-
ples , sans qu'il m'eust esté possible de tour-
ner. Mais voyant les ennemis ralentis dans
nostre poursuite, je gagnai la teste des fuyards,
& fis tous mes efforts par mes paroles , & à
grands coups d'espée, pour ramener mes gens
au combat. Le Capitaine Rocco s'enfuit à la
teste de sa Compagnie , sans regarder derriere
luy , criant qu'il estoit fort blessé , quoy qu'il
ne le fust pas , & passant sur le ventre de l'in-
fanterie , qu'il trouva à la teste de mon quar-
tier , il y rentra fort épouvanté, où je le cas-
sai à mon retour , & le fis desarmer , avec
toutes les marques d'infamie , que meritoit
sa lascheté. Et haussant le bras, pour donner
de l'espée à un Officier que je ne pouvois ar-
rester, je reconnus que c'estoit Philippes Pri-
gnani,

gnani, Commissaire general de la cavalerie, qui avoit un peu de sang à la main, de l'égratignure d'un clou du pommeau de sa selle, qu'il me voulut faire passer pour un coup d'espée, me disant qu'il l'avoit respandu avec joye pour mon service, comme il feroit en toutes rencontres, celui qui luy restoit, & qu'il avoit un coup de carabine au travers des reins; je le renvoyai se faire penser dans mon quartier, qui estoit tout ce qu'il souhaitoit.

Cependant je m'arrestai tout seul dans le chemin, & criai que ceux qui auroient de l'honneur tournaissent avec moy; trente hommes s'y joignirent, & les ayant mis en escadron; durant que l'on alloit rallier le reste, je chargeai les ennemis que je trouvai en desordre, qui se renversant sur deux escadrons, qui soustenoient le premier, les rompirent, & je les poussai près d'une demie lieüe, jusques à un petit pont, où je fis faire halte. Les Lazares croyant qu'il n'y avoit qu'à aller piller, & gagner des chevaux, m'en demanderent la permission, que je leur donnai de bon cœur, à dessein de m'en defaire, comme de gens inutiles & incommodes, leur disant, que se jettant dans la campagne ils allaient le plus loin qu'ils pourroient, pour essayer de venir prendre les ennemis par derriere; ce que faisant imprudemment, ma malice me réussit, car il y en eut bien trois cens d'affommez. J'y joignis le Lieutenant de cavalerie, qui commandoit leurs coureurs,

&

& qui faisoit en se retirant l'arriere-garde, & je le fis prisonnier, fort glorieux de s'estre rendu à moy, & d'avoir perdu sa liberté de ma main. Nos fuyards, voyant que les ennemis avoient lasché le pied, & que je les avois poussez vertement, s'estant ralliez, commençoient de marcher, reconnoissant qu'il n'y avoit plus rien à craindre, quand ils firent faire une decharge sur moy par trente, ou quarante mousquetaires avancez derriere deux maisons, pour garder le pont, qui tuerent à mes pieds quatorze personnes, des trente que j'avois avec moy; le reste épouvanté prit la fuite, & m'abandonna moy troisieme. Le Maltois, Commissaire d'artillerie, un de ceux qui estoient demeurez, fut envoyé par moy, pour faire avancer deux cens mousquetaires, & voyant venir douze ou quinze de mes domestiques avec des fusils, j'allai au devant d'eux, & leur defendant de se montrer, je les fis jeter à droit & à gauche dans les fosses qui bordoient le chemin, leur ordonnant de ne pas tirer, que je ne leur commandasse. Trois escadrons des ennemis defilant l'un après l'autre, passerent le pont, & se remirent en bataille devant moy, dont le Prince de Minoruine se detacha l'espée à la main, menaçoit nos fuyards, les traittant de canailles & de veillaques; & voyant deux de mes estafiers auprès de moy, dont la livrée de velours verd, avec les galons d'or, estoit fort remarquable, vint en abattre un à l'estrier de mon cheval,

cheval, d'un grand coup d'espée sur la teste. Je demandai à Horatio Vafallo, s'il ne connoissoit point un homme si bien fait, & si vigoureux; se meprenant à la ressemblance, il me dit que c'estoit le Prince de la Torelle, & l'ayant renvoyé pour rallier sa Compagnie, & me la ramener, je m'en allai cependant à luy, qui s'estant fait amener un courfier frais, fort beau & gris pommelé, monta dessus à dix pas de moy, sentant le sien trop fatigué; je mis alors le pistolet à la main, & luy criay, Prince de la Torelle, en attendant que vos gens s'avancent, & que les miens se raillent, puisque nous nous trouvons tous deux seuls, un coup de pistolet entre vous & moy, il y a de l'honneur à acquerir de part & d'autre: mais il commença de se retirer sans s'arrester à moy, qui le pouffant & l'ayant joint d'assez prés, luy criai bon quartier, rendez vous au Duc de Guise; mais baissant la main à son cheval, il s'en alla de vifesse devant le mien las & quasi rendu. Je ne voulus pas hazarder mon coup de si loin, ny m'attacher à le poursuivre, pour ne me pas engager mal à propos; & luy, criant à moy, fit avancer son escadron, & s'alla remettre à la teste, pour soutenir mes gens, qu'il voyoit de loin commencer à marcher. Je reconnus dans son premier rang quantité de Noblesse, à la beauté de leurs chevaux, & à des justes au-corps de velours noir qu'ils avoient tous; je tournai à eux, & faisant faire des passades, je les voulus enga-

ger à me suivre ; dès qu'ils me pressoient je me retirois vingt pas , & puis tournois à eux faire la mesme chose ; ce procedé à la fin les attira insensiblement dans le recoin du chemin où j'avois logé mes fusiliers , je leur fis alors signe du chapeau de tirer , & que chacun choisist son homme , ce qui reüssit malheureusement pour eux. Dom Emanuël de Vaïs, Capitaine de cavalerie, fut tué tout roide : le Marquis de Paihede eut la main droite brisée : le Marquis de Saint Juliani reçut deux coups, l'un dans le costé , & l'autre dans la teste, dont il mourut trois ou quatre jours après ; & enfin sept des plus beaux furent portez par terre ; leur escadron s'en ébranla , & s'affoiblissant de ceux qui emportoient les morts, & remenoient les blesez , mes gens ayant repris cœur , je les repoussai une seconde fois jusques au pont , dont je fus rechassé par leur cavalerie , & quelques mousquetaires , à la teste desquels le Duc d'Andria se vint mettre, pour leur donner plus de courage , & repassa le pont avec trois escadrons. Mes gens ayant repris l'espouvante après la descharge de leurs carabines , m'abandonnerent une troisieme fois tout seul dans le chemin , où je me crus en plus de seureté dans l'apprehension qu'ils avoient de mon infanterie. Neantmoins le premier escadron marchant en fort bon ordre pour me charger , le Duc d'Andria l'espée à la main poussant devant , leur commanda de faire alte , soit qu'il appréhendast d'en-

gager un combat, soit aussy, comme il me le voulut faire croire à nostre entreveuë, deux jours après, qu'il ne voulust pas commettre ma personne, ny la remettre en nouveau peril. Dans cette entrefaite, l'infanterie que j'avois envoyé querir, estant arrivée, je la fis voir aux ennemis, & la mettant dans les fosses, je pris toute ma cavalerie, par-là un peu rassurée; & remise en corps. & je marchay à eux; ils ne tinrent pas pied devant moy, & les ayant renversez, ils repassèrent de nouveau ce pont fatal, où l'escarmouche se reschauffa, & dura plus d'un gros quart-d'heure. Dans cette poursuite le cheval d'un Officier de cavalerie estant tombé, il se vid environné de quelque canaille, qui le vouloit tuer de mil coups; mais l'entendant crier quartier, je poussay à luy, & faisant retirer à coups d'espée ceux qui le vouloient massacrer si cruellement, il se rendit à moy avec bien de la joye, & le donnant à un de mes gardes, je le renvoyay à mon quartier. Ce qui me fit avoir facilement ce dernier avantage, fut que le Duc d'Andria s'estoit retiré pour détacher de son arriere-garde cinq cens chevaux pour me venir couper; & m'empescher la retraite. Jamais personne n'a couru tant de danger que je fis en ce rencontre, non pas tant des ennemis, que de mes gens, qui faisant leurs descharges derriere moy, me bruslerent tous les cheveux, & toutes mes plumes; & la pluspart après ce beau régal,

gal, venoient me dire qu'ils avoient tiré leur coup : de sorte que je puis dire que je n'en reschapay que par miracle. Giacomo Rousse obeïssant à l'ordre que je luy envoyay, se servant de l'avantage des arbres, & des fossiez qu'il y avoit dans la campagne, se retira heureusement en combattant tousjours, sans perdre qu'environ huit ou dix hommes, & pareil nombre de blesez. La cavalerie qui me vouloit couper, ayant trouvé deux cens mousquetaires à un passage que j'y avois laissez exprés, estant arrestée par leur feu, ne pensa qu'à se retirer.

Cependant, mes gens prirent une nouvelle espouvante de leur marche, & s'escriant que nous estions coupez, j'eus assez de peine à les rassurer, en leur persuadant que c'estoit ma cavalerie du quartier de Sant Antimo, que j'avois fait avancer pour me favoriser la retraite, dequoy je me tenois assuré, en garnissant, comme j'avois fait d'abord, tous les defilez avec de l'infanterie. Quelques-uns s'appercevant que ce corps estoit plus grand que celuy dont je leur parlois ; je leur dis que les escadrons qu'ils voyoient paroistre, n'avoient point de fonds, & que me servant de l'ombre des arbres & de la nuit qui s'avançoit, je leur avois commande de faire ce grand front, pour avoir plus d'apparence ; & ayant appris que Giacomo Rousse estoit en seureté, n'ayant engagé tout ce combat que pour cela, je ne pensay qu'à me retirer : j'en

donnay le soin au Sieur de Cerifantes, qui m'arriva fort heureusement, & faisant mettre pied à terre à trente de mes gardes des plus résolus, ils empêcherent les ennemis de passer le pont, ayant ordre, en cas qu'ils se vissent pressés, d'abandonner leurs chevaux, & sautant le fossé de se retirer à la faveur des arbres qu'il y avoit dans la campagne. Je commençay donc à marcher à mon quartier, & dès que je vis le pouvoir faire avec seureté, je fis revenir Cerifantes, qui me vint rejoindre après une legere escarmouche, sans perdre personne : j'eus deux de mes gardes prisonniers, dont l'un eut la mesme aventure que d'Orillac, & l'autre fut assez heureux pour reschapper d'un coup d'espée reçu par derriere, à la porte d'Averse, où je le trouvay encore blessé dans l'hospital, quand quelques jours après je m'en rendis le Maistre. Cette escarmouche dura plus de trois heures, avec perte de quatre ou cinq cens hommes, mais seulement de cinquante ou soixante des ennemis ; la mort de d'Orillac estant la seule à plaindre, & gagnant beaucoup plus que je ne perdois à celle de tous les autres, puisque je m'estois défait de force gens inutiles & incommodes.

Je rentray dans mon quartier, avec un fort grand applaudissement, laissay à la Noblese beaucoup d'estime & d'amitié pour moy, & n'eus de la fatigue de cette journée que l'incommodité d'estre fort enroué, à cause du chaud & de la poussiere, & pour
avoir

avoir esté obligé de crier , & me tourmenter dans le desordre de mes gens. Je fus fort estonné en arrivant à mon logis de trouver Philippes Prignany en parfaite santé , & luy demandant des nouvelles de sa blessure , il me dit qu'il n'y avoit eû que sa casaque percée , & que le coup de carabine ne l'avoit pas touché ; & comme il s'apperçut que je ne fis pas de cas de luy depuis ce jour-là , il eut tant de honte qu'il ne servit jamais à sa charge , comme aussy ne l'aurois-je pas souffert : ce qui le rendit si fort mon ennemy , qu'il chercha tous les moyens de me nuire , & prenant habitude avec Monsieur de Fontenay , il n'y a sorte de mauvais offices qu'il ne m'aît rendus , & passant en France tout exprés , où il continua de faire la mesme chose , jusques au retour de l'armée navale , après que je fus fait prisonnier , qu'un malheureux coup de canon luy emportant les deux jambes le punit & de sa lascheté & de sa malice.

A peine entrois je dans ma chambre , que la Marquise d'Attaviane me vint faire des plaintes que ses enfans avoient esté arrestez à Naples , & pillés nonobstant mon passeport , & qu'au lieu de le respecter , il avoit esté insolamment deschiré , & foulé aux pieds. Je l'assuray de luy en faire raison , y estant plus intéressé qu'elle. Je fis partir à l'heure mesme le Prevost de l'armée pour informer de cette action , avec ordre d'arrester les coupables , faire rendre ce qui avoit esté pris , &

relâcher ces Messieurs, & envoyai un de mes gardes pour les accompagner jusques au quartier des ennemis. Miguel de Santis, dont j'ay desja parlé, s'intituloit tousjours Maistre de Camp general, n'ayant aucun poste fixe, & se promenant accompagné de douze ou quinze coquins, se trouva au fauxbourg de Saint Antoine, au passage de ces Messieurs, & craignant autant la Noblesse qu'il la haïsoit, n'en esperant jamais de pardon, à cause du meurtre de Dom Pepe Caraffe, recherchoit tous les moyens de luy nuire, & de l'outrager. Il ne perdit pas cette occasion de se satisfaire, & mon passeport luy estant présenté, il le deschira, & le foula aux pieds, disant qu'il ne recevoit d'ordre de personne; Il fit encore arrester mon Prevost, & sa temerité luy faisant croire que je le devois craindre, il me renvoya mon garde m'assurer que le lendemain il me viendrait rendre compte de son action.

Je fis dès le soir expedier un passeport au Sergent Major Jean Luigi Landi, pour aller le lendemain à la pointe du jour, avec un Trompette, savoir des nouvelles de d'Orillac, & demander une treve pour enterrer les morts, & une conference de quelque Officier general, pour regler le quartier entre nos troupes; & je chargeai mon Trompette de faire un compliment & une plainte au Prince de la Torelle, de m'avoir meprisé, ne croyant pas qu'il y eust assez d'honneur à

acquérir avec moy, refusant de faire un coup de pistolet, quand je l'en avois convié; que l'estime de la belle action que je luy avois vû faire, prevalant sur mon ressentiment, m'obligeoit à luy demander son amitié, estant d'humeur à rechercher tousjours avec soin celle de toutes les personnes de cœur & de merite, comme luy.

Le matin à mon lever Frere Thomas Sebastien me rendit compte du malheur de * * * * qui me toucha sensiblement; il m'apprit la division qui se mettoit parmi toute cette Noblesse, & la disposition où il l'avoit trouvée, qui me parut assez favorable & me donna lieu d'esperer que j'avois commencé à jetter une bonne semence, qui estant un peu cultivée produiroit avec le temps une avantageuse recolte.

Cependant Jean Luïgi Landi, & le Trompette que j'avois envoyez à Averse estant arrivez, l'on les fit attendre quelque temps à la porte, pour mettre les choses dans l'estat que l'on souhaitoit qu'ils les trouvassent pour me les rapporter: après quoy l'on les fit entrer & conduire à la grande Eglise, qu'ils virent toute tenduë de deuil, & avec force luminaires; toute la Noblesse, & tous les Officiers de leurs troupes, la plupart avec un manteau de deuil, y estoient assemblez pour assister au service qu'ils firent faire au sieur d'Orilac, avec les mesmes honneurs & ceremonies que celuy d'un General d'armée. Ils di-

rent tous à mon Trompette que par ce qu'ils avoient rendu à sa memoire, ils témoignoient assez la douleur qu'ils avoient eüe de son funeste accident, & combien ils avoient desapprouvé la brutale action d'un Espagnol qui l'avoit tué de sang froid par derriere, après avoir esté fait prisonnier & desarmé. Qu'il me devoit rapporter fidelement ce qu'il avoit vû, & m'assurer qu'ils traitteroient fort civilement tous les François, & principalement ceux de ma suite; mais qu'ils n'en useroient pas de mesme pour les gens du Peuple, qui les avoient si mal traittez, & leur avoient si fort perdu le respect en toutes sortes de rencontres, qu'ils ne meritoient d'autres traitemens que celui qu'on fait aux chiens enragez. Que pour la treve, ils la feroient volontiers pour deux jours, pour enterrer les morts, quoy qu'il y en eust un assez petit nombre de leur costé, & que ceux du mien fussent indignes qu'on leur donnast la sepulture; mais qu'ils seroient trop incommodez dans la ville, & moy dans mon quartier par la puanteur de tous ces corps; & qu'ainsy pour l'interest commun, il estoit à propos de les couvrir de terre. Que pour la conference que je demandois, pour l'ajustement du quartier, ils s'assembleroient pour en resoudre, & rendroient la réponse dans deux heures. Ce temps expiré, ils firent choix de la personne du Duc d'Andria, après quelque contestation & quelque difference
d'opi-

d'opinions, pour conférer avec un Officier general de ma part, dont ils me prièrent de mander le nom le lendemain, & d'envoyer quelqu'un, pour concerter le temps & le lieu de la conference, & combien chacun ameneroit de gens de son costé.

Durant que toutes ces choses se regloient, je m'en allay entendre la Messe à l'Eglise de Juliane, & le Curé me venant recevoir à la teste de tous les habitans sous les armes, & suivis de quelques Prêtres, me presenta le dais, que je refusay, nonobstant cette ambition demesurée, dont l'on m'a voulu accuser, ne l'ayant jamais accepté dans tout le temps que j'ay esté dans le Royaume, quoy que l'on me l'ait offert assez souvent. Au retour de la Messe, on m'amena un espion, qui ayant esté dans le quartier de Saint Antimo, estoit venu dans le mien, où il fut pris, observant attentivement toutes choses, & se trouvant chargé de lettres qu'il avoit cachées. Je le fis remettre entre les mains de l'Auditeur general, avec ordre, aussy-tost son procès fait, de le faire pendre sur le grand chemin. Je commanday mes chevaux au sortir de table pour m'aller promener, & me servant de la liberté de la treve, visiter soigneusement le lieu du combat que nous avions fait la veille. Et comme j'estois à la fenestre, dans l'impatience de l'arrivée de mes chevaux, je vis entrer insolemment dans mon logis Miguel de Santis, accompagné de huit

ou dix personnes ; il me salua avec assez de
 peine , & mettant pied à terre pour me venir
 trouver , il fut fort surpris quand le Capitai-
 ne de mes gardes , sur le haut du degré ,
 l'arresta de ma part , avec tous ses compa-
 gnons , & faisoient semblant de se mettre en
 défense , mes gardes se mirent en estat de le
 tuer. Alors saisy de peur , il se mit à pleurer ,
 & se laissa desarmer avec ceux de sa suite. Je
 les fist tous mener en prison , & pour luy , il
 fut mis dans un cachot , avec les fers aux
 pieds , & aux mains ; je l'envoyay interro-
 ger sur l'heure , & luy faisant représenter les
 piéces de mon passeport qu'il avoit deschirées
 & foulées aux pieds , il confessa son insolence ,
 & eut recours à demander la vie , que je
 ne voulus pas luy accorder , le réservant pour
 faire un exemple de sa desobeissance , & peu
 de respect , & un sacrifice à la Noblesse , pour
 m'acquérir leur amitié , en vengeance la mort
 de Dom Pepe Caraffe , qu'il avoit fait mourir
 avec tant d'inhumanité , & dont il se van-
 toit continuellement. Ses camarades confes-
 sèrent que c'estoit luy seul , contre leurs sen-
 timeas , qui avoit fait arrester les enfans de
 la Marquise d'Attaviane ; & que luy repre-
 sentant le respect que l'on devoit à mon pas-
 seport , il leur avoit dit ne m'en devoir au-
 cun , & ne m'en vouloir point rendre , & ac-
 compagnant ses discours insolens & injurieux
 qu'il tenoit contre moy , d'actions pareilles ,
 il prit le passeport , le mit en piéces , & mit

les pieds dessus, jurant qu'il traiteroit ma personne de la mesme maniere, s'il la tenoit entre ses mains. Ils luy maintinrent toutes ces choses à la confrontation, aussy-bien que deux valets de la Marquise d'Attaviane, & le Prevost de l'armée qu'il avoit si temerairement fait arrester.

Je fis rendre tout l'argent & pierreries qui avoient esté pris à ces Cavaliers, pardonnant à ces miserables qui n'avoient d'autres crimes, que celuy de s'estre rencontré à sa fuite. L'aventure qui m'estoit survenuë dans le marché avec luy deux jours après mon arrivée, l'arrogance de ses discours, avec le mepris & la haine qu'il avoit fait paroistre contre moy, me firent juger qu'il pourroit bien avoir entrepris contre ma vie; & que je tirerois de luy quelque lumiere de ceux qui pourroient avoir de pareilles pensées, & de qui j'aurois à craindre & à me défier. J'ordonnay pour ce sujet qu'on luy donnast la question, qu'il souffrit d'abord avec quelque fermeté, mais elle ne dura gueres; car se sentant pressé des tourmens, il avoüa qu'il avoit resolu de me tuër, & qu'il ne faisoit qu'en espier les occasions. Qu'il avoit desja une fois manqué son entreprise. Et que la grande aversion qu'il avoit contre moy, ne venoit point de l'amitié qu'il eust pour les Espagnols; mais de la rage qu'il avoit contre toute la Noblesse, qu'il eust voulu destruire jusques au dernier, & les mettre en pieces,

& deschirer comme il avoit cruellement fait le frere du Duc de Matalonne, n'ayant point d'autre regret de mourir que de n'avoir pû luy en faire autant. Qu'il me confideroit comme leur amy, & leur protecteur, qui ne souffrirois jamais que l'on leur fist quelque violence. Que c'estoit pour cela seul qu'il se vouloit défaire de moy, afin de pouvoir par après à leur esgard se contenter & se satisfaire. En deux ou trois jours de temps son procès fut achevé, & il fut condamné d'avoir le cou coupé, sa teste mise sur un poteau, & son corps pendu par un pied, comme on a de coustume d'en user avec les assassins & les traistres. Je fis differer son execution, pour attendre l'occasion de m'en prevaloir avec la Noblesse, & d'en tirer quelque avantage.

Revenant donc à la réponse qui me fut rapportée d'Averse, elle m'obligea de renvoyer mon Trompette avec ledit Luigi Landi, pour dire de ma part à Monsieur le Duc d'Andria, que j'avois resolu d'envoyer le Baron de Modene, Maistre de Camp general, pour conferer avec la personne qui devoit estre nommée de leur part, pour le reglement du quartier entre nos troupes. Mais ayant appris avec joye, que l'on avoit jetté les yeux sur luy, pour venir faire ce traité, j'avois crû n'estre pastrop bon moy-mesme, pour me rendre au lieu dont nous conviendrions, dont je luy laissois le choix, ayant tant de confiance en sa parole, que je me touverois
avec

avec pareil nombre de gens que luy, en quelque lieu qu'il me voulust marquer.

Ma civilité fut fort bien reçue, & l'on y répondit avec toute la galanterie imaginable. Mais craignant que les Espagnols ne rompiſſent cette entreveuë, qui leur donneroit beaucoup de ſoupçon, s'ils en eſtoient avertis, & que je croiſois fort neceſſaire à l'exécution de mes deſſeins, j'avois donné ordre audit Landi, de convenir du lieu des Capucins d'Averſe, également diſtant de la ville, & de mon quartier. Que chacun ameneroit pour ſa ſeureté cent cinquante chevaux, & deux cens mousquetaires, pour faire garder les avenues. Que l'on avanceroit des corps de garde, & des ſentinelles de peur d'eſtre ſurpris. Que les troupes de part & d'autre n'approcheroient pas de cinq cens pas du lieu où nous ſerions. Que nous viendrions chacun avec nos piſtolets, & nos eſpées, accompagnez de dix perſonnes, avec un Aide de Camp pour porter les ordres à nos gens, quand il ſeroit neceſſaire de les faire avancer, ou reculer, ſuivant que nous le jugerions à propos. Que l'on n'ameneroit de chaque party qu'une douzaine de laquais ou d'eſtapiers pour tenir les chevaux. Et que nous nous rendrions le dix-huitieſme du mois de Decembre ſur les deux heures après midy, au lieu deſtiné. Beaucoup de Cavaliers ayant curioſité de me voir, voulurent accompagner le Duc d'Andria, & après bien des conteſtations,

ons, le sort tomba sur Dom Fabricio Spinelli, Dom Scipion Pignatelli, Dom Carlo Caëtano, Carlo Marullo Chevalier de Malte, Dom Cefare de la Marra, Joseph Papalette Capitaine de cavalerie, Jüan Jacobo Affati, Baron de Canosa, Dom Francisco de Tassis, un Cavalier Espagnol, & l'Aide Camp Battimiello. Pour moy je menay de mon costé, le Baron de Modene Maistre de Camp general, le Sieur de Cerisantes, le Sieur de Taillade, Augustin de Lietto Capitaine de mes gardes, Antonio Tonty Gentilhomme Romain, le Sieur Dessinar Gentilhomme du Comtat, Onoffrio Pissacany, Jomo Sant-Apollina mon Escuyer, Cicio Battimiello, Aniello de Falco General de l'artillerie, & Pepe Palombe pour porter mes ordres, comme mon Adjudant general.

Le jour estant venu, où tout ce que je souhaitois le plus ardemment depuis mon entrée dans Naples m'estoit arrivé, de pouvoir moy-mesme tâter les sentimens de la Noblesse, & d'employer de vive voix toute l'adresse que je pourrois pour l'attirer à moy; je m'y preparai avec autant de joye que d'espoir, que cette couference ne pourroit que produire un bon effet: puisque, ou je la gagnerois par mes civilitez, & par mes raisons, ou je la rendrois suspecte aux Espagnols, qui par leur défiance, & mauvais traitemens la forceroient avec le temps de recourir à moy, & se venir jeter entre mes bras. J'envoyai
que-

querir les deux Officiers que j'avois pris à la dernière escarmouche, & que j'avois fort bien traittez ; je leur proposai, apres avoir loué leur valeur, & témoigné de l'estime pour eux, de prendre employ, les tentant par les avantages que je leur ferois. mais m'ayant repondu que la fidelité des Bourguignons estoit inébranlable, & qu'ils vouloient mourir pour le service du Roy, duquel ils estoient nés sujets, je leur dis que je les en aimois moins, mais que je les en estimois davantage ; Qu'il estoit juste qu'ayant esté pris de ma main, ils se prevalussent de ma courtoisie, qu'ils estoient libres, & qu'ils pouvoient s'en retourner, & leur faisant rendre leurs armes, & leurs chevaux, & donner quelque argent, je les fis accompagner par un Trompette pour me rapporter quand le Duc d'Andria monteroit à cheval, pour me trouver aussi-tôt que luy à nostre rendez-vous, & le disposer à m'accorder plus librement le quartier, par l'exemple que j'avois commencé de donner, d'en user honnestement avec les prisonniers de guerre. Ces deux-ci ne se pouvant assez louer de ma bonté, en dirent tant de choses, que toutes leurs troupes en furent ébranlées, & prestes à se debander pour me venir servir.

Cependant, j'envoyai reconnoistre tout les environs des Capucins, de peur de quelque embuscade, & visiter exactement tout leur Convent ; je fis mettre toutes mes trou-
pes

pes sous les armes, monter à cheval toute ma cavalerie, à la teste de mon quartier, saisir tout les passages pour favoriser ma retraite, & me tins prest à marcher, avec le nombre dont nous estions convenus, aux premieres nouvelles que je recevrois. Je ne tardai gueres d'en avoir, & marchant jusques à mil pas du lieu de nostre conference, je fis faire alte, & envoyai reconnoistre ces Messieurs, qui ayant fait le mesme de leur costé, & nous estant assurez de la bonne foy les uns des autres nous nous avançâmes, & nous trouvâmes en mesme temps en presence, , l'escorte estant demeurée à la distance dont nous estions convenus.

Le Duc d'Andria venant à moy, mit pied à terre à trente pas, & descendant de cheval je courus à luy les bras ouverts, & après beaucoup d'embrassades & de tesmoignages d'amitié & d'estime, il me presenta tous ces Messieurs qui l'accompagnoient; comme aussy je le fis saluër par tous ceux de ma suite. Après quoy, il me tesmoigna la joye qu'il avoit d'avoir esté choisy pour cette conference, & l'obligation qu'il m'avoit, au lieu d'y envoyer quelqu'un de ma part, d'y avoir voulu venir en personne, qui estoit un honneur qu'il recevoit comme il le devoit, & dont il conserveroit toute sa vie & la memoire & la reconnoissance. Je luy respondis que sachant & son merite & sa naissance, je ne pouvois ny ne devois faire moins, estant
trop

trop bien informé de la grandeur & antiquité de la Maison des Caraffes, dont il estoit le Chef, & en soustenoit la dignité par sa vertu & son courage, & mil autres bonnes qualitez personnelles, qui luy acqueroient une si generale estime. Que je souhaitois passionnement son amitié, & estois venu exprés pour la luy demander. Il ajousta que la curiosité qu'il avoit de me connoistre, avoit esté satisfaite il y avoit deux jours, m'estant fait voir de si pres l'espée à la main, qu'il avoit aisement pû remarquer tous les traits de mon visage. Qu'il y avoit eû & honneur à acquerir, & satisfaction à m'approcher. Mais que j'estois un si dangereux ennemy, que cette curiosité n'estoit ny facile à contenter, ny sans un péril extreme. Qu'au reste il m'avoit vû faire des choses si extraordinaires, qu'il n'avoit pas esté necessaire de demander mon nom, puisque toute la Noblesse avoit jugé avec luy qu'il falloit necessairement que ce fust moy, n'y ayant point d'autre personne dans le monde, capable de soustenir tout seul un combat dans un chemin, abandonné, comme il m'avoit vû trois fois, de toutes mes troupes espouvantées, sans que l'on pust reconnoistre en moy d'autres sentimens que d'une extreme fierté, contre un grand corps de cavalerie que j'avois sur les bras, & de chagrin de n'estre pas suivi; & que si j'eusse esté à la teste de gens assez braves pour m'accompagner dans les dangers, où je les mene-

rois,

rois, qu'il ne croyoit pas que je puffe rien trouver de difficile, ny qu'il y eust de puissance capable de resister à ma valeur. Qu'il avoit vû avec quelque déplaisir qu'elle estoit si mal secondée; qu'il m'en avoit mesme donné des marques de tendresse, & de veneration, en ne me voulant voir ny mort ny prisonnier, lors qu'ayant reconnu que je ne pouvois esviter ou l'un ou l'autre, j'avois pû remarquer qu'il s'estoit venu mettre à la teste de ses troupes, & leur avoit commandé de faire alte, pour empescher qu'ils ne s'attachassent si vertement à ma poursuite.

A ce discours si galant, je repartis que l'estime que je faisois de tous les Cavaliers Napolitains avoit failly à me couster cher, puisque c'estoit plustost l'envie de me faire aimer & confiderer d'eux, qui m'avoit donné du cœur & de la hardiesse, que le sang que j'avois hérité de mes ancestres, & que j'aurois eû honte la premiere fois que je paroissøis devant eux, d'avoir plustost fait remarquer ma taille, que mon visage. Que l'exemple de ce que je leur voyois faire de si bonne grace, m'engageoit à les imiter, pour faire naistre par la sympathie quelque sorte d'inclination pour moy. Que j'avois bien reconnu ce qu'il avoit voulu faire d'obligeant, dont je voulois demeurer d'accord, pour ne pas affoiblir la reconnoissance que j'en desirois conserver toute ma vie, quoy que je ne fusse pas en fort grand peril, estant soustenu par de
l'in-

l'infanterie, comme je l'avois à mon grand regret fait voir, aux despens de quelques-uns de ses camarades. A quoy m'ayant reparty, qu'il me voyoit avec douleur à la teste d'un nombre de canaille indigne d'avoir un Chef tel que moy, dont les vertus esgaloient la naissance, & que je meriterois d'estre mieux accompagné. Je luy respondis avec un grand soupir qu'il seroit aisé, s'il vouloit, avec toute la Noblesse, se refoudre à me voir combattre pour leur liberté, & employer mon sang, & ma vie, pour les tirer des fers qu'ils portoient, trop pesans pour estre soufferts plus long-temps. Les personnes de leur cœur & de leur qualité n'estant pas nées pour mourir esclaves, mais pour vivre avec l'honneur, les avantages & les prerogatives, à quoy le Ciel les avoit destinées, en leur donnant une naissance si illustre. Il me repartit, qu'ils s'estimoient glorieux d'employer leurs vies pour le service d'un Roy, dont ils estoient nais les Sujets. Que leur fidelité leur rendoit douce la domination de leur Maistre; & que jamais un joug n'estoit pesant, que l'on portoit avec plaisir, & sans contrainte; & qu'ils ne pouvoient mieux employer leurs vies qu'à chastier une troupe d'infames revoltez, qui vouloient esbranler une Couronne, de laquelle l'honneur & le devoir engageoient tous les Cavaliers d'estre le soubstien; & que comme il en estoit le plus zélé, il pretenoit aussy donner l'exemple à tous les autres.

Je

Je vis que nous nous engagions trop avant pour parler en public, & croyant qu'en particulier je descouvrirois plus aisement ses sentimens, faisant signe à ceux de ma suite d'entretenir les camarades, je luy proposai d'entrer dans l'Eglise, où ayant fait nostre priere, nous nous assîmes sur un banc, & commençâmes une conversation plus libre & plus importante. Il me dit regretter avec des larmes de sang, de voir qu'une personne pour qui il avoit desja le cœur attendri, par des sentimens d'affection, d'estime, & de respect, d'un sang si illustre, & mesme de celuy de leurs anciens Rois, qui l'obligeoit d'avoir une particuliere veneration pour moy, dont les ancestres avoient soustenu la Religion Catholique en France, & qui s'estoient acquis par tant de belles & grandes actions, l'admiration de toute l'Europe, & qu'en ayant herité les hautes vertus, pouvois non seulement les imiter, mais les surpasser par tous les talens, dont le Ciel m'avoit si avantageusement partagé, fust exposée à tant de perils, pour soutenir les interests d'un Peuple revolté, cruel, ingrat, traistre, & leger, qui ne recompensoit les services que l'on luy rendoit que par des massacres, & des cruautéz, dont le Prince de Massé estoit un assez malheureux exemple, fust venuë en une seule felouque au travers d'une puissante armée, meprisant la tempeste, & les fortunes de la mer, dans une saison si dangereuse, poursuivie de tant de

gale-

galeres, & tant de differens bastimens à rame, preparez à sa perte, s'exposer dans un lieu où il n'y avoit qu'à hazarder sa reputation, & sa vie, pour chercher une mort aussy assurée, que pleine de honte & d'infamie, sans estre appuyée d'une armée navale, abandonnée de tout secours hors de celuy de sa vertu, & de son courage, sans avoir un homme à qui se fier, ny capable de le soulager, & executer ses hautes entreprises, avec des puissances en teste si considerables, que la seule pensée seroit capable de faire trembler les plus determinez, & dont le risque avoit plus d'air d'une action d'un desesperé, que de celle d'un Prince genereux, brave & ambitieux. Qu'il n'y pouvoit penser sans douleur. Qu'il me conjuroit d'y vouloir faire une serieuse reflexion, & considerer sans preoccupation ce que j'avois à esperer & à craindre. Il me dit de plus, qu'il voyoit bien que je me flattois de l'esperance de pouvoir attirer tous les Cavaliers dans mon parti, à quoy je ne devois pas m'attendre. Qu'il estoit vray qu'il n'y en avoit pas un qui n'eust pour moy beaucoup d'estime, de respect & d'amitié, & qui ne creust m'estre redevable de la cessation de l'incendie, & saccagement de leurs maisons, de se voir depuis mon arrivée garanti des insolences & outrages du menu peuple, & qui n'attribuast à mes soins & à ma protection la conservation des biens qui leur restoient, des personnes de leurs proches, & de
l'hon-

l'honneur de leurs familles, dont ils ne seroient jamais ingrats. Mais qu'à bien considérer, je n'avois nul interest dans cette affaire, puisque je n'y prenois de part que celle que m'y donnoit le commandement des armes du Peuple que je servois, & dont je n'estois pas le maistre, puisque Gennare en estoit le Chef, que les gens de qualité ne voudroient jamais reconnoistre. Qu'il me croyoit trop genereux pour avoir le dessein de leur conseiller, & qu'ils avoient trop de vanité & de gloire, pour se soumettre à des canailles, qu'ils avoient tousjours tenu sous les pieds. Que ce ne seroit pas se mettre en liberté, mais se rendre esclaves d'un menu peuple, duquel ils voyoient avec douleur & ressentiment les mains encore dégoutantes du sang de leurs proches, dont la vengeance leur auroit esté aussy assurée que prompte, si ma venuë, ma vigueur, & ma conduite n'en avoient retardé l'exécution, par le courage & la resolution que je faisois voir à soutenir un si meschant party. Que leur honneur, & leur naissance les rendant les soubstiens de la Couronne de Naples, les obligeoient à pousser jusqu'au bout leur fidelité; Que je pouvois juger de leur zele, ayant fait un corps d'armée à leurs depens, & faisant la guerre sans crainte d'exposer à la rage des revoltez leurs biens & leurs familles. Qu'ils faisoient gloire d'employer jusqu'au dernier sol, & repandre jusqu'à la dernière

goutte

goutte de leur sang pour conſerver cette Couronne au Roy leur Maître ; quoy qu'à m'en parler franchement, ils n'eſperaffent pas d'en tirer d'autre recompenſe, que celle d'avoir ſatisfait à leur devoir, & qu'il eſtoit & beau & genereux de tout ſacrifier, après avoir eſté ſi mal traittez, & ſi peu conſiderez, qu'ils avoient eſté juſques icy des Eſpagnols ; ne s'attendant pas meſme d'eſtre remerciez de ce qu'ils faiſoient de ſi bon cœur, & qui leur couſteroit leur rüine totale ; mais qu'ils ſe contenteroient de faire voir à toute l'Europe, qu'ils avoient ſans ordre conſumé tous leurs biens, & hazardé leurs perſonnes, pour ſauver un Eſtat qu'ils pouvoient laiſſer perdre ſans crime, en ne s'opposant point au cours des choſes, & ne s'appliquant qu'à la deſenſe de leurs terres, & à la conſervation de leur fortune. Et qu'enfin ils me voyoient avec déplaiſir à toutes les heures du jour, en danger de la vie, ayant à craindre le poiſon, l'aſſaſſinat, & la trahiſon. Que je ne pouvois pas ſeul reſiſter à tant d'oppoſitions que je verrois naiſtre tous les jours. Que je ne devois faire aucun fondement ſur des gens ſans cœur & ſans honneur, qui m'abandonneroient comme ils avoient fait deux jours auparavant, dans toutes les occaſions de guerre. Qu'il falloit aſſurement que l'on m'eût fait dans Rome un eſtat fabuleux des forces du Peuple, puis que j'eſtois venu le ſervir ; mais qu'ils ne doutoient pas,

qu'ayant

qu'ayant reconnu les artifices malicieux, dont l'on avoit usé pour m'engager, je ne me fusse desja repenti plus de cent fois, de m'estre si legerement jetté parmy une si infame canaille. Que je devois considerer qu'au moindre mauvais succès, dont suivant sa coustume, elle me voudroit rendre responsable, ou à la premiere sedition qu'exciteroit quelque fou, ou quelque emporté, dont le credit viendroit de crier plus haut que les autres, l'on me couperoit la teste, & me traîneroit-on par les ruës. Qu'il savoit desja qu'en deux ou trois rencontres, l'on m'avoit perdu le respect, & que si j'y avois remedié avec hardiesse & resolution, je n'aurois pas toujours la mesme fortune, quoy que j'eusse toujours le mesme cœur, & que pour peu qu'elle me manquast, je perdrois infailliblement la reputation & la vie. Qu'il estoit venu exprés pour me représenter toutes ces choses, de la part de la Noblesse, & m'offrir en cas que je voulusse me retirer à Rome de m'accompagner en corps jusques-là. Que comme mon serviteur il me conseilloit de prendre cette resolution, puisque je ne pouvois, ny ne devois me mettre dans l'esprit la pensée d'aucun establisement de fortune par le Peuple, qui n'est capable que de faire des tumultes, & exciter des seditions. Les revolutions des Monarchies, ny les changemens de dominations, ne se faisant que par la Noblesse, qui ne pouvoit jamais m'estre

favo-

favorable dans les esperances dont je me serois peut-estre flatté, la dependance & l'attachement que j'avois avec le Peuple, l'empeschant de pouvoir se réunir à moy, qui ne croirois pas aussy bien luy avoir obligation de mon establissement, dont le Peuple auroit jetté les premiers fondemens.

Je commençai par le remercier des bons conseils qu'il me donnoit, aussy-bien de la part de toute la Noblesse, que de la sienne particuliere, que je n'estois pas en volonté de suivre, ne le pouvant ny avec bien-séance ny avec honneur. Je luy dis mesme, que je croyois qu'il avoit assez bonne opinion de moy, pour ne s'y estre pas attendu. Que je n'avois pas tenté un passage si hazardeux, pour perdre la gloire qu'il m'avoit acquise, en faisant passer pour une action d'imprudencce ce que j'avois entrepris de si bonne grace, & avec tant de resolution. Que je n'avois rien vû dans Naples qui m'eust surpris. Que j'avois prevû tous les perils où je me voyois exposé, & m'estois mesme imaginé avoir à courre plus de fortune que je n'en trouvois pas. Que la reputation ne s'acqueroit pas sans danger. Que la passion que j'avois de servir la Couronne, dont j'avois l'honneur d'estre nay sujet, m'avoit fait resoudre à tout. Que je considerois de sang froid tous les bons & mauvais succez de la Fortune, & cherchois tous les moyens d'avancer les uns, & remedier aux autres. Et que mettant dans une ba-

lance d'un costé l'honneur & la gloire que j'avois à acquerir , & de l'autre toutes les sortes de risques que j'avois à courir , je me sentoist tellement animé & confirmé dans mes desseins , que rien au monde ne seroit capable de m'en faire perdre la pensée. Que je ne m'estois point engagé si legerement , qu'il pouvoit croire. Que si l'on m'avoit vû passer tout seul dans une felouque au travers de l'armée d'Espagne , & mespriser tous les perils , que tout autre que moy auroit pû craindre avec raison , que ce n'estoit point que je crusse , comme un Chevalier errant fabuleux , defendre un Peuple contre de si grandes puissances de terre & de mer , que j'avois à combattre , ny faire tout seul la conquête d'un grand Royaume ; mais qu'ayant appris que tout le monde avoit perdu cœur dans Naples , j'avois crû m'y devoir jetter , pour les animer , & leur en faire reprendre , & donner temps à l'armée navale de France d'arriver , avec tous les secours qui me seroient necessaires ; non seulement pour la conservation de la ville , mais pour chasser les Espagnols de tout le Royaume , dequoy j'esperois de venir bien tost à bout. En effet j'ay pourvû , luy dis-je , à toutes choses. Il vient une puissante armée à mes ordres , qui est presentement à la voile , & dont le vent seul peut retarder l'arrivée ; vous la verrez bien-tost venir brusler & couler à fond la flotte d'Espagne : elle est equipée de tout ce qui

peut

peut estre necessaire , au lieu que je say que l'autre est entierement desarmée. Elle me conduit des vaisseaux chargez de bled , m'apporte des munitions de guerre , de l'artillerie & de l'argent. Il y a dessus un grand corps d'infanterie , pour me débarquer, en tel nombre que je croirai en avoir besoin, & quantité de cavaliers démontez , que quand j'auray une fois mis à cheval , rien ne me peut empêcher d'estre Maître de la campagne. Je suis bien aise de vous donner cét avis , & à toute vostre Noblesse , pour vous faire voir que je ne suis point chimerique , & que sans me flatter , je puis me vanter de faire bientôt la loy , & non pas de la recevoir. Je plains son aveuglement , de ne pas penser à elle , & je crains bien, que si elle n'ouvre les yeux pour chercher sa seureté , elle ne se trouve irreparablement envelopée dans la ruine des Espagnols. Ne croyez point que j'aye dessein de vous faire faire de fausses desmarches : je vous aime trop pour vous precipiter. Je veux que vous fassiez des reflexions , mais que vous ne resolviez ny n'executiez rien , que vous n'ayez verifié tout ce que je vous dis. Si vous estes unis avec les Espagnols , les forces de France jointes au Peuple , se declareront contre vous. L'on pourra songer à l'establissement d'une Republique Populaire , vous en aurez regret , & en estant une fois exclus , vous ne pourrez pas y reprendre le rang & l'autorité, qui raisonnablement vous y sont acquis.

Vous me direz, que l'exécution de ce projet est difficile , tant que vous y ferez oppoſez : j'en demeure d'accord , & que meſme vous l'empêcherez ; mais ce ne pourra eſtre que par une grande effuſion de ſang , par la deſtruction de toutes vos familles , par la ruiſe de vos biens , & par la deſolation de tout le Royaume , que vous aurez rendu le theatre de la guerre , peut-eſtre pour pluſieurs années ; au lieu que réuniffant tous les corps de cét Eſtat dans un meſme intereſt , comme naturellement ils n'en doivent point avoir de ſeparez , la liberté , & l'affranchiſſement de la cruelle domination d'Eſpagne , n'eſt qu'un ouvrage de peu de ſemaines. Et comme vous en devez profiter plus avantageuſement que le Peuple , il eſt bien juſte que vous preniez voſtre part de la peine & du travail , & il ne ſeroit pas honorable que vous luy en laiffaſſiez toute la gloire , & vouluſſiez en avoir le profit. Ce ſeroit moy ſeul qui en ce cas la pourroit pretendre , ayant le commandement de leurs armes entre les mains. Mais je la veux bien partager avec vous , afin d'en faire de meſme des avantages de la Fortune qui la doivent ſuivre. Ne croyez pas que je veuille par là vous conſeiller de vous venir mettre à ſes pieds ; je hay trop la canaille , & aime trop les gens de qualité , pour eſtre capable d'une penſée pareille. Si l'autorité de Gennare vous choque , vous en ſerez bien-toſt defait , car je vous donne ma parole qu'à mon arrivée à

Naples, je la luy osteray, & vous le saurez bien-tost toute entiere entre mes mains. Je vous promets que je n'y seray pas huit jours, que vous ne m'y sachiez le Maistre, & que l'on n'entende plus parler d'autres ordres que des miens; les choses y sont si bien disposées, que personne n'est plus en estat de s'y opposer. Je m'y suis fait aimer des honnestes gens, & si fort craindre de la populace, que je suis plus absolu que vous n'y avez vû autrefois Mazanielle. Quand les affaires seront en ce point, & que vous voudrez venir à moy, vous me trouverez tousjours vous attendant les bras ouverts, pour vous recevoir, prest à vous rendre toutes sortes de services, & de marques d'estime & d'amitié. Et pour vous en oster toute repugnance, sachez que je suis ennemy du desordre, de l'insolence & du tumulte. Que je les feray cesser, restabliray la justice & le repos, feray rendre le respect qui se doit aux personnes de qualité, & mettray la canaille dans le mespris, la sujction & la dependance qu'elle en doit avoir, & dans laquelle elle a tousjours esté avant les revolutions. Je puniray tous les incendiaires, & tous ces gens accoustumez à saccager les maisons: j'immoleray au ressentiment des proches tous ceux qui ont trempé leurs mains dans le sang des Cavaliers: & pour commencer, je tiens dans les fers Miguel de Santis, qui massacra si cruellement le pauvre Dom Pepe Caraffe; je vous le veux

sacrifier, & à toute vostre parenté, & avant qu'il soit six jours, vous verrez sa teste sur un poteau à la porte d'Averse, & son corps pendu par un pied à un arbre du grand chemin. Ce sont là les marques que je veux vous donner de mon credit & de ma puissance, aussy bien que de l'amitié que j'ay pour toute la Noblesse, & du dessein que j'ay de rechercher tous les moyens de m'en faire aimer, en luy rendant toute sorte de service; esperant aussy, qu'après avoir vû toutes ces choses, plus pour son interest que pour le mien, elle songera à prendre de bonnes mesures, & se garentissant d'estre envelopée dans la ruine des Espagnols, travaillera, comme la prudence le veut, à en profiter & en tirer des avantages.

Je luy dis ensuite, que je loüois son zele & sa fidelité pour l'Espagne, qui seroit infailliblement payée d'ingratitude, & qu'elle se devoit assurer, que tous les services qu'elle rendoit estoient autant de crimes, puisque la Politique raffinée de ses Ministres seroit resoudre la perte des personnes qu'ils ne pourroient recompenser suivant leurs merites, & dont après ils craindroient le ressentiment, qu'attireroient avec raison leur mespris & leur ingratitude. Qu'il estoit plus aisé de causer la perte d'un Royaume que de le conserver, & le maintenir, contre les decrets du Ciel & des revolutions generales, & qu'ils ne voudroient pas se mettre dans le peril de dependre

dre des caprices de la Noblesse , qui pourroit , quand il luy plairoit , leur oster une Couronne , qu'elle auroit soustenuë avec tant de generosité & de courage. Qu'ils savoient bien , qu'il n'y avoit pas un Cavalier qui n'eust le poignard dans le sein , & qui ne fust outré des injures & mauvais traitemens qu'ils luy avoient faits. Qu'ils ne compteroient pas à obligation la depense d'avoir armé pour eux , & d'avoir assemblé un corps de troupes si considerable , qui les avoit jusques icy garentis d'estre chassés , & avoit conservé toutes leurs places. Qu'ils attribuëroient cette resolution à la haine conçue contre le menu Peuple , & à la vengeance que l'on vouloit faire de leur insolence , des saccagemens de leurs maisons , & au ressentiment du sang de leurs proches , qu'il avoit respandu si barbarement. Qu'enfin le Conseil d'Espagne craignoit tout , & ne s'obligeoit de rien , chastioit , & ne recompensoit jamais , tenoit pour ennemis ceux dont l'autorité leur faisoit ombrage , apprehendoit une revolution , & ne songeoit qu'à prendre ceux qu'il voyoit capables de la faire ; & dans sa défiance naturelle s'appliquoit à prevenir ceux qu'il croyoit en estat de faire du mal quand ils voudroient. Qu'avec douleur je voyois tous les Cavaliers dans ce peril , & luy , pour estre le plus puissant & le plus considerable , dans un plus grand que tous les autres. Qu'il devoit s'imaginer , qu'il se rendroit coupable à faire de belles & genereu-

ses actions ; & qu'enfin sa perte estoit inevitable , aussy-bien que de tous ses compagnons , puisque dans celle des Espagnols ils seroient miserablement envelopez ; & qu'ils periroient certainement , s'ils remettoient leurs affaire , & reestablissoient leur autorité , ne se pouvant garantir de leur severité ny de leur defiance. Qu'il ne se faisoit point avec eux de fautes legeres. Qu'ils appelloient trahison & entreprises tout ce qui leur donnoit du soupçon ; qu'ils en prenoient sans fondement. Qu'ils seroient plus coupables à leur esgard que ceux du Peuple qui s'estoient revolté , en s'opposant à leurs insolences , & prenant le soin d'estouffer , comme ils faisoient , les seditions generales de tout le Royaume , & empeschant le bouleversément de l'Estat. Qu'ils connoissoient trop leur dissimulation , pour y devoir prendre confiance. Et qu'après beaucoup de bellés paroles & de specieuses apparences , le temps viendrait qu'ils ressentiroient les effets de leurs cruelles maximes , sans pouvoir s'en parer.

Il goustâ toutes mes raisons , & fut contraint d'en demeurer d'accord. Il me repartit qu'il avoit bien considéré tout ce que je luy representois si judicieusement , mais qu'il continueroit , comme il avoit commencé , & que jusques à la mort , il vouloit satisfaire à ses obligations. La premiere que vous ayez , luy dis-je , est de conserver vostre païs , & le garantir d'une ruine totale , & toute vostre

Noblesse, & vostre famille particuliere, de perir miserablement. Et vous ferez à jamais blasmable, si ayant pû prevenir tant de maux, dont vous estes menacez, vous attirez par opiniastrété la famine, la guerre, les incendies, les meurtres & les saccagemens, & vous vous rendez le destructeur de vostre patrie, en pouvant en estre le conservateur. Ce n'est point vous qui avez commencé le soulèvement de l'Estat, mais qui ne le pouvant apaiser, vous en servirez, pour luy procurer le repos & la liberté: les Espagnols seront les seuls coupables de cette revolution, leur mauvaise & violente conduite ayant attiré la haine generale des Peuples; & leur negligence & leur foiblesse leur ostant les moyens de se garantir de leurs ressentimens. Ainsi vous ne les abandonnez point, qu'après qu'ils se sont abandonnez eux-mesmes, & vous autres Messieurs les premiers, à la violence & barbarie d'une populace desesperée. Estes-vous obligez de faire l'impossible pour des gens qui se sont laissez accabler, faute de prévoir, & de se precautionner contre un malheur que l'on peut dire qu'ils ont bien voulu se procurer, puisqu'après tant d'avis reïterez, ils n'ont pas changé de conduite? Pouvez-vous maintenir tousjours à vos depens les troupes que vous avez levées dans une guerre, qui selon toute apparence, doit estre de longue durée? Vous ferez espuisez dans peu de temps, ne pouvant rien tirer du

revenu de vos terres, & je ne pourray pas toujours empêcher que l'on ne les ruine, & que vos maisons ne soient razées, quand vous vous ferez opiniâtres contre toute raison, & au préjudice de vos intérêts propres à demeurer les armes à la main contre moy. Quand la nécessité vous forcera de les mettre bas vous ferez ruinez, & n'aurez plus de considération dans aucun party, n'estant plus en estat ny de favoriser, ny de nuire. Prevenez par vostre prudence cét inconvénient inevitable, qui vous feroit perdre le credit & la reputation. Je ne vous demande pas de vous joindre à moy, il ne seroit pas honneste pour vous de le faire si legerement, ny raisonnable à moy de vous le proposer, prenant un soin particulier de vostre honneur. Il faut que vous ayez auparavant vu ce que je vous ay promis : Mais vous devez vous retirer chacun dans vos terres, pour songer à leur conservation, & vous donner le temps de voir le cours des choses, & prendre avantageusement vostre party. J'auray grand sujet de me louer de vous, & les Espagnols n'en auront aucun de se plaindre, leur faisant connoître que vous avez fait pour eux tout ce qui vous estoit possible, que vous avez levé & entretenu des troupes à vos dépens, que faute d'argent vous ne pouvez plus tenir ensemble. Que vous allez essayer d'en amasser d'autres, & tascher de conserver le peu de bien qui vous reste, ayant mangé
le

le surplus dans leurs interets. Je vous donneray non seulement des sauvegardes , mais le commandement de vos terres , aux personnes que vous me nommerez , la constellation qui domine , faisant que le moindre petit village veut avoir un Chef & faire la guerre. J'empeschera que l'on ne parle de l'establissement d'une Republique , jusques à tant que vous puissiez y prendre la part que vous devez avoir dans le gouvernement , & dire vostre sentiment sur la forme de son establissement.

Le mien , & celuy de toute la Noblesse , me dit-il , est que la Republique ne nous estant pas propre , nous ne pouvons , ny ne voulons jamais en ouïr parler ; nous ne souffrirons jamais que le Peuple partage l'autorité avec nous , & nous sommes d'un genie si agissant , & naturellement si glorieux , qu'il nous est impossible , sans nous entremanger les uns les autres , de nous voir beaucoup dans une esgalité de puissance. Il en arriveroit infailliblement des divisions , des haines & des jalousies , qui feroient absolument ruiner & perdre le pais. Nous sommes nais pour l'Estat Monarchique : nous ne saurions nous passer d'un Roy. Il faut qu'une autorité supreme nous tienne en paix & en repos , en apaisant nos dissensions & nos inimitiez , à quoy nous portent le naturel & l'education que nous avons eüe ; & cela supposé , il faut de necessité , que nous nous resolvions à per-

dre & les biens & la vie, pour nous conserver sous la domination de nostre Roy, quelque rude qu'elle soit; nous y sommes accoustumez, & nous croyons que celle de France ne nous feroit pas plus douce: nous ne gagnerions rien à ce changement, & peut-estre y pourrions nous perdre; nous verrions tout de mesme nostre nation soumise à des estrangers, nos charges, nos emplois, les gouvernemens de nos places & de nos Provinces entre leurs mains, nos biens & nos richesses passeroient, à l'ordinaire, dans un autre país, que nous enrichirions en nous appauvrissant, & nous serions tousjours forcez de faire la cour, & fleschir le genouil devant un Vice-Roy qui ne feroit pas nay plus que nous autres. Par-là vous voyez bien que ce ne feroit pas amender nostre condition, & de plus l'humeur Espagnole est plus sortable à la nostre, la Françoisse estant & trop enjouée, & trop galante, pour des gens sérieux & jaloux, comme nous le sommes naturellement.

Je luy repartis qu'à tort il prenoit ombra-
ge de la France, qui pretendoit contribuer
de ses forces & de ses assistances, à mettre
le Royaume de Naples en liberté, & le tirer
de captivité & d'esclavage, sans autre in-
terest que la gloire de secourir des opprimez,
comme elle avoit fait les Princes d'Allema-
gne, qui avoient eû recours à sa protection,
& l'avantage de faire perdre à ses ennemis
une

une Couronne, dont ils tiroient leurs principales forces, pour résister à ses armes victorieuses: Que le Roy connoissoit trop ses véritables intérêts, pour songer à leur domination, qui luy attireroit peut-estre leur haine, & assurément la jalousie de tous les Princes d'Italie, qui seroient par-là engagez à se liguier ensemble contre luy, & qu'ainsi il se procureroit beaucoup de fâcheux embarras, sans se prevaloir d'aucune chose; qu'au contraire il gagneroit les cœurs de tout le monde, tant de la Noblesse que du Peuple, à chasser leurs ennemis communs, & leur laissant après le choix & la liberté de se faire un maître tel qu'ils voudroient, en cas qu'ils ne s'en pussent passer, lequel seroit obligé de recourir à luy pour se maintenir, & qu'ainsi l'intérêt commun uniroit tousjours leurs forces de mer, qui seroient en estat d'opprimer celles des Espagnols, d'autant plus affoiblies, que celles de France se verroient accrues; & que pour ôter à tout le Royaume l'inquietude, qu'il pourroit avoir d'un si puissant secours, son armée se tiendrait prête pour entreprendre tout ce que je jugerois à propos, sans débarquer aucune chose, ni un seul homme, que quand je le demanderois; & que c'estoit là l'ordre que j'avois eû charge particulière de leur faire entendre; Et qu'ainsi il avoit sujet, avec tous ses amis, d'avoir l'esprit en repos, & d'estre persuadé que s'ils avoient à changer de Maître, ils n'en auroient

roient jamais un que de leur choix. Qu'ils pouvoient en prendre un parmi eux, s'ils trouvoient quelqu'un à qui le reste de la Noblesse deferaft assez, pour luy vouloir obeïr sans repugnance. Que s'ils vouloient un étranger, nous avions en France deux Princes, l'un oncle du Roy, Prince fort sage & fort modéré, & qui aimant le repos, penseroit à le leur conserver avec application; L'autre son frere encore enfant, d'un esprit fort vif, & qui donnoit de grandes esperances, qui pouvant estre élevé parmi eux, & prendre les humeurs, & les manieres de se gouverner, du pays, l'on pouvoit dire, qu'ils se formeroient un Roy à leur mode, qui n'estoit pas un petit avantage. Que si quelque raison particuliere les empechoit de s'arrester au choix de l'un de ces deux Princes; que l'Italie leur pouvoit fournir d'assez bons sujets, ou bien le reste de l'Europe, & qu'enfin quel que fust celuy qu'ils eleveroient sur leur Throsne, la France le reconnoistroit, l'approuveroit, & l'assisteroit pour se maintenir.

Il me dît qu'il ne falloit pas se mettre en peine de leur chercher un Maistre, puisqu'ils en avoient un qu'ils esperoient de se conserver, & n'espargneroient rien pour cela. Mais quand quelques-uns du Corps de la Noblesse se laisseroient ebranler à tous mes raisonnemens, qu'il m'avoüoit estre fort bons, fort veritables, & fort puissans, il ne vou-

loit

loit pas estre le premier à faire une semblable demarche, & qu'il vouloit auparavant que tout le monde vist qu'il y seroit forcé par une necessité indispensable, pour n'estre pas en estat de faire autrement. Et que s'il falloit songer à se sousmettre à quelqu'un, ils ne pouvoient jamais le prendre parmy eux, chacun en ce cas y ayant pretention, non pas pour croire le meriter, mais pour ne pas ceder à son compagnon, dont il ne souffriroit jamais l'eslevation. Que pour les deux Princes que je proposois, ils ne leur estoient pas propres : le premier pour estre incommodé des gouttes, & peu agissant, & qu'ils auroient besoin d'un Prince vigilant, brave & vigoureux, pour defendre la liberté qu'il leur auroit acquise. L'autre, qu'outre qu'il estoit trop jeune pour les gouverner, le Roy son frere n'ayant point d'enfans, ou luy venant à en manquer, par la mort de l'un ou de l'autre ils seroient réunis à la Couronne de France; qui estoit tout ce qu'ils craignoient au monde, rien n'estant capable de les faire resoudre à prendre les armes contre leur devoir, que la pensée de rendre un jour leur Couronne independante d'une autre. Il me dit ensuite, que pour les Princes d'Italie, ils n'avoient pas tous trop d'inclination pour eux, qu'ils prendroient plustost une personne qui leur seroit inconnüe, & dont les belles actions qu'ils luy auroient vû faire, auroient attiré leur estime & leur amitié. Je
ne

ne respondis rien à ces discours , pour les voir pleins de cajolerie , & trop flateurs. Après quoy il me demanda, si le credit que j'avois sur le Peuple me donnoit quelque bonne esperance , & si je croyois que la Couronné de Naples pust jamais despendre de son appui, de sa faveur , & de son eslection. Que ce seroit prendre de fausses mesures , puisque la Noblesse periroit pour s'opposer à toutes leurs resolutions , ne voulant point avoir jamais de dependance de luy , ny s'assujetter sous l'autorité d'un homme qui tiendrait son elevation de la canaille , & qui pourroit croire luy en estre redevable.

Je luy respondis , que mon ambition estoit trop moderée pour prendre de si hautes pensées. Que je n'estois point assez chimerique pour me flater d'un rang , & d'une dignité que je ne serois pas capable de soustenir. Que je ne m'exposerois pas aux disgraces de la Fortune , que j'en apprehendois trop les revers , & que je ne songerois pas à monter si haut , que je pusse faire une cheute qui me coustast & l'honneur & la vie , ou la dernière venant à m'estre conservée par un effet de bon heur extraordinaire , m'en feroit passer ce qui m'en pourroit rester , dans une douleur , & une honte éternelle ; & que s'il m'arrivoit jamais , contre toute apparence , aucun avantage , je ne voulois le tenir que de la Noblesse , afin de luy en avoir l'obligation , & estre engagé par-là , d'employer tous mes
soins

soins pour la remettre dans son premier esclat, les peuples dans l'abaissement, & dans la dependance où la nature les avoit mis, & où la raison les devoit faire demeurer. Que je travaillerois à la venger de tous les outrages qu'elle en avoit reçus, & à en punir severement & exemplairement les auteurs. Qu'enfin je ne voulois rien de glorieux, ny d'esclatant, luy dis-je, que par les mains du Duc d'Andria, à qui seul j'en voulois estre redevable, afin que si jamais je tenois le premier lieu dans son pays, il y tint la seconde place, partageant la fortune avec moy, & avec ses amis, tous les biens, honneurs, charges & gouvernemens du Royaume.

Il me remercia de ces bons sentimens, & m'assura qu'il ne souhaitoit, ny ne croyoit pas que les choses pussent à la fin venir à ce point, estant persuadé que je ne ferois jamais en estat d'avoir des forces suffisantes, pour chasser les Espagnols, & qu'il croyoit que la Noblesse en avoit assez, aussi-bien que de cœur & de fidelité, pour conserver au Roy leur Maistre, une Couronne qu'il avoit héritée de ses peres, & à laquelle le Ciel & leur devoir les avoient soumis.

Je le priay, dans la disposition où j'estois de ne rien oublier pour leur rendre toutes sortes de services, de m'avertir de leur resolution, en cas que la necessité les obligeast d'en prendre quelqu'une. Et moy je m'engageay à luy faire savoir l'arrivée de l'armée navale de France,

France , & des secours que j'en attendois ; & lors que j'aurois osté l'autorité à Gennare , & à tous les Chefs du Peuple , dont les personnes leur estoient si odieuses , pour prendre seul la conduite de toutes les affaires , afin de leur faire perdre tous les scrupules qui pouvoient les empêcher de penser à leurs interests. Et après mil protestations d'amitié , & autant d'embrassades , nous sortismes de l'Eglise , pour aller rejoindre la compagnie , où nous recommençâmes une conversation publique , moins serieuse , & plus galante.

Je luy demanday en presence de tous ces Messieurs , si ce n'estoit pas le Prince de la Torelle , qui estoit le brave Cavalier que j'avois vû dans l'escarmouche , il y avoit deux jours , faire de si belles actions , qui m'avoient fait naistre beaucoup d'estime pour luy ; mais de qui neantmoins je croyois avoir quelque sujet de me plaindre , de m'avoir refusé de faire un coup de pistolet avec moy , quand je l'en avois convié , comme s'il se fust imaginé , qu'il n'y eust pas eû assez d'honneur à acquérir dans cette rencontre. Il me répondit que c'estoit le Prince de Minorvine , qui l'avoit prié de me faire des complimens de sa part , & des excuses de n'avoir pas accepté un combat qui luy eust esté si glorieux ; mais qu'outre qu'il avoit desja tiré ses deux coups de pistolet , l'apprehension de m'engager par l'approche de ses troupes , qu'il ne pouvoit pas retenir , &

la lâcheté des miennes, qui au lieu d'en soutenir le choc, auroient pris la fuite infailliblement, & m'auroient abandonné, comme il leur avoit déjà vu faire, l'avoient forcé de refuser l'honneur que je luy proposois, dont il se sentoît si fort obligé, qu'il n'en perdrait jamais la mémoire, & en seroit mon serviteur toute sa vie. Je reçus ce compliment avec autant de reconnaissance que le meritoit sa galanterie, & le conjuray de luy témoigner de ma part, que je luy en estois fort redevable, & que je croyois avoir évité un grand peril, étant à mon opinion fort dangereux de venir aux mains avec une personne de sa valeur.

Don Fabricio Spinelli reconnut parmy mes chevaux un coursier gris, qu'il estimoit fort, & qui avoit esté pris par des gens du Peuple, dans l'une de ses maisons, je voulus le luy rendre, mais il ne voulut pas le recevoir, témoignant estre bien aise qu'il fust entre mes mains. Et Monsieur le Duc d'Andria me dit, que les Espagnols étant naturellement défiants, auroient pris de luy quelque soupçon; s'il avoit reçu de moy une pareille courtoisie. Il trouva qu'un fort beau coursier bay que j'avois, luy auroit esté fort propre pour achever un attelage de carrosse qu'il avoit de chevaux de mesme taille, & de mesme poil; & s'estant informé s'il estoit à quelqu'un de ma suite qui s'en voulût défaire, je luy répondis que non, & qu'il me feroit beaucoup
de

de grace de le recevoir de moy. Il le refusa pour la mesme raison que son camarade avoit fait l'autre : & luy en ayant loué un gris pommelé de son haras, sur lequel il estoit venu, il me pressa fort de l'accepter de sa main, je l'en remerciay, & ne voulus pas luy proposer de le troquer avec le mien, ce qu'il auroit fait fort volontiers, dans la pensée qui me vint de le luy envoyer le lendemain, comme je fis, par un Trompette, aussy-bien que celui de Dom Fabricio Spinelli, qui me les renvoyerent, en me mandant que je les traitois assez mal, pour estre mes serviteurs, & mes amis, puisqu'il y avoit bien autant de malice que de generosité, dans le present que je leur voulois faire, & qu'il sembloit que je travaillois à les rendre suspects, afin de les forcer, par le peril où je les exposois, de venir chercher leur seureté après de moy.

Noustînmes de part & d'autre force discours obligéans, après lesquels la nuit qui s'approchoit, nous força de nous separer ; & j'e reconnus avoir beaucoup gagné de part dans leur inclination & dans leur amitié par cette entreveuë, qui produiroit avec le temps de bons effets. Et quoy que le principal sujet eust esté d'adjuster le quartier entre nos troupes ; je ne voulus pas malicieusement en dire un mot, pour faire naistre plus de jalousie aux Espagnols, d'une conference si longue & si secrette, où l'on n'auroit point traité du sujet qui l'avoit fait demander ; ce
qui

qui réussit à poinct nommé, comme je me l'estois imaginé : Et ces Messieurs s'en retournerent tellement satisfaits de ma personne, qu'ils enparlerent à tout le reste de la Noblesse, dans des termes si obligeans, & si affectionnez, que l'on ne douta point que je ne leur eusse gagné le cœur.

A mon retour j'appris avec bien de la joye, l'arrivée de l'armée navale de France, qui fut d'autant plus grande, que le bruit avoit couru, que la mesme tempeste, dont j'avois vû se briser devant moy dans le port de Naples deux vaisseaux d'Espagne, le jour mesme que j'en estois party, l'avoit séparée, & fait perir une partie de leurs navires. Le Peuple fut ravi de la voir paroistre, & les Espagnols fort surpris, qui ne s'y attendoient pas, croyant d'abord que ce fust un secours qui leur devoit venir, & qu'ils esperoient de jour en jour. La flotte d'Espagne estoit sur le fer, tous les vaisseaux demastez, & n'ayant, personne dessus: De sorte que la nostre, qui venoit avec un vent frais, la pouvoit sans nul peril brûler, & prendre quasi toute, sans qu'il s'en pust eschaper que fort peu de vaisseaux, lesquels auroient esté rendus inutiles, n'osant pas tenir la mer devant une armée puissante & victorieuse, comme l'auroit esté la nostre. Je ne sai par quelle raison ce coup, si important & si facile, ne fut pas entrepris, dont les Espagnols ne se seroient jamais relevez. Mais au moins puis-je dire, qu'ils m'ont
avoüé

avoüé dans ma prison, qu'ils n'ont jamais esté si près de leur perte, qu'ils n'auroient jamais pû éviter, si on l'eust voulu. Tous ceux qui montoient l'armée sont demeurez d'accord de cette verité, sans que personne puisse donner ny de raison ny d'excuse, de cette faute, ny savoir à quoy l'attribuer.

Le lendemain matin à mon lever, l'Abbé Basqui me vint trouver, & m'ayant rendu toutes les depeschés dont il estoit chargé pour moy, lesquelles m'assuroient de la satisfaction que l'on avoit reçüe à la Cour de la nouvelle de mon passage, & que pour confirmer toutes les paroles que j'avois données au Peuple de Naples, de la protection & puissant secours de la France, l'armée estoit venue, pour fournir tous ceux que l'on pourroit désirer, & débarquer tout ce que l'on auroit besoin, & d'hommes & de munitions, il me presenta ensuite l'estat de toutes les choses qu'elle portoit. Et venant au détail, je luy demanday de combien d'argent nous pourrions estre secourus, & qu'il falloit faire débarquer un homme qui en fust chargé de la part du Roy, pour le distribuer suivant mes ordres, l'assurant qu'il seroit menagé avec toute sorte d'œconomie, & que je ne souffrirois point qu'on fît de despesse inutile. Il me dit qu'il y avoit cinq cens mil francs. Mais que n'ayant pû toucher à Genes, pour y recevoir cette somme, elle n'estoit qu'en lettres de change, qu'il falloit
que

que je la fisse trouver dans Naples sur mon credit, & que le remboursement en seroit fait ponctuellement à Genes à lettre veuë. Je luy respondis que ce qu'il me proposoit estoit inutile, puisque dans une ville, où le desordre avoit regné si longs-temps, tout le monde avoit caché son argent, & mis à couvert, & que s'il m'avoit esté possible d'y en trouver, je m'en serois servi utilement, & l'armée m'auroit trouvé en un autre estat que je n'estois pas : mais qu'il falloit renvoyer promptement quelques vaisseaux, pour nous en rapporter, puisque c'estoit la chose qui nous estoit la plus necessaire, & dont nous manquions davantage. Ensuite je luy demandai si l'on nous avoit fait venir du bled; il me dit que non, mais que l'on avoit laissé l'ordre d'en faire charger des vaisseaux en Provence, qui arriveroient bien-tost, & que nous n'en manquerions point. Je m'informai de ce que l'on nous pourroit débarquer d'infanterie, il me dit tel nombre que je demanderois : je proposai que l'on me donnast six mil hommes, il trouva que c'estoit trop; je me reduisis à quatre mil, & puis à trois, à deux mil cinq cens, & à deux mil; enfin je me restreignis à dix-huit cens, qui fut ce dont il convint, & que l'on pouvoit mettre à terre sans desarmer les vaisseaux. Je m'estois attendu à quantité de cavaliers demontez, mais il me falut contenter de la Compagnie des gardes de la Reine, qui avoit autrefois esté celle
de

280. L E S M E M O I R E S
de Monsieur le Duc de Brezé, & de celle de
Monsieur de Manicamp, n'ayant point d'au-
tres gens à me donner, propres à monter à
cheval. J'avois pretendu quatre-vingts mil-
liers de poudre, mais je me contentai de qua-
rante, qui me furent promis avec des balles
& mesches à proportion. J'avois demandé des
mousquets & des piques en quantité, pour
armer de l'infanterie: des selles, brides & pi-
stolets, pour faire deux mil chevaux, & me
serois réduit à la moitié. Mais soit qu'on
n'eust pas eû le temps d'en charger sur l'ar-
mée, ou qu'on l'eust oublié, l'on me dit n'en
avoir pas apporté. L'on demeura d'accord de
me débarquer dix pieces de canon, & que je
n'avois pour cet effet qu'à faire des pontons,
& les faire trouver, pour les recevoir, à la
pointe de Posilippe. Ensuite, ayant instruit
l'Abbe Basqui de l'estat de toutes les choses
qui s'estoient passées depuis mon arrivée, luy
ayant rendu compte de toutes mes negocia-
tions avec la Noblesse, dont la reünion nous
estoit si necessaire, & que je tenois infailli-
ble, dès qu'ils apprendroient que j'avois de
si puissans secours en main, & que l'armée
navale estoit à mes ordres; Il me dit que l'ar-
mée & tous les secours estoient envoyez au
Peuple de Naples, & devoient obeir à celuy
qui luy commandoit, & qui avoit la princi-
pale autorité dans la ville. Je luy repliquai
que c'estoit moy, puisque les secours, & le
commandement de l'armée estant choses qui
re-

regardoient la guerre, le Peuple m'ayant donné le mesme commandement de ses armes, qu'à Monsieur le Prince d'Orange en Hollande de celles des Estats, & de plus le titre de Defenseur de sa liberté, la disposition de toutes les choses qui regardoient la guerre m'appartenoit, & ne dépendoit que de moy seul. Il me repartit que Gennare en estoit le Chef, & le Generalissime, & la France ayant crû qu'il avoit l'absolu pouvoir dans la ville, il ne pouvoit s'empescher de s'adresser à luy. Je luy fis connoistre son incapacité, son manque d'experience, & son peu de credit. Qu'il ne se mesloit quasi plus de rien; qu'il n'y avoit pas mesme de seureté de se fier à luy, tenant tousjours quelque commerce secret avec les ennemis; & se laissant gouverner par des gens suspects d'intelligence avec eux; & qu'enfin j'avois acquis l'estime & la confiance de tout le Peuple, dont je dispoisois comme il me plaisoit. Quand vous aurez fait voir, me dit-il, vostre autorité absoluë dans la ville, que vous en estes le Maistre, & que l'on n'obeît qu'à vos ordres, l'on ne s'adressera plus qu'à vous. Mais jusques-là je ne puis m'empescher de traiter de la part du Roy, avec celuy qui a paru jusqu'icy avoir le principal commandement. Je luy promis qu'il en seroit esclairey le lendemain, & que s'en retournant coucher sur l'armée navale, je luy en manderois des nouvelles par un Gentilhomme, que j'envoyerois à ceux qui avoi-

N

ent

ent l'honneur de la commander, pour leur faire compliment sur leur arrivée, les informer de l'estat de toutes les affaires, leur demander les secours dont nous estions convenus, & dont j'aurois besoin, remettant de le faire jusques à tant que je le pusse au nom de tout le Peuple, & au mien, comme en estant le Chef, ayant despouillé Gennare de son autorité, & que pour cet effet, je m'en retournerois à Naples dès que j'aurois disné.

Je commanday ausly. tost à Pepe Palombe, Onoffrio Pissacany, Carlo Longobardo & Cicio Battimiello de s'y rendre avec leurs Compagnies, comme gens de confiance, & qui m'estoient nécessaires pour l'exécution du dessein que je venois de prendre : & laissant toutes les troupes sous le commandement du Baron de Modene, je luy ordonnay de continuer le blocus d'Averse, en se conservant dans les quartiers que j'avois pris de Juliánne & Saint Antimo, & le chargeay de me faire savoir tout ce qui se passeroit de nouveau, & de ne rien entreprendre, sans mes ordres, que je luy envoyerois ponctuellement tous les jours. En sortant de table je montay à cheval pour aller à Naples, où je fus reçu avec des applaudissemens extraordinaires, mon credit & ma reputation y estant augmentez par le bruit des choses qui s'estoit passées dans l'escarmouche d'Averse, & par le transport de joye où je trouvay toute la ville, de l'arrivée de l'armée navale, & de voir l'exécution

tion des paroles que j'avois données de la part du Roy, d'un puissant & prompt secours. Gennare ne se sentoît pas d'aise ; non seulement par la part qu'il prenoit à celle du public, mais par l'esperance qu'il avoit de restablir son autorité, par l'appui & les secours que l'Abbé Basqui luy avoit promis, qui ne travailloit qu'à nous desunir & mettre du desordre dans la ville, faisant en cela le metier d'espion, & de pensionnaire d'Espagne, tel qu'il estoit, quoy qu'il fust chargé, en qualité d'Agent, de toutes les affaires de France. Je me fis amener un cheval frais, & m'en allay aussy tost visiter tous les postes, pour voir en quel estat ils estoient, & me faire rendre compte de tout ce qui se seroit passé dans mon absence.

A mon retour je commanday à Pepe Palombe & à Mathéo d'Amore de se tenir le lendemain matin à neuf heures sous les armes dans leur quartier, & à Onoffrio Pissacany, Carlo Longobardo, Cicio Battimiello, le Capitaine Cirrino, Ignatio Spagnuolo & Grassullo de Rosa, d'estre en bataille à la mesme heure à la teste de leurs Compagnies, dans le Marché. Le Conseil m'ayant informé de tout ce qui estoit survenu durant que j'estois hors de la ville, je le priay de venir le lendemain matin entre huit & neuf me trouver, pour luy communiquer une affaire d'une extreme consequence : & Vincenzo d'Andrea m'estant venu trouver & m'entretenir à

son ordinaire, de l'ignorance & brutalité de Gennare, qui perdoit tout, & causeroit la ruine totale du Peuple, si par charité je ne voulois prendre l'autorité toute entiere, & me charger de la conduite de toutes choses; après m'en estre fait presser fort long-temps, je feignis de me laisser persuader, & d'en prendre la resolution, par la deference que j'avois à ses sentimens, afin de l'engager plus fortement à appuyer un dessein, dont il croiroit estre l'auteur, & m'avoir donné les premieres lumieres: je luy donnai le bon soir, & luy dis de ne manquer pas de se rendre le lendemain matin de bonne heure auprès de moy, qui aurois grand besoin & de ses bons avis, & de son credit pour executer ce que j'avois entrepris, & à quoy il m'avoit fait résoudre. Et après avoir soupé je m'allai mettre au lit pour me reposer, & attendre le lendemain, qui devoit estre & la plus belle, & la plus glorieuse journée de ma vie, commel'on le verra par ce que je fis, qui me réüssit heureusement, & par l'establissement solide de ma souveraine autorité, que j'ay conservée jusques au jour de ma prison, avec un respect & une sousmission plus grande des Peuples de Naples, qu'ils n'ont jamais eüe pour la personne de leurs Roys.

L E S

M E M O I R E S

De feu Monsieur

LE DUC DE GUISE.

L I V R E III.

Je me levay le vingtiesme de Decembre à la pointe du jour, & m'en allay entendre la Messe, & de-là m'enfermant avec Vincenzo d'Andrea, nous conférâmes des moyens que j'aurois à tenir, pour finir une si grande & si importante entreprise, que celle que j'avois resolu d'exécuter. Le Conseil se rendit auprès de moy, à qui je fis entendre que l'incapacité, ignorance & brutalité de Gennare perdoit absolument toutes choses; qu'il ne pensoit qu'à piller, & faire saccager toute la ville. Qu'il estoit temps de faire cesser tous ces desordres, & qu'ayant des secours & des moyens en main, pour travailler serieusement à l'establissement du repos & de la liberté, il s'y falloit appliquer de tout son pouvoir, & regler les choses, de façon que par la police, & le bon gouvernement, que nous ferions observer dans la ville, nous commençassions à nous mettre en credit, & acquérir quelque réputation dans toute l'Italie, qui nous estoit ne-

cessaire, afin que l'on vît que ne faisant plus les choses tumultuairement, mais avec ordre & bonne conduite, nous fussions considerez comme personnes capables de pousser à bout un si glorieux & si grand dessein, que celuy de tirer le Royaume de Naples de la domination des Espagnols. Que nous ne pourrions les chasser, sans nous réunir avec la Noblesse, qui seule les pouvoit maintenir, en s'opposant par leurs forces & par leur credit, à tout ce que nous pourrions entreprendre contre eux. Qu'ayant remarqué, que tous les Cavaliers avoient pour moy de fort bons sentimens, & y prenoient confiance, & que la principale raison qui les pouvoit empêcher de se déclarer, estoit l'aversión de se soumettre à Genare, & aux autres personnes du Peuple, pour qui ils avoient tant de haine & de mépris, que l'on ne les surmonteroit jamais par aucun moyen. Qu'il falloit lever cet obstacle, après quoy nous trouverions tout facile, remettant l'autorité entre les mains d'une personne, pour qui ils eussent de l'estime, du respect & de l'affection, & qui leur pust oster l'apprehension d'estre sujets à l'avenir aux insultes & violences du menu Peuple. Que je me trouvois en cet estat, & que toutes ces puissantes considerations me faisoient résoudre à prendre la conduite de toutes les affaires, à me charger seul du faix du gouvernement, quoy que je connusse les fatigues & les perils à quoy il m'exposoit; mais qu'es-

tant

tant le seul moyen de tirer le Royaume de la tyrannie d'Espagne, j'y travaillerois autrement sans succès, & que par l'amour, que j'avois pour les Napolitains, j'estois resolu de me sacrifier, & de mettre ma vie au hazard de la guerre, du poison, des assassinats, des tumultes & des seditions, à quoy m'exposeroit l'envie de beaucoup de gens, & la rage de ceux que je voudrois tenir dans le respect & dans la crainte, en les empeschant de continuer les brigandages, & les insolences qu'ils avoient coustume de pratiquer, pour donner à tout le monde le repos & la liberté.

Sur quoy je les priay de me dire, sans contrainte & sans aucune consideration, leurs avis, estant resolu d'acquiescer à leurs sentimens, quels qu'ils pussent estre. Ils furent tous conformes, & approuverent non seulement ma resolution, mais me prierent tous d'une voix, de ne pas differer plus longtemps de la mettre en execution; qu'estans en estat de se perdre, & ne se pouvans sauver sans cét expedient, ils estoient tous resolus, avec tout le Peuple, dont ils me respondoient des intentions, d'employer leur sang & leurs vies pour l'establissement & la conservation de mon autorité.

Voyant une si belle disposition, je commanday à tous les Officiers de se rendre à la teste de leurs soldats dans le Marché, & à tous les Capitaines des quartiers d'y faire as-

sembler tout le Peuple, & d'y aller attendre mes ordres. Je chargeay les Sieurs Antonio Scaciavento & Augustino Mollo, de s'en aller de la part de tout le Peuple, & de la mienne particuliere, trouver Gennare, pour le remercier de toutes les fatigues qu'il avoit prises jusques là, de maintenir la ville, & la conserver en si bon estat, & garantir de retomber sous la cruelle & violente domination des Espagnols. Mais comme il estoit temps d'establir quelque ordre dans Naples, & d'achever ce que l'on avoit si heureusement commencé, la Nature ne luy ayant pas donné les lumieres, ny la capacité necessaire, pour soustenir des affaires d'un si grand poids, tout le monde m'avoit generalement prié de m'en charger. Qu'il estoit temps qu'il pensast à se reposer, après avoir si long temps, & si utilement travaillé. Que pour sa recompense, l'on luy offroit le gouvernement du Chasteau neuf, quand nous en serions les Maistres, un titre du Duché ou de Principauté de la plus belle des terres que l'on confisqueroit sur les ennemis, & cinquante mil escus de rente, pour luy & pour les siens. Que l'on ne feroit rien sans ses avis. Qu'il auroit la seconde place dans le Gouvernement & dans les Conseils, ausquels il presideroit en mon absence. Qu'attendu le nombre d'ennemis, qu'il s'estoit fait dans le temps de son administration, l'on luy permettroit d'avoir des gardes, & de les mener avec luy pour sa

feu-

seureté. Et qu'enfin, s'il consideroit serieusement les offres que l'on luy faisoit, il devoit se louer de la reconnoissance que l'on avoit de ses services, s'estimer heureux de voir sa fortune si bien establee, & se voir descharger avec plaisir du tracas des affaires, dont aussi-bien il n'estoit pas capable, & se rejouir de se voir garenty de tant de perils & d'accidens fascheux, qui l'avoient menacé jusques icy, en se despouillant de bonne grace entre mes-mains de l'autorité, que le Peuple, pour de tres-importantes raisons, ne pouvoit, ny ne devoit pas laisser plus long-temps entre les siennes. Et que s'il ne prenoit volontairement ce party, l'on le contraindroit à le suivre par toutes sortes de moyens, & que ce seroit avec bien du desplaisir, que l'on se verroit forcé de recourir à des voies de fait & de violence, & travailler à sa perte, comme à celle d'un ennemy & d'un perturbateur du repos public.

Ces deux Messieurs luy representerent toutes ces choses avec beaucoup d'efficace, & d'éloquence, estans de fort habiles gens. Mais luy, qui d'un naturel timide, auroit à genoux accepté ces conditions avantageuses, qu'il avoit mesme recherchées plusieurs fois; se croyant appuyé de l'armée de France, & animé par la conference, qu'il avoit eüe avec l'Abbé Basqui, respondit insolemment, qu'il vouloit demeurer le Maistre, & sauroit fort bien maintenir son pouvoir & son autorité.

L'on me rapporta cette réponse ; & je montay auffy-tost à cheval, suivy de mes domestiques, & des François que j'avois auprès de moy, dont le nombre estoit desja accru des Sieurs de Mallet & Villepreux, Capitaines dans le Regiment de la Motte, personnes de merite & de valeur, qui de la garnison de Portolongone estoient venus, avec des lettres de Monsieur de Fontenay, pour prendre employ ; des Sieurs de Beauvais, d'Apremont, de la Serre, & Chevalier de la Viselette, dont les uns estoient venus de Rome & les autres de Venise, & quelques autres, que l'envie de servir dans la guerre, que nous allions faire, & de suivre ma fortune, avoit attirez, & accompagné de Vincenzo d'Andrea, & des principaux du Conseil, je m'en vins dans le Marché : où ayant fait faire silence, je deduisis toutes les raisons que j'avois desja alleguées, & demandai ensuite qui l'on desiroit qui commandast dans Naples, de Gennare ou de moy. L'on me répondit par de grands cris, que l'on ne vouloit plus ouïr parler du commandement de Gennare, homme brutal & incapable. Que l'on vouloit vivre & mourir sous le mien, m'ayant de trop essentielles obligations, & ne croyant obtenir que de moy seul le repos & la liberté. Ce qui fut suivy d'un applaudissement general en ma faveur, & d'un cri universel de Vive le Duc de Guise nostre Roy ; nous n'en voulons point d'autre que luy, & n'en reconnoissons jamais d'autre.

J'ap-

J'appaisai tout ce bruit, & leur dis, que mon ambition estoit plus réglée. Qu'il n'estoit pas temps de se faire un maistre; qu'il faisoit auparavant chasser les Espagnols. Qu'une resolution si precipitée causeroit infailliblement & leur perte & la mienne: m'attireroit l'envie de toute l'Europe, & nous priveroit de tous les secours que nous devons attendre, & qui nous estoient si necessaires. Et que plustost que d'y consentir, je me rembarquerois sur l'armée, & me retirerois. Que je ne songeois qu'à les servir, & me sacrifier pour les tirer de l'esclavage, sans pretendre d'autre recompense que celle, que je tirerois d'une si belle & grande action; & fort satisfait de leur amitié pour moy, j'allai dans la Concerrie, Lavinare, & generalement dans tous les autres quartiers de la ville, où tout se passa de la mesme façon, & d'une maniere encore plus obligeante.

Ce grand tour qu'il me falut faire, ne me permit que de me rendre fort tard dans le Convent de Saint Laurent, où se font toutes les deliberations qui concernent les affaires du Royaume. J'y fis aussi-tost sonner la cloche, pour y assembler tous les Corps de Ville, des Capitaines des Otines, de ceux de la Milice & du Conseil. S'y estant rendus, je leur dis que je les avois tous fait venir, non pas pour leur demander l'autorité & commandement absolu, que le Peuple m'avoit deféré tout d'une voix. Mais pour les avertir,

que l'ayant accepté ils eussent à le faire entendre à tous les particuliers, leur defendre à peine de la vie de plus recevoir, ni reconnoître d'autres ordres que les miens. Que je protegerois, & traiterois comme un bon pere, tous ceux qui se rangeroient dans le devoir, & m'obeïroient de bon cœur. Mais aussi que je ferois punir tous ceux, qui à l'avenir ne me rendroient pas toute sorte de respect & de deference.

Après quoy je les congediai, & m'ayant esté rapporté que Gennare incitoit une grande emeûte parmi le menu peuple, luy persuadant que je n'avois pris le commandement à la veuë de l'armée, que pour remettre la ville entre les mains de la France, & que sous pretexte de procurer la liberté, je leur allois seulement faire changer de fers, & leur en faire porter de plus rudes & de plus pesans que ceux dans lesquels les Espagnols les avoient retenus jusques-icy, & fait souffrir une si cruelle tyrannie. La nuit estant trop avancée, pour aller appaiser ce tumulte, estant accompagné d'ordinaire de l'insolence & du desordre, je remis cette affaire au lendemain, & manday à Gennare qu'il prist une bonne résolution; que j'irois sur les dix heures à la Messe aux Carmes, & que si il ne se despouilloit de son autorité entre mes mains, que je luy ferois couper la teste, la mettre sur l'epitafe du Marché, & ferois pendre à une potence, qui estoit plantée au
mi-

DE MR. DE GUISE, LIV. III. 293
milieu, son corps par un pied. Et me met-
tant au lit pour me reposer, j'attendis le jour
avec une extrefme impatience, pour achever
ce que j'avois si heureusement commencé.

Cependant il se fit force allées & venuës, &
quantité de cabales, que je dissipai neant-
moins avec assez de facilité. Le matin je me
levay de fort bonne heure, force Cavaliers
me vinrent faire leur cour, & les gens les plus
importans de Naples, entre autres Mazillo
Caraciolo, Marco Antonio Brancacio &
Bartholomeo Griffio, que je resolus de faire
Maistre de Camp du Regiment de mes gar-
des, pour estre homme de qualité; vieux
soldat de beaucoup de merite & d'experien-
ce, & l'autre Maistre de Camp general, pour
estre une personne de naissance, de beaucoup
de capacité, qui avoit porté les armes toute
sa vie avec beaucoup de reputation, & qui
estoit ennemi irreconciliable des Espagnols,
de qui il avoit esté fort mal traité. Le Peu-
ple neantmoins, ayant pris ombrage de leurs
personnes, ce projet n'eut point de suite,
voulant deferer quelque chose à leur aver-
sion. Mais je tins tousjours auprès de moy le
vieux Marco Antonio Brancacio, dont je
suivis les conseils en toutes les importantes
occasions, m'en estant tousjours bien trou-
vé, & ayant tiré beaucoup d'avantage de la
confiance que j'avois en luy.

Je descendis sur les huit heures à la Messe,
& après l'avoir entendue, je haranguay le
Peu-

Peuple , qui m'escouta favorablement , & que je trouvoy , par ses responses & par les mesmes cris & acclamations que le jour precedent , plus rechauffé , plus affectonné pour moy , & plus resolu de me vouloir pour son Roy , dont je les dissuaday par les mesmes raisons ; luy disant resolutement , que je me retirerois & l'abandonnerois s'il vouloit persister dans cette pensée. Je montay à cheval, pour m'en aller à Saint Augustin, suivy de plus de vingt mil personnes , où j'appris que le Corps de ville , & le Conseil estoient assemblez , estant le lieu ordinaire où ils ont accoustumé de faire leurs deliberations , & m'estant arreté sous les fenestres de la salle, où ils estoient au Conseil , j'envoyay le Capitaine de mes gardes , pour savoir ce qu'ils faisoient , & leur manday qu'il estoit fort inutile, après leur avoir fait entendre ma volonté, qu'ils s'imaginassent avoir quelque chose à refoudre. Que tout le Peuple m'avoit reconnu , & que par les acclamations generales, ils entendoient quellé estoit sa volonté. Que s'ils pensoient y apporter ou quelque difficulté , ou quelque moderation , je n'avois qu'à le laisser , ayant assez de peine à le retenir , & qu'il les jetteroit tous par les fenestre. Ils me demanderent un peu de patience , & que je serois fort satisfait de leur zele & de leur obeïssance ; & un moment après , ils m'apporterent un resultat de leur assemblée , signé de tous les assistans , par où ils me declaraient,

roient, pour cinq ans, Duc de la Republique, avec un pouvoir absolu & souverain ; ce qui fut approuvé par le consentement & les cris de tout le Peuple.

Après quoy je m'en allay dans le Marché, où je trouvay cinq ou six mil hommes sur les armes, mutinez, & faisant un estrange tumulte. Je m'avançai vers eux, pour savoir qui les obligeoit à cette émeute ; ils me respondirent que Gennare leur avoit fait entendre, que je n'avois pris l'autorité, que pour les remettre entre les mains de la France, & que je prenois possession du Royaume au nom du Roy, faisant estat de faire débarquer ce qu'il y avoit de troupes sur l'armée, pour leur livrer la ville ; à quoy ils ne consentiroient jamais, souhaitans une entiere liberté, & de voir leur Royaume independant de tout autre. Qu'autrement ils se verroient tousjours sujets d'une autre nation, ce qu'ils ne vouloient plus souffrir, estant le principal motif, qui les avoit obligez de prendre les armes, pour chasser les Espagnols & se rendre libres ; ce qu'ils n'obtiendroient pas, s'ils estoient soumis aux François, dont la domination leur seroit esgalement rude & insupportable. Qu'ils en vouloient bien les secours & la protection, mais non pas la sujction. Et quand ils leur avoient envoyé demander de l'assistance, ils avoient crû l'obtenir, sans autre interest que celui de l'affoiblissement & de la ruine de leurs ennemis. Je
 tat-

taschay à les destromper, & leur faire perdre cette erreur, prise sans aucun fondement, les assurant que la France n'avoit point de pareilles intentions; que j'en estois suffisamment instruit, ayant eû charge, comme j'avois desja fait, de leur donner parole du contraire, & que l'on ne donnoit point de commission à des personnes comme moy, pour les desavouer, & leur faire recevoir le dementi des choses que l'on leur avoit commandé d'avancer de la part d'une Couronne, si exacte à executer tout ce qu'elle promettoit positivement, & si religieuse à l'observation de sa foy. Que j'en estois une caution, à laquelle il devoit ajouster toute creance, & que je n'aurois jamais accepté le titre de Défenseur de leur liberté, pour aider à la leur faire perdre, au lieu de la leur faire obtenir.

L'on me respondit, que l'on n'auroit point de soupçon ny de defiance de moy, si je n'estois nay François, mais que l'on avoit sujet de tout craindre d'une personne, qui estant de la Nation, prefereroit tousjours ses interets à toute autre chose. Je leur respondis, que ce n'estoit point son interet, mais que je n'en avois point d'autre que le leur; mon serment fait si solennellement, quand j'avois accepté le commandement de leurs armes, m'ayant dispensé de tout autre, & me faisant cesser d'estre François, pour me rendre Napolitain; dequoy ils ne devoient pas douter, ne l'ayant fait que par la permission & l'ordre
de

de mon Roy , qui par là me dispensoit de ce que je luy devois, en approuvant que je m'engageasse dans leur service. Un des plus mutins, s'opiniastrant à me dire, que je ne pouvois me détacher de l'amitié de ma patrie, & où j'avois pris la naissance , je luy repartis que j'estois nay dans la felouque qui m'avoit apporté, & que je ne connoissois rien au delà. Cette responce, à quoy ils ne s'attendoient pas, les surprit si agreablement, & fut reçue avec tant de plaisir, qu'ils en firent une grande salve, & s'escrierent tous ensemble, qu'ils vouloient vivre & mourir avec moy, & se resolvoient à n'avoir jamais d'autre Maître.

De là je marchai à l'Eglise des Carmes, où je trouvay Gennare, qui estonné de ma bonne fortune, & se croyant sans support, & sans appui, m'attendoit à la porte de l'Eglise, bien informé de ce qui s'estoit passé à Saint Laurent, à Saint Augustin, & au Marché. Il se mit à genoux devant moy, me demanda pardon, me pria de luy accorder tous les avantages que je luy avois envoyé offrir la veille, & jettant sa canne à mes pieds, que je luy ordonnay de reprendre en qualité de mon Lieutenant, me fit une renonciation de son pouvoir pardevant Notaires, que nous signasmes tous deux sur le balustre du grand Autel, & fîmes signer comme tesmoins aux principaux des assistans : après quoy l'on chanta le *Te Deum*, & nous entendîmes la Messe ensemble ; je luy fis aussy dresser un acte qu'il
me

me demanda de toutes les graces & avantages que je luy avois accordez , & en suite de mil acclamations & cris de joye , je rentray dans le Convent , & le menai dîner avec moy dans mon appartement. A l'issuë duquel , Mazillo Caraciolo m'estant venu représenter , que le haras du Roy estoit entierement ruiné ; je luy donnay l'ordre neccessaire pour faire remettre toutes les cavales qui en avoient esté prises , & je fus si ponctuellement obci , qu'il s'en trouva fort peu de perduës ; & pour en prendre soin avec plus d'autorité , je luy fis expedier les provisions de Grand Escuyer du Royaume , charge possedée de temps immemorial par ceux de sa Maison , & qui avoit esté exercée par le Marquis de Saint Erme , son oncle ; ce qui l'obligea depuis à plus d'assiduité auprès de ma personne. J'envoyay aussy-tost chercher Augustino Mollo , advocat fameux , & grand amy de toute la Noblesse , pour avoir eü entre les mains les affaires des principaux , & luy donnay ordre de les avertir de tous ces bons evenemens , de l'arrivée de l'armée , & de la satisfaction qu'ils devoient avoir , de n'avoir plus à s'adresser qu'à moy , qui avois l'autorité absoluë , & me pouvois dire le maistre ; après quoy ils n'avoient plus à craindre les insolences de la canaille , ayant en moy un Protecteur puissant , & fort affectionné à leurs interests. Je fis ensuite escrire par tout le Royaume , & dresser des Manifestes , que j'envoyay par toutes les Pro-

vinces , avec tant de succès, que peu de temps après toutes les villes generally , à la reserve des forteresses, m'envoyèrent assurer de leurs obeïssances , & tesmoignerent une extreme joye de n'avoir plus à reconnoître que mon autorité, que je pris tous les soins imaginables de rendre juste & agreable, ne m'estudiant qu'à obliger tout le monde , & m'acquérir l'estime & l'amitié generale ; à quoy je reüssis heureusement.

J'avois fait preparer un grand regal , composé de toutes sortes de rafraichissemens , & de toutes les choses qui se pouvoient trouver dans une ville grande, riche & superbe, mais qui souffroit depuis plusieurs mois les incommoditez des revoltes & de la guerre, dont il y avoit la charge de douze felouques, pour envoyer à ceux qui commandoient l'armée du Roy , & leur rendre compte en mesme temps de l'estat & disposition où se trouvoit Naples, de la renonciation que Gennare m'avoit faite de son autorité , de l'establissement de la mienne, du consentement general de tout le Peuple , & du titre qui m'avoit esté donné de Duc de la Republique , joint à celui de Defenseur de sa liberté, & de Generalissime de ses armes. Et que par-là, je n'avois plus de lieu de douter, que l'armée ne fust à mes ordres , puisque l'Abbé Basqui m'avoit assuré qu'elle avoit ceux du Roy, de n'en recevoir que de la personne qui seroit le Chef du peuple, & le Maistre absolu de la ville. Que ce discours

discours m'avoit obligé de tenter ce que j'avois fait si heureusement, & d'establiir ma puissance pour l'abaissement de celle de Gennare.

Le Sieur de Taillade, à qui j'avois donné cette commission, devoit aussy faire mes complimens aux Generaux, & à tous les Officiers particuliers, & faire instance de ma part, que l'on me débarquast tous les secours, dont j'estois convenu deux ou trois jours auparavant avec ledit Abbé Basqui. Mais je fus contraint de differer son depart, par l'esloignement de l'armée, qui s'estoit retirée de la veuë de la ville, pour aller brûler, comme elle fit, cinq vaisseaux des ennemis, qui estoient mouilleez sous Castelamare, leurs Chefs voulant effacer par cette petite action, la honte qu'ils avoient eüe, de n'avoir pas à leur abord, pris ou fait perir toute la flotte d'Espagne, comme ils l'avoient pû facilement, & sans rien hazarder s'ils l'eussent voulu; ce qui auroit terminé toutes les affaires, & forcé le Vice-Roy & tous les Espagnols de se rendre à discretion, estant dépourvus generalement de toutes choses, & ne pouvant après une perte si considerable, recevoir aucun secours de dehors. Ils firent donc embarquer ce qu'ils purent de gens sur leurs vaisseaux, qui levant l'ancre se mirent à la voile, pour aller livrer à ceux de France un combat, qu'ils n'avoient pas voulu gagner lors qu'ils n'estoient pas en estat de leur resister, ny de se defendre. En effet la bataille navale se donna,

qui

qui dura cinq ou six heures. Mais l'avantage de part ou d'autre fut si peu considerable, le tout s'estant passé à se canonner sans venir à l'abord, que je ne m'arreterai pas à en faire le récit; le détail en ayant esté sù, & ne voulant point employer de temps qu'à raconter les choses qui me regardent. Les Espagnols s'en revinrent une partie se mettre à couvert sous le Chasteau de l'Oeuf, & l'autre s'en alla mouïller dans le port de Bayes.

Des que l'armée du Roy parut à nostre veüe, j'envoyai le Sieur de Taillade s'acquitter de la commission que je luy avois donnée, & demander de ma part les quarante milliers de poudre que l'on m'avoit promis, & les autres munitions de guerre, avec le débarquement des dix-huit cins hommes de pied, des gardes de la Reine Mere, & du Sieur de Manicamp, pour mettre à cheval, que l'on m'avoit fait espérer; & pour recevoir les dix pieces de canon qui m'estoient promises, j'avois fait faire à la pointe de Pofilippe des pontons. Toutes ces choses luy furent accordées, mais ne s'executerent pas. Je luy avois donné charge en mesme temps, de prier tous les Generaux, & les principaux Officiers de l'armée, de venir mettre pied à terre au mesme endroit, où je pretendois leur donner à dîner, pour conferer avec eux de toutes les choses que nous avions à faire de concert, principalement de l'attaque des Espagnols, qui n'ayant pas de forces suffisantes pour gar-

nir

nir tous leurs postes & leurs vaisseaux, seroient contrainsts de se desarmer, ou en terre ou en mer, ou d'estre si foibles aux deux endroits, s'ils vouloient partager leurs gens, qu'il faloit de necessité qu'ils perdissent un combat, & tout ce qu'ils tenoient dans la ville, si l'armée & moy venions aux mains avec eux en mesme temps. Mais comme c'est à la mer à regler la terre, les actions qui s'y font despendant du vent, j'attendrois le signal qui me feroit fait de l'armée, & me tiendrois prest à donner dès que je la verrois s'appareiller au combat.

Le Sieur de Taillade vint me rapporter beaucoup de belles paroles, & de promesses, de tout ce que je luy avois ordonné de demander de ma part, & l'Abbé Basqui me vint trouver, accompagné du Pere de Juliis, pour regler plus particulièrement avec moy toutes les affaires. Je les reçus à bras ouverts, croyant que cette conference me devoit estre d'une entiere satisfaction; mais je reconnus qu'il ne vouloit que chercher des pretextes de se plaindre de moy, & que l'on n'avoit point d'intention de me donner du secours. Il m'offrit le débarquement des troupes, que je fouhaitois passionnement. Mais ayant demandé de l'argent, sans quoy elles m'auroient esté non seulement inutiles, mais tout-à-fait prejudiciables & ruineuses, il me répondit, qu'il n'en avoit point à me donner, les lettres de change sur Genes ne pouvant pas estre

estre si-toſt acquitées. Je luy diſ, que ſi les troupes mettoient pied à terre, ſans que j'euffe de l'argent pour les payer, il me ſeroit impoſſible de les faire vivre avec ordre, & que ſ'imaginant eſtre en un pays de conqueſte, & en une guerre nouvelle, je ne pourrois les empêcher de piller ny de vivre licencieuſement, les ſoldats ne ſe reprimant que par le chaſtiment, que l'on ne peut faire quand ils ne ſont pas payez; & qu'ainſi leur insolence & leur dereglement attireroit non ſeulement la haine du pays contre la Nation Françoisé; mais qu'ayant meſme à faire à un Peuple cruel & emporté, qui ſe voyant maltraitté, par ceux dont il eſperoit du ſecours, ne manqueroit pas de les égorger tous, & moy avec eux, & que ce ſeroit un aſſuré moyen de reſtablir les affaires d'Eſpagne. Pour remedier à cét inconvenient, je luy diſ, que je ſavois que l'on jouïoit grand jeu ſur l'armée, & qu'il y avoit beaucoup d'argent, & qu'il ſeroit aiſé, en bourſillant, d'amaffer deux mil piſtoles, dequoy je me contenterois, en attendant de plus grandes ſommes; & qu'ayant dequoy payer les gens que je demandois, pour huit ou dix jours, je me ferois fort dans ce temps de chaſſer les Eſpagnols de toute la ville, & meſme d'emporter quelqu'un des trois chaſteaux, & donneroſ le moyen à noſtre armée, en tenant occupées en terre toutes leurs forces, de trouver leur flotte deſarmée, & de la prendre toute, ou de la bruſler. Il me reſ-

pondit

pondit, que l'armement s'estant fait si à la haste, tout le monde estoit si despourvû d'argent, qu'il ne pourroit pas seulement me fournir cent pistoles. Sur quoy je luy repliquai, que cela estant, il ne falloit pas songer à me donner des troupes, dont je me passerois fort bien, & coulerois le temps jusques à ce qu'il eust fait venir de l'argent, sans quoy, au lieu de profiter de leur débarquement, je ferois perdre la reputation à la France, & il m'en cousteroit infailliblement la vie, & nous procurerions aux ennemis des avantages, qu'ils n'estoient pas en estat d'espérer.

L'on a pris de cette réponse le pretexte de se plaindre de moy, & de dire, que j'avois refusé les secours que l'on m'avoit voulu donner, pour vouloir estre independant de la France, & croire me pouvoir maintenir sans elle. Mais je laisse à juger à ceux qui considereront ces choses icy sans passion, si ma conduite est plus blasmable, que la maniere d'agir que l'on a tenuë avec moy.

Je demandai ensuite de la poudre : l'on me promit de m'en donner ; & envoyant des felouques pour la querir ; l'on les chargea de trente-six barils, trente qui furent envoyez à Gennare, pour la munition du Tourjon des Carmes, & seulement six pour moy, me faisant espérer le reste des quarante milliers, que je n'ay jamais vû, n'en ayant pû tirer davantage. Pour l'artillerie, mes
pon-

pontons ne se trouverent pas assez bien faits au gré des Officiers de l'armée , qui dirent ne pouvoir l'hazarder , qu'ils ne fussent raccommodez , ce que je fis faire inutilement. Pour des mesches & des balles , l'on ne parla point de m'en donner.

L'Abbé Basqui me proposa de m'en aller sur l'armée , pour m'aboucher avec les Generaux. Mais outre que je ne pouvois ny avec honneur , ny avec bien sçance , m'y rendre , un Gouverneur ne sortant jamais de sa place assiegée , estant chargé de la seureté de la ville , du commandement des armes , & de l'autorité sur tout le Royaume , il n'eust esté ny honneste , ny raisonnable que je me fusse mis en danger que Naples se fust perduë , durant qu'un vent contraire m'auroit empesché de venir remedier au desordre qu'auroit causé mon absence ; le respect seul de ma personne , & ma presence y maintenant dans l'ordre & le devoir un Peuple turbulent & seditieux, Quand je n'aurois pas eü toutes ces raisons , il m'en fit la proposition de façon à ne me pas persuader , mais à me donner de l'ombrage & de la defiance. De sorte que je m'apperçus qu'il n'avoit point d'autre fin , que celle de me rendre de meschans offices , en publiant comme il fit à son retour , que non seulement j'avois refusé toutes les assistances que l'on m'avoit offertes. Mais mesme que je n'avois pas voulu avoir de correspondance ny de commerce avec les Officiers

O

de

de l'armée, & eut de plus la malice de me faire dire en confidence, par le Pere de Juliis, que je me gardasse bien d'aller sur l'armée navale, puisque l'on avoit l'ordre & le dessein de m'arrester. Ledit Pere, par la mesme instigation, dit, qu'il avoit reconnu que j'avois pensée, au dîner que je voulois donner à Posilippe, de retenir les Officiers qui débarqueroient pour ostages, jusques à tant que l'on m'eust donné toutes les assistances que j'avois demandées, & que l'on m'avoit promises. Ce qui fut un artifice, pour empêcher que nous ne pussions avoir de communication ensemble, où nous eussions pû nous esclaireir de toutes les fourberies de ce galand homme, que je verifiay par-là, comme j'en estois desja suffisamment informé, qu'il estoit un espion, & pensionnaire d'Espagne. Je croy qu'il n'y a personne, qui considerant attentivement sa conduite, n'en soit persuadé aussy-bien que moy, & qui ne le juge plustost un Agent d'Espagne, que de France. J'en eus encore des preuves plus essentielles. Car la Noblesse ayant envoyé savoir de moy, si l'armée en despendoit, dans la resolution, en ce cas, de se declarer, je luy fis part de cette bonne nouvelle; & dès le soir mesme, il fut trouver Gennare, pour l'assurer qu'elle n'avoit ordre que de luy obeïr; ce qu'il publia dès le lendemain, afin de rompre mes desseins, & de rengager tous les Cavaliers dans le service d'Espagne, plustost

toit que de se voir soumis à l'insolence & brutalité de Gennare.

Il arriva une chose, qui faillit à me desesperer, & me faire perdre patience: Deux vaisseaux chargez de bled, qui venoient aux Espagnols, furent pris par l'armée, à nostre veü. J'en eus une extreme joye, me persuadant que le Ciel nous les avoit envoyez miraculeusement, pour nous tirer de la nécessité: mais l'on les fit passer à Portolongone, nous donnant de meschantes excuses, & nous faisant esperer leur retour de jour en jour. La malice fut poussée plus loin, car l'Abbé Basqui me disant, que l'armée manquoit de biscuit, & qu'il me prioit de l'en pourvoir, en attendant qu'il luy en pût venir de Provence, & de mesme temps beaucoup de bled pour nous; il ne m'en restoit qu'environ pour trois semaines, j'en fis biscoter la moitié: après quoy m'ayant consumé une partie de mes vivres, & rendu inutile; il me laissa mon biscuit, me disant qu'un vaisseau en avoit apporté à l'armée, & qu'elle n'en avoit plus de besoin.

Il me fit ensuite une proposition assez ridicule, qui fut de faire donner la protection du Royaume de Naples à Monsieur le Cardinal de Sainte Cecile. A quoy je luy respondis que j'estois trop serviteur de Monsieur le Cardinal Mazarin son frere, pour consentir à une chose si fort contre sa reputation, qui le rendroit la risée & la fable de Rome, le faisant Pro-

recteur d'une Republique, qui ne pouvoit passer que pour chimerique, puisqu'elle n'estoit encore qu'en idée. Il empoisonna aussy cette judicieuse responce, & s'en servit pour debiter, que non seulement j'estois ennemy de la France, mais mesme de feu Monsieur le Cardinal Mazarin, & de toute sa famille.

Vincenzo d'Andrea, partisan secret d'Espagne, prit quelques mesures avec luy, pour me tendre un piège, que je reconnus d'abord, & esvitay. Ce fut que pour faire voir l'entier establissement de mon autorité, je devois faire battre monnoye, & ne souffrir que celle du Roy d'Espagne eust aucun cours, afin de me rendre inutile le peu d'argent que je pouvois avoir. Je tesmoignay approuver cet avis, & de fait, j'en fis fabriquer d'argent & de cuivre; mais avec cette precaution, que quand j'en faisois faire pour mil escus, il n'y en avoit que pour cinquante tout au plus au coin de la Republique, le reste estoit à la marque d'Espagne, mais dattée de l'année precedente. De quoy l'on se voulut servir pour me nuire; mais j'appaisai par mes raisons un petit tumulte, que l'on excita sur ce sujet, & crus qu'il valoit mieux ne se pas laisser emporter à la vanité, que de se mettre en estat de mourir de faim.

L'on me voulut faire un nouvel embarras, dont je me tiray avec vigueur & resolution. Gennare s'en vint à la teste de quantité de gens de la populace, me demander tumultuai-

tuaiement la grace de Miguel de Santis, estant une personne fort aimée de toute la ville, pour l'agreable service qu'il luy avoit rendu dans les premieres seditions, d'avoir coupé la teste à Dom Pepe Caraffe, & fait traïfner son corps par les ruës, me representant que si je le faisois mourir, l'on croiroit que je le sacrifiois au ressentiment de la Noblesse, pour qui je tesmoignerois par-là trop d'inclination; ce qui mettroit le Peuple au desespoir. Je luy respondis, que son supplice importoit à la conservation de mon autorité, sa temerité & son insolence ayant esté trop excessives & trop publiques, pour demeurer impunies. Il me dit que tout le monde vouloit que je luy pardonnasse, & que si je refusois une priere qu'ils avoient si à cœur, il arriveroit une generale sedition. Je luy repartis que je n'estois pas d'humeur à souffrir, que l'on me fust faire les choses par force; que la consequence en seroit trop dangereuse; que je voulois accoustumer le Peuple à me porter plus de respect, & à me venir demander à genoux les graces que l'on desiroit obtenir de moy, & non pas s'imaginer de me faire, par la crainte, condescendre à leur volonté. Que ce procedé si peu soumis avanceroit sa mort, contre mon intention, puisqu'il s'y fust pris d'une maniere plus raisonnable, & plus pleine de deference, je luy aurois accordé la vie. Que je ne craignois point les tumultes, ayant assez de credit,

dit, & de resolution pour les appaiser, contenir la ville dans le devoir, & faire punir ceux qui voudroient s'esmouvoir, & que si j'entendois le moindre murmure, l'on verroit bien-tost les potences du Marché garnies des plus emportez, & des plus mutins. Qu'ils apprissent à connoistre mieux mon humeur & la façon dont il falloit agir avec moy. Et appellant un de mes gardes, je luy commanday devant eux d'aller porter l'ordre à Bernardo Spirito, Auditeur general, de faire confesser Miguel de Santis, & de l'aller faire executer à l'heure mesme, sur le chemin d'Averse, d'y faire planter un poteau, sur lequel on mettroit sa teste, & attacher à un arbre son corps par un pied, avec un escriteau, que je l'avois fait mourir comme personne seditieuse & sanguinaire, desobeissant à mes ordres, & mesprisant mon autorité. Ce qui fut fait ponctuellement, à la grande satisfaction de la Noblesse, dont l'amitié pour moy redoubla beaucoup, voyant la ponctualité que j'apportoys à l'execution de mes parolles, & le soin que je prenois de les venger, & de les satisfaire. Après quoy congediant ceux qui m'estoient venu haranguer, avec tant d'effronterie & d'imprudence, je m'allay promener par toute la ville, pour voir ce que produiroient les menaces que l'on m'avoit faites, & j'y trouvai les mesmes marques de respect & d'amour qu'à l'ordinaire, sans que personne osast se plaindre, ny ouvrir la bouche sur ce sujet. Un

Un soir l'Abbé Basqui fut trouver Gennare, qu'il crut outré du peu de cas que j'avois fait de luy & de son intercession, & consultant avec luy les moyens de me perdre, il luy promit en ce cas l'assistance de la France, & le rétablissement de son autorité. Ils n'admirent dans cette conférence secrète que Tonno Basso, & quelques autres leurs adhérens, avec le Docteur Francisco de Paty, homme qui ne leur estoit point suspect, pour avoir concerté à Rome, à mon insçu, deux jours auparavant mon départ, avec Monsieur de Fontenay, de rendre le Royaume de Naples tributaire à la Couronne de France, & avoir tenu depuis un commerce secret avec luy.

Sur les cinq heures du matin, ledit Francisco de Paty me vint trouver, & me demandant audience, se mit à genoux à la ruelle de mon lit, & me rendit compte de tout le détail de ce qui s'estoit passé entre l'Abbé Basqui & Gennare, ce qu'il avoit négocié avec Monsieur de Fontenay, & généralement tous les secrets de leur correspondance, dont il me promit désormais de m'avertir ponctuellement, me demandant pour récompense de cet important service une charge de President en la Chambre des Comptes. Et l'Abbé Basqui m'estant venu trouver le matin à mon lever, je luy dis estre fort surpris de sa conduite, & que s'il estoit payé des Espagnols, & avoit dessein de les servir, il

n'en pourroit pas tenir une autre. Ce discours l'estonna, & le fit changer de couleur. Il commença d'entrer dans de grandes justifications, & me fit mil protestations & d'amitié & de service ; à quoy je luy repartis, qu'il ne m'esblouïroit pas par ses beaux discours. Que je le croyois fort habile, mais qu'il ne l'estoit pas assez, & avoit la physionomie trop épaisse pour me duper. Que je croyois qu'il avoit fort lû Machiavel ; mais que quand je voudrois jouer d'esprit, j'aurois une politique si raffinée, que j'y ferois en deux heures des commentaires, qu'il n'entendrait pas en dix ans d'estude. Il me dit ne comprendre rien en tous ces discours, & je les luy voulus expliquer, en luy declarant que je savois ses intrigues les plus secrettes, ses negociations avec Gennare, les desseins pris avec luy contre mon autorité, ma liberté & ma vie. Ce qu'il me voulut nier effrontement. Mais il fut tout-à-fait embarrassé, quand je luy racontay par le menu, le detail de tout ce qui s'estoit passé, & les moyens dont ils se preten-
doient servir pour executer leurs intentions ; je luy nommay mesme toutes les personnes qui avoient connoissance de ce complot. Il me parut fort inquieté, & se retranchant sur la negative, il perdit toute contenance, quand je luy descouvris que je tenois toutes ces choses de Francisco de Paty, & luy dis la recompense que je luy avois accordée, pour un service si signalé, & que s'il vouloit, je le ferois
venir

venir pour les luy soustenir. Il perdit la parole, & faisy de frayeur, crut que c'estoit fait de sa vie; mais je le rassurai, en luy jurant que j'avois tant de respect pour le caractere qu'il avoit d'Agent du Roy, que quelque chose qu'il eust entrepris contre moy, au lieu d'en avoir du ressentiment, il ne trouveroit en moy que des caresses, & un dessein de le servir. Que je voulois par mon procedé luy faire avouer, que j'avois pour la France plus de zele, plus de passion, & de fidelité, que luy; puisqu'il ne travailloit qu'au reestablishement des Espagnols, en cherchant tous les moyens de faire manquer une entreprise si avantageuse à la Couronne, & menageant la perte du serviteur le plus passionné, le plus fidele, & le plus desintereffé qu'elle auroit jamais; & que moy, malgré tous ces artifices & sa meschanceté, je demeurerois dans le respect, & ne songeois qu'à sacrifier ma vie pour sa gloire & ses avantages. Que j'estois assuré qu'il seroit de favoüé d'un si infame procedé. Que ce n'estoit point par ordre de la Cour, qu'il agissoit de la sorte; & qu'il n'estoit pas besoin de recourir à de si estranges moyens, pour ruiner ma fortune, & s'opposer à mon establisement; puisque si ma personne donnoit quelque ombrage à la Cour, & que l'on ne voulust pas que je demeurasse davantage à Naples, au premier ordre que je verrois signé du Roy, ou au moindre billet que je recevrois de la main de

Monſieur le Cardinal Mazarin, je partirois ſans repugnance, & irois rendre compte de mes actions; preferant la gloire d'obeir & de ſatisfaire à mon devoir, au plus grand & plus ſolide eſtabliſſement que je puſſe tenir de la fortune. Il fut ſurpris de me voir dans une telle ſouſmiſſion, pour n'avoir aucun pre-
texte de me nuire: mais je croy qu'après en avoir ſi mal uſé avec moy, il n'eut garde de teſmoigner la verité de ma conduite; qu'au contraire, il me rendit tous les plus meſchans offices qu'il luy fut poſſible, afin de m'empêcher d'eſtre ſecouru, & d'avancer par un abandon general, la perte d'un homme qu'il avoit trop offenſé, pour luy pouvoir pardonner, & qui ſeroit toujours un teſmoin irre prochable de la perfidie qu'il avoit eue pour la France.

Depuis cette converſation il ſejourna encore deux jours dans Naples, qu'il n'employa pas inutilement, ſuivant ſes deſſeins, comme l'on le verra par la ſuite de ce diſcours. Il taſcha de me faire tuer par une émo-
tion populaire; en ayant concerté les moyens avec Vincenzo d'Andrea, & les autres perſonnes de ſa cabale, me voulut faire paſſer pour le Tyran de Naples, pluſtoſt que pour le Reſtaurateur de ſa liberté: & en cas qu'il n'y puſt réuſſir par cette voye, qu'il cro-
yoit plus honneſte, pour ne pas paroître avoir de part à un accident, que l'on n'attribueroit qu'à la ſedition d'une populace em-
portée, & tumultueuſe, il reſolut en levant
le

le masque, de me faire poignarder, par une conjuration qu'il forma de dix-sept personnes, dont les Chefs estoient Tonno Basso, Salvator de Gennaro, & Pietro Damico; leur persuadant qu'estant ennemi de la France, j'estois cause que le Peuple n'en recevoit aucun secours, qui leur fourniroit toutes les choses en abondance, dont il pourroit avoir besoin, dès que je serois mort; & qu'autrement l'armée avoit ordre de se retirer, & de les abandonner. L'eus quelque soupçon de tout ce complot, & je jettai deux hommes parmi ces gens suspects, qui paroissant fort mal satisfaits, & fort animez contre moy, furent reçus dans toutes leurs assemblées & m'avertissoient ponctuellement de toutes les résolutions que l'on y prenoit.

L'on fit dès ce soir assembler quantité de peuple dans le Marché sous les armes, & entrer beaucoup de monde dans le Convent des Carmes où je logeois, & je fus surpris durant que nous estions l'Abbé Basqui & moy en conférence, de voir arriver le Corps de Ville & le Conseil, qui demandoient à me parler d'une affaire de la dernière conséquence, pour le bien public. Vincenzo d'Andreas'y rencontrant comme par hazard, Tonno Bassy fut celuy qui me porta la parole, homme éloquent & d'un esprit fort chaud, & fort emporté. Il me dit que le Peuple estoit satisfait de ma conduite, & avoit beaucoup de reconnoissance des grands services, que je luy

avois rendus. Mais que l'establissement de la Republique estant si necessaire, il me prioit d'en vouloir jetter les premiers fondemens. Que j'y conserverois la qualité de Duc, & de General de ses armes, avec le titre de Defenseur de la liberté, que j'avois si bien mérité. Mais qu'il estoit temps de former un Senat, sans l'avis & deliberation duquel il ne devoit ni rien menager ni rien entreprendre; & que de voir en ma seule personne toute l'autotité, cela sentoit trop, ou son Tyran ou son Roy. Que ce soupçon m'attireroit la haine de tout le monde, puisqu'il paroistroit que j'aurois plus de dessein d'opprimer la ville & le Royaume, que de les tirer de captivité.

Ce discours captieux me surprit, mais ne m'étonna pas, & me fit rappeler en un moment toutes les lumieres d'esprit que je pouvois avoir, qui furent redoublées par la necessité où je me vis, de me tirer d'un pas si glissant & si dangereux, y ayant de tous les deux costez beaucoup à craindre; puisque si je refusois la demande que l'on me faisoit avec tant d'instances, je ne pouvois éviter la mort, comme un Tyran que je me declarerois vouloir estre, ou si j'accordois ce que l'on desiroit de moy, je ne serois plus qu'un fantôme, sans credit & sans pouvoir. Chacun jetta les yeux sur moy, attendant avec impatience de voir le parti que je prendrois, ne croyant pas que sans estre préparé, je pusse en choisir un qui me fust avantageux, ny éviter un peril

cvi-

evident, & quasi égal, de quelque costé que je voulusse pencher. Je leur repondis en riant. Que je m'estimois extremement heureux, de ce que les services que j'avois essayé de rendre au Peuple jusques icy, eussent esté reçus agreablement, & que j'eusse eù l'avantage de luy plaire; mais que ma joye se redoubloit en voyant la passion avec laquelle il souhaittoit de se mettre en Republique, se devant souvenir que j'estois le premier qui avoit proposé cette maniere de gouvernement, & que je desirois ardemment, puisque je luy en avois fait venir la pensée, comme la resolution la plus avantageuse que nous pussions jamais prendre. Que j'avois plus d'envie que personne du monde de la voir mettre en execution, puisque de son etablissement dependoit & le repos & la liberté de païs. Qu'il falloit y penser, & y travailler serieusement. Mais que toute l'Europe, & Rome principalement, ayant les yeux sur nostre conduite, il falloit la prendre & si juste, & si raisonnable, que l'on ne pust pas nous tourner en ridicules, les affaires dependant de la reputation, qu'il falloit menager de sorte, que nous ne fissions rien dont les ennemis pussent tirer quelque avantage, qui observoient soigneusement toutes nos demarches, afin de profiter de toutes les fautes que nous ferions, qui ne pourroient estre legeres; nostre salut ou nostre perte dependant de la bonne ou mauvaise maniere de nous gouverner.

Qu'il

Qu'il y avoit beaucoup de fortes de Republiques, & que nous devions bien confiderer, avant que de choisir, celle qui nous feroit la plus avantageuse, & plus sortable à l'humeur & à la disposition du pays. Que la Populaire avoit ses douceurs, mais aussi qu'elle avoit ses inconveniens. Que toute la ville, & tous les Peuples y auroient assurément plus de penchant. Que Naples estant un Royaume rempli de Noblesse, brave & genereuse, qui avoit jusqu'icy eû tant de part au gouvernement, je croyois fort dangereux de les en exclure, puisque le desespoir reünissant inseparablement les Cavaliers aux interets des Espagnols, nous aurions bien de la peine à resister à ces deux puissances jointes ensemble. Que le nombre en estant si grand, nous ne pourrions pas aisement, ny les chasser tous, ny les exterminer. Qu'il n'y en avoit pas un qui n'eust ses habitudes & sa suite, & qu'ainsy ils nous formeroient des divisions dangereuses parmy nous, & feroient naître de si grands embarras, qu'il faudroit des siecles entiers pour les surmonter. Que des gens desesperes estoient à craindre, qui n'ayant plus rien à menager, mettroient tout en usage, pour conserver leurs biens, leurs vies, leur honneur & leur rang. Que nous aurions à combattre un hydre renaissant. Que je ne voyois pas quelle raison nous pouvoit obliger à nous jetter dans des perils si difficiles à surmonter, que j'osois mesme assurer d'estre

impossibles, nous attirant Rome sur les bras, que nous avions à menager serieusement, puisque dans un Estat, dont le Pape estoit le Seigneur dominant, l'on ne pouvoit pas faire une subversion generale, sans sa participation & son consentement, que nous n'obtiendrions jamais, rencontrant tant d'oppositions dans le credit de quelques-uns de nos Cavaliers, qui estoient liez de sang & de parenté avec les Cardinaux les plus accreditez, & les principaux Seigneurs de cette Cour. Que cette sorte de Republique ne nous pouvoit jamais estre propre, estant bien plus raisonnable d'affoiblir les Espagnols, que de les fortifier de ceux, dont la valeur & la consideration faisoit toute leur puissance, & qui n'estant pas moins las de leur cruelle domination que nous, ne penseroient, quand ils y verroient leur seureté, qu'à travailler conjointement avec nous, à chercher le repos & la liberté, & employer contre ceux qui nous opprimoient également, leur sang & leur vie, pour tirer la patrie de l'oppression, sous laquelle elle languissoit depuis tant d'années. Qu'ainsy je croyois que nous devions penser à regagner toute nostre Noblesse, en luy faisant connoistre qu'elle pouvoit trouver avec nous & son repos & son avantage.

Chacun applaudit à mes raisons, & demeura d'accord qu'il ne les faloit pas exclure du Gouvernement. Et qu'une Republique populaire ne pouvant s'establir que tres-difficile-

cilement, ne feroit qu'avancer nostre perte. Je leur dis que je ne voyois pas moins d'inconveniens à la composer purement des Nobles, qui tyranniferoient le Peuple, ayant la memoire trop fraische des outrages qu'ils en avoient reçus, & dont ils leur voyoient encore les mains teintes du sang de leurs proches. Qu'ils n'oublieroiēt pas l'incendie de leur Maison, le saccagement de leurs biens, & la ruine entiere de leurs terres; & qu'ils employeroient le credit & l'autorité qu'ils auroient acquise, à venger leur passion particulieré. Que les Espagnols y pourroient rencontrer leur perte, mais que le Peuple n'y trouveroit que des fers, au lieu de la liberté qu'il recherchoit, & se verroit traité plus cruellement, qu'il n'avoit esté jusques-icy par les ennemis, pour qui il avoit pris tant d'horreur & tant d'aversion. Tout le monde s'escria tout d'une voix que ce seroit empirer son mal, au lieu de le soulager, & qu'il n'estoit pas question d'en parler davantage. Mais qu'il falloit s'arrester au choix d'une Republique mixte, où le Peuple & la Noblesse eussent une égale autorité. Je leur respondis que j'y voyois encore beaucoup de difficultez, puisque nous ne pouvions pas prendre seuls la resolution de l'establir, sans consulter auparavant tous les Nobles, les destacher d'avec les Espagnols, & les réunir avec nous, n'estant pas juste que le Ciel leur ayant donné de si grands avantages sur le Peuple, ce mesme Peuple leur vou-

lust

lust faire la loy, & formast sans eux une maniere de gouvernement, où ils devoient avoir la meilleure part. Et qu'ainsy auparavant que de rien conclure, l'on devoit leur donner ávis de la resolution que l'on estoit sur le point de prendre, afin que leur interest les obligeast à venir dire leurs sentimens dans une affaire, où ils devoient avoir le principal.

Chacun me dit, que comme Duc de la Republique, je devois leur escrire à tous de se rendre auprès de moy, pour deliberer sur la forme du gouvernement que nous avions à prendre, & voir ensemble les moyens les plus prompts, & les plus assurez de donner à tout le pays le repos & la liberté. Je suis prest, leur dis-je, de faire tout ce que vous m'ordonnerez sur ce sujet. Mais je prevoi de cette resolution des suites facheuses, qui pourroient vous donner du deplaisir, & que je me sens obligé de vous représenter, afin que vous n'ayez pas à me reprocher, que je vous aye jettez dans les inconveniens, dont j'aurois bien de la peine à vous retirer. Nous donnerons trop de vanité à la Noblesse, si nous avons recours à elle, comme nous estant nécessaire; tous ceux de ce Corps croiront, que nous reconnoissons nostre foiblesse, & que nous ne nous sentons pas capables de resister à nos ennemis, à moins que de nous voir soustenus de leur valeur & de leur autorité; & se persuadant nous estre necessaires, ils nous tiendront

dront le pied sur la gorge, & exigeront de nous de conditions que nous ne pourrons ny ne devons leur accorder avec honneur, & le refus que nous leur en ferons, les aigrissant contre nous, les reünira plus estroitement avec nos ennemis, s'imaginant que nous sommes sur le point de nous perdre.

Mon sentiment seroit donc de faire publier un Manifeste, par lequel je declarerois qu'ayant esté élu Duc de la Republique, j'attends les bras ouverts tous ceux qui voudront avoir recours à moy. Que ce titre, aussy bien que celuy de Defenseur de la liberté, m'engage aussy estroitement dans les interets de la Noblesse que dans ceux du Peuple. Que je les considere également, sachant bien neantmoins faire la difference, que l'ordre du Ciel & la naissance apportent entre les personnes. Que je suis comme un bon Pere, qui aimant tendrement tous ses enfans, fait la distinction d'avec les autres, de celuy à qui appartient le droit d'aisnesse. Et qu'ainsi je convie tout le monde à recourir à moy, resolu de traiter chacun selon ses merites, & donner dans l'establissement, que je pretends faire d'une Republique, le rang & l'avantage, que la vertu & le sang doivent regler entre les personnes; ainsi je ferai les conditions à ceux qui se presenteront, au lieu de les recevoir d'eux. Et comme il y a de trois sortes de Noblesse dans le Royaume, il faut aussy se gouverner de differentes manieres. Il y a des Cavaliers,

valiers, qui ont bien vécu avec nostre ville, & avec leurs sujets, & qui se sont fait aimer & estimer generally par leur sage conduite ; à ceux-là l'on ne leur sauroit faire trop d'avantages, & de trop bons traitemens. Il y en a d'autres qui se sont fait aimer dans Naples, & qui ont tyrannisé leurs sujets ; il les faut obliger à changer de conduite, les raccommorder avec leurs vassaux, de peur de les perdre en gagnant leurs Maistres, & entretenant mon autorité, pour les obliger de bien vivre ensemble, m'engager à faire executer ponctuellement ce qui m'aura esté promis de part & d'autre. Ceux qui restent, qui sont également hays dans leurs terres & dans la ville, ayant tousjours eü une conduite violente & emportée, ne doivent pas estre exclus de toute esperance de pardon, ce qui par necessité les rendroit inseparables de nos ennemis. Mais l'on les doit obliger à s'esloigner pour quelque temps, leur laissant la jouissance de leurs biens, & ne les rappeler qu'après avoir souffert une espece de bannissement pour l'expiation de leur faute, qui sera ou plus ou moins long, suivant l'apparence qu'il y aura de leur amendement.

L'on applaudit à tout ce raisonnement, me priant d'agir en conformité avec la moindre perte de temps qui seroit possible. Je me chargeai d'y satisfaire, representant neantmoins qu'il falloit un peu de loisir ; la precipitation gastant plustost, qu'elle n'avance les affaires
de

de cette nature. Tonno Basso, après avoir approuvé mes raisons, comme les autres, me dit qu'il n'y avoit rien de si juste, ny de si raisonnable que ce que je venois de leur deduire. Mais que comme l'establissement de la Republique devoit de necessité tirer de longue, il croyoit à propos cependant, de commencer à former un Senat. Je me mis à sourir de ce discours, & luy fis connoistre, que le Senat estant le corps de la Republique, l'establissement de l'un n'estoit autre chose que celui de l'autre. Qu'il falloit voir auparavant, de quelle façon l'on le devoit regler, quel nombre l'on fixeroit de Senateurs, combien il y en devoit avoir de chaque Province, si chaque ville du Royaume en devoit avoir un, combien de voix devoit avoir la ville de Naples, & enfin mil choses qui ne se pouvoient pas regler sur le champ. Et puis qu'il savoit bien, que pour mettre une imposition legere sur le Royaume, il falloit les vœux des Communautéz des Provinces, & du Baronage. Que celui de Naples estoit composé de cinq sieges de la Noblesse, & de trente-deux Ottines du Peuple, sans quoy il estoit imparfait. Qu'à plus forte raison, pour deliberer sur une affaire de cette importance, il falloit de necessité faire cette assemblée generale qui nous estoit absolument impossible.

Il en demeura d'accord, & me proposa de faire en attendant des Vice-Senateurs. Je luy
dis

dis qu'il avoit esté jusques-icy inouïy, que l'on eust commis des gens à l'exercice des Charges qui n'avoient jamais esté en nature. Mais que je reconnoissois, que me jugeant incapable de gouverner sans Conseil, tout son discours n'alloit qu'à m'en establir un; enquoy il m'obligeoit sensiblement, n'aimant pas à me rendre garand des événemens, & estant bien aise d'avoir des gens sur qui me soulager, & qui fussent capables de me donner de bons avis. Qu'il falloit voir de combien le corps en seroit composé, & qui auroit à les nommer, & que n'ayant pas à disputer des noms, ils prendroient s'ils vouloient celui de Vice-Senateurs. Qu'encore estoit-il à craindre que le Royaume ne voulût pas deférer à l'autorité de ceux qui ne seroient nommez que par la Ville, & sans sa participation, & que Naples ne perdît la prerogative d'en estre le Chef, chaque ville pretendant en son particulier, faire une Republique indépendante, & qui ne fust simplement que son alliée. Ce que je ne disois pas sans fondement, pour avoir dans ma poche deux lettres, que je leur fis voir, signées l'une, la Republique de Saint Severin; & l'autre, la Republique de la Cave.

Tout le monde commença à murmurer, & trouver que j'avois grande raison. Mais Tonno Bassos'échauffant, & s'obstinant dans son opinion, je luy demanday encore une fois, qui devoient estre ces Vice-Senateurs, ou qui
les

les devoit nommer. Il me respondit avec chagrin que ce devoient estre eux qui representeroient le corps du Senat, qui devoient faire cette nomination. Je luy respondis qu'il y avoit plus d'apparence que ce fust le Corps de Ville, & les Capitaines d'Ottines. Il repartit avec emportement, que le Corps de Ville ne devoit point se mesler de choses pareilles, son autorité ne s'estendant qu'à regler les vivres, & à pourvoir à l'abondance. Je m'estonné, luy dis-je, que vous contestiez la puissance de ceux qui vous l'ont donnée: vous avez esté nommé pour assister & servir de Conseil à Gennare, à cause de son incapacité; son employ estant cessé, le vostre l'est de même: il s'agit de matiere plus importante, & il est à propos de savoir, si les Ottines ne veulent point faire de nouvelles nominations, ou en confirmant celles de vos personnes, vous destiner pour les emplois dont il est question. La dispute s'échauffa entre le Conseil & le Corps de Ville. Ils se prirent de paroles avec tant d'aigreur, que sans l'interposition de mon autorité ils seroient infailliblement venus aux mains. Ils me prièrent de terminer leur different, & de regler ce qui estoit de leurs pretentions. Je respondis que je ne me sentoie pas capable de prononcer sur une matiere si importante. Mais que ne voulant point desobliger personne, il falloit que d'un costé le Corps de Ville, & les Ottines, & de l'autre ceux qui preten-

doient

doient former celuy du Conseil, donnassent leurs raisons par escrit aux quatre plus habiles Jurisconsultes de la ville, qui sachant les coustumes du pays, & ce qui s'y estoit pratiqué, avant qu'il fust en Royaume, ou dans le temps de quelques revolutions, comme celle qui estoit arrivée cent ans auparavant pour le fait de l'inquisition, me fissent entendre leurs sentimens, après avoir bien estudié la matiere, & que j'en deciderois avec connoissance de cause, puisqu'ils avoient les uns & les autres la bonté de s'en rapporter à moy; dont ils demeurerent d'accord: & je nommai pour cet effet Jean Camille Cacaccio, Antonio Scaciavento, Augustino Mollo & Aniello Portio. Et je leur demanday entre les mains de qui, cependant, devoit demeurer l'autorité. Entre les vostres, me respondirent-ils. De qui dois-je donc prendre conseil, car je ne veux point gouverner, sans recevoir les avis de quelqu'un, ne m'en sentant pas capable. Vous n'en avez pas besoin, se rescrierent-ils; car vous en savez plus que nous. Je m'en excusay, leur disant, qu'ayant affaire à un Peuple soupçonneux & difficile à contenter, je ne voulois pas m'exposer à luy déplaire, ny souffrir qu'il prist jalousie de mon autorité; que je ne pourrois aussi-bien seul résister à l'accablement de tant d'affaires; que je n'estois venu me jeter parmy eux que pour les servir, sans avoir l'ambition de les commander, qu'autant de
temps

temps qu'ils le voudroient , & de la maniere qu'ils l'ordonneroient , & que plustost que de me voir dans de continuelles inquietudes, & d'estre tousjours en peine par les ombrages, que l'on pourroit prendre de moy à toute heure, sans aucun fondement, j'aimois mieux me retirer. Que je demandois mon congé, durant que l'armée estoit en estat de me rembarquer. La voix s'esleva par toute la chambre, en suite dans les salles, & de là dans le Marché, Que le Peuple estoit perdu, si je l'abandonnois, qu'il n'avoit de confiance ny d'esperance qu'en moy seul. Qu'il ne desiroit point que j'eusse de conseil de personne, que je n'en avois que faire. Et qu'ensin il n'obeïroit qu'à moy seul. Qu'il vouloit que je commandasse souverainement, me reconnoissant pour son Maistre.

J'appaisay cette émeue, en deferant à la volonté de tant de gens. Et pour estre mieux esclairci de leurs sentimens, j'ordonnay que tout le monde s'assemblast le lendemain matin. chacun dans son quartier, où j'irois les apprendre.

L'Abbé Basqui, au sortir de chez moy, s'entretint avec les conjurez, qui enragez de n'avoir pas reüssy dans leur dessein, & de voir avec quelle adresse j'avois esvité un piege si dangereux, qu'ils m'avoient tendu, & que mon autorité en estoit mieux affermie, & eux entierement exclus de la part qu'ils pretendoient dans le gouvernement, s'allerent

rent assembler dans une Eglise, pour résoudre de me poignarder. Mais n'ayant pû demeurer d'accord, ny du temps ny du lieu de l'exécution de leur entreprise, ils remirent à en conférer la nuit suivante. Et le lendemain matin l'Abbé Basqui m'estant venu dire adieu, pour s'en retourner sur l'armée, afin d'attendre le succès de la conspiration qu'il m'avoit préparée, ne croyant pas de seureté pour luy de demeurer dans Naples, où je n'aurois pas le crédit d'empescher qu'il ne fust deschiré par le Peuple, son dessein venant à n'avoir point d'effet, & à s'éventer, & luy reconnu pour en estre l'auteur, je le retins pour estre le tesmoin de ce qui se passeroit dans la ville.

Je m'en allay dans tous les quartiers, où ayant exposé à tout le monde ce qui estoit arrivé le soir, & demandant le sentiment public, il fut fort surpris de voir que tout d'une voix, l'on me declara, que l'on vouloit que je fusse le Maître absolu, & que j'agisse souverainement, en me demandant la permission d'aller prendre, & traîner par les rues ceux qui s'y voudroient opposer. Ce qui fut suivy d'une acclamation generale, que l'on ne reconnoistroit jamais d'autre autorité que la mienne. Que c'estoit trop peu pour ce qu'ils me devoient, que de me faire Duc de leur Republique; qu'ils vouloient que je fusse leur Roy. A quoy je m'opposai par les mesmes raisons que j'avois fait les deux autres.

fois, les menaçant de les abandonner, & m'aller embarquer sur l'armée, s'ils s'opiniastroient dans une pensée si peu raisonnable, & si hors de saison. Et m'appellant leur Pere & leur Libérateur, le Conservateur de leurs biens, de leur vie, & de l'honneur de leurs familles, me protestèrent, avec les témoignages d'un respect & d'un amour extraordinaire, qu'ils vouloient tous vivre & mourir avec moy, & qu'ils n'espargneroient ny leur sang, ny mesme la vie de leurs femmes, & de leurs enfans, aussy-bien que la leur, toutes les fois qu'il s'agiroit de m'obeïr, ou du moindre de mes interets.

L'Abbé Basqui s'estonna du grand credit, que j'avois acquis en si peu de temps, & de voir que toutes les ruës avoient esté en un moment tapissées sur mon passage. Que l'on me jettoit des eaux de senteur, des fleurs & des confitures des fenestres. Que l'on estoit des manteaux & des tapis sous les pieds de mon cheval, & que l'on venoit brusler devant moy du parfum & de l'encens, & qu'il n'y avoit ny femmes ny enfans, aussy-bien que les hommes, qui ne me donnaient mil benedictions, & des témoignages d'amitié, que l'on reconnoissoit aisément venir du fond du cœur, sans aucune flaterie ny dissimulation. Et m'ayant dit qu'il n'auroit jamais crû ce qu'il avoit vû, je le priay d'en rendre un fidele compte, & de me faire entendre quelles estoient les intentions de la Cour. Que je
tour-

tournois les esprits du Peuple comme il me plaisoit. Et que je me ferois fort avec un peu de temps, par mon adresse & mes soins, de faire tomber la Couronne de Naples entre les mains du Roy ; ou s'il ne l'agréoit pas pour luy, de la mettre sur la teste de Monsieur, ou de feu Monsieur le Duc d'Orleans, & que je le conjurois de me parler librement sur un point si important, puisque je n'avois, ny n'aurois jamais, d'autre intention que de faire réussir celles de la France quelles qu'elles pussent estre. Il m'assura n'avoir aucune instruction particuliere sur ce sujet, & que tout ce qu'il pouvoit savoir, estoit que le Roy ne desiroit autre chose que de voir chasser les Espagnols de Naples. Et que pourveu qu'ils perdissent le Royaume, il luy estoit indifferant à qui il tombast, puisqu'il en tireroit toujours un assez grand avantage. Je ne sai s'il n'estoit pas plus instruit de ce que la France pouvoit desirer, ou qu'il ne s'en voulust pas expliquer avec moy, pour avoir toujours sujet de se plaindre de ma conduite. Mais il est constant, que ny de luy, ny des Ministres residens à Rome, je n'ay jamais pû apprendre comment l'on vouloit que je me gouvernasse. Ainsy l'on n'a pû, ny dû me blâmer avec justice de ma maniere d'agir, ne m'ayant jamais esté rien commandé.

La peur qu'il eut que je ne pusse avoir quelque commerce avec les Officiers de l'armée, & leur donner des informations parti-

culieres de toutes choses, l'obligea à apporter tous ses soins pour empescher que le Gentilhomme, que Monsieur le Duc de Richelieu m'envoyoit, pour me faire compliment, ne débarquast, & faire en sorte que l'on le fît passer & garder soigneusement sur un autre navire, de peur qu'il ne retournast dans le bord de l'Admiral, que lors que l'armée seroit sur le point de se mettre à la voile. Par où l'on peut voir, que si je n'ay pû avoir de commerce avec ses Officiers, ce que je souhaittois ardemment, il n'a pas tenu à moy.

L'on me fit savoir de l'armée, que faute d'eau elle seroit contrainte de se retirer, si je n'y remediois. Je leur envoyai aussy-tost dix-huit felouques pour en faire : mais ce nombre n'ayant pas esté jugé suffisant, sous ce meschant pretexte, elle se mit à la voile, & reprit le chemin de Portolongonne, sans avoir fait autre chose, que m'exposer à mil perils, dont je puis dire, ne m'estre garanty que par un pur miracle. Et si je n'eusse establi une creance extraordinaire parmi le Peuple, je devois cent fois estre deschiré, se voyant privé de tous les secours que je luy avois fait esperer, avec tant d'apparence, dont j'estois le garand & la caution, & n'ayant que ma seule personne pour les assister.

Cette puissante armée ne voulut point contribuer à la ruine de l'Espagne, qui estoit infailible, en prenant, ou bruslant toute sa flotte, qu'elle trouva sur le fer, & tou-

toute defarmée, & defarborée à son abord ; me cousuma la moitié de mes vivres inutilement, & si j'ose dire avec malice, prit deux vaisseaux de bled à ma veuë, & les envoya à Portolongonne ; me refusa le peu d'argent, que je demandois pour faire subsister les troupes dont je pressois avec tant d'instance le débarquement ; ne me donna de poudre que six barils, & je n'en tiray d'assistance que de l'arrivée des Sieurs Chevalier de Fourbin, Baron de la Garde, Chevalier de Gent, Souillac, de Glandevez, Baron Durand, Saint Maximin, depuis Mareschal des logis de mes gardes, & Beauregard Officier d'Artillerie : encore firent ils tous les efforts possibles pour les empêcher de me venir trouver. Je laisse à juger si tout autre que moy, se voyant si malheureusement abandonné, n'auroit pas perdu le courage, aussy bien que l'esperance. Et si je n'eus pas besoin d'une extreme resolution, pour résister à une si mauvaise fortune, & de beaucoup d'adresse pour me parer des perils, où j'estois exposé avec tant d'apparence. Neantmoins renouvelant de vigueur dans ce déplorable estat, voyant que tout rouloit sur ma personne, je m'employay avec tant d'ardeur & de soins, que non seulement j'esvitay ma perte, mais faillis seul à causer celle des Espagnols, comme l'on le verra, si l'on veut lire attentivement la suite de ces Memoires ; qui quoy que véritables, seront trouvez si extraordinaires,

qu'ils paroistront fabuleux à bien des gens.

J'envoyai le lendemain matin querir le Corps de Ville, & ceux qui avoient jusques-là composé celuy du Conseil, & leur dis, que je savois qu'il y en avoit parmy eux qui avoient conjuré contre ma vie, & s'estoient assembles la nuit dans une Eglise, pour deliberer sur cét attentat. Que comme je n'aimois pas à m'ensanglanter les mains, je leur pardonnois de bon cœur, pourveu qu'ils voulussent s'en repentir, & prendre à l'avenir une conduite differente. Mais que s'ils vouloient persister opiniastrement dans ce meschant dessein, que je leur ferois sentir des effets de ma rigueur & de ma justice, après avoir refusé ceux de ma clemence, & de ma bonté, avec l'assurance que je leur donnois de perdre non seulement la memoire d'une si detestable pensée, mais de ne les pas moins aimer & considerer à l'avenir. Tous les assistans furent surpris de cette moderation, les coupables ne s'en ebranlerent pas trop, & les autres me prièrent de les declarer, & de les punir severement, estans indignes de pardon. Et que si ma bonté m'empeschoit de les vouloir chastier, je laissasse le soin au Peuple d'en faire l'execution, qui seroit assez rude, pour donner de la terreur à toutes les personnes capables de semblables perfidies, devant cét exemple au public, qui m'en conjuroit à genoux. Je respondis, que si les complices de cette action si noire a-

voient

voient quelques restes d'honneur, ils seroient touchez de ma douceur, & me seroient à l'avenir & affectionnez & fideles. Mais que s'ils perseveroient dans leur mauvais dessein, mettant à bout ma patience, je les ferois punir comme ils le meritoient. La nuit suivante ils se rassemblèrent dans une autre Eglise, pour deliberer une seconde fois sur l'exécution de leur entreprise. Je renvoyay querir le lendemain matin les mesmes personnes, & leur dis encore les mesmes choses que j'avois fait le jour precedent, & que je me lassois de leur ingratitude, & qu'après leur avoir pardonné deux fois, s'ils retomboient la troisième dans la mesme faute, rien au monde ne seroit capable de les soustraire à ma juste vengeance. Ils ne changerent point de sentiment; mais s'estant contentez de changer de lieu, pour s'assembler, comme j'en fus averti, j'envoyay à mesme temps les Officiers de mes gardes, se saisir de leurs personnes, & deux des dix-sept qu'ils estoient, ayant demandé de m'estre amenez pour prendre l'indulte, & me declarer toute la conspiration, j'ordonnai qu'on les conduisist chez moy, où se jettans à mes pieds, ils me demanderent la vie, & me rendirent compte de tout ce qu'ils savoyent.

J'appris de leur bouche, que l'Abbé Bassqui leur ayant fait entendre, que j'estois ennemi de la Couronne de France, j'avois passé à Naples contre ses ordres, & sans sa participa-

tion, & que j'estois la cause que le Peuple n'en recevoit aucun secours. Que l'armée navale par cette seule raison n'avoit débarqué ni troupes, ny munitions, ny artillerie, & avoit fait passer à Portolongonne les deux vaisseaux chargez de bled qu'ils avoient pris á la veuë de la ville. Qu'il y en avoit encore d'autres arrivez de Provence, tout prests á leur faire venir, qu'ils recevroient avec toutes sortes de secours, dés qu'ils auroient defeat la France d'un rebelle, & d'un ennemi, leur ville d'un Tyran, qui sous le pre-texte de leur procurer le repos & la liberté, ne travailloit qu'à s'accréditer parmi eux, pour pouvoir par après les opprimer plus á son aise, & usurper la souveraine autorité: Que l'envie de se voir assiste à chasser les Espagnols, les avoit fait resoudre d'oster le seul obstacle qui les privoit de l'assistance, & de la protection de la France. Que le desespoir de se voir abandonnez, & l'assurance de recevoir en abondance toutes sortes de secours, leur avoient fait jurer á tous ma perte, & prendre le dessein de me poignarder. Qu'ils estoient dix-sept de ce complot; mais que Tonno Basso, Salvator de Gennaro, & Pietro d'Amico estoient les plus animez, & les Chefs de cette entreprise. Qu'il y avoit encore un Prestre appellé Camillo Todino, & un Greffier, nommé Caldedino, & me declarerent ensuite tous les autres, dont j'ay perdu la memoire, pour y avoir trop de temps; & que

que pour eux ils avoient eû tousjours horreur de cette action, avoient dissimulé leurs veritables sentimens, pour decouvrir ceux des autres, & venir par après m'en rendre compte, & que je savois bien leur avoir ordonné de feindre d'estre mal satisfaits de moy, & se mêler parmi tous les gens qu'ils connoistroient suspects, & mal intentionnez. Je ne leur pardonnai pas seulement; mais leur témoignai, que je leur avois obligation de me tirer d'un si grand peril, & que je m'en souviendrois en temps & lieu, pour payer le service qu'ils me rendoient. Je leur fis aussi-tost apporter du papier, & leur commandai d'écrire ce qu'ils me venoient de declarer, & de le signer, après quoy je les fis remener prisonniers dans la Vicairie, & envoyant chercher l'Auditeur general, je luy commandai de s'en aller interroger les coupables, & de les confronter avec ces deux qui s'estoient indultez, les faisant appliquer à la question seulement par forme, suivant la coustume du pais, afin que leurs témoignages eussent plus de force à la confrontation. Tous les complices estant presentez devant eux, n'eurent aucune cause de recusation à alleguer, & la conscience leur reprochant leur crime, ils ne le nierent pas, ni ne le confesserent pas aussi entierement. L'on me vint rendre compte de tout ce qui s'estoit passé: & voyant la consequence de l'affaire, & que ces malheureux ne manqueroient pas de mêler la France

dans leurs confessions, & d'attribuer à ses ordres, ce qui ne procédoit que de la malice & de la perfidie de l'Abbé Basqui, j'ordonnay à l'Auditeur general de faire donner aux Chefs de la conspiration la question ordinaire & extraordinaire, & quand ils voudroient commencer à parler, de faire sortir le Greffier & les autres Officiers de la Justice, afin d'écrire de sa main leurs dépositions, pour les pouvoir tenir secrettes, & empêcher le Peuple d'entrer en connoissance de tout ce qu'ils pourroient dire de la France, qui produiroit quelque meschant effet, dans l'apparence qu'elle pût avoir quelque part en cette vilaine action, si contraire aux coustumes & à l'humeur du pays, & dont le seul Abbé Basqui estoit l'auteur, estant capable, & accoustumé à de semblables infamies, & entreprenant celle-cy, pour servir utilement l'Espagne, à dessein de décrier la France dans l'esprit des Napolitains, en la faisant soupçonner d'autoriser un assassinat, à quoy elle n'avoit nulle part. Tonno Basso parut d'abord assez constant à la question; mais pressé par la violence des tourmens, & plus encore par les remords de sa conscience, il confirma de point en point la déposition des deux personnes à qui j'avois fait grace, & y ajousta encore beaucoup de circonstances fort considerables, & entre autres, que l'on trouveroit dans un des Convents des Jacobins, dans la chambre d'un Docteur, qu'il nomma, un Manifeste qu'il
avoit

avoit dressé, pour faire publier aussy-tost que j'aurois esté poignardé, afin de justifier son action, & la faire voir nécessaire, n'estant entreprise, que pour le service de la France, & pour les avantages du pays, qui ne devoit qu'à ce prix recevoir les secours qui luy estoient nécessaires, pour acquérir la liberté & le repos, & l'affranchir de l'oppression des Espagnols. Et que n'agissant que par le zele qu'il avoit pour la patrie, son action n'auroit rien que de glorieux; ostant la vie à un Tyran, & au perturbateur du repos public, pour tirer des fers tous les habitans de sa ville & de son pays. J'envoyai aussy-tost chercher ce Manifeste, qui me fut apporté, & que je trouvay dans les mesmes termes, & les mesmes sentimens qu'il avoit dit. Les autres conjurez se trouverent tous conformes dans leurs depositions, & leur procès estant achevé, pour ne pas repandre tant de sang, je me contentai d'exposer à la rigueur de la Justice les trois Chefs, faisant retenir les autres dans la prison, jusques à tant que j'eusse la liberté de les bannir, & les envoyer seurement par mer hors du Royaume. Les femmes & les parens des condamnez vinrent échevelées, & se déchirant le visage avec les ongles, pour m'émouvoir à compassion, suivant la coustume du pays, se jeter à mes pieds, & me demander leurs graces; ce que je leur refusai, & n'aurois pas pû leur faire, quand je l'eusse voulu, tant le Peuple estoit animé contre

eux : & après des efforts redoublez deux ou trois jours de suite , sans rien obtenir , elles me prièrent qu'au moins l'exécution ne s'en fist pas en public. Je fis grande difficulté en apparence de le leur accorder , & m'en fis presser fort long-temps , quoy que je l'eusse résolu , pour empescher qu'ils ne parlassent à la mort , & comme ils estoient abusez , ils ne declarassent que j'estois ennemy de la France , que j'estois cause qu'elle ne donnoit pas de secours , & que c'estoit pour son service , & par sa participation qu'ils avoient entrepris de me poignarder ; ce que je savois bien estre faux , & que je ne voulois pas , ny qu'on pût croire , ny mesme le soupçonner. Aussi-tost qu'ils eurent les testes coupées , on les porta sur l'epitaphe du Marché , & leurs corps y furent pendus tout nuds par un pied , supplice ordinaire des traistres , & l'on y mit des inscriptions , qui portoient qu'on les avoit fait executer comme assassins , perturbateurs du repos public , & gens qui avoient conspiré contre moy. Ce cruel spectacle satisfit extraordinairement tout le Peuple , & luy donna bien de la joye , de me voir delivré d'un si grand peril , & par l'horreur & l'apprehension qu'il en conçut , il redoubla pour moy & sa tendresse & son amitié.

Ensuite je despeschay à la Cour le Sieur de Taillade , pour rendre compte de toutes les negociations que j'avois achevées , de la situation où j'avois mis toutes les affaires , de la

la demande que j'avois faite de tous les secours que me pouvoit fournir l'armée, dont j'avois esté entierement refusé; de la meschante conduite de l'Abbé Basqui, des preuves evidentes que j'avois, qu'au lieu de servir la France, il n'avoit fait qu'appuyer les interests d'Espagne, travailler à ma ruine particuliere, aussy-bien qu'à celle de Naples, & de tout le pais; des esmeutes qu'il m'avoit suscitées, pour me faire perir, des artifices dont il s'estoit servy, pour y parvenir; de la proposition ridicule qu'il m'avoit faite touchant Monsieur le Cardinal de Sainte Cecile; de l'empeschement qu'il avoit apporté à l'accommodement de la Noblesse, & enfin de la conjuration qu'il avoit pratiquée pour me faire poignarder, & des sujets de plaintes que j'avois à faire de ce que j'avois inutilement tenté de prendre commerce & correspondance avec les Officiers de l'armée, dont l'on me vouloit malicieusement rejeter la faute, du manquement qu'elle avoit fait à son arrivée, de ne pas faire perir toute la flotte d'Espagne; ce qui se pouvoit avec autant de facilité, que peu de peril. Et finalement de m'avoir abandonné, après m'avoir fait consumer la moitié de mes vivres, sans me vouloir donner un grain de bled, de la charge de deux vaisseaux qu'ils avoient pris à ma veuë sur les ennemis; ce qui auroit mis le Peuple dans le dernier desespoir, & m'auroit fait massacrer malheureusement, si je
ne

ne m'estois par mes soins acquis un si grand credit , que je pouvois assurer de maintenir les affaires sans desperir , jusques au retour de l'armée. Que je conjurois Monsieur le Cardinal Mazarin , sur l'amitié & protection de qui je faisois un solide fondement , de me renvoyer promptement un puissant secours de bleds , d'hommes , d'argent , d'artillerie & de munitions de guerre ; sans quoy il me seroit impossible de me soustenir plus longtemps. Mais aussy que les recevant , j'assurois de rendre au Roy des services plus importants que ceux que l'on attendoit de moy , & de faire perdre en peu de temps aux Espagnols la Couronne de Naples. Je luy donnay des instructions fort precises de tout ce qu'il avoit à traiter de ma part avec mondit Sieur le Cardinal , & avec mes proches , que je luy donnois charge de presser de me secourir d'argent , le plus promptement , & en la plus grande somme qu'ils pourroient , puisque de là despendoit ou mon salut , ou ma perte. Je le chargeay sur tout , de m'obtenir de Monsieur le Cardinal Mazarin des instructions de la maniere dont j'avois à me gouverner , afin de ne point manquer , en suivant ses ordres , & de tesmoigner par mon obeissance aveugle , la fidelité , le respect , & le zele que j'aurois tousjours pour la Couronne de France. Je le fis partir en diligence , & luy ordonnai de passer à Rome , de communiquer toutes choses à Monsieur de Fontenay ,

DE MR. DE GUISE, LIV. III. 343
tenay , & de luy rendre les lettres dont je l'a-
vois chargé pour luy.

Durant les festes de Noël , tous les Bandits
que j'ai desja nommez , s'animans par l'espé-
rance que je leur avois donnée de la prise
d'Averle , & par la presence de l'armée , firent
la guerre avec plus de hardiesse & de succès.
Les Espagnols attribuoient à ma vigilance ,
& à mes soins , tout ce qui leur arrivoit de
desavantageux , & crurent que ma conduite
avoit plus de part en ma bonne fortune , que
le hazard.

Le Prince de Montefarchio , incommodé
de la fièvre quarte , s'en estant allé chez luy
pour se faire traitter quelques jours aupara-
vant , ils le soupçonnerent d'abord d'intelli-
gence avec moy , qui neantmoins n'estoit
autre que la reconnoissance, qu'il m'avoit tes-
moignée, d'avoir garenti ses sœurs de la fu-
reur du Peuple, & de le laisser en seureté dans
sa maison. Leurs ombrages s'accrurent ,
quand estant obligé de se retirer en la Pouille
pour quelques affaires particulieres , de peur
que sa maison ne fust pillée dans son absence ,
j'envoyai une commission à un de ses gens ,
pour y commander de ma part , aussy-bien
que toutes les milices de ses terres. Ce fut un
procedé que j'observai tout autant qu'il me
fut possible avec toute la Noblesse , pour
mettre leurs biens à couvert , me faire aimer
d'eux par cette protection, & redoubler la de-
fiance des Espagnols , dont j'esperois d'heu-
reuses suites.

J'ap-

J'appris aussy que Polito Pastena s'estoit emparé de Salerne, & marchoit pour attaquer Scafatta, dont la prise m'estoit d'une extreme importance, me rendant maistre de la riviere de Sarne, & de dix-sept moulins, qui faisoient subsister les ennemis dans les Chasteaux, & dans les quartiers qu'ils tenoient de la ville, ne tirant que de là leurs farines. J'eus aussy avis que Paul de Naples s'estoit rendu Maistre d'Avelline, & se fortifioit de gens, pour faire de plus considerables entreprises. Paponi, qui n'avoit fait jusques icy que de courir la campagne, & faire des brigandages sur le bord du Garillan, accompagné des Sieurs Daretze, avoit pris la ville de Sessa, Itri, & la Tour de Sperlonga, poste assez considerable, pour estre sur le bord de la mer. Le Sieur de Lascaris neveu du Grand Maistre de Malte, que j'avois envoyé servir auprès de luy, s'empara de la ville de Fondi. Et ce petit Corps d'armée se rendit assez considerable, pour devenir Maistre de la campagne, & bloquer de telle sorte la ville & chasteau de Gayette, qu'il luy ostast la communication du reste du Royaume, & l'empeschast de pouvoir plus recevoir de secours par terre. Pietro Crescentio, avec sept ou huit cens hommes qu'il avoit ramassez, attaqua la ville de Montefusculo, capitale de la Province qui porte le mesme nom, & residence d'un President, qui est le titre qu'on donne aux Gouverneurs de Provinces, qu'il

qu'il obligea d'en sortir, la prenant en fort peu de temps, ses troupes s'allant grossissant de jour en jour.

Dans la Pouille, Sabatto Pastore me donna avis qu'il estoit assez fort, ne trouvant rien qui luy resistat à la campagne, pour y executer quelque dessein considerable; & je luy envoyai l'ordre de marcher droit à la ville de Fogia, lieu fameux par la foire qui vaut six cens mil escus de rente, qui ne consiste qu'au peage des bestiaux qui paissent l'hiver dans les plaines de la Pouille, & vont l'esté chercher des pasturages dans les montagnes de l'Abbrusse, dont il s'empara en fort peu de jours, & ensuite des villes de Lusciéra & de Troya.

Dans une partie de la Calabre Trussardo s'estant fortifié, commença de s'y faire craindre, & prit quelques lieux importants, qui avoient fait difficulté de se declarer dans nostre party. Dans une autre partie de la mesme Province, il me fut demandé un Chef, & quelque Officier François avec luy: j'y envoyai un jeune advocat nommé Paris, personne de resolution & de vigueur, accompagné du Sieur de la Serre, qui ne fut pas moins heureux que les autres, qui combattoient ailleurs sous mes commissions. Dans la Basilicate, & la terre de Barri, le Comte del Vaillé & Matheo Christiano, assemblant du monde, chacun de son costé, firent des prises assez considerables, & entre autres
d'Al-

346 L E S M E M O I R E S
d'Altamura, Matera, Gravina, Cassano, Bientento, & autres lieux. Les Bandits commencerent aussy à remuer dans l'Abbrusse, & beaucoup de gens m'envoyerent demander des commissions. Les succès de nos armes n'y furent pas plus malheureux. Mais comme ils n'arriverent pas si-tost, je remets à en parler en son temps.

Les Espagnols recevant tous les jours de si mauvaises nouvelles, commencerent à apprehender leur perte serieusement, voyant que toutes choses me réussissoient avec tant de fortune : que je venois à bout de toutes mes entreprises, & croyant ne pouvoir plus prendre de confiance en la Noblesse, avec laquelle ils soupçonnoient que j'avois d'estroites intelligences, & pris de grandes mesures. Ce qui les confirma dans cette opinion. fut, que le Duc de Vairanne levant le maique, m'envoya demander la commission de Maître de Camp general, dans la terre de Labour, sur les confins de l'Estat Ecclesiastique. Le Duc de Vietry, dont les terres sont proche de Salerne, ne crut pas les pouvoir conserver sans se rendre auprès de moy. Il arriva dans ce temps à Naples, pour me venir assurer de son obeïssance, & de ses services. Beaucoup d'autres personnes de haute naissance, & des plus riches du Royaume, desquelles il seroit trop ennuyeux de particulariser icy les noms, estant retirées dans la ville de Benevent, m'envoyerent exprés faire compliment en
des

des termes fort obligeans ; ce que les Espagnols ressentirent vivement.

Je crus de mon costé ne devoir pas demeurer les bras croisez , & assemblant des troupes dans la ville , que je fis joindre par les milices de Nocera & de la Cave , j'envoyai attaquer la Tour du Grec , que les ennemis avoient regagnée sur nous , qui fut prise en vingt-quatre heures , & de-là je fis assiéger la Tour de l'Annonciate , donnant le commandement de ce siege au Maistre de Camp Melloni. Les Espagnols envoyant à leur secours la galere de Saint François de Borgia , les forçats qui estoient dessus se revolterent , prirent prisonnier le Capitaine , & la firent eschouër en terre , au mesme endroit , où trois jours auparavant celle de Sainte Therese avoit fait la mesme chose. La place dura trois jours , & m'ennuyant de sa resistance , je me resolus d'y aller en personne. Mais je trouvai à mon arrivée , que la nuit les ennemis l'avoient abandonnée , & s'estoient retirez. Après la prise de l'Annonciate je fis revenir les troupes qui l'avoient assiegée , pour les faire partir le lendemain , & tascher de prendre Castellamare , lieu d'où les ennemis tiroient leurs vivres , n'en pouvant qu'avec peine recevoir de Capouë , & Gayette en estant si despourveuë , qu'ils ne pouvoient recevoir aucune assistance de ce costé là. Et comme le Melloni m'estoit necessaire dans Naples , où il faisoit la charge-

ge de Maistre de Camp general , estant le plus ancien de nos Officiers , je donnai cét emploi au Sieur de Cerisantes , m'ayant esté demandé un Chef François. Il prit possession du commandement de ce petit Corps , qui estant en bataille prest à marcher, se mutina, demandant de l'argent. J'envoyai leur en promettre pour appaiser ce desordre; mais les soldats luy perdirent le respect , le menaçant de le tuer , s'il les pressoit davantage. Il vint m'en avertir afin d'y apporter remede , j'y courus aussy-tost , & vis qu'à mon abord , tous ces revoltez souffloient leurs mesches & les compassoient , se preparant à tirer sur moy, en me presentant leurs mousquets ; je leur demandai fierement , qui estoient ceux qui ne se fioient pas à ma parole , & ne vouloient pas m'obeir. Un insolent me respondit. C'est moy , & generalement tous les autres. Je pouffai mon cheval droit à luy , & mettant l'espée à la main , luy passant au travers du corps , je le tuai tout roide. Y en a-t-il d'autres , m'escriai-je , qui veüillent mourir de ma main. Un de ses camarades me dit que c'estoit luy. Vous ne le meritez pas , luy respondis-je , mais vous mourrez de celle d'un bourreau ; & le prenant par le collet , je le fis defarmer , & le faisant confesser par un Aumosnier du Regiment , je le fis pendre à l'instant à un arbre. Tout le reste estonné de ma resolution mit les armes bas , & me demanda pardon. Alors je leur commandai de
marcher,

marcher , & leur faisant voir de l'argent , que j'avois fait apporter pour leur donner , je leur dis , que pour les punir de leur revolte , ils n'en recevroient de trois jours. Après quoy, les ayant accompagnés un quart de lieue , je m'en revins dans la ville , d'où je destachai quelques gens , pour s'aller saisir de la Cerra, passage qui nous estoit d'une extraordinaire consequence. Et ordonnai à Paul de Naples d'aller attaquer la ville de Nola. Elle se rendit en fort peu de jours , & voulut envoyer faire la capitulation avec moy , que ledit Paul de Naples n'observa pas , dont il fut puni quelque temps après , aussi-bien que de tous ses autres crimes.

Gennare & Vincenze d'André s'estant ralliez ensemble , se servirent de cette favorable conjoncture, pour me susciter un embarras des plus dangereux qui me soit survenu dans tout le temps que j'ai esté dans Naples , dont me demessant avec vigueur & adresse , j'en tirai de l'avantage , & de l'accroissement en mon credit , & en ma reputation. Ils fomenterent sous main l'âversion de la canaille avec les bons Bourgeois & Peuple civil , qui à cause du mal, qu'ils avoit souffert de leurs insolences , avoient autant de haine pour elle qu'ils s'y voyoient obligez. Ces gens , dont le Bourg des Vierges estoit rempli , s'appelloient les Capes-Negres , & le menu peuple avoit pris le nom de Lazares dès le commencement des revolutions , comme les revoltez
de

de Flandres celui de Gueux ; ceux de Guyenne de Croquans ; de Normandie les Pieds-nuds & les Sabotiers ceux de Beauffe & de Soulongne. Cēs Lazares s'en allant le jour de l'an, qui fut la plus belle & la plus glorieuse journée de ma vie, enflez de tous nos bons succez, demander les étrennes dans le fauxbourg des Vierges, peuplé de trente, ou quarante mil personnes, aux Capes-Negres, avec beaucoup d'insolence; un Gentilhomme leur ayant répondu, que leurs pilleries les avoient mis hors d'estat de leur pouvoir faire des liberalitez ; un de ces coquins luy repartit qu'il luy donneroit quelque chose, ou qu'il luy arracheroit la moustache, & s'en estant mis en devoir, ce Gentilhomme le tua d'un coup de poignard, & se retira dans sa maison. Ces Lazares, animez par la mort de leur compagnon, envoyerent aussy-tost chercher du secours dans le Marché, & dans les autres quartiers, dont il y courut bien trois ou quatre mil hommes, & il s'y commença une batterie, qui fut suivie d'une escarmouche furieuse, desavantageuse neantmoins à la canaille, qui outre le Corps qu'elle avoit enteste dans la ruë, estoit arquebusée des fenestres. Cette nouvelle m'estant rapportée comme je sortois de table ; mon premier soin fut d'envoyer renforcer tous nos postes, & en redoubler les gardes, de peur que les Espagnols ne perdisent pas une si belle occasion, qu'ils

qu'ils avoient de profiter de ce desordre, pour en attaquer quelqu'un. Je commanday à Onofrio Pisacani d'y marcher avec sa Compagnie, pour tascher d'apporter quelque remede à ce fascheux accident. J'y courus aussy tost suivi de mes gardes, & de trois ou quatre de mes gens, ayant distribué tous les autres dans tous les postes, pour avoir l'œil sur tout ce qui s'y passeroit, & m'en venir donner avis. Je menai avec moy Mazillo Caracciolo, mon grand Escuyer, qui me pouvoit servir utilement, estant personne sage, aimé & accredité dans toute la Bourgeoisie, & capable de negocier quelque chose avec celle de ce fauxbourg, & la Noblesse qui y demeure. J'avois ce jour-là un habit à l'Italienne, le seul que j'aye fait faire dans tout le temps de mon séjour, qui faute de trouver du drap, dont nous n'avions point dans la ville, estoit de gros de Naples vert en broderie d'or, & qui pour estre fort brillant & remarquable, me fut necessaire pour me faire reconnoistre de loin. A mon arrivée je trouvay Onofrio Pisacani blessé d'une arquebusade à la main, qui m'avertit qu'il y avoit dans le fauxbourg une estrange confusion, & avoit prudemment fait fermer la porte de la ville, pour empescher le grand concours des gens qui y accouroient de tous costez, qui auroient accru le desordre, & rendu plus difficile à s'appaiser. Je fis signe de la main à tout le Peuple, que je trouvay amassé, de m'escouter; & pour faire
cesser

cesser la division , je defendis sur peine de la vie , de prononcer de toute la journée , les noms de Lazares & de Capes-Negres , de parler de trahison , ny d'appeller personne rebelle , qui n'auroient fait qu'alterer davantage les esprits.

A peine avois-je achevé de parler, que quatre ou cinq coquins, tiraillant un Chirurgien, qui malheureusement pour luy, à cause de sa profession, se trouvoit habillé de noir, & l'appellant traître, rebelle & Cape-Negre, le vouloient assommer devant moy. Il se jeta fort effrayé à l'étrier de mon cheval, quand un Boucher s'en vint avec un grand couteau, pour luy couper la gorge : je luy déchargeai un coup de canne que je luy cassai sur la teste, & l'étendis à mes pieds. Un autre s'écriant, que le Peuple ne souffriroit pas d'estre traité de la sorte, je luy fis passer mon cheval sur le ventre, & les ayant envoyez tous deux prisonniers, je les menaçai de les faire pendre avant la nuit. L'on me donna une autre canne, que je rompis sur d'autres mutins, & en fis de mesme jusques à la quatrième ; ce qui fit que le tumulte s'appaisa, tous ces Lazares me demandant pardon à genoux. Ensuite faisant ouvrir la porte de la ville, & y laissant mes garder pour la garder, je n'en pris que six avec moy, pour porter des ordres, Mazillo Caracciolo, le Pere Capece, & deux ou trois Gentilshommes, & entrant dans le fauxbourg, je trouvai les Lazares aux mains,

avec

avec les Capes-Negres, & y ayant bien deux ou trois mil hommes de chaque costé, je criai à ceux du Peuple de s'ouvrir, & passant au milieu d'eux, je m'allai mettre entre les deux partis, faisant signe du chapeau qu'ils s'arrestassent, & cessassent de tirer. Ce qui fut fait à l'heure mesme, & avec un si grand respect, que sans plus faire d'actes d'hostilité, ils escouterent avec beaucoup d'attention, ce que j'avois à leur commander. Et pour lors, prenant la parole, je leur dis, que je voyois avec une extreme douleur, que tous les soins que je prenois de réunir le Peuple civil avec le menu Peuple, estoient inutiles, par la haine qui se rallumoit entre eux à la moindre occasion, dans un temps où ne devant avoir qu'un mesme intérêt, ils ne devoient aussy avoir qu'une mesme pensée. Que l'oppression qu'ils avoient soufferte des Espagnols, leur estant commune, ils devoient tous faire les mesmes souhaits pour s'en délivrer, & contribuer tous leurs soins avec moy pour se mettre en liberté; mais que leurs partialitez estant le plus grand obstacle que j'y rencontraffe, ils devoient s'appliquer à les faire cesser; ce que j'avois essayé jusques icy vainement de leur persuader, leur représentant ce qui estoit de leurs intérêts, auxquels ils devoient sacrifier leurs animositez, s'ils avoient de l'amour pour leur patrie. Et qu'enfin voyant mes raisons, & mes exhortations si peu considerées, je serois

Q

for-

354. LES MEMOIRES
forcé de recourir à des remèdes plus violens,
pour les contenir dans le devoir ; & que j'es-
tois tellement touché de ce dernier desordre,
que j'employerois toute sorte de rigueur
pour empêcher, par un grand exemple,
qu'il n'en arrivast à l'avenir d'aussy dange-
reux que celui-cy, dont les ennemis n'au-
roient pas manqué de profiter, sans la pre-
caution que j'y avois apportée. Je comman-
dai que l'on fît planter deux rouës ; & qua-
tre potences, dans le milieu du fauxbourg,
pour donner de la terreur par les supplices
des coupables de cette émeute. J'ordonnay
en même temps à tous les Capes-Negres de
se retirer dans le Convent de Sancta Maria de
la Sanita ; & à Mazillo Caracciolo, & au
Pere Capecé, mon Confesseur, de s'en aller
avec eux pour s'instruire du particulier de
tout ce qui s'y estoit passé, & des auteurs de
cét embarras, pour venir m'en rendre comp-
te, après quoy je les irois trouver, pour leur
faire entendre mes volontez. Ils m'obéirent
aussy tost, & marcherent vers le lieu, où je
leur avois commandé de se rendre, après leur
avoir defendu aux uns & aux autres, sur peine
de la vie, de faire aucun acte d'hostilité. Et
de-là me tournant vers le Peuple, je luy fis
une severe reprimende, d'avoir au lieu de re-
courir à moy pour me demander justice, eû
la pensée de se la faire soy mesme, & mettre
toute la ville au hazard de retomber entre les
mains des Espagnols, si je ne me fusse pre-
cau-

cautionné contre tout ce qu'ils pouvoient entreprendre, durant que tout le monde estoit occupé à venger ses passions particulieres, abandonnant la defense publique, pour contenter leurs animositéz. Et ayant commandé qu'on me remist entre les mains, pour les faire chastier, ceux qui avoient commencé le tumulte, il se trouva qu'ils avoient esté tuez, & qu'ainsy le hazard en avoit fait la punition. J'envoyai l'ordre à Anielo Porcio, Auditeur general, de venir informer de part & d'autre de tout ce qui estoit survenu, pour ordonner après tout ce que je jugerois estre necessaire. Je fis rouvrir la porte de la ville, & fis rentrer le Peuple, enjoignant à tout le monde, de se retirer chacun chez soy, & de mettre bas les armes; ce qui fut fait à l'heure mesme, & faisant refermer la porte de la ville, j'y fis demeurer mes gardes, avec defenses expresses de laisser rentrer personne dans le fauxbourg.

Mazillo Caracciolo & le Pere Capecé vinrent me rendre compte de ce qu'ils avoient appris des Capes-Negres, que j'allai trouver moy mesme aussy-tost, pour leur faire une reprimende, differente de celle que j'avpis faite au Peuple: leur disant que j'avois esté fort surpris de leur emportement, m'attendant de trouver plus de sagesse en d'honnestes gens, dont la pluspart estoient Gentilshommes. Que connoissant l'insolence des Lazares, ils ne se devoient pas commettre

avec eux & qu'estant la pluspart des enfans, ils les devoient mespriser & n'entrer pas en discours avec eux. Qu'il falloit se retirer dans leurs maisons, & m'envoyer ávertir de leur tumulte, sans prendre les armes contre des gens qui n'en avoient pas. Que j'y ferois aussy-tost accouru, leur en aurois fait justice, & donner le fouët dans les faux-bourgs aux plus mutins de cette petite canaille. Que je les priois, pour l'amour de moy, d'estre plus sages une autre fois. Que j'aurois une soin particulier de les proteger & garantir de toutes les insultes que l'on leur voudroit faire à l'ávenir. Qu'es'il y en avoit parmy eux d'affectionnez au Roy d'Espagne, ils devoient mieux dissimuler leurs sentimens, lesquels estans inutiles à son service, ne feroient que les mettre en peril, hazarder l'honneur de leur famille, & attirer le pillage de leurs maisons, dequoy je les mettrois à couvert, pourveu que par un zele trop indiscret ils ne donnassent pas dans les apparences, qui me lieroient les mains, & m'osteroient les moyens de les servir, comme j'en avois l'intention. Et qu'après tout, la conservation de ma personne estant nécessaire à celle de ce qu'ils avoient de plus cher au monde, ils devoient s'y interesser à bon escient, & non pas m'exposer tous les jours à de nouveaux perils, puisque leurs vies, leur repos & leur honneur ne dépendoient que de ma protection, dont ils avoient reçu, depuis

DE MR. DE GUISE, LIV. III. 357
puis mon arrivée de si grandes preuves en
tant de rencontres différentes.

Ils m'escouterent avec autant de patience
que de soumission, & me protesterent de
ne jamais perdre la memoire des obligations
qu'ils m'avoient, & que me devant toutes
choses, ils employeroient tout ce qu'ils
avoient au monde, pour le salut & la con-
servation de ma personne, pour qui ils fe-
roient des vœux & des prières continuelles.
En effet quoy que la pluspart d'eux s'inte-
ressassent au reſtablishement des affaires des
Espagnols, ayant la plus grande partie de
leurs biens sur les Gabelles, & qu'ils euſſent
une haine mortelle contre la populace, qui
en avoit recherché avec tant d'ardeur la ſup-
preſſion, & les avoit outragez en toute ma-
niere, ils eurent tant de reſſentiment de la
façon obligeante; dont j'uſois à leur égard,
qu'ils ne ſe contenterent pas ſeulement de
prier Dieu pour moy avec toute leur famille;
mais croyant que leur perte eſtoit inſeparable
de la mienne, ils veillerent ſoigneuſement à
ma ſeureté, en me decouvrant toutes les con-
jurations qu'on pouvoit faire contre ma vie,
& m'avertiſſant de toutes les entrepriſes des
Espagnols, dans leſquelles j'aurois pû courir
quelque fortune. Je les aſſurai qu'ils pouvoi-
ent ſ'en retourner chez eux, & y demeurer
ſans aucune crainte, puis que je me chargeois
de leur deſenſe & de leur protection.

Je remontai auſſy-toſt à cheval, & fiſt tout

le tour du fauxbourg, pour y laisser toutes choses en assurance & en repos, & poussant mon cheval à toute bride vers une ruë, où j'avois ouï tirer un coup de mousquet, j'y rencontrai une Demoiselle fort explorée, qui se jettant à genoux devant moy, me demanda justice de la mort de son frere, qu'un soldat d'une Compagnie, que je rencontrai dans cette ruë, venoit de tuer d'une mousquetade à la fenestre de son logis. Je m'adressai au Capitaine pour savoir celuy qui avoit tiré, nonobstant la defense j'en avois faite, le coup estant party d'auprès de luy; ce que m'ayant respondu ne pas savoir, le saisissant au baudrier, je le fis defarmer, & le mis entre les mains de deux de mes gardes, luy disant que sa vie me respondroit de l'action de son soldat, & commandant au Pere Capécé mon Confesseur, de mettre pied à terre pour le confesser, j'envoyai querir le Bourreau, que j'avois fait venir dans le fauxbourg, pour retenir par la terreur que donneroit sa presence, tout le monde dans le respect & le devoir. Le Capitaine effrayé me demandant la vie, m'assura qu'il me livreroit le soldat coupable; ce qu'il fit à l'instant, & les autres ayant tesmoigné la verité de la chose, je luy fis rendre ses armes, & luy commandai, dès que l'exécution seroit faite, à laquelle je voulois qu'il assistast, de s'en retourner avec sa Compagnie dans la ville. Le criminel ayant esté confessé & pendu, par mon or-

dre, aux grilles des fenestres du mort, sa perte fut vengée sur l'heure, & sa sœur consolée, autant qu'elle le put estre, d'une si prompte justice.

J'achevai ensuite la visite de tout le fauxbourg; & entendant du bruit dans une maison d'une rue escartée, je m'y rendis en diligence, & trouvai le Sergent Major Gennaro Griffo, fils du vieux Maître de Camp Bartholomeo Griffo, dont j'ay desja parlé, que huit ou dix coquins armez, l'un d'un poignard, l'autre d'un grand couteau, traïsnoient à terre, & le reste luy tenant les espées à la gorge, prest à le tuer de mil coups. Je leur commandai de le laisser, & de se retirer. Mais voyant que malgré ma defense, ils ne laissoient pas de persister dans leur dessein, je me jettai en bas de cheval l'espée à la main, & entrant dans la maison, je commençai à les charger, pour leur faire quitter prise. Le pauvre Gentilhomme, se jettant à mes genoux, me pria de luy vouloir sauver la vie, je l'embrassay de la main gauche, & paray de l'autre main huit ou dix coups d'espée, que ces canailles luy allongeoient entre mes bras, & sans une fortune extraordinaire, ils m'auroient tué avec luy. Je le pouffai dans une chambre basse, & sortant à la poursuite de ces insolens, je joignis celuy qui avoit allongé le dernier coup, que j'avois paré, & qui m'avoit passé deux pieds derriere le corps, je luy donnay un si grand coup, que je le jet-

tay à deux pas de moy tout estendu, mon espée ayant ployé jusques à la garde, sans entrer, pour avoir rencontré l'endroit, heureusement pour luy, où une basque de son collet de buffle croisoit sur l'autre, & se relevant à la haste, il s'enfuit avec ses compagnons, que je suivis à coups d'espée sur les oreilles, jusques à la grande rue du fauxbourg, où je trouvai douze cens hommes sous les armes, qui ayant passé par les autres portes de la ville avoient accouru au bruit, qui estoit parvenu jusques à eux, de ce qui se passoit dans le fauxbourg. Je les menaçai de les chastier rudement, d'estre revenus contre la defense que j'avois faite, & leur commandant absolument de rentrer dans la ville, dont j'avois fait r'ouvrir la porte, j'estois surpris de voir qu'ils n'osoient marcher; & leur en ayant demandé la raison, ils me dirent qu'ils craignoient que je ne leur donnasse quelque coup de plat d'espée: j'en mis la pointe en terre, & m'appuyant dessus, je leur donnai parole de ne les point frapper s'ils m'obeïssoient; ils mirent bas les armes, & se jettant tous à genoux, me demanderent pardon. Cette marque de soumission me fit juger, que je pouvois encore faire quelque chose de plus que ce que j'avois fait, & envoyant querir par un de mes gardes, Gennaro Griffo, je luy mandai qu'il pouvoit venir sur ma parole, & qu'il importoit mesme à sa seureté, Il se rendit aussy-tost auprès de moy,

& le prenant de la main gauche, je tournai du costé de cette populace, & luy dis. Vous voyez ce Gentilhomme, je l'aime & le confidere, & l'ay pris sous ma protection; de sorte que si pas un de vous autres le fache jamais, ou luy perd le respect, rien au monde ne m'empeschera de le faire pendre. Où sont ces insolens qui l'ont tantost voulu assassiner? qu'ils s'avancent, je leur pardonne pour l'amour de luy; mais je veux qu'ils luy demandent pardon à genoux, & luy viennent baiser les pieds. Ce qu'ils firent avec toutes les marques de repentance & de soumission imaginable. Et l'embrassant, je luy dis devant tout le monde, qu'il pouvoit demeurer en repos chez luy, puisque je prenois sa defense envers tous, & contre tous, & que si deormais quelqu'un avoit la moindre pensée de l'offenser, ou de luy desplaire, j'en ferois un si severe chastiment, que cet exemple le feroit respecter de tout le Peuple. Il se retira fort reconnoissant de l'obligation qu'il m'avoit, & fort satisfait d'avoir un si bon protecteur. Je remontai à cheval, & faisant rentrer tout le monde dans la ville, par la porte de Saint Gennare, je la fis refermer, & après avoir fait une autre ronde par tout le fauxbourg, y laissant toutes choses tranquilles, & dans un profond repos, je fis le tour pour m'en retourner par la porte Capuïanne.

A peine estois-je dans la ville, que j'ouïs

une alarme à un des postes, où je courus en diligence. Les Espagnols me croyant fort occupé à remédier à la confusion qu'ils avoient apprise estre dans le fauxbourg des Vierges, avoient crû se prevaloir de mon absence, pour entreprendre quelque chose du costé de Sainte Claire. Mais ils furent bien trompez dans leur attente, quand par les cris redoublez de tous les soldats de Vive son Altesse nostre Duc, & nostre Defenseur, ils furent assurez de ma presence; ce qui les obligea de se retirer sans avoir fait le moindre feu depuis.

En arrivant chez moy, je trouvai les sœurs & les femmes de ces misérables que j'avois envoyé prisonniers; qui toutes eschevelées, & les larmes aux yeux, me venoient demander leur grace. Cette journée m'avoit esté trop glorieuse, & j'en estois trop satisfait, pour estre en estat de rien refuser; je la leur accordai de bon cœur, & envoyai des l'heure mesme pour les faire mettre en liberté, à condition qu'ils seroient une autre fois & plus respectueux & plus sages. Ayant l'esprit fort satisfait d'une si belle journée, je me retirai chez moy, pour me deslasser de toutes les fatigues qu'elle m'avoit causées, & pour penser la nuit plus en repos, à toutes les choses que j'avois à faire au lendemain. Et m'attachant à establir plus de police & plus de regle dans la ville, je pris une maniere de vivre, que je crus nécessaire, & que l'on trou-

trouvera estre assez raisonnable, quoy que difficile à pratiquer à toute autre personne moins laborieuse, & moins vigoureuse que moy, qui n'y auroit pû resister, à moins que d'avoir le corps aussi bon que la Nature me l'a donné.

Dés que je me levois, en m'habillant, l'on me venoit rendre compte de tout ce qui s'estoit passé la nuit à nos attaques, & les gens les plus considerables de la ville m'informoient de tous les desordres où il y avoit à remedier, & donnoient leurs avis sur tout ce qu'il y auroit à faire pendant la journée. J'allois ensuite me mettre dans ma salle sous un dais, appuyé contre une table, donner audience particuliere, faisant tenir mes gardes Suisses en haye, pour empescher que l'on n'approchast de moy qu'une personne à la fois; afin que ceux qui avoient à me parler, ne pussent estre ny interrompus ny escoutez; & tenant un Gentilhomme à costé de moy, je luy remettois entre les mains tous les placets qui m'avoient esté donnez, ayant establi l'ordre de negocier par escrit, pour esviter la confusion, & soulager ma memoire; escoutant neantmoins toutes les choses que l'on me vouloit dire, & respondant sur le champ à tout ce qui estoit de nature à le pouvoir faire. De-là je me mettois en chaise, pour m'en aller entendre la Messe, tous les Mcredis & Samedis, à Nostre-Dame des Carmes, & les autres jours dans les Eglises

364 LES MEMOIRES
où l'on faisoit quelque feste particuliere, ou
dans les Convents de Religieuses, où il y
avoit des personnes de qualité, pour avoir
par leur moyen correspondance avec leurs
proches, & savoir d'elles tout ce que je pou-
vois faire pour leur service, m'acquérir leur
amitié, & les engager dans mes interets par
les soins que je prenois de les obliger en toutes
sortes de rencontres. Par les chemins je faisois
arrester ma chaise, pour parler à tous ceux qui
avoient quelque chose à me dire. Les fem-
mes venoient me demander des graces, que
je leur accordois, ou refusois sans les amu-
ser, selon qu'il estoit raisonnable, & m'ap-
portant la plupart une plume & de l'ancre
pour respondre leurs requestes, je le faisois
tout autant qu'il estoit possible. J'avertissois
dés le soir du lieu où je devois aller à la Messe,
afin que les Dames de qualité s'y pussent ren-
dre, ne venant point chez moy, pour n'estre
pas la coustume du pais. Dés que je l'avois en-
tendue, je les allois aborder, pour savoir d'el-
les ce qu'elles pouvoient desirer de moy, &
les ayant escoutées toutes les unes après les au-
tres, sur les balustres de l'Autel je leur expé-
diois toutes les graces qu'elles pretendoient
pour leurs freres, pour leurs maris, & leurs
parens. A mon retour, attendant que ma vi-
ande fust portée, je redonnois encore audian-
ce à tout ce qui se presentoit, & de là je me
mettois à table. Durant mon disner je faisois
venir ma musique, qui estoit des meil-
leu,

leures de l'Europe, pour me divertir. Elle estoit souvent interrompue par ceux qui avoient ou quelque avis à me donner, ou quelque chose à me dire; ou par la signature des expéditions que l'on m'apportoit, qui d'ordinaire estoient de la hauteur de plus de quatre doits. Je demandois mes chevaux au sortir de table, & en attendant que mes gens eussent dîné pour m'accompagner, je passois ce temps-là à donner des audiences: après quoy, montant à cheval je m'arrestois à tous les coins des rues, où je voyois du monde attroupé, pour recevoir toutes les plaintes que l'on avoit à me faire, & m'informer de toutes leurs necessitez, pour y pouvoir remedier. Je faisois de la façon le tour de toute la ville, que je trouvois tapissée, avec les acclamations, & l'encens dont j'ay desja parlé; ce qui a duré de la mesme force jusques au jour de ma prison; & dès que l'on eust eü le temps d'avoir de mes portraits, j'en trouvois à tous les carrefours, sous des dais avec des castolettes devant. J'allois exactement visiter tous les postes, & y donnois tous les ordres necessaires. Après quoy je sortois de la ville, pour aller prendre l'air, & le plus souvent me promener au Pogge réal, dont les jardins & les eaux sont les plus delicieuses choses du monde. Les autres fois je faisois monter mes chevaux devant moy, & en montois souvent moy-mesme. A l'entrée de la nuit je me retirois, écoutant & entretenant par le chemin

min tous ceux que je trouvois en avoir envie. En arrivant chez moy, les audiences recommençoient pour tous ceux qui se presentoient pour en avoir. Et quand elles estoient finies, tous les Officiers des postes, & de tous les quartiers venoient prendre l'ordre, & demander des billets pour avoir de la poudre, que je leur donnois, suivant le besoin que je reconnoissois qu'ils en avoient. Le Sieur Chevalier de Fourbin, en qui j'avois une entière confiance, la leur distribuoit, luy ayant donné le soin de la garder, après avoir reconnu qu'Anniello de Falco, General de l'Artillerie, en faisoit une trop grande dissipation, n'ayant pas la force d'en refuser à tous ceux qui luy en demandoient, & ayant trouvé tant d'abus, que mesme on l'avoit quelquefois venduë aux ennemis.

Le Corps de Ville & les Ottines se rendoient tous les soirs chez moy, suivant l'ordre que je leur en avois donné, & pour lors je conférois avec eux de tous les moyens de faire subsister le Peuple, & de luy faire fournir suffisamment tout ce qui estoit nécessaire à la vie. Le vin, que nous avions en quantité, estoit à si bas prix, que le meilleur ne revenoit pas à deux sols le pot; ce qui aidait beaucoup à faire supporter au peuple le manquement des choses, qu'on n'avoit pas en abondance. J'avois fait publier la viande de boucherie au rabais, suivant la coustume du pais; & l'adjudication en fut donnée pour un
prix

prix fort modique, à un homme riche, qui avoit esté Boucher, qui depuis plus de vingt ans en avoient tousjours pris le parti. C'estoit une personne, de laquelle le Peuple avoit autrefois eù quelque soupçon ; mais qui estant fort agissante, fort entenduë & fort zelée pour moy, ne nous laissa manquer de rien, & eut tant de soin de nous en faire venir de la campagne, que la grosse viande ne nous a jamais cousté plus de deux sols la livre, le veau, qui est en ce lieu-là des plus delicats, ne nous revenoit qu'à trois sols, non plus que la livre de jambon, de lard, & de chairs salées. Nous tirions de la campagne si grande quantité de volailles, de gibier, & de toute sorte de chasse, que nous l'avions quasi pour rien. Nous ne manquions pas de pigeons, plus delicats encore que ceux de Rome. Enfin hors le pain, qui estoit un peu cher, toutes les choses necessaires à la vie & à la bonne chere, estoient à milleur marché qu'en lieu du monde. Nous avions le plus beau, & le milleur poisson qu'on eust sù voir, qui nous coustoit fort peu de chose. Je renois si exactement la main à la conservation de nos bleds, que je resolvois tous les soirs avec ces Messieurs, de quel poids devoit estre le pain, & quel prix on le devoit vendre, ordonnant combien le lendemain matin l'on devoit envoyer moudre de bled, & quelle quantité de farine on devoit distribuer aux Boulangers, ne se tirant rien des greniers publics, que sur
des

des billets écrits & signez de ma main. Et pour esviter le desordre & la confusion, j'avois réglé combien de fours cuiroient pour la soldatesque, laissant tout le reste pour le service des Bourgeois & de la ville. Le soir l'on retiroit des Boulangers le prix du pain qu'ils avoient vendu, & l'on en conservoit l'argent pour remplacer, par l'achat d'autres bleds, ce que l'on tiroit des greniers ; & l'on m'apportoit des essais du pain que l'on devoit debiter, pour voir s'il estoit du poids, & de la qualité que j'avois ordonné. Nous ne manquâmes jamais de fruits, de legumes, ni d'herbages, & ayant assez grande quantité de bled d'Inde, l'on en méloit dans le pain des pauvres gens, qui par ce moyen l'avoient à plus bas prix. Outre cela les villages de la campagne, depuis que nous en fûmes maîtres, apportent vendre tous les matins du pain dans la ville, de même que ceux de Gonneffe en apportent à Paris. Pour l'orge & le fourage pour nos chevaux, nous n'en avons jamais esté en trop grande nécessité.

Le reglement de toutes ces choses estant de la fonction du Corps de Ville, m'occupoit une partie du soir avec eux. Après je me retirois dans ma chambre, où quelquefois me mettant au lit pour me délasser, j'y faisois trouver un des Officiers de la Chambre des Comptes, un Conseiller de la Vicairie Civile, un de la Criminelle, & une personne du Conseil de Sainte Claire, pour me don-

donner leur avis sur la differente matiere des placets qui m'avoient esté presentez la journée, que je faisois tous lire devant moy ; ce qui me tenoit quelquefois deux ou trois heures ; & n'en laissois pas-un ne fust ou accordé ou refusé, faisant mettre le matin à la porte de ma Secretererie une liste de tout ce qui m'avoit esté présenté, où chacun alloit voir, si son affaire estoit faite ou faillie ; avec tant de ponctualité, que je n'en ay jamais remis d'un jour à l'autre. Mais pour me rafraichir durant un si grand travail, nous beuvions de toutes sortes d'eaux glacées, que l'on fait meilleures & plus delicieuses à Naples, qu'en pas-un endroit d'Italie. Après donnant le bon soir à ces Messieurs, je me faisois apporter à souper, & retenois cependant quelques-uns de mes plus confidens, pour me divertir & m'entretenir avec eux. En sortant de table je me promenois par ma chambre, & me faisois lire toutes les dépesches que j'avois receuës du Royaume durant la journée, ordonnant les responses, & faisant faire des extraits devant moy des principaux points : l'on y travailloit toute la nuit, & dès que j'estois éveillé le matin, l'on m'apportoît toutes ces lettres pour les signer. Mais pour ce qui regardoit mes negociations avec la Noblesse, pour les tenir plus secretes, je ne monstrois à personne les lettres que j'en recevois, & faisois toutes les responses de ma main. Il estoit tousjours près de trois heures, quand je me met-

tois

tois au lit ; & j'ordonnois à mes Valets de chambre de me reveiller à quelque heure de la nuit que ce pût estre , pour parler à tous ceux qui avoient quelque chose à me dire. Ce qui arrivoit ordinairement cinq ou six fois. Mais je croyois ne devoir rien négliger dans l'estat où j'estois , estimant que parmy un grand nombre de choses inutiles , l'on en pouvoit par hazard apprendre d'importantes. Ainſy de quelque âge , qualité , ou ſexe que puſſent estre les gens qui me venoient demander , ils estoient auſſy-toſt introduits auprès de moy. Voilà la maniere , dont je me ſuis tousjours gouverné , & puis dire avec verité , qu'en cinq mois de temps , je n'ay pû prendre celuy ny de manger , ny de dormir à mon aise.

Je voulus remedier à la confuſion , que la ſaincantise des gens , qui portoient les armes cauſoit dans la ville , l'inſolence que des ſoldats attroupez pouvoient faire plus facilement , l'incommodité de voir tousjours des boutiques fermées , la neceſſité où estoient reduits les gens de meſtier , faute de travailler , & la tyrannie qu'exerçoient ſur les pauvres Bourgeois ceux qui vendoient des denrées eſtant armez. De ſorte que je fis publier un ban , & afficher par tous les carrefours de la ville , portant commandement à tous les artiſans de retourner travailler à leur meſtier , à tous les Marchands de rouvrir leurs boutiques : deſenſes à tous les ſoldats d'aller en troupe.

troupe, de porter des armes à feu, ny de battre le tambour par la ville, hors l'heure de monter la garde, & à tous Officiers de se faire suivre par leurs soldats armez, quand ils iroient à leurs affaires particulieres, achepter quelque chose, & principalement parler aux Magistrats, recevoir ou solliciter leurs payemens: à tous Bouchers, Boulangers, ou autres vendans les choses necessaires à la vie, d'avoir des armes à feu, ny autres quelconques sur eux, ou sur leurs étaux, lors qu'ils debiteroient leur marchandise, m'ayant esté fait des plaintes, que quelques-uns d'eux avoient esté assez insolens pour rançonner de pauvres gens, & les forcer de prendre des choses qui ne leur plaissent pas, & pour des prix dont ils n'estoient pas convenus; & generalement de frauder sur les poids, ny sur les mesures, ny alterer les taux qui auroient esté mis sur les denrées: le tout à peine de la vie.

L'exécution de ce ban fut si exact, que depuis ce jour là la ville de Naples fut plus paisible, & plus en repos qu'elle n'avoit jamais esté dans le temps de la plus profonde paix: Toutes les boutiques y furent ouvertes, & garnies de toutes sortes de marchandises; tous les commerces s'y firent avec autant d'assurance, que de liberté; il ne s'y vola pas la moindre chose du monde; l'on n'y voyoit point d'armes, & l'on n'y entendoit point de bruit; les Artisans y gagnoient leur
vie,

vie , du travail de leurs mains, comme auparavant les revolutions , & l'on y vequit avec plus de douceur & de tranquillité que l'on n'y avoit jamais fait. Cét ordre, que les Espagnols n'y ont jamais pû establi, dans le temps de leur autorité la plus absolüe, & que je fis observer à l'heure mesme que je leur fis savoir ma volonté, surprit tout le monde, qui ne pouvoit pas s'imaginer que cela fust possible , & m'attira plus fortement l'amour & l'estime d'un chacun.

Les choses estoient en cet estat , quand les Espagnols, qui recherchoient ma perte , & essayoient de me susciter tous les jours quelque nouvelle émeute , se servirent de la personne du Duc de Turis , qu'ils croyoient considéré parmi le Peuple , pour y menager quelque entreprise. Il s'adressa à un Sergent Major , nommé Alexio , & employant le credit de l'Internonce, pour luy gagner un Prestre , nommé Joseph Scopa , il leur fit proposer un abouchement avec luy : dont m'ayant rendu compte , je ne pus pas me persuader qu'un homme de son âge , & de son importance , fust capable de se laisser transporter à un zele inconsidéré pour l'Espagne , jusques au point de faire une démarche si hazardeuse , qu'elle n'auroit pas esté excusable à un jeune homme. Ces deux personnes me dirent, qu'elles estoient assurées qu'il ne manqueroit pas de se trouver au rendez-vous qu'elles prendroient avec luy , & qu'elles avoient pénétré qu'il

avoit

avoit dessein de leur proposer une entreprise sur ma personne, & en mesme temps de livrer aux ennemis l'entrée dans la ville. Qu'elles avoient si bien jouié leur jeu, qu'elles m'assuroient le lendemain, quatriesme de Janvier, de m'apporter sa teste. Je leur defendis à peine de la vie de rien entreprendre sur sa personne, dont je ne voulois point, si elles ne me la livroient en parfaite santé. Mais sur tout qu'elles prissent bien garde de ne me rien déguiser, & de ne pas engager ma parole pour assurance au Duc de Turfi, que je croyois trop prudent pour se venir mettre autrement entre leurs mains, & se fier à des gens qui n'avoient aucun caractere qui les autorisast à pouvoir donner de seureté. Je leur permis de prendre toutes leurs mesures pour le lendemain après dîner, leur ordonnant de venir à mon lever recevoir mes ordres, & me rendre compte de tout ce qu'ils auroient menagé. Ils s'y rendirent ponctuellement, & m'apprirent que le Duc de Turfi, avec l'Internonce, son petit fils, le Prince d'Avelle, l'heritier de sa Maison, & le Secretaire de Dom Jüan d'Autriche, se trouveroient sur les trois heures dans l'Eglise de li Patri Luchezi, dans le Fauxbourg de Chiaye; qu'ils me demandoient des gens pour pouvoir mettre en embuscade, & qu'ils me respondoient sur leur teste, de me ramener deux heures après le petit fils, & le grand-pere, le Secretaire de Dom Jüan d'Autriche, & sa personne mesme,

que

quel'on leur faisoit espérer qu'il se rendroit à cette conference. Je leur commandai sur tout de prendre bien garde à ne faire aucun outrage à la personne de l'Internonce, qui leur devoit estre sacrée, aussy-bien qu'à moy, puisque d'avoir le Pape ou favorable ou contraire, despendoit absolument ou la ruine ou l'establissement de nos affaires.

L'heure estant venuë, & le Duc de Turfî s'y estant trouvé, avec son petit fils le Prince d'Avelle, âgé de dix huit à dix-neuf ans, & Dom Prospero Suardo, Cavalier de beaucoup d'esprit, & fort ennemi du Peuple, ils me manderent, que le Secretaire de Dom Juan estoit allé querir son Maistre, que ces Messieurs leur faisoient esperer de faire venir, afin de leur confirmer toutes les conditions àvantageuses, qu'ils leur promettoient pour le Peuple, & que si je voulois me donner un peu de patience, ils le prendroient prisonnier avec les autres. Je jugeai que les Espagnols ne consentiroient pas qu'il s'hazardast si legerement, & que pour faire un beau coup ils perdroient celuy qu'ils avoient entre les mains; de sorte que je leur mandai qu'ils se contentassent des personnes du Duc de Turfî, du Prince d'Avelle, & de Dom Prospero Suardo, & craignant l'insolence du Peuple, & qu'il ne se trouvast dans la troupe quelques-uns assez brutaux pour les assommer par les chemins, je les envoyai escorter par la Compagnie de mes gardes, fis trouver trois
chaises

chaïses pour les apporter plus commodement, & donnai ordre au Capitaine de mes gardes, de leur aller faire compliment sur leur disgrâce, & me les faire conduire aux Carmes, où je les attendrois. Le Duc de Turfi reçust fort mal ma civilité, plus enragé de son imprudence, de s'estre ainsi livré luy-mesme entre les mains du Peuple, que de sa prison. Et dit, avec assez d'emportement, à Augustin de Liétò, que s'il avoit crû qu'il eust esté engagé dans mon service, quand, avec ses galeres il l'avoit rencontré passant à Naples, dans une felouque, qu'il l'auroit fait pendre à l'antenne de sa Capitaine. Et ayant fait éclairer toutes les fenestres des ruës par où il devoit passer, tout le Peuple estant sous les armes, l'on luy fit voir toutes les Boucheries garnies de viande en abondance, quantité de volailles, de gibier, & de venaison pendant aux Boutiques, & le Marché rempli de tables couvertes de pain, comme si c'eust esté ce qui restoit du debit de la journée; ce qui luy donna grand mal de cœur, ne voyant que misere du costé des Espagnols. Il trouva une garde d'infanterie devant le Convent des Carmes, où je logeois, mes gardes Suisses en haye sur le degré, mes Gardes de mesme dans ma salle, estant revenus de l'accompagner, & vingt-quatre Estaffiers, avec chacuu un flambeau de cire blanche, mon appartement richement paré, & fort éclairé. Je le fis recevoir au bas du degré par plus de trente Gentils.

tilshommes & cinquante Officiers; & je
 l'attendois dans ma salle avec Gennare, quel-
 ques Cavaliers, & tous les Chefs du Peuple,
 & les principaux Officiers des troupes. Je luy
 fis toutes les caresses & honneurs possibles,
 luy offris la main plusieurs fois, qu'il refu-
 soit avec un abbatement incroyable; je le
 pris par la main, & le menai dans ma cham-
 bre, où nous estant assis, nous entraâmes
 dans une fort grande conversation. Elle com-
 mença par un compliment, que je luy fis sur
 son malheur, luy disant que ceux qui por-
 toient une espée, estoient sujets à de pareils
 accidens, qui ne devoient ny estonner ny
 surprendre une personne d'esprit & de cœur,
 comme luy. Que quelque utilité que je pusse
 tirer de sa prise, je ne laissois pas de compa-
 tir à son affliction, que j'essaierois d'adoucir
 par toute la courtoisie, & tous les services
 imaginables. Et qu'enfin je luy promettois,
 qu'il recevroit de moy le mesme traitement
 que je voudrois quel'on me fist, si le mal-
 heur m'avoit mis à sa place. Mais que si j'o-
 sois luy dire mes sentimens, sans le choquer,
 je luy dirois, que je n'aurois jamais crû, qu'un
 homme de son âge, & de son experience
 eust esté capable de se fier à un Prestre, & à
 un Soldat de fortune, à la parole desquels il
 ne devoit pas avoir pris tant de confiance,
 puisqu'outre qu'ils n'avoient pas assez d'hon-
 neur pour tenir celle qu'ils donneroient, ils
 n'avoient pas aussy assez de credit, ny n'es-
 toient

toient en un poste assez élevé pour la pouvoir garder, ny donner aucune seureté pour l'exécution de leurs promesses quand ils en auroient eû l'intention. Qu'il y avoit quelques jours qu'ils m'avoient rendu compte de ce qu'ils traittoient avec luy, qu'ils n'auroient pas continué sans ma permission. Et que sans luy vouloir faire considerer l'obligation qu'il m'avoit, je devois l'informer, que leur premiere pensée n'avoit esté que de luy couper la teste pour me l'apporter. Que cette proposition m'ayant fait de l'horreur, je leur avois defendu de rien entreprendre contre sa vie, dont la leur me respondroit. Mais que s'ils me le pouvoient amener, sans luy faire courir de fortune, j'approuvois leur dessein, & les en recompenserois, comme d'un service signalé; & que quelque profit que mon party pût recevoir d'oster à nos ennemis une teste si propre à donner de bons conseils, & une personne si capable par sa valeur, & son experience, de leur rendre des services considerables, j'aimois mieux le souffrir, & me priver des avantages que je pouvois recevoir de sa prison, que de voir exposer pour mes interests, à quelque peril, un homme dont le merite, la naissance, la vertu & la reputation m'avoient donné tant d'estime & de veneration pour luy. Il me remercia d'un discours si obligeant, & m'avoüa qu'il reconnoissoit qu'il s'estoit bien legerement hazardé, & avoit fait le tour d'un jeune homme;

R

mais

mais qu'il auroit bien risqué davantage pour le service de son Roy, & qu'ayant à traiter avec un Peuple leger & rebelle, il falloit de nécessité se sacrifier, puisqu'il n'y avoit personne dans la ville capable de luy donner de seureté que moy seul, à qui il n'avoit garde de s'ouvrir, le principal point de ce qu'il avoit à negocier, ne pouvant estre que contre moy, comme le plus dangereux ennemi de l'Espagne, du malheur ou prosperité duquel despendoit sa bonne ou mauvaise fortune. Vous voyez, ce luy dis-je, le soin particulier que le Ciel prend de ma conservation, puisqu'il punit severement les desseins que l'on peut avoir contre ma personne. Il me dit qu'il s'en appercevoit à ses dépens; mais que j'estois trop genereux, pour luy vouloir mal, de tenter toutes sortes de moyens de conserver une Couronne sur la teste d'un Maistre, aux interets duquel son honneur, son devoir & son inclination l'attachoient si puissamment. Qu'il me plaignoit de m'estre engagé dans une entreprise qui ne me pouvoit qu'estre ruineuse à la fin, & qui devoit vraisemblablement me couster la perte de la reputation & de la vie. Qu'une personne de ma qualité, & de mon merite, devoit employer son courage, & faire les belles actions que je faisois tous les jours, pour un sujet plus juste, & plus honneste, & pour une meilleure cause. Qu'il estoit honteux qu'un homme comme moy, qui devois estre à la

teste

teste des armées royales, dont le commande-
 ment ne me pouvoit manquer, quelque par-
 ty que je voulusse suivre, ou de France ou
 d'Espagne, fut venu se^r faire le Chef d'un
 Peuple revolté. Que cét emploi, trop indigné
 de moy, terniroit toute la gloire que je pour-
 rois acquerir, quelque chose d'extraordina-
 ire que je fisse, que je n'avois qu'à craindre,
 & rien du tout à esperer dans ce que je tentois.
 Que la Monarchie d'Espagne estoit si establie,
 avoit tant de puissance, & de si grandes re-
 sources, que l'on ne pourroit jamais impune-
 ment essayer de l'ébranler. Que si la suite de
 mon bonheur venoit à luy donner de l'in-
 quietude, elle envoyeroit contre moy de
 telles forces, & de terre & de mer, que je
 m'en trouverois accablé. Que mon ambition
 avoit desja donné tant d'ombrages à la Fran-
 ce, que je n'en devois attendre aucun secours.
 Que le depart de son armée navale m'en de-
 voit avoir suffisamment esclairey, qui n'a-
 voit pas voulu me débarquer aucun secours,
 & avoit mieux aimé ne pas perdre la flotte
 d'Espagne, ce qu'elle avoit pû faire avec gran-
 de facilité, & sans aucun peril, que de gagner
 une victoire, & faire une si belle action, dont
 j'aurois pû me servir pour m'establir. Que
 l'intention de la France n'estant autre que de
 s'emparer du Royaume de Naples, elle vou-
 loit laisser manquer le Peuple de toute assis-
 tance; afin que la nécessité & le desespoir
 l'obligeassent à se jeter entre ses bras. Que

j'en ferois confideré comme son plus grand ennemi, mon intereft particulier m'emgagant de m'opposer à fes avantages, & ne croyant pas trouver de plus grand obftacle qu'en ma personne, qu'elle eflâyeroit de perdre par toutes fortes de voyes, comme j'avois pû reconnoître par la conſpiration, qu'avoit menagé contre moy l'un de ſes Miniftres. Que le Peuple qui m'obeïſſoit avec joye, m'abandonneroit dès que la Fortune ceſſeroit de m'eſtre favorable. Que mon bonheur me faiſant aimer, mon malheur me rendroit odieux, & feroit mon crime. Qu'au moindre mauvais ſuccès il m'en rendroit reſponſable. Que l'exemple du Prince de Maſſe me devoit tenir en continuelle inquietude. Et qu'enfin j'eſtois tousjours expoſé au poiſon, à l'aſſaſſinat, & aux ſeditions, & que connoiſſant mieux que moy leur naturel, déſiant, leger, cruel & turbulent, il m'aſſuroit que je ne pourrois éviter, pour recompenſe de tous les ſervices que je leur rendois, de me voir un jour déchirer, & traîner par les ruës. Qu'il croiroit par ce ſacrifice ſanglant appaiſer le reſſentiment de l'Eſpagne. Qu'il y avoit des gens dans la ville aſſez eſclairez, pour juger qu'il faudroit un jour retourner ſous leur premiere domination. Que le Peuple civil, & les honneſtes gens eſtoient perſuadez de cette verité, & que les autres venant à ouvrir les yeux, recourroient à la clemence de leur Roy, &

ressentiroient les effets de sa bonté, quand ils voudroient, & dont il seroit volontiers la caution, & leur respondroit de sa testé. Que le soin, que je prenois d'empescher les saccagemens & les brigandages, me perdrait, puisque la canaille ne trouvant plus à profiter de leur revolté, se lasseroit de fatiguer, & de porter les armes, sans prevaloir de leurs peines, & seroit la premiere à recourir au pardon, ne s'imaginant pas avoir rien à craindre, estant une victime indigne de la colere de son Maistre, qui n'auroit pour elle que du mespris, & s'appaiseroit par le chastiment & le supplice de quelques-uns de ses Chefs. Que la Noblesse, sans la reünion de laquelle je ne pourrois jamais rien faire, ayant autant d'honneur que de naissance, ne se separeroit jamais de son devoir, & auroit pour moy une haine eternelle, me considerant comme le Tyran de la patrie, & un Prince ambitieux, qui vouloit en envahir la souveraineté, & qui l'empeschoit de se venger sur le menu Peuple du saccagement de ses maisons, du massacre de ses proches, & de tant d'outrages qu'elle en avoit reçus. Mais que l'amitié qu'il avoit tousjours eüe pour feu mon Pere, & celle qu'il avoit pour moy, l'obligeoient à me conjurer de prendre garde serieusement à moy, estant plus près de l'eschafaut que du throsne. Que devant estre fort mal satisfait de l'abandon de la France, l'Espagne seule pouvoit satisfaire à mon ambition, si je vou-

lois recourir à elle, & qu'il me pouvoit répondre, qu'ayant assisté si puissamment ceux de ma Maison durant la Ligue, si j'avois dessein de me venger, comme, à dire le vray, le traitement que j'avois reçu m'y convioit, l'on me feroit des partis si avantageux, que j'aurois sujet d'estre satisfait.

Je luy repartis que de la maniere que j'avois disposé les choses, les Espagnols estoient plus en peril que moy. Que je leur avois déjà osté la communication de tout le Royaume, & par consequent coupé les vivres. Que je savois qu'ils en manquoient, & que nous en aurions dans peu de jours en abondance. Que les bourasques & les tempestes de la saison, si contraire à la navigation, leur empescheroient d'en tirer par mer. Qu'ils avoient esté prests d'abandonner ce qu'ils tenoient de la ville, & les Chasteaux mesmes, pour n'avoir pas dequoy les conserver. Qu'ils s'estoient trouvez en telle extremité, qu'ils n'avoient que pour vingt quatre heures de vivres, sans la galere, qui leur en avoit apporté si heureusement. Que des miracles pareils ne se faisoient pas tous les jours. Que s'ils avoient une puissante armée, il savoit bien qu'elle estoit devenuë inutile, par le manquement de matelots & de soldats, dont ils n'avoient pas suffisamment pour l'armer, & pour garnir leurs postes. Que leurs galeres, par sa prison, manquant de Chef, & ne s'en rencontrant point d'assez experimenté pour

remplir sa place, elles ne pourroient quasi plus servir ny se rendre considerables. Que l'armée de France reviendrait bientôt; que ses Officiers auroient des ordres si precis, qu'ils ne manqueroient pas de faire leur devoir, & ne laisseroient pas perdre, comme ils avoient fait, l'occasion de ruiner la flotte d'Espagne, ce qu'ils recouvreroient fort aisement, la trouvant encore à leur retour plus foible & plus desarmée. Que j'avois envoyé un Gentilhomme en France, pour y apprendre ce que de tout ce qui estoit arrivé, l'on ne savoit que confusement, & rendre compte de toutes choses. Que j'estois assuré de toutes sortes de secours. Que l'armée ne s'estoit retirée que pour aller faire de l'eau, & joindre un nombre considerable de vaisseaux qui s'armoient en Provence, & qu'il la reverroit bien-tôt paroistre plus forte de moitié, qu'il ne l'avoit veüe la premiere fois. Qu'elle m'ameneroit force navires chargez de bleds, dont j'avois nouvelle, & des troupes que l'on y faisoit embarquer. Qu'elle avoit l'ordre de me donner des munitions & des gens. Et qu'avant qu'il fust trois semaines j'aurois un Corps fort considerable de François, & les meilleurs Officiers que nous eussions dans le Royaume, pour mettre pied à terre quand je leur prescrirois, & en tel endroit que je le jugerois à propos. Que la Cour estoit trop persuadée de mon zele & de ma fidelité envers la Couronne, pour en prendre ombra-

ge. Que je n'agissois que suivant les instructions que j'en avois reçues. Qu'elle n'avoit nulle pensée d'envahir le Royaume de Naples. Qu'elle donneroit à ses Peuples toute sorte d'assistance, sans autre interest que celui de protéger ceux qui avoient recours à elle, comme elle avoit si glorieusement témoigné en tant d'endroits de l'Europe. Qu'elle se contentoit de voir chasser les Espagnols d'un Royaume tyrannisé par eux depuis tant de temps. Et qu'elle laisseroit à ceux du pais le choix du gouvernement qu'ils voudroient suivre, & celui d'un Maître, s'ils jugeoient qu'il leur fust nécessaire d'en avoir un ; reconnoistroit & appuyeroit de toutes ses forces qui que ce fust qu'ils voulussent élever sur leur Throsne. Qu'elle ne vouloit point donner de jalousie à l'Italie, n'ayant autre pensée que de la mettre en repos & en liberté. Que l'abaissement de ses ennemis eslevoit suffisamment sa puissanée, & qu'elle gaignoit assez, d'avoir ligué avec elle toutes les forces de terre & de mer qu'ils perdroient avec le Royaume de Naples, qui estoient les plus considerables qui se fussent opposées au cours de ses victoires. Que ses galeres trouveroient peu d'opposition & de resistance en celles d'Espagne, depourveues d'un Chef si considerable que Monsieur le Duc de Turin. Et que pour moy, estant plus obeissant que n'estoient anciennement les Bachas de Turquie, elle ne doutoit point que je n'allasse
 luy

luy porter ma teste, & rendre compte de mes actions, au premier ordre qu'elle m'en enverroit. Qu'il ne faloit pas l'accuser de la meschante conduite de l'Abbé Basqui, des embarras qu'il m'avoit suscitez, & de la conspiration qu'il avoit faite contre ma vie. Que jamais l'on ne s'estoit servy de pareils moyens, qui faisoient horreur à toute nostre Nation, & que sa generosité n'avoit jamais pratiquée. Qu'il savoit mieux que moy, par quel esprit ce galant homme avoit agi, puisqu'il estoit pensionnaire d'Espagne, que cette verité seroit bien-tost esclaircie, & que je serois blasmé de ne l'avoir pas puni. Ce que j'aurois fait, si je n'avois pas respecté son caractère. Que la puissance de la Monarchie d'Espagne, n'estoit plus à craindre, comme elle avoit esté par le passé. Qu'elle estoit espuisée & d'hommes & d'argent, & ne pouvoit que faire foiblement une guerre defensive en Flandres, en Catalogne & dans l'Estat de Milan. Qu'elle apprendroit bien-tost le siege de Cremône, par la declaration en nostre faveur de Monsieur le Duc de Modène, & que l'attaquant vigoureusement, comme je faisois dans ce pais, elle seroit hors d'estat d'y resister. Que j'estois desja le maitre de la campagne dans tout le Royaume, & le serois bien-tost de cette ville, & de ses chasteaux. Que j'avois tant de forces dispersées en differens endroits, que quand je voudrois les réunir, je mettrois plus de vingt-

cinq mil hommes ensemble. Que les ennemis n'ozant plus paroître, estoient renfermez dans leurs forterefles, qui ne tarderoient guerres à tomber entre mes mains, étant depourvues de toutes choses, & n'ayant pas alléz de monde pour leur defenfe. Que le Peuple de Naples n'estoit plus ny cruel ny turbulent. Que j'avois fû l'appriivoiser. Qu'il estoit si bien discipliné, & en si bon ordre par mes soins, qu'au lieu d'insolences & de tumultes, je n'y trouvois que respect & qu'obeissance. Qu'il me craignoit, bien loin que je le deusse craindre, & que les services considerables que je luy avois rendus, m'avoient tellement accredité, que mon pouvoir n'estoit establi que sur l'amour, & l'estime universelle. Que mon autorité n'estoit plus contestée de personne, & que l'on ne disputoit plus dans Naples, ny il n'y avoit plus de contestation parmy le monde, que celle de me tesmoigner à l'envy plus de deference & de soumission. Que la populace estoit desaccoustumée de ses violences, & de ses brigandages. Que le Peuple civil reconnoissoit tenir de moy la conservation de leurs biens, & de l'honneur de leurs familles, & qu'ils avoient plus de zele, d'affection & de respect pour moy, que les Lazares. Et qu'enfin pour la Noblesse, il ne savoit peut-estre pas le fonds de leur pensée, ny ce qu'elle avoit dans le cœur, & que je voyois bien qu'il ignoroit mes intrigues, mes negociati-

ons secretes, & les mesures que j'avois prises avec elle. Qu'elle ne pouvoit plus tenir dans Averse, dont la prise seroit suivie du debandement de leurs troupes. Que la plupart de ces Messieurs prendroient aussy-tost le chemin de leurs terres, ce qui donneroit assez d'inquietude à l'humeur défiante des Espagnols. Et qu'après tout cela je luy laissois à juger par tout mon discours, si j'estois en estat d'esperer ou de craindre. Que pour le thrône je n'y avois jamais aspiré, & que pour l'eschafaut je n'estois pas prest d'y monter, mais bien d'y faire monter qui il me plairoit.

Il parut fort estonné de tout ce que je luy venois de dire. Et retournant sur son sujet, il me demanda ce que je voulois faire de luy. Vous bien garder, luy dis-je, & vous traiter avec toute la courtoisie imaginable. Mais à quoy vous peut estre bon un homme de quatre-vingts ans, me respondit-il, une rançon, dans la necessité où vous estes, vous seroit plus profitable que ma personne. Si vous voulez en traiter, je vous feray ponctuellement compter à Genes la somme dont nous conviendrons. Il n'y en a point d'assez forte, pour faire sortir de mes mains un homme de vostre portée, repartis-je; Et j'en puis tirer de si grands avantages, que quelque besoin que j'aye d'argent, il ne faut pas penser de m'en proposer, puisque j'estimerois moins un milion que de vous avoir. Il me

conjura du moins d'avoir compassion de la jeunesse de son petit-fils, qui estoit le seul espoir de sa famille, & son unique heritier. Vous estes un homme, luy respondis-je, d'une fermeté Romaine, je n'ay reconnu de foible en vous, que ce luy-là, dont je veux me prevaloir, & puisque c'est un deposit si sacré & si considerable, je ne veux pas m'en defaillir, puisque dans l'age où vous estes, s'il vous arrivoit un accident, je perdrois tout, & je ne pourrois profiter de vostre prison. Il me pria de les laisser aller tous deux sur leur parole. Ce que je n'eus garde de luy accorder, leur presence m'estant necessaire à mil menagemens. Et comme j'attendois mon frere le Chevalier, en cas que dans son passage il tombast malheureusement au pouvoir des ennemis; j'estois bien aise d'avoir un échange tout prest, pour l'en retirer. Quel moyen, me dit il, donc en soupirant, & les larmes aux yeux, puis-je avoir de me voir, & mon petit fils, en liberté, Il n'y en a qu'un seul, leur repartis-je, que je ne vous conseilerois pas, & n'oserois vous proposer, s'il n'y avoit dans vostre famille l'exemple d'un des plus grands hommes de son siècle. C'est de faire comme fit André Doria*, qui à la veuë de Naples, passa avec toutes ses galeres, du service de France à celuy d'Espagne; faites aujourd'huy de mesme. Il crut en avoir esté mesprise, & vous avez plus de sujet de vous plaindre avec justice, de vous avoir si

le-

legerement exposé pour l'interest de leur Couronne. Ha, se recriat-il, que vous me connoissez mal : je souffrirois plustost mil morts, que de faire une semblable lascheté. Et quoy que j'aime tendrement mon petit-fils, je l'égorgerois de ma main, si je le croyois capable d'avoir jamais une pensée pareille, & je luy donne dès à cette heure ma malediction, s'il se separe en toute sa vie, pour quelque raison que ce puisse estre, du service du Roy mon Maistre. Vous m'avez forcé, luy respondis-je, de vous donner cette douleur. Mais je vous ay dit franchement le seul prix, que peut avoir la liberté de deux personnes si considerables.

Je me levai aussi tost, & croyant qu'il avoit besoin de se reposer, je luy voulus quitter mon appartement, qu'il ne voulut pas accepter, quelque pressé que je luy en fisse. Mais il me pria qu'il pust aller coucher dans quelque autre Convent, où il fust plus en repos, & hors du tracas de tout le peuple, & des gens de guerre, qui ne bougeoient de chez moy. Je luy envoyai aussi-tost apprestier le logement du General, dans le Convent de Saint Laurens, & faisant venir un carosse pour le conduire, il fut bien aise de s'aller retirer. Je luy fis porter du linge par deux de mes valets de chambre, avec ordre de demeurer à le servir. Je détachai, pour le garder, quinze de mes gardes avec un Officier, & commandai à un Gentilhomme Polonois
qui

qui estoit à moy, & qui parloit fort bien Italien & Espagnol, de demeurer auprès de luy, & de veiller continuellement sur ses actions, empêcher qu'il ne communiquast avec personne, & qu'on ne luy parlât point, sans mon ordre. Et l'Officier de mes gardes eut celuy de suivre ponctuellement tous ceux que luy donneroit, de ma part, ce Gentilhomme Polonois. Pour la personne de Dom Prospero Suardo, je le fis conduire à la Vicairie, où il fut reserré, & traité comme les autres prisonniers, pour avoir voulu dès le soir mesme negocier avec quelques gens qu'il rencontra. Le Duc de Turfi, ne voulant point que son petit fils se séparast d'auprès de luy, le fit coucher dans sa chambre, quoy que je luy en eusse fait preparer une autre. Mes Officiers furent aussi-tost pour leur porter à souper. Mais ce bon homme avoit le cœur si serré qu'il ne mangea qu'un peu de fruit, & un morceau de confitures, & bust un verre d'eau glacée. Il ne voulut pas mesme se deshabiller, pour se mettre au lit, il ne fit que se coucher dessus, & passa la nuit sans dormir, avec beaucoup d'inquietude,

Le lendemain matin j'envoyai le visiter, & apprendre des nouvelles de sa santé, par le sieur Chevalier de Fourbin, & savoir s'il vouloit entendre la Messe, & luy ordonnai en ce cas, de l'y accompagner, & luy dire que si l'apresdinee il vouloit aller à la promenade, je l'irois prendre dans mon carosse pour l'y mener,

mener, & tâcher à le divertir du chagrin de sa prison. Ensuite de ce compliment, il luy presenta de ma part douze bassins de fruits & de confitures, quantité de gibier & de volailles, un sanglier, & d'autre venaison que m'avoit esté envoyée de la campagne. Je luy fis dire aussi, que s'il vouloit faire venir de les gens pour le servir, je luy en donnerois la permission, aussi bien que d'écrire pour ses affaires particulieres, & que puisqu'il estoit mon prisonnier, je luy donnerois la main-levée du revenu de toutes le terres qu'il avoit dans le Royaume, que j'avois fait saisir durant le temps qu'il estoit les armes à la main contre moy. Il écrivit quelques lettres à Genes à ses parens, & une à son Maître d'hôtel, pour luy envoyer un Valet de chambre, & un Cuisinier, que je fis tenir aussi-tost après que je le eus veuës. Il alla entendre la Messe dans l'Eglise, où au sortir voyant beaucoup de peuple attroupé, il commença à leur faire une exhortation de la fidelité qu'ils devoient avoir pour l'Espagne. Elle fut bientôt interrompuë par ceux qui estoient auprès de luy de ma part, qui le remenerent aussitost dans son appartement, & m'envoyerent rendre compte de ce qui s'estoit passé. Et comme je me dispoisois à l'aller voir au sortir de mon dîner, tout le peuple estant fort scandalisé de son procedé, quelques-uns me demanderent ce que je voulois aller faire chez luy, & qu'il ne meritoit pas que je luy fisse cét hon-

honneur, & me donnasse cette peine. Je luy renvoyai le mesme Chevalier de Fourbin, luy dire, que par son zele indiscret il m'avoit osté la liberté de l'aller voir, & que puisqu'il abusoit de celle que je luy donnois avec tant de courtoisie, s'il n'estoit plus sage une autre fois, il me forceroit à ne la plus continuer, & le faire ressierrer. En effet les personnes qui ne m'aimoient pas, & qui ne cherchoient que les occasions de me nuire, firent malicieusement semer par la ville, que sa prison n'avoit esté qu'un artifice des Espagnols, pour me donner le moyen de traiter avec eux sans soupçon. Ce qui fut cause que je ne le vis point durant tout le temps qu'il demeura mon prisonnier.

Gennare & Vincenze d'Andrée, qui ne demandoient qu'à brouiller, firent faire une émeûte sur le sujet des bruits que j'ay desja dit qu'on avoit fait courir, & dont ils estoient les auteurs. Ils s'attroupa quelques gens, pour aller au Convent de Saint Laurens luy couper la teste: j'y courus, & ma presence dissipa aussy-tost cette sedition. Et m'en estant revenu aux Carmes, Gennare me vint faire une belle proposition. Qui fut, que pour satisfaire aux ombrages que donnoit au Peuple la prison du Duc de Tursi, qu'il croyoit concertée, il falloit le sacrifier à ses défiances, aussy-bien que le Prince d'Avelle, & Dom Prospero Suardo, & leur faire publiquement couper la teste dans le Marché. Que ce spec-

tacle

tacle le rejouïroit davantage, & luy feroit plus agreable, que le retour de l'armée navale de France, & le débarquement de tous les secours qui luy estoient si necessaires. Je fus surpris de sa brutalité, & je luy repondis, que si son ignorance ne luy servoit d'excuse, je le ferois chastier, d'avoir la hardiesse de me venir proposer une action si infâme. Que s'il n'estoit plus raisonnable une autre fois, & s'avisoit jamais de me parler de choses pareilles, que je ne luy pardonnerois pas, & luy ferois connoistre que je n'aimois pas à repandre le sang innocent, mais seulement celuy des personnes convaincuës de crimes; & que cela eust esté bon à faire à luy, ou à Mazanielle, qui n'agissoient que comme des bestes, sans justice, & sans raisonnement ny discretion.

Le lendemain matin je renvoyay le Chevalier de Fourbin faire à mon prisonnier un compliment, & apprendre des nouvelles de sa santé, avec ordre, s'il vouloit se conduire avec plus de prudence qu'il n'avoit fait le jour precedent, de le mener à la Messe. Il le promit; mais ne pouvant s'empescher de haranguer le Peuple, il m'obligea de ne le plus laisser sortir. Et l'apresclinée je le fis conduire au Palais du Marquis de Terracuse, que je luy avois fait preparer & meubler fort proprement. Le Prince d'Avelle, naturellement plus moderé que son grand pere, luy fit de grandes leçons sur l'indiscretion de son zele, qui leur faisoit perdre la liberté que je leur

accordois. Le Duc de Turfi m'envoya demander la permission de voir son Maistre d'hostel, pour l'envoyer à Genes, pourquoy je luy fis donner un passeport, & les Officiers de ses terres, pour regler avec eux quelques affaires domestiques; à quoy je consentis, à condition qu'il ne leur parleroit que tout haut, & en presence du Chevalier de Fourbin, & de celuy qui le gardoit. Il me manda que le Marquis del' Vaast son neveu luy avoit donné un coursier pie, le plus beau qui fust dans tout le Royaume, & qui estoit dans l'une de ses maisons. Je l'envoyay chercher, & luy fis mener, croyant qu'il en vouloit faire un present à Dom Jüan d'Austriche; mais il me l'envoya, & me pria de le vouloir garder pour l'amour de luy. Je le reçus de bon cœur, quoy qu'à dire la verité, ce n'estoit que me donner une chose qui estoit à moy, puisque quand je donnay l'ordre de le faire venir, il avoit esté pris par des Officiers de mes troupes qui me l'envoyoient.

Je vis venir le sixième de Janvier au matin, un Trompette des ennemis, avec un passeport du Baron de Vuateville, pour me demander qu'il fust permis à Dom Pedro de la Molta-Sarmiento, premier Maistre d'hostel de Dom Jüan, de venir visiter le Duc de Turfi, & le Prince d'Avelle, de la part de son Maistre, qui avoit autant d'amitié pour le petit fils, que d'estime pour le grand pere, que l'on luy avoit donné d'Espagne pour le

con-

conseiller, & pour l'instruire, comme un homme de beaucoup de confiance, & fort expérimenté. Je donnay les ordres nécessaires pour le faire recevoir, & me le conduire; luy faisant voir avec soin, que nous ne manquions de rien, mais qu'au contraire nous avions toutes choses en abondance. Il me fit un remerciement de la part de son Maistre du bon traitement que je faisois á mes prisonniers, qu'il me prioit de continuer, dont il me seroit fort obligé, leurs personnes luy estant extrêmement cheres. Ensuite il me fit force civilitéz, & en son particulier me dit en avoir beaucoup reçu á Bayonne de feu mon pere, de qu'il avoit esté tousjours depuis fort serviteur, lors qu'il accompagnoit le Duc d'Uzede au mariage de la Reyne Mere, & de la feuë Reyne d'Espagne. Il me demanda la permission de s'aller acquiter de sa commission, que je luy donnay, á condition de me venir revoir avant que de partir. Je le fis accompagner par le Chevalier de Fourbin, par Onofrio Pisicani, & deux autres, des personnes les plus accreditées du Peuple, pour estre tesmoins de la conversation, que l'on auroit dans cette visite, qui ne se passa qu'en public & en complimens de condoléance sur son malheur, & en offres de toutes sortes de services. Estant ensuite revenu chez moy, je luy parlay du bon estat où nous estions, dont il avoit esté tesmoin, & que je le priois de rapporter fidelement. Je l'assuray que j'a-

vois

vois nouvelle du prompt retour de nostre armée, qui feroit mieux son devoir que la premiere fois, en ayant les ordres bien precis, & luy faisant entendre que je savois la nécessité qu'ils souffroient de leur costé. Je luy dis, que si je ne croyois que son Maistre l'attribuât plustost à une fanfare, qu'à une civilité, je luy enverrois tous les jours de la glace, des fruits, de toutes sortes d'herbes, du gibier, des confitures, du pain frais, de bons vins, & mil autres regales delicieux. Je le renvoyay fort satisfait de toutes les courtoisies qu'il avoit reçues de moy, dont j'appris qu'à son retour il s'estoit loüé fort hautement.

Cependant comme il falloit ranimer l'esprit de tout le monde, abattu par la retraite de l'armée, & par un si estrange abandonnement de tous les secours que l'on avoit attendus je m'appliquai à faire quelque chose d'extraordinaire, & songeai aux moyens de faire entrer des vivres dans la ville, la nécessité s'y augmentant, qui faisoit que tous les matins on entendoit crier en beaucoup d'endroits, Du pain, ou vive Espagne. Mais ma personne dissipoit ces dispositions, que l'on voyoit à quelque soulèvement, & quand j'avois parlé au Peuple, il se rescrioit aussytost, que quiscun'il m'avoit vû, il ne se soucioit plus d'avoir du pain.

Par les intelligences que j'avois dans Averse, j'appris la division qui se mettoit parmi la Noblesse, dont la pluspart ne pensoit qu'à
se

se retirer, laissez de faire la guerre à leurs despens, & tellement épuisez d'argent, que faute de payement, ils ne pouvoient plus retenir leurs troupes ensemble, ny les empêcher de se debander. Il arriva mesme un grand demelé entre le Comte de Conversano & Dom Vincense Toutteville, commandant le Corps de la Noblesse, qui alla si avant que tout le monde se partialisa, & qu'à la fin ne voulant plus luy obeir, les Espagnols furent contraints de luy oster le commandement, & de laisser à la Noblesse le choix d'un General; ce qui n'arriva neantmoins que quelque temps après. Je me servis utilement de tous ces desordres; & pour donner le pretexte d'abandonner Averse; à ceux qui avoient dessein de se retirer, je donnai l'ordre au Baron de Modene d'envoyer cinq cens mousquetaires se saisir de Lusciano, & trois cens de Marcianise, pour les enfermer, & les serrer plus estroitement, & par le poste que je prenois proche du Vulture, leur oster la communication avec Capouë. J'envoyai aussy cent mousquetaires se saisir de la Tour de Patria, lieu memorable par la retraite de Scipion dans sa disgrâce; leur commandant de se bien retrancher dans ces trois endroits, pour n'y pouvoir pas estre forcez. Cette marche donna tant d'inquietude à toute la Noblesse, assemblée dans Averse, qu'après un grand conseil ils resolurent de l'abandonner, & de se retirer à Capouë. Ce fut un coup mortel pour les

les Espagnols , puisque je me rendois maître d'une ville pleine de bleds ; que je leur ostois les moyens d'en tirer par terre , & que je procurois par cette retraite celle de quasi tous les Cavaliers dans leurs maisons , & m'ostois de dessus les bras un corps d'armée , le seul qui tint la campagne pour eux. J'en tirai de fort grands avantages par la jalousie qu'ils prirent contre toute la Noblesse , n'attribuant pas tant cette action à la nécessité , qu'aux negociations secrettes , & correspondances qu'ils crurent que j'avois menagées ; & cette opinion m'estant fort profitable , je taschai de la confirmer par toutes sortes d'apparences.

Ce coup de miracle , que le Ciel fit en ma faveur , qui m'estoit nécessaire pour relever le cœur du Peuple , & le consoler de la retraite de l'armée , m'arriva la veille des Rois. J'en reçus la nouvelle sur les dix heures du matin , avec une joye extreme , & un applaudissement general de toute la ville. Elle fut accompagnée d'une circonstance assez satisfaisante pour moy , qui fut que la marche de mes troupes donna une telle épouvante au corps d'armée que je tenois assiégué , quoy que beaucoup plus foibles ; qu'il abandonna la place dès la pointe du jour , en tel desordre , qu'il y laissa dix-neuf drapeaux & quelques cornettes , dont j'usai fort modestement , ne voulant point en faire trophée dans la ville de Naples , ny les y faire apporter , non pas tant
pour

pour avoir esté pris sans combat, que pour estre des troupes particulieres de la Noblesse, que je voulois favoriser en toutes choses, & obliger par cette moderation, n'ayant pas beaucoup gagné d'en user autrement, & leur voulant espargner un peu de chagrin & de honte. Ce que je trouve de plus remarquable, & qui paroistra plus extraordinaire, c'est qu'en vingt jours de temps, je me rendis maistre d'une grande place, ravitaillai Naples pour quelque temps, fis dissiper une armée de plus de trois à quatre mil chevaux, & quasi de pareil nombre d'infanterie, enfermée dans une place, que je ne fis que bloquer de fort loin, n'ayant que quatre mil hommes d'infanterie, dont il y en avoit plus de quinze cens desarmez, cinq ou six cens chevaux de meschante cavalerie, quatre pieces de canon, & ne me mis en campagne qu'avec quatre cens livres de poudre. Et ne laissai pas en cet estat de donner de la terreur, & mettre les Espagnols à deux doigts de leur perte.

J'envoyai aussy-tost au Baron de Modéne ordre de faire publier un ban, portant defenses, à peine de la vie, de piller aucune maison dans Aversé, dont les habitans nous ouvroient les portes avec tant de joye, nous ayant envoye ávertir en diligence de la retraitte des ennemis; de faire visiter, & dresser un estat de tout ce qui se trouveroit de bled dans la ville, & faire observer une si bonne police, que le septiesme de Janvier
que

que je m'y rendrois au matin , je ne reçusse aucune plainte, ne pouvant y aller le sixiesme, à cause de la venuë de Dom Pedro Sarmiento, que je ne pouvois remettre , pour luy avoir envoyé un passeport , & desirant me trouver dans la ville , afin qu'il n'y eust point de desordre , & que personne ne pût conferer avec luy.

Je donnai en mesme temps part de cette bonne nouvelle à Monsieur le Cardinal Filomarini , pour en faire chanter le *Te Deum* l'apresdinée dans la grande Eglise , & nostre joye fut celebrée par toute la ville , au son des cloches ; le peu de poudre que nous avions ne nous permettant pas de le faire au bruit du canon , ny par des salves , & feux d'artifice. La nouvelle dignité que j'avois acquise , m'obligeant à marcher avec un peu plus d'esclat , je montai à cheval pour me rendre à l'Eglise , accompagné de la Compagnie de mes gardes , de quelques Cavaliers qui s'attachoient à me faire leur cour , de tous les François qui estoient à ma suite , de tous les Officiers d'armée , Capitaines des quartiers , & gens plus considerables de la ville , & precedé de ma Compagnie de Suisses, qui devant estre de cent , n'avoit pû estre encore que de cinquante , & fut la premiere fois qu'elle commença à marcher. Le *Te Deum* chanté , je m'allai promener par toute la ville , pour me faire voir au Peuple , & luy promettre qu'avant qu'il fust trois ou quatre jours , il verroit ar-
river

river quantité de bleds dans la ville, & que je luy ferois ressentir des effets de mon adresse & de mes negociations. Qu'il nous viendroit bien tost de puillans secours; mais quand ils seroient differez, je les mettrois en estat de les attendre avec patience, & reduirois les ennemis au point d'en avoir plus de besoin que nous, qui nous pouvions vanter d'estre à present les Maistres de la campagne, puisque nous n'avions plus d'armée, qui osast y paroistre devant nous. Mes discours furent escoutez avec bien du plaisir. La confiance & l'affection qu'on avoit pour moy, redoubla de telle sorte, qu'il n'eust pas fait trop peur de venir contester mon autorité. Je passai le reste de la journée à visiter tous les postes, & le soir à faire des despèches par tout le Royaume, pour me servir de la chaleur, que cette bonne nouvelle donneroit à tous les esprits.

Le jour des Roys je fus áverty, que mes troupes avoient fait du desordre dans Aversé, & en ayant reçu des plaintes, je promis aux habitans de m'y en aller le lendemain, de faire rendre tout ce qui auroit esté pris, & chastier si exemplairement ceux qui auroient contrevenu au ban que j'avois fait, que personne à l'ávenir n'eust plus l'insolence d'y desobeir. Le lendemain matin je partis, pour me rendre de bonne heure à Aversé, où j'arrivay sur les dix heures. Le Baron de Modène s'en vint, avec la plupart des Officiers, au devant de moy. Il fut assez surpris de ce que

je luy fis froid à son arrivée. Il me dit qu'il paroïssoit que j'eusse peu de joye du bon succès d'Averle , qui me garantissoit du danger où m'exposoit l'abandonnement de l'armée navale , & mettoit mes affaires en un estat avantageux , m'accréditant , & me donnant lieu de bien esperer. Je luy respondis , que n'ayant à recompenser personne , pour ne devoir qu'à la Fortune un evenement si heureux , je n'en ressentois qu'une joye modérée. Mais que j'avois bien de la douleur de la desobeïssance de mes soldats , d'avoir , malgré le ban que j'avois fait publier , pillé des gens qui m'avoient reçu de si bon cœur dans leur ville , & de la negligence de mes Officiers generaux à ne l'avoir pas empesché , & n'en avoir pas fait de chastiment. Il me repartit que l'on n'avoit pas eu de lieu de me faire des plaintes , & qu'il n'avoit vû personne qui ne se fust tenu exactement dans le devoir. Je n'aime pas , luy dis-je , que l'on m'excuse des coupables , quand leur chastiment est necessaire à l'establissement de mon credit , de mon honneur & de mon autorité ; je saurai fort bien decouvrir la verité des choses , & devant la justice à ceux qui me la demandant , je me ferai aimer de ceux de cette ville , & craindre des gens de guerre. Et par les exemples que je feray , avant que de partir d'icy , mes ordres seront observez une autre fois exactement dans mes troupes. Après quoy j'entrai dans la ville , assez cha-

grin ,

grin , & m'en allai dans la grande Eglise , entendre la Messe. Le Chapitre me vint recevoir à la porte , avec les honneurs accoustumez , & puis l'on chanta le *Té Deum*. En sortant de l'Eglise , après la Messe, un Prestre se vint jeter à mes pieds, pour me demander justice de ce qu'on avoit pillé le linge de l'hospital de l'Annonciate. Je luy dis , que sans crainte il me nommast ceux qui estoient coupables de cette action ; ce qu'ayant fait, je les envoyay arrester aussy-tost, & faisant faire la visite en leur maison , le linge fut retrouvé , que je luy fis rendre à l'heure mesme. Ensuite une femme fort éplorée se presenta devant moy , s'écriant qu'elle estoit ruinée , & qu'on ne luy avoit rien laissé de ce qu'elle avoit chez elle. Je luy promis , que si elle reconnoissoit ses voleurs , ils seroient chastiez à l'heure mesme. Elle m'en montra un , qui par hazard estoit assez proche de moy , je le pris par le baudrier , & le defarmant, je le mis entre les mains de mes gardes , & l'envoyay prisonnier. Les Chanoines s'y voulurent opposer, disant que l'Eglise devoit donner un asyle. Je leur respondis , que ce n'estoit pas pour de pareilles actions. Que si je souffrois l'insolence des gens de guerre , & que l'on contrevint impunement à mes defenses , je ne pourrois garentir aucune maison, ny mesme les Eglises d'estre saccagées , & qu'ainsi il falloit en reserver les immunitéz , & leurs intercessions pour des sujets qui en fussent

plus dignes, & dont la grace ne pùt apporter de fâcheuses conséquences. De là je m'allai promener par toute la ville, pour la voir, & suivant les plaintes que je reçus, je fis mettre des soldats prisonniers. M'en revenant à l'Evesché, où l'on m'avoit appresté à dîner, j'envoyay querir Bernardo Spirito Auditeur general, & luy commandai de faire dresser des potences dans les principaux quartiers de la ville, & une devant la porte de l'hospital del'Annonciate, & faisant confesser cinq soldats prisonniers, au nombre desquels la justice se reduisit, les faire pendre aussy-tost pour l'exemple, n'estant pas besoin de plus de formalité, puisqu'ils estoient condamnez par le ban qu'ils avoient ouïy publier. Le Baron de Modéne emmenant dîner avec luy une partie de ceux de ma suite, je luy dis de tenir la main, à ce que cette execution fust faite, avant que je montasse à cheval pour m'en retourner. Il vint quantité de gens de la ville me voir dîner, que je caressai tout autant qu'il me fut possible, & principalement la Noblesse, dont il y en a beaucoup de Maisons, & des plus anciennes du Royaume, la coustume d'Italie estant que les Cavaliers demeurent dans la ville. Après dîner je me fis apporter l'estat de tout le bled qu'on avoit trouvé dans la ville, demanday le nom des propriétaires, & le prix qu'ils le vouloient vendre, dont estant convenu, je defendis d'en enlever, sinon pour la ville de Naples, ny d'en

d'en vendre à personne qu'à moy , promettant de le faire payer ponctuellement. Et pour celuy que les ennemis avoient assemblé, pour faire subsister leurs troupes, faisant chercher dans tous les villages du voisinage ce qu'il y avoit de chevaux, & de mulets , j'ordonnay, que dès le lendemain l'on en chargeast trois cens , & que l'on me les amenast à Naples.

Après avoir ainſy réglé toutes les choses que l'on devoit faire ; je commandai qu'on fist venir mes chevaux pour m'en retourner, & descendant , je trouvay sur le degré le Baron de Modène , qui venoit de dîner , à la teste de beaucoup d'Officiers. Je luy demandai , si l'exécution que j'avois ordonnée , estoit faite. Il me répondit qu'il n'en savoit rien , & qu'il avoit peine à faire pendre de pauvres soldats pour si peu de chose , croyant qu'il estoit bon de flater les gens de guerre , dans le besoin que nous en avions. Surquoy je repartis brusquement , qu'il falloit m'obeir , plustost que d'avoir pour eux tant de clemence , & laisser leurs desordres impunis, me conduisant en cela par une politique particuliere , sur laquelle il n'avoit pas fait les mesmes reflexions que moy. Il me dit qu'il m'obeiroit tousjours en toutes choses ; Mais qu'en celle-là , il me prioit de l'en dispenser , & qu'il auroit de la peine à se résoudre à faire chastier ces miserables si legerement. Comme je voulois satisfaire les Peuples , & n'aimois

pas les répliques : Ce n'est pas à vous , luy dis-je , à considérer si j'ay raison ou non ; vous devez , sans contester avec moy , faire ce que je vous commande , & si vous y manquez , je saurai fort bien me faire obeïr , & vous apprendre ce qui est du devoir de vostre charge. Il s'y en alla , un peu touché de la rigueur avec laquelle je le traitois , sans neantmoins ny s'en plaindre ny murmurer. Toute la ville d'Averse me donna mil bénédictions de cette severe justice que j'avois fait faire , & en resta tout-à-fait satisfaite , & hors d'apprehension que mes troupes leur fissent des insolences à l'avenir.

Ensuite faisant venir le Baron de Modène , je luy tesmoignai d'estre fâché d'en avoir usé si rudement en public , mais qu'il m'y avoit forcé , en se prevalant trop légèrement de l'amitié , & de toutes les bontez que je luy avois toujours tesmoignées. Que j'aurois reçu ses remontrances , s'il me les eust faites en particulier ; mais que les discours qu'il m'avoit tenus , pouvoient donner trop d'avantage à nos soldats , & mesme lieu d'en abuser , pour estre faits devant le monde. Qu'un Maître de Camp general devoit reprimer leur licence , & non pas l'autoriser , comme il avoit en quelque façon paru vouloir faire. Que les graces devoient toujours partir du General , & non pas des subalternes. Et qu'il falloit une autre fois estre plus considéré , parce qu'estant un peu chaud de
mon

mon naturel, je pourrois quelquefois estre d'humeur à ne pas passer les choses si legèrement. Et que c'estoit à luy à montrer l'exemple au reste du monde, de la deference qu'il falloit rendre à mes volontez. Qu'il fa-voit bien la confiance que j'avois tousjours prise en luy, & l'affection particuliere que je luy avois fait paroistre en toutes sortes de rencontres. Qu'il devoit se conserver avec plus de precaution, & ne me pas forcer malgré moy, par de semblables desinarches, à le perdre. Je luy ordonnay de tenir la main à ce qu'il ne se fît aucun desordre dans Averse, & de n'y rien innover, sans ma participation, faire conserver soigneusement tous les bleds, ne pas souffrir qu'il s'en transportast, sans mes ordres, qu'il pourroit recevoir deux fois le jour, aussy-bien qu'en quatre heures de temps, mes sentimens, sur tous les avis qu'il me donneroit, & qu'il fît partir le lendemain à la pointe du jour les trois cens mullets, chargez de bled, que j'avois commandé qu'on m'envoyast. Après quoy l'ayant embrassé, aussy-bien que tous les Officiers de l'armée, & tous les principaux de la ville, je montai à cheval, pour m'en retourner à Naples.

Cependant, comme il estoit bon, & d'un temperament doux, il prit trop de creance à des gens mal affectionnez pour moy, qui tascherent de l'aigrir, en se servant de son chagrin, pour le destacher de mes interests. Ils

l'engagerent insensiblement à faire des choses qui le perdirent , vû la delicateſſe de mon humeur , & ſans y avoir en rien contribué , quelque ſoin que je priſſe de me le conſerver , dont ſon malheur l'empêcha de profiter. Il avoit auprès de luy un Secretaire, nommé Pe-
 pe Caëtano, capable de toutes ſortes de friponneries ; un Maître de Camp, nommé Antonio de Calco, homme de ſervice , mais qui ayant appris ſon métier ſous les Eſpagnols , conſervoit tousjours de l'amitié pour eux , & quelque deſſein de les ſervir ; un Colonel de Dragons , appelé Marco Piſano , qui n'oublioit pas les inclinations de piller , & de faire des insolences , à quoy la profeſſion de Bandit, qu'il avoit fait aſſez long temps , l'avoit accouſtumé. Andrea Rama Capitaine de cavalerie , qui conſervoit les ſentimens, que les Sergens ont accouſtumé d'avoir , ce qu'il avoit eſté dans Naples avant les reſolutions ; & le Cavalier Michellini ſon Aide de Camp , homme d'eſprit & fort intereſſé , qui ne penſoit qu'à me perdre , afin de faire prevaloir de ma ruine , Monſieur le Prince Thomas , dans les pretentions qu'il avoit ſur le Royaume de Naples , auquel il avoit de ſecrets & particuliers attachemens. Le pauvre Baron de Modéne, mettant toute ſa confiance entre les mains de ces gens dangereux , & ne penſant qu'à ſe faire aimer , en careſſant les gens de guerre , & faiſant bonne chere à tous les Officiers , ſe trouva precipité , ſans le vou-
 loir,

loir, & sans s'en estre appercû, se laissant aller par trop de facilité à leurs conseils, & leur donnant tant de main, que sous son nom il se fit des choses qui m'estoient prejudiciables, aussy-bien qu'à tout le party, & qui m'obligèrent à les en chastier, sans qu'il me fust possible d'empescher qu'il ne se trouvast envelopé dans leur malheur, quoy qu'en effet il ne fust pas coupable. L'on peut juger de quel maniere je fus reçu dans Naples, par l'avantage que nous apportoit la prise d'Averse, & par le grand secours que nous en pouvions tirer, ayant trouvé dedans plus de trente mil charges de bled.

Le huitiesme de Janvier les trois cens mulets chargez de bled en arriverent, dont la joye fut excessive dans Naples, qui n'avoit plus que pour quatre ou cinq jours de vivres. Je voulus aller au devant de ce convoi, & le ramener moy-mesme dans la ville. Et revenant de Cappo de Chino, jusques où je m'estois avancé, il m'arriva une chose assez extraordinaire, & que plus de trois mil personnes virent avec moy. Ce fut sur les quatre heures du soir, qu'il parut une estoille sur ma gauche, de la grandeur qu'est le corps des plus prodigieuses cometes, qui ne paroissoit pas plus eslevée qu'elles ont coustume de l'estre; elle demeura un quart-d'heure sans mouvement, & tombant du Ciel avec une vitesse extraordinaire, traversant pour venir sur ma droite, s'arresta à moitié chemin au

dessus de la teste de mon cheval , & se separant en trois assez grands feux , se reunit environ à trente pieds de terre , & puis en achevant d'y tomber , disparut. Ce prodige donna matiere à quantité de discours , mais peu de personnes expliquerent ce qu'il nous pouvoit signifier. J'appris avec chagrin, que le Baron de Modene , par le conseil des personnes que j'ay desja nommées , & par un zele un peu trop emporté , sans m'en avoir donné avis , avoit chassé d'Averse trente-cinq familles , suspectes d'intelligence avec les ennemis , & la plupart de Noblesse , sur les instances que le Peuple luy en avoit faites , qu'il croyoit important de contenter , & avoit en mesme temps fait saisir tous leurs biens. J'eus pitié de ces malheureux , qui se vinrent jeter à mes pieds , & leur donnai leur retablissement par escrit , & signé de ma main ; avec defenses au Baron de Modene , sous peine de mon indignation , de faire jamais de semblables actions ; sans ma participation , & mes ordres particuliers ; luy commandant de m'envoyer les chefs d'accusation que l'on avoit donnez contre eux , avec les denonciateurs , pour pouvoir examiner à loisir cette affaire , qui me paroissoit d'une extreme consequence. Ils s'en retournerent fort satisfaits de moy , & principalement d'un ordre que j'y joignis , à tous ceux qui auroient destourné quelque chose de leurs meubles , de les rendre dans vingt-quatre heures , à peine de la

la vie : & leur dis , que s'il y avoit le moindre retardement à l'exécution , j'en irois moy-mesme leur faire rendre justice , & en faire un chastiment exemplaire. La mesme Marquise d'Attaviane , dont j'ay desja parlé , m'envoya faire des plaintes , que l'on luy avoit pillé sa maison , & en mesme temps une liste de ce qui luy avoit esté pris. Je fis pour elle le mesme commandement , & sous les mesmes peines que pour les autres , afin que l'on luy en fist raison. Elle n'y trouva pas la promptitude que je desirois , non plus que les exiliez , & supportant impatiemment ce retardement , & le Baron de Modene allant lentement dans cette affaire , à cause de l'interest qu'avoient dans ces pilleries des Officiers , qui pour estre puissans dans nos troupes , il croyoit devoir menager. Je luy escrivis une lettre fulminante , par où je luy mandois , que si dans le jour mesme mes volontez n'estoient suivies , j'envoyerois Aniello Porcio , que j'avois fait Auditeur general , en la place de Bernardo Spirito , en qui je n'avois pas trouvé assez de vigueur , ny assez de fermeté , pour faire cette charge , afin d'informer de ce qui se feroit passé , & que deux jours après , j'irois en personne , faire un exemple de ceux qui s'en trouveroient convaincus , sans exception de personne. Ce qui n'avoit pas esté fait au premier ordre , se fit sans delay , par le respect & par la crainte de mon humeur , naturellement imperieuse ,

& qui ne peut souffrir de retardement dans l'exécution de mes volontez. Et comme je ne fus pas fort satisfait de cette maniere d'agir, je croy qu'on ne le fut pas tout-à-fait de moy, & qu'on eut de la peine à s'empescher d'en murmurer en secret, puisque l'on m'avoit obeïr, sans oser se justifier, ny m'alleguer de raisons.

Peu de temps après je donnai le Gouvernement de Nole au sieur Antonio Tonti, Gentilhomme Romain. Il y eut aux environs de cette place une escarmouche entre quelque corps des troupes de la Noblesse & les nostres, que j'avois fait fortifier des milices de toutes les terres voisines, où Dom Ferrante Caraciolo, Duc de Castel de Sangre, Cavalier fort accredité, & fort animé contre le Peuple, qu'il avoit tousjours traitté avec beaucoup de rigueur, fut tué, avec un fils du Comte de Conversano, & un du Prince d'Oëstayanne, de la Maison de Medicis; ce qui obligea leurs gens à se retirer & à se debander ensuite. Il nous vint encore d'Averse en cinq ou six jours de temps, mil ou douze cens charges de bled. Ce qui étonna fort les Espagnols, aussi-bien que les mauvaises nouvelles qu'ils reçurent de tous costez, que ne pouvant plus avoir de vivres de la campagne, & n'en tirant que de la mer, une tempeste, qui dura quelques jours, empechant la navigation de leurs galeres, & leur en faisant eschouer une, & trois tartanes, chargées de vivres,

vres, les avoit reduits à nen avoir plus que pour vingt-quatre heures. Ils se tenoient entiere-ment perdus, quand une galere chargée de farine leur arrivant comme par miracle, les retira de cette extremité, où ils retomberent deux autres fois. Toutes ces bonnes fortunes donnerent beaucoup de joye à tout le Peuple, & d'esperance de se voir bien-tost en liberté.

Gennare, qui ne perdoit aucune occasion de travailler à ma perte, ayant sù tout ce qui s'estoit passé entre le Baron de Modene & moy, & qu'il en estoit sensiblement touché, croyant se pouvoir servir de son mecontentement, envoya un Prestre, nommé Dom Carmine Castelli, en qui il avoit une confiance entiere, luy offrir son service, & luy proposer, que s'il vouloit prendre des liaisons avec luy, il luy donneroit à commander toutes les armes du Royaume, sous son autorité, ayant resolu de me renvoyer en France, & de reprendre le commandement; ce qu'aïsement il executeroit au retour de l'armée navale, s'il pouvoit s'assurer de nos troupes, ayant pris pour cela toutes ses mesures avec les Ministres du Roy, qui estoient à Rome. A quoy il ne voulut pas entendre, respondant, que quand je ne serois pas satisfait de sa conduite, il se retireroit chez luy, & m'envoya donner cét avis par Pepe Caëtano, son Secetaire. Et Gennare n'ayant pû l'attirer dans ses interests, tascha de me le rendre suspect, & me fit donner de faux avis,

avis, qu'ils avoient pris des mesures ensemble, & avoient des conferences secretes. Ce qui fut appuyé malicieusement par Augustin de Liéto, qui crut qu'après l'avoir ruiné auprès de moy, il auroit ensuite plus de part en ma confiance, n'ayant pas decouvert cette pratique. J'entray en quelques soupçon de luy, qu'Aniello Porcio, Auditeur general, tascha de fortifier autant qu'il put, ne travaillant qu'à me donner des defiances, & des jalousies des François, estant pensionnaire & partisan d'Espagne, comme il l'a luy mesme publié depuis ma prison, & en a esté bien recompensé.

Il nous arrivoit tous les jours beaucoup de bled d'Averse, & il nous en vint bien jusques à vingt ou vingt-cinq mil septiers. Et croyant qu'il estoit nécessaire de pourvoir à la charge d'Elû du Peuple, vacante depuis longtemps, par la retraite de Cicio d'Arpaya, l'election fut faite de la personne d'Antonio Macella, homme riche & intelligent, natif de Procita, qui se ralliant avec Vincenzo d'Andrée & Gennare, & ayant une correspondance secrette avec les ennemis, me causa des embarras, que j'eus assez de peine à surmonter; comme je le feray connoître en son temps. Je fis ensuite jeter des billets parmy les ennemis, pour debander leurs troupes, offrant de donner une pistole par teste, à tous les soldats qui se debanderoient, service à ceux qui voudroient prendre party, & passe-
port

port aux autres qui demanderoient à se retirer. En huit jours il en vint bien se rendre jusques à deux cens. Ils me rapportèrent l'extrémité qu'ils souffroient, & un morceau du pain qu'ils mangeoient, que je trouvay fort noir, & fort plein de terre, & enfin si mauvais, que je ne comprens pas qu'ils en pussent vivre, ne leur en estant donné que huit ou dix onces par jour. De ce nombre de rendus, il y en eut bien six-vingts, qui me demandèrent de servir, je les distribuai dans tous les corps, pour les separer, à la reserve de soixante Portugais, que je mis dans la Compagnie colonele de mon Regiment, en attendant que j'en pussé avoir un nombre suffisant pour en former un corps. Les Espagnols furent fort touchez d'entendre le soir dans tous nos postes, des gens qui en leur langue les convioient à deserter, leur representant la necessité qu'ils souffroient, & l'abondance où nous estions de toutes choses, & qui leur chantoient des injures. Ce que je trouvois de plus plaisant, est que quelquefois ils les appelloient rebelles du Peuple de Naples. Leur prodigieuse necessité m'estoit confirmée tous les jours de plus en plus, par la prise que nous faisons de six & sept à la fois de ces misérables, qui n'ayant pas figure humaine, fortoient de leurs quartiers pour aller paistre l'herbe comme des bestes, & dont quelques-uns crevoient, après avoir mangé leur soûl, dés qu'ils avoient passé de nostre costé. Le

de-

debandement s'en accrut de plus en plus , & tel qu'apprehendant, que l'on ne les retînt en passant , pour fortifier la garnison de Gayette , & les autres du Royaume, je fis enfermer dans la Vicairie tous ceux qui ne vouloient pas prendre party. Il y avoit parmy ces rendus, un Portugais de meschante mine, mais d'assez d'esprit , qui passant par mon ordre aux ennemis, ne revenoit point sans debaucher cinq ou six de ses compagnons, & m'en amena dix-sept pour une fois; cela luy réussit huit ou dix voyages: mais venant à la fin à estre decouvert , pour s'estre imprudemment fié à un Sergent, qui en avertit , il fut pendu ; ce qui interrompit ce petit commerce , & empescha pour quelque temps la grande desertion de leurs soldats.

Ce fut en ce temps que les Espagnols se crurent perdus, & résolurent d'abandonner les chasteaux , & se retirer dans Gayette , & les autres fortresses du Royaume , pour y attendre des secours d'Espagne , & des vivres de Sardaigne, & de Sicile , dont il leur arriva trois tartanes chargées de bled , si à propos , qu'ils n'avoient plus que pour trois ou quatre jours de subsistance. Cette grande necessité leur fit rechercher tous les moyens de me faire retirer de Naples , croyant que ma seule presence leur causoit tout le mal qu'ils souffroient , & que mon adresse, ma vigilance, & mes negociations secretes , estoient ce qui les reduisoit dans ce malheureux estat.

Un

Un accident qui survint , & que je menageai adroitement , redoubla les soupçons qu'ils avoient de la Noblesse. Le Duc d'Andria s'estant rendu auprès de Dom Juan , & du Vice-Roy , pour leur demander congé de se retirer chez luy , envoya un Prestre de confiance , pour luy rapporter deux mil escus qu'il avoit laissez dans Naples , à un de ses amis , & quelques estoifes pour s'habiller. Il fut pris en s'en retournant avec toutes ces choses , me fut amené , & l'on m'apporta quelques lettres , dont il estoit chargé. L'ayant fort questionné sur la santé de son Maître , je luy ordonnai de luy faire force complimens de ma part , & fis retrouver les estoifes , & tout l'argent , sans qu'il y eust rien d'egaré , que je luy fis remettre entre les mains , & luy dis , en presence de quelques gens , afin que la chose se publiast , que je voulois estre le correspondant de son Maître , & de toutes les personnes de qualité qui auroient quelques affaires dans la ville , ou quelque chose à en desirer , & que personne ne s'acquitteroit mieux , ny de meilleur cœur que moy , de toutes leurs commissions , ne desirant que de les servir , & prenant plus de part dans tous leurs interests , que dans les miens propres. Je luy donnai deux de mes gardes , pour l'escorter , & le faire repasser du costé des Espagnols , qui prirent d'estranges soupçons de cette maniere d'agir ; s'imaginant que c'estoit une suite de l'amitié particuliere

ticuliere que j'avois liée avec luy , dans la conference que nous avions eüe ensemble. Il s'en ressentit fort mon obligé , & ne demeura gueres auprès du Vice-Roy , qui balançoit s'il devoit le faire arrester ; ce qu'il n'osa , apprehendant par le credit, que sa naissance & son merite luy donnoient dans tout le Corps de la Noblesse , que sa prison ne fust suivie de sa declaration generale en ma faveur: mais cela demeura si avant dans l'esprit de cette Nation, defiante & vindicative, que sur le soupçon de quelque intelligence avec moy, à mon dernier voyage , peu de jours après mon retour, ils le firent malheureusement assassiner.

Un matin , Dom Carlo Gonsaga, qui ne bougeoit de chez moy , à chercher de l'emploi , me vint trouver , & me demander , si je luy voulois donner seureté de me parler. Ce que luy ayant promis, il me dit qu'un fort honneste homme de ses amis, chargé de bons pouvoirs à n'estre par desavoüez , l'avoit prié de me venir sonder , si je voudrois recevoir une proposition de la part des Espagnols , à condition neantmoins , que si je ne l'agreois pas, je ne m'informerois point de son nom ; ce qu'il me fit jurer , & que j'observai religieusement. Je voulus l'écouter, pour juger par la grandeur de leurs offres, l'extremité où ils estoient reduits. Elle fut de me donner Final , & les places de Toscane en souveraineté , avec la Principauté de Salerne , Piombin & Portolongone , que l'on me donneroit des for-

es pour attaquer, outre toutes celles que par mon credit je pourrois assembler dans le Royaume de Naples, si je voulois me retirer: qu'ils me feroient valoir leurs offres trois cens mil efcus de rente, dont j'aurois toutes les cautions & feuretez neceffaires; & que quand je ferois hors de peril de m'exposer, ils me feroient le mediateur de leur accommodement avec le Peuple. Et que sachant les pretentions que je pouvois avoir par ma Bisayeule, sur le Duché de Modene, ils m'en feroient venir l'investiture de l'Empereur, feroient descendre une armée d'Allemagne, pour joindre à celle de l'Estat de Milan, & que dans le dessein de se venger du Duc de Modene, ils abandonneroient toutes les affaires qu'ils avoient ailleurs, & me feroient commander de si grandes forces, pour m'en mettre en possession, que je n'y recontrerois que peu d'obstacles; l'Italie ne pouvant pas prendre d'ombrages, que je m'appliquasse à faire valoir le droit que j'avois sur cette Souveraineté.

Je luy respondis, en riant, qu'il m'avoit fait plaisir de m'apprendre par son discours, que les Espagnols estoient si près de leur perte; que je la poursuivrois avec plus de chaleur, & que quand je verrois la mienne assurée, je ne manquerois jamais de fidelité à la Couronne de France, n'attaquerois point ses Alliez, & observerois religieusement le serment que j'avois fait au Peuple de Naples, de mourir, ou de ne jamais quitter les armes
que

que je ne les eusse mis en liberté. Que je ne luy voulois point de mal de la commission qu'il avoit prise, sachant que ce n'estoit que par l'amitié qu'il avoit pour moy ; & qu'estant ennemi des Espagnols, comme j'en estois informé, qui l'avoient tousjours mal traité, & tenu si long-temps prisonnier, j'estois assuré que c'estoit à contre-cœur qu'il avoit pris cét emploi, & qu'il estoit trop homme d'honneur, pour me conseiller de manquer à mon devoir, & trahir ceux que j'estois obligé de servir. Qu'il remerciast de ma part son ami de sa bonne volonté, & luy assuraist que je ne m'informerai jamais quel il pouvoit estre.

La ville cependant estoit divisée en six factions, qui m'obligeoit à me gouverner avec une delicatesse extreme, de peur que m'attachant à l'une, les autres ne se ralliasent avec nos ennemis, ce qui m'auroit infailliblement perdu. Mais je menageai tous ces esprits divisez, sans decouvrir mes sentimens, & je me maintins si bien avec tout le monde, que je les faisois concourir à l'execution de mon entreprise; ce qui n'estoit pas peu difficile. La premiere de ces factions estoit celle de Gennare, & de la canaille, qui après avoir eü de la haine pour les Espagnols, s'estoit si fort habituée aux pillages des maisons, & à toutes sortes d'insolences, qu'elle ne s'en pouvoit plus passer. Ces gens enrageoient contre moy,

de

le ce que par la justice, que je faisois faire de semblables actions, ils estoient forcez d'observer les defenses que j'en avois faites, de peur d'estre severement chastiez. Mais ils souhaittoient quelque desordre, & quelque revolution, sans se soucier de quel costé elle pût venir, ny qui en pût profiter, pourveu qu'ils pussent voler impunement, & faire des meurtres, estant si fort accoustumez au sang, qu'ils preferoient le plaisir d'en respendre à toutes sortes d'avantages. Ils conservoient une haine irreconciliable contre la Noblesse, & le Peuple civil, qu'ils craignoient, leur ayant fait tant d'insultes, qu'ils n'en esperoient point de pardon. Je tenois bas ces sortes de personnes, dont j'estois l'ennemi capital, croyant bien, que si je souffrois des desordres, je ne pourrois pas long-temps me maintenir, & je les appaisois par le soin que j'avois de leur faire avoir à bon marché toutes les choses necessaires à la vie.

La seconde estoit celle qui desiroit se donner à la France, dont la pluspart estoient des Artisans, s'imaginant de faire fortune avec ceux de nostre Nation, & s'enrichir par les despenses en habits, & en toutes sortes de choses, qu'elle a accoustumé de faire plus qu'aucune autre, & qui ne pretendans ny à charges ny à emplois, ne se soucioient pas de se voir soumis à une autre domination, & souhaittoient celle-là, plus qu'aucune autre, croyant en tirer plus de profit & d'argent. Je flattois

flattois tous ceux qui en estoient, & leur tesmoignoïs, que je n'avois point d'autre pensée, & ne travaillois que pour cét effet. Mais qu'il falloit conserver leur bonne volonté, & la bien déguiser, pour ne pas reünir tous ceux qui estoient de sentiment contraire, avec nos ennemis, qu'il falloit chasser premierement; après quoy, il nous seroit fort aisé de venir à bout de nos desseins.

La troisieme estoit composée de Moines, de Prestres, & de quelques autres devots, qui vouloient la reünion de la Couronne de Naples au Saint Siege. Je leur tesmoignoïs à tous, que c'estoit ma principale fin. Que j'estois d'une Maison fort Catholique, tout-à-fait attachée au Pape, avec qui j'avois pris de secretes mesures, & des liaisons si estroites, qu'il estoit bien persuadé de mes intentions. Qu'ils devoient concourir avec moy, pour chasser les Espagnols, tenir secretes leurs pensées, de peur que nous n'y trouvassions des obstacles, par la ligue que pourroient faire ensemble tous ceux qui en avoient de contraires, & que je leur promettois, qu'auſſy-toſt que nous serions venus à bout de nos ennemis, nous nous vengerions sous l'autorité de l'Eglise.

La quatrieme m'estoit bien plus aisée à gouverner que les autres. Car voulant un Roy, & me tesmoignant avoir fait choix de ma personne, elle reconnoissoit bien la necessité du secret, & par l'amitié qu'elle avoit
pour

pour moy, elle estoit persuadée de ma reconnoissance, suivoit mes sentimens, & n'agissoit que par mes ordres. Elle n'estoit que de personnes qui aspiroient aux grandeurs, & aux charges du Royaume, chacun selon sa portée, & qui ne voulant point estre soumises à aucune domination estrangere, desiroient que leur argent ne sortist point de leur pays, & s'imaginoient que c'estoit le seul moyen de l'enrichir, & y reestabli le commerce, & qu'un Roy qu'ils auroient choisi, par son intereit propre, & pour celuy de sa conservation, n'auroit plus d'autre patrie que son Royaume, ny de confiance, d'amour & d'inclination que pour ses sujets.

La cinquiesme faction estoit de ceux qui desiroient une Republique, dont la plupart ignoroient ce qu'ils vouloient, s'arrestant au seul nom, qu'ils ne savoient pas mesme prononcer, s'imaginant qu'ils ne seroient sujets de personne, & que le dernier du peuple auroit autant de credit, & seroit aussy puissant que le plus riche & le plus qualifié. Je leur faisois entendre que son establissement estoit ma plus forte passion; que je regardois cette forme de gouvernement avec amour, comme l'œuvre de mes mains, puisque j'avois esté le premier à le proposer. Et que la dignité de Duc, que l'on m'y avoit donnée, m'y faisoit avoir la premiere place, la principale autorité, & tous les honneurs d'un Souverain. Je leur faisois considerer, combien il fa-

loit

loit nous cacher d'avoir cette visée , pour ne pas eslever contre nous tout ce qui pouvoit y estre contraire ; & que dès que les Espagnols seroient chassés , à quoy il falloit employer sa vie & tous ses efforts , cette forme de gouvernement s'establiroit quasi d'elle-mesme , personne n'en estant exclus , & tout le monde y pouvant trouver sa fortune , sa seureté & ses avantages , de quelque profession & qualité qu'il püst estre. Ainsy chacune de ces cinq factions me croyoit de son party , & changeant comme un Cameleon , selon que je parlois aux uns & aux autres , je descouvris leurs sentimens , sans faire paroistre les miens , pour en tirer des lumieres , & prendre de certaines mesures.

La dernière estoit celle qui estoit affectonnée aux interets d'Espagne , par celuy qu'elle avoit sur les Gabelles , où estoit la meilleure part de son bien. Je luy en faisois esperer la conservation , en cas d'une subversion d'Etat. Et luy représentois , qu'estant plus suspecte que les autres , elle devoit observer plus soigneusement sa conduite , ne pouvant faire de demarche qui ne fust criminelle. Elle m'estoit obligé de la conservation de ses biens , & de l'honneur de la famille de chacun d'eux , dont je les assurois de prendre un soin particulier , pourveu qu'ils ne fussent rien qui m'ostast les moyens de les proteger. Je louois leur zele & leur fidelité , & leur disois que je les estimois , & aimois plus que les autres ,

tres, puisqu'ils estoient plus gens d'honneur. Ils veilloient soigneusement à ma seureté, qu'ils croyoient nécessaire à la leur ; & comme leur perte estoit infaillible à la moindre revolution, estant haïs du menu Peuple ; n'estans pas suspects aux Espagnols, ils m'avertissoient de toutes les conspirations qui se tramoient contre moy, & de toutes les entreprises qui le faisoient, craignant que je ne vinsse à perir, & eux aussy, si le succes en estoit incertain. Et ce sont ceux qui m'ont le plus utilement servy, & que je réunissois insensiblement au quatriesme party, puisqu'ils estoient resolus, s'ils perdoient leur ancien Maistre, de n'en avoir point d'autre que moy. Ainsy je tirai mesme de l'avantage de la division des esprits, gouvernant toutes ces cabales, chacune en son particulier, avec tant d'adresse, que les autres n'en prirent pas seulement du soupçon.

Cependant, comme toutes les actions de ma vie m'avoient fait paroistre d'amoureuse complexion, toutes les belles de la ville, & quelques-unes des Dames, taschoient d'embarquer avec moy un commerce de galanterie ; les unes suscitées par les ennemis, pour avoir quelque prise sur moy ; les autres par la Noblesse, pour reconnoistre si elle n'en avoit rien à craindre à l'avenir, la nation estant naturellement jalouse, & apprehendant sur ce sujet l'humeur de la nostre ; & les autres poussées de leur inclination, & des

conseils de leurs parens , pour en profiter , entrant dans ma confiance , & prétendant par-là de me gouverner. Mais je fermai les yeux & les oreilles à tant de belles amorces , reconnoissant que pour me justifier du passé , je devois estre plus sur mes gardes qu'une autre personne , & veiller plus soigneusement sur toutes mes actions , qui estoient esclai-rées de tout le monde. Ma conduite a bien dementi toutes les fausses accusations , que l'on a voulu faire contre moy. Car j'ay refusé tous les rendez-vous que l'on m'a donnez , & mesmes de recevoir desvisites particulieres chez moy , de personnes qui vouloient s'ex-poser , pour me voir , à toutes sortes de ris-ques , & que l'on pouvoit assurément nom-mer de bonnes fortunes. Il m'arriva une avan-ture qu'il n'est pas inutile de rapporter : mais je dois dire auparavant , que n'estant plus en inquietude des tumultes populaires du Mar-ché , je crus en devoir quitter le voisinage , pour m'aller loger plus près du cœur de la vil-le , & estre plus en estat de courir par tout , où ma presence seroit necessaire. Je choisís le Palais de Dom Ferrante Caraciolo , l'un des plus beaux de Naples , que je fis meubler magnifiquement , & où je paroíssois avec plus de grandeur , & toute ma Cour avec plus d'esclat. Il est situé devant l'Eglise de Saint Jean des Carbonnars , où est la sepul-ture du Roy Ladislas , & de la Reyne Jean-ne sa sœur , qui ont fondé ce Convent , qui est

est un des plus beaux , & des plus somptueux edifices d'Italie. Il y a devant ce Palais une place, capable de mettre plus de quatre mil hommes en bataille. C'est où j'ay tousjours fait depuis ma residence. Le lendemain que j'y fus établi , estant allé entendre la Messe aux Carmes , force Dames s'y trouverent à l'accoustumée , & parmi elles la fille d'un avocat, avec sa mere , âgée de dix-sept ans , une des plus belles creatures de la ville. A peine estois-je à genoux sur mon drap de pied , qu'elle se leva , & s'en vint , en rougissant , me faire une reverence de bonne grace , & me presenter des heures couvertes de broderie , & puis se retira. Après la Messe sa mere me demanda une grace , que je luy accordai , en signant son placet sur les balustres de l'autel. Le soir sur les dix heures , elle se fit porter chez moy en chaise , & envoyant appeller un de mes Valets de chambre , elle me fit dire par luy , que la personne qui m'avoit le matin donné des heures , estoit venuë pour me demander une audience secreta , comme je luy avois ordonné. Je luy mandai , que mes affaires m'occupoient trop pour la pouvoir entretenir à loisir , que je la remerciois de sa bonne volonté , la priant de me la conserver ; & de crainte qu'il ne luy arrivast quelque facheux accident , en s'en retournant , je la fis accompagner chez elle par deux de mes gardes. Je ne voulus point parler de cette avanture , pour ne pas faire de tort à sa

reputation , & en ufai de mefmes en beaucoup d'autres rencontres , pour ne pas perdre , par une galanterie , qui n'auroit pas pû demeurer fecrette , la bonne opinion que je m'eftois acquife avec tant de peine , croyant que je devois donner à tout le monde un exemple de fageffe , travaillant continuellement à la faire observer aux autres , & les tenir dans l'ordre & dans le devoir.

Un matin que je donnois audience à mon ordinaire , Onofrio Pagano , Capitaine de la Pietra del Pefce , homme fort insolent , grand ami de Gennare , & qui n'a jamais eû d'amitié pour moy , accompagné d'un pefcheur , de mefme humeur que luy , fon Alfieri , fe tournant avec chagrin de tous coftez , me dit brutalement , qu'il eftoit eſtrange que l'on ne me puſt parler , fans eſtre preſſé , & eſcouté. Ce qui m'obligea de commander à mes gardes Suiffes de faire faire place , & de ne laiffer approcher perſonne , afin que les audiences fuſſent ſecrettes , & qu'elles ne fuſſent point interrompuës. Son Enſeigne voulut s'avancer , un de mes Suiffes l'en empeſchant , il luy donna un fi grand coup de poing dans l'eſtomach , qu'il l'envoya tomber à mes pieds. Son impudence me mit en colere , & m'en allant à luy , je luy deſchargeai un fi grand coup de canne ſur la teſte , qu'il avoit quaſi raſe , qu'il en fut abbatu à mes pieds , tout couvert de ſang. Son Capitaine me dit d'un ton arrogant , que
mes

mes gardes commençoient à estre auffy insolens que ceux du Vice-Roy. Je luy respondis fierement, que je pretendois apprendre le respect qui m'estoit dû ; & que l'on en rendist à mes Suisses, quand ils estoient auprès de moy, autant que l'on en eust jamais porté au Vice-Roy de Naples : & commandant que l'on menast son Enseigne en prison, je jurai sans remission de le faire pendre. Leur arrogance se convertit en soumission, & se jettant à genoux devant moy, ils me demanderent tous deux pardon, & la vie pour ce miserable, que je refusai, & il fut conduit à la Vicairie. Comme je fus à la Messe, sa femme & ses filles eschevelées me vinrent demander grace, que je feignis de ne leur pas accorder; mais ayant recours à des Dames, pour interceder pour elles, à leurs prieres j'accordai ce que l'on me demandoit, à condition que cét homme, que j'envoyai mettre en liberté en mesme temps, seroit une autre fois plus respectueux. Ce qu'elles me promirent pour luy, & s'en retournerent fort contentes.

L'apresdinée, comme j'estois devant la porte de mon Palais, attendant des chevaux pour m'aller promener, l'Elû du Peuple, qui ne cherchoit qu'à me faire de l'embaras, s'en vint fort eschauffé, me dire qu'il ne vouloit plus exercer sa charge, puisqu'il estoit exposé à des insultes, & que mes bans estoient si mal observez, qu'un Chef de Peuple du fauxbourg de Laurette, estoit venu chez luy, ac-

compagné de trente soldats , pour luy parler d'affaires , l'avoit outragé de paroles , & que ces soldats l'avoient couché en jouë. Je luy promis de luy en faire justice , & cét homme, passant à point nommé avec la mesme suite devant mon logis , je m'enquis d'où il venoit en cét equipage. Il me dit que c'estoit de chez l'Elû du Peuple. Je luy demandai s'il n'avoit pas connoissance de la defense , que j'avois faite, à peine de la vie, d'aller avec des soldats armez par la ville , hors l'heure de monter la garde , & principalement chez les Magistrats. Il me respondit , qu'oüy. Mais qu'estant un homme accredité dans son quartier , il luy estoit libre de faire ce qu'il vouloit. Surquoy l'ayant fait defarmer & mener en prison , je me retirai dans mon logis , pour parler de quelques affaires à l'Elû du Peuple , & pour entretenir Marco Antonio Brancaccio, qui arriva dans ce temps-là pour me voir. A peine estois-je entré dans ma chambre , qu'il s'assembla force Peuple tumultuairement dans la place , & que cent ou six-vingts de leurs Chefs monterent en haut , faisant un grand bruit dans ma salle , & criant qu'ils me vouloient voir. Je sortis , en leur demandant ce qu'ils desiroient de moy. Ils me dirent , que le Peuple ayant sù que j'avois fait arrester un de ses Chefs , me demandoit sa liberté. Je leur respondis, que ce n'estoit pas le moyen d'obtenir des graces de moy , que de venir de la sorte ; que ce procedé estoit bon

avec

DE MR. DE GUISE, LIV. III. 431
avec Mazanielle, & avec Gennaré; mais
que je n'estois, ny d'humeur, ny de naissance
à le souffrir, & qu'il en cousteroit la vie à
leur camarade, puisqu'ils la venoient demander
de la façon. Qu'il ne se faloit adresser à
moy qu'à genoux, & par des supplications,
quand l'on en vouloit obtenir quelque chose.
Deux ou trois plus insolens, & plus eschauf-
fez que les autres, me dirent arrogamment,
que le Peuple ne vouloit pas qu'il mourust,
& qu'il prendroit les armes pour en empe-
scher l'exécution. Je mis l'espée à la main,
& m'en allant au plus impudent, pour luy
en donner dans le ventre, il se jetta à genoux,
& me demanda pardon en pleurant. Je leur
dis à tous, que pour leur faire voir que je ne
les craignois pas, il seroit pendu sur le champ,
& me tournant à un de mes gardes, je luy
commandai d'aller porter l'ordre à l'Audi-
teur general de le faire mener au supplice à
l'heure mesme, & de le faire pendre au mi-
lieu du Marché, & dis à tous les mutinez.
Vous estes cause de sa mort, car je voulois
luy faire grace, & aux trois qui m'avoient
parû les plus eschauffez. je veux que vous as-
sistiez à son supplice, & me respondiez qu'il
n'y ait aucune sedition; je m'en vais mon-
ter à cheval, & si quand j'arriverai, je n'ay
esté obeï, & entende le moindre murmure
du monde, je vous ferai tous trois, avant
que de revenir, attacher aux potences que
j'ay fait planter dans le Marché. Ils se retire-

rent fort sousmis, & fort estonnez. Et peu de temps après, j'allai voir ce qui s'estoit passé, j'y trouvai toutes choses paisibles, mes ordres exécutez ; & ces trois qui avoient paru si animez, s'en vinrent au devant de moy, me disant. Vous voyez comme nous vous avons obéi, il n'y a pas eû le moindre bruit du monde, la chose s'est fort bien passée. Je leur tefmoignai estre satisfait d'eux, & leur dis. A présent que vous me connoissiez, apprenez une autre fois, que je me laisse attendre aux prieres qui me sont faites avec respect, & de bonne grace, & suis toujours inexorable, quand l'on croit me forcer à faire les choses ; retirez vous, & une autre fois soyez plus raisonnables, & connoissiez mieux ce que vous me devez, & que je sai fort bien me faire rendre. Après j'allai visiter toute la ville, & tous les postes, & retournai chez moy achever la journée, dans mes occupations ordinaires : & je me conduisis toujours de sorte, que tous les tumultes que l'on me voulut exciter, ne servirent qu'à me faire craindre, & à m'autoriser toujours de plus en plus.

Gennare cependant, Vincense d'Andrée, & l'Elû du Peuple, travailloient secretement à faire faire des émeutes, croyant que si j'en appaisois beaucoup, il estoit impossible qu'à la longue je ne succombasse à quelqu'une ; & par de nouveaux bruits, qu'ils faisoient semer tous les jours, ils échauffoient les esprits, &

an-

animoient la populace contre le Duc de Tur-
 fi : publioient que je ne prenois le soin de le
 conſerver , que parce qu'il m'eſtoit neceſſaire
 pour tenir des correſpondances ſecretes avec
 les Eſpagnols , & negocier avec eux. Il ne ſe
 paſſoit gueres de jours , que je ne fuſſe obligé
 de m'en aller à ſon Palais , pour chaſſer la ca-
 naille qui ſ'attroupoit autour , à deſſein de
 luy faire quelque violence. Je me laſſai d'eſ-
 tre tousjours dans cette inquietude , & pour
 mieux pourvoir à ſa ſeureté , & me mettre
 l'eſprit en repos ſur ſon ſujet , je le fis venir
 dans vne maiſon qui eſtoit au derriere de
 mon Palais , afin que ſi le corps-de-garde, qui
 eſtoit devant ſa porte, n'eſtoit pas ſuffiſant pour
 le garantir de quelque tumulte populaire , je
 le puſſe renforcer de la garde qui eſtoit devant
 mon Palais , qui avoit ordre d'y marcher au
 moindre bruit qu'elle entendroit. Un jour,
 que je l'envoyai viſiter par le Chevalier de
 Fourbine, il me fit faire de grandes plaintes
 de ce que le Gentilhomme Polonois que j'a-
 vois mis auprès de luy , luy perdoit le reſpect
 en toutes rencontres , & vivoit avec luy fort
 inſolement. Ce qui m'eſtant confirmé par
 mes gardes , pour le ſatisfaire , & punir l'im-
 prudence du Polonois , je le fis mettre pri-
 ſonnier , & mis en ſa place le Baron de la
 Garde , Gentilhomme Provençal , de la ſa-
 geſſe & vigilance duquel , luy & moy eûmes
 grand ſujet de nous louer.

Je veux icy me juſtifier de l'accuſation, que

l'on m'a faite, de ne m'estre pas prevalu, dans la necessité où j'estois d'argent, de celui que j'aurois pû tirer de sa rançon. Deux raisons m'en empecherent. La premiere, que je crûs le devoir garder pour avoir, comme j'ay desja dit, entre les mains, un échange tout prest pour mon frere le Chevalier, en cas que ne passant pas avec tant de fortune que j'avois fait, il fust assez malheureux pour estre pris par les chemins, en me venant trouver. L'autre est, que ne m'offrant de me faire compter de l'argent qu'à Genes, j'aurois esté assez empesché à me le faire apporter, la navigation estant fort incertaine dans la saison où nous estions, & que n'ayant point de galeres, il n'y avoit point d'apparence d'hazarder une somme si considerable sur des felouques, & que de plus, il ne vouloit point delivrer d'argent qu'il ne fust arrivé dans Genes, & qu'il estoit homme à m'aposter des brigantins, pour le faire reprendre par les chemins.

L'on m'a blasmé de plus, de ne l'avoir pas envoyé à Portolongonne; disant que sa personne & celle de son petit-fils, eussent esté capables de me tirer des mains des Espagnols, quand je fus assez malheureux quelque temps après d'estre arresté. Mes ennemis, qui n'ont perdu aucune occasion de me nuire, ont voulu m'accuser injustement, que ne voulant point avoir de despendance de la France, j'en y prenois pas assez de confiance pour luy

remettre des prisonniers si considerables. Ce qui n'auroit pas esté en mon pouvoir, quand je l'aurois voulu; puisqu'il falloit de necessité que j'attendisse l'arrivée des galeres de France, ne pouvant l'envoyer par terre, & le faire conduire par les Estats du Pape, & beaucoup moins le hazarder sur des felouques, qui auroient pû aisement estre prises par celles des ennemis, ou par leurs brigantins, & leurs galeres, outre que je ne pouvois pas me fier à des Mariniers, qui se pouvoient laisser gagner par la tentation de faire leur fortune, ou suivant le naturel sanguinaire de la populace de Naples, luy auroient coupé la teste, & à son petit-fils, n'en estant plus retenus par le respect de ma presence. Toutes ces raisons estant meurement considerées, font assez voir, que l'on n'a pas eû plus de sujet de me blasmer dans cette rencontre, que dans toutes les autres, sur lesquelles, avec aussy peu de fondement, l'on m'a voulu rendre de mauvais offices.

Les Espagnols ayant vû, que la tentative qu'ils avoient fait faire auprès de moy, leur avoit si mal reüssy, l'extremité de leurs affaires les fit recourir à toutes sortes de moyens, pour se garentir de leur perte. Ils consulterent la Noblesse, pour voir quels remedes ils pourroient apporter à des maux si pressans. Ils envoyèrent aussy au Cardinal Filomarini, pour prendre ses avis, lequel conferant avec Vincenzo d'Andrea, fit aussy presentir Gen-

nare Anneſe , & tous enſemble demeurèrent d'accord , que le Peuple ayant conçu une haine , & une defiance fort grande du Duc d'Arcos , l'on devoit rejeter ſur luy toutes les choſes paſſées , & ils crurent que luy oſtant l'autorité, & la remettant entre les mains de Dom Jüan d'Auſtriche , cela produiroit quelque bon effet. Que la conſideration de ſa qualité , & de la tendreſſe que tout le monde ſavoit qu'avoit pour luy le Roy ſon pere , feroit que l'on prendroit creance à tout ce qu'il promettroit de ſa part , que l'on eſtimeroit qu'il ne courroit pas fortune d'eſtre deſavoué , & qu'un jeune Prince ambitieux , qui recherchoit avec tant de ſoin d'acquérir de la reputation , feroit religieux obſervateur de ſa parole , & faciliteroit toutes choſes, afin d'avoir l'honneur de conſerver à l'Eſpagne une couronne que l'on tenoit deſja perdue, & qu'il ſe croiroit trop heureux de la ſauver à quelques conditions que ce fût , & pour deſavantageuſes qu'elles puſſent eſtre. Les Eſpagnols eſperant , que ſi une fois ils avoient deſarmé le Peuple , & fait ceſſer les ſediti-
tions , ils ſe fortifieroient de ſorte , qu'ils reſtabliroient avec le temps leur autorité , remettant toutes choſes en leur premier eſtat , & n'obſerveroient de toutes leurs promeſſes que ce qu'il leur plairoit , & principalement après la paix avec la France , que leurs Miniſtres preſſoient à Munſter de tout leur pouvoir. Et quoy que l'exécution de ce
deſ-

dessein fust suivie peu de temps après, j'ay crû, que les projets & les negociations s'en faisant, il n'y avoit point de mal d'anticiper sur la relation de quelques jours.

La Noblesse, ayant chargé de menager auprès de la personne de Dom Jüan toutes leurs affaires, le Prieur Gio Baptista Caracollo, Chevalier de Malte, Dom Diomede Carafa, Dom Giuseppe di Sangré, & Dom Marco Antonio de Gennaro, personnes d'esprit & de credit, & pour luy représenter, que ne pouvant pas estre accusé du desordre du païs, ny de toutes les tyrannies que les Viceroy y avoient exercées, tout le monde verroit avec plaisir l'autorité entre ses mains, que l'on s'attendroit à recevoir toutes sortes de douceurs & de bons traitemens sous le gouvernement d'un jeune Prince liberal, & que l'on ne pourroit croire capable d'avarice, ny de vouloir piller le pays, pour s'enrichir. Que sa personne agreable & caressante gagneroit le cœur de tout le monde, aussy bien que sa naissance imprimeroit toute sorte de respect, & que personne n'apprehenderoit les resentimens de la colere d'un pere, quand un fils, qui luy estoit si cher, seroit le mediateur de ses affaires, & demanderoit des graces, qu'il luy accorderoit avec joye, afin de le faire aimer & autoriser davantage. Et qu'enfin n'y ayant aucune autre voye de salut pour l'Espagne, leur sentiment estoit que l'on la devoit essayer, afin de ramener tous
les

les esprits dans leur devoir. Que le Duc d'Arcos ayant esté malheureux , seroit facilement crû coupable. Que jamais il ne pourroit regagner la confiance qu'il auroit une fois perduë. Que toute l'indignation du passé tomberoit aisément sur luy , & que sa depossession , quoy que concertée , passeroit pour un chastiment , qui satisferoit les Peuples , & calmeroit la violence de ses ressentimens , qui s'apaisent d'ordinaire, dès que l'on a un sujet sur qui les rejeter, & qu'infailiblement ils escouteront plus favorablement un accord, puisqu'au lieu de parler de chastiment & de supplices , l'on ne parleroit plus que de graces, de pardons, de clemence, & de bons traitemens.

Un matin que j'estois à la Messe aux Carmes, l'on m'amena un Prestre , domestique du Cardinal Filomarini , que l'on avoit pris chargé de quantité de lettres pour son Maître , & pour d'autres , repassant du quartier des Espagnols. Il me dit qu'il avoit esté envoyé par luy pour des affaires particulieres, & principalement pour remedier à quelques desordres arrivez entre des Religieux, & qu'il venoit de trouver l'Internonce , & luy porter quelques depeschés de Rome. Le Peuple ne se paya pas de ces meschantes raisons , & commençant à s'echauffer , s'eschappa jusques à dire, avec de grands cris, qu'il falloit aller égorger le Cardinal dans son Palais, puisqu'il les trahissoit , & qu'il entretenoit commerce avec les ennemis. Je lus quelques-unes

unes de ces lettres , & ayant jugé que quelque avantage que je pusse recevoir de laisser agir la fureur du Peuple , & me défaire d'un ennemi si dangereux , les consequences en pourroient estre fascheuses ; & que la mort d'un Cardinal, aigrissant contre nous la Cour de Rome , nous attireroit l'indignation du Pape , & à toute la ville des censures , des excommunications , & un interdit , qui apportant un grand desordre dans les consciences assez delicates des gens du pays , en altereroient de sorte les esprits , qu'il seroit beaucoup à craindre que les suites n'en fussent perilleuses. Que nos ennemis s'en pourroient prevaloir , & se rejouïroient mesme de la perte du Cardinal , en qui ils n'avoient pas une confiance entiere , & dont ils ne se servoient que par pure necessité. Je resolus de le garantir des violences que l'on luy pouvoit faire , & d'essayer à me le gagner tout-à-fait , par une obligation si essentielle. Faisant donc signe de la main au Peuple , pour qu'ils eussent à m'escouter , je leur dis. Vous savez , mes enfans, que Monsieur le Cardinal, nostre Archevesque, nous a tousjours aimez tendrement , comme un vray & bon pere. Qu'il nous a donné des preuves de son affection en toutes sortes de rencontres. Qu'il a tousjours desapprouvé le tyrannique procedé des Espagnols , qui ne luy ayant jamais pardonné , ne taschant qu'à le perdre , veulent tirer le profit, & rejeter sur nous la colere & le

le ressentiment du Saint Siege. Tout cecy n'est qu'un de leurs artifices ordinaires, croyant que sans faire de reflexion nous nous laisserons aller à un emportement, qui nous ruineroit entierement : gardons-nous bien de tomber dans ce piège, qu'ils nous tendent avec tant d'adresse & de malice. Je connois les sentimens pour nous de Monsieur le Cardinal, & il s'en est assez decouvert avec moy, aimons-lé & considerons-lé comme nous devons, défions-nous de la malice de nos ennemis, & faisons tout le contraire de ce qu'ils attendent de nous. Ils veulent que nous le perdions, ne songeons qu'à nous le conserver, pour les faire enrager, & luy decouvrant tout ce qu'ils entreprennent contre sa vie, augmentons sa haine pour eux, & son amitié pour nous autres. Je m'en vas l'instruire de tout ce qui se passe, & vous verrez, que de la conduite que je tiendray avec luy, nous profiterons de l'amitié de Rome, & rejetterons sur les Espagnols la haine, qu'ils pretendoient faire tomber sur nous. L'affection & le respect ayant tousjours esté extremes pour luy, je les rechaufai dans le cœur de tout le monde, qui se récria tout d'une voix: Nous le reconnoissons pour nostre pere, & les ennemis si meschamment nous le vouloient faire assassiner : nous l'en voulons aimer davantage. Il nous a tousjours protegez, & nous n'avons jamais eû de sujet de nous en defier; assurez l'en de nostre part, & que nous le ven-

gerons

gerons de l'horrible perfidie des Espagnols ,
 auxquels, pour l'amour de luy, nous voulons
 faire une guerre sans quartier , & nostre res-
 sentiment ne finira qu'avec la vie du dernier
 Espagnol qui restera dans le Roynme.

Laisant le Peuple dans le sentiment que
 je leur avois inspiré, je me mis dans une chaise
 pour l'aller trouver , & pris avec moy toutes
 les lettres pour les luy porter. Je luy envoyai
 une estaffier l'avertir que je m'en allois chez
 luy , ayant une affaire tres-importante à luy
 communiquer. Je le trouvai qui revenoit de
 dire la Messe. Et nous estant assis , & fait fer-
 mër sur nous la porte de sa chambre , de peur
 d'estre ou écoulez , ou interrompus , je luy
 dis. Monsieur, vous pouvez juger si mon
 amitié vous est utile, puisque si j'en eusse
 manqué pour vous, vous ne seriez plus en
 vie. Je viens d'appaiser le Peuple, telle-
 ment animé contre vous , que si par mon cre-
 dit , & mes discours , je ne l'eusse adouci , il
 s'en venoit tumultuairement vous égor-
 ger , & vous traîner par les ruës. Vous estes
 bien-heureux, que l'autorité dans Naples ne
 soit plus entre les mains des Mazanielles ny
 des Gennares ; mais dans celle d'un homme
 de mon humeur , & de ma condition , qui a
 toute sorte de respect pour le Saint Siège , de
 veneration pour la Pourpre , dont vous estes
 revêtu , & d'estime & d'amitié pour vostre
 personne , & qui souhaitant la vostre avec
 passion , recherchera tous les moyens de la
 me.

meriter pas ses services. Ce discours le fit trembler, & luy venir les larmes aux yeux, & transporté de son apprehension & de sa reconnoissance, il fut sur le point de se jeter à mes pieds. Vous devez, luy dis-je, vous intéresser à ma conservation, puisque tant que je vivray, vous n'aurez jamais rien à craindre. J'ay calmé l'orage qui vous menaçoit, & je vous ameneray tantost les principaux du Peuple, vous assurer de l'affection & du respect general de la ville pour vous. Je vous avoué, que je vous ay vû sur le point de vostre perte, & que tout autre que moy ne l'auroit pas destournée si adroitement ny si facilement que j'ay fait. Un de vos gens a esté pris chargé des lettres, que je vous apporte. Je l'ay fait relascher à l'heure mesme, pour l'amour de vous. Mais il est bien juste que vous m'éclaircissiez de vos negociations, & il ne seroit pas raisonnable que je demeurasse en peril pour vous avoir sauvé d'un si grand. Je voy bien que ces lettres traittent d'autres choses que d'affaires de Moines, & que ce jargon de Convent n'est que pour cacher des correspondances, & des negociations considerables. Ces noms de *General*, de *Provincial*, de *Prieur*, & de *Procureur*, sont appliquez à des personnes plus relevées, & il ne s'agit point icy ny de froc, ny d'intrigues de Religieux. Il ne faut point estre surpris. Mais il faut agir avec moy avec plus de franchise & de confiance, puisque je suis assez éclairé pour ne me pas

laisser

DE M^r. DE GUISE, LIV. III. 443
laisser endormir facilement en des matieres si importantes, qu'il ne s'agit pas moins que de ma reputation, de ma liberté, ou de ma vie.

Ensuite nous lûmes ensemble toutes les lettres, dont je luy demanday l'explication. Après m'avoir long-temps amusé par de legeres justifications, & de frivoles excuses, il fut contraint, voyant que je ne prenois pas le change, de me faire une confession generale, & de m'instruire qu'il s'agissoit de la renonciation du Duc d'Arcos, & de remettre l'autorité entre les mains de Dom Jüan, & que sur ce que l'on en avoit demandé son sentiment, il l'avoit donné avec franchise. Qu'il croyoit estre obligé par le caractere d'Archevesque, d'employer tous ses soins à calmer les desordres de son Diocese. Qu'il avoit eü toujours autant d'horreur de la tyrannie des Espagnols, que de la brutalité & emportement du Peuple. Qu'il avoit crü par ce moyen, que le repos se pouvoit retablir, & que rejetant sur le Duc d'Arcos toute la haine du passé, & luy attribuant la meschante conduite des Espagnols, & la violence de leur gouvernement, l'on pourroit ajouster plus de creance aux paroles d'un jeune Prince, fort autorisé de son pere, capable d'avoir ses resentimens, & qui s'interesseroit à faire valloir le pardon, & maintenir les graces qu'il promettoit. Que le Royaume de Naples se tenant pour perdu, il voudroit le conserver à quel-

à quelque prix que ce fust. Que l'on pourroit demander telles conditions que l'on desireroit, que l'on seroit trop heureux d'accorder, pour ne pas tout perdre, en voulant avoir trop d'avantage. Que je ne le pouvois blâmer de cette conduite, que je prendrois assurément moy-mesme, si j'estois à sa place: & pour ce qui me regardoit, la mienne avoit esté si prudente & si obligeante, que sa premiere pensée avoit esté de songer à ma sécurité. Et qu'il estoit bien raisonnable de veiller à la conservation d'une personne, à qui toute la ville, & tout le pays, devoient celle des biens des plus considerables, & de l'honneur de toutes les familles, puisque du jour de mon arrivée l'on avoit vû cesser les incendies, les pillages, & les meurtres, & que j'avois establi plus d'ordre & plus de repos que les Espagnols n'avoient pû faire dans leur plus grande prospérité.

Je luy respondis, que pour changer de gouvernement, cette nation si vindicative ne changeroit pas de sentimens. Que les lions, quoy qu'aprivoisez, estoient tousjours à craindre. Que l'on ne se fieroit non plus à Dom Jüan d'Austriche qu'au Duc d'Arcos. Que l'on savoit que les resolutions ne venoient pas des personnes particulieres. Que l'on n'agissoit que par les ordres des Conseils, dont la Politique ne changeoit pas. Que les chastimens, pour estre differez, n'en estoient pas moins à redouter, puisqu'ils ne manquoient
jamais

jamais d'arriver. Que j'avois trop bien instruit les Napolitains de toutes ces veritez, pour qu'ils se laissassent endormir, ou surprendre. Qu'ils ne pouvoient jamais estre en repos ny en seureté, tant qu'il resteroit un Espagnol dans le Royaume. Que l'amitié de la patrie luy devoit inspirer les mesmes sentimens. Que les services qu'il rendoit seroient à l'ávenir payez d'ingratitude. Que l'on ne recouroit à luy que par une pure necessité. Que le credit qu'il avoit sur tous les esprits, luy seroit imputé à crime capital. Qu'il en patirot quelque jour, sans pouvoir jamais s'acquérir une parfaite confiance, & qu'il n'éviteroit pas, après les demarches qu'il avoit faites, la vengeance d'une nation irritée, cruelle & sanguinaire. Que je luy conseilloy de ne se plus mesler, comme il avoit jusques-ici, de toutes leurs negociations, où il ne pourroit tenir un si juste contrepoids, que l'un ou l'autre parti estant mal satisfait de luy, & venant à en prendre du soupçon, ne le mist en égal peril de la vie, que je luy venois de sauver. Mais que je ne pourrois peut-estre pas le faire d'autres fois de mesme. Que je le conjurois de ne plus s'exposer à un si grand danger, qu'il avoit fait, mais de demeurer sans prendre d'intérest, à voir ce que le Ciel resoudroit des choses, ne pouvant aussy-bien s'opposer qu'inutilement à ses decrets.

Il me promit de profiter de mes ávis, & de

ne jamais perdre la memoire de l'obligation, qu'il reconnoissoit m'avoir, & qu'ils s'intéresseroit toute sa vie à ma seureté, & à mes avantages. Je luy respondis, qu'il pouvoit fort aisement m'en donner une preuve convainquante, en me descouvrant qui estoient ceux de la ville à qui je pouvois me fier, & dont aussy je me devois garder. Je ne puis, me dit-il, contrevenir au serment que j'ai fait de garder le secret, & peut-estre auriez-vous pour suspect tout ce que je vous pourrois dire. J'avouë, luy dis-je, que c'est trop vous presser, & je sai aussy-bien sur qui se doivent arrester mes soupçons, & je vous supplie seulement de tout mon cœur, de prendre une telle conduite, qu'ils ne puissent jamais tomber sur vous. Il m'en donna toutes les assurances possibles. Et je me retirai, croyant avoir assez fait que de l'avoir empesché par la crainte du hazard qu'il avoit couru, de maintenir à l'avenir aucun commerce suspect, dont il s'abstint, au moins pour quelque temps, s'il n'observa pas exactement ce qu'il m'avoit promis.

L'apresdinée je luy menai les principaux du Peuple, qui l'informant du peril qu'il avoit évité, luy dirent ce que j'avois fait pour l'en tirer, & l'assurerent que cette rencontre n'avoit servi qu'à augmenter pour luy la confiance & l'amitié du Peuple, & redoubler sa haine, & son ressentiment contre les Espagnols. Et il reconnut de quelle maniere je
savais

DE MR. DE GUISE, LIV. III. 447
savois tourner tous les esprits par mon credit
& mon adresse.

La disette de vivres, que souffroient les
Espagnols, me fit resoudre à leur oster toutes
sortes de moyens d'en recevoir par terre. J'ap-
prehendai toutefois, que le desespoir ne les
obligeast à faire un effort, pour se rendre libre
le chemin de Capouë, d'où l'on pouvoit ai-
sement venir jusques à Poussol. Mais de Poussol
jusqu'à Naples, le village de Fuor di Grotta,
que je tenois, leur en coupoit le chemin.
Je crus qu'ils pourroient un jour s'en rendre
les maistres, si je n'essayois de m'emparer de
la Tour de pied de grotte, & ensuite du faux-
bourg de Chiaye, qui estoit le seul de tous
ceux de la ville, qui tint encore pour eux. Et
pour cét effet, le dixiesme de Janvier, je m'al-
lai promener au Convent des Camaldolis, lieu
fort élevé, & dont je pouvois aisement con-
siderer tout ce fauxbourg, & cette tour, que
je pretendois faire attaquer le lendemain. La
veué de ce Convent est une des plus belles du
monde, Mais ce qui m'y plut davantage, fut,
qu'ayant observé soigneusement les avenues
& la situation de la Tour de pied de grotte,
passage qui m'estoit necessaire pour descendre
dans le fauxbourg, je reconnus avec plaisir,
que mon entreprise estoit facile, pourveu
que l'on la tentast avec vigueur. Et le soir
estant retourné chez moy, j'envoyai cher-
cher Giacomo Rouffe, & luy commandai de
prendre trois cens hommes de son Regiment,
&

& de s'en aller attaquer la Tour de pied de grotte , qui est un ancien edifice des Romains , joint à un Convent de Religieux , & proche du tombeau de Virgile , où l'on voit une chose assez remarquable. Il est de marbre blanc , fait en petit dôme , sur le haut duquel , de temps immemorial , un laurier a pris racine dans le marbre , sans qu'il y ait aucune terre pour le conserver ; un vieux mesme , qui y estoit , estant mort depuis quelques années , la Nature en a repoussé un nouveau , semblant vouloir éterniser la memoire de ce grand homme par le prodige de ce laurier , dont les branches ont servi de tout temps à couronner les grands Poëtes , aussy-bien que les victorieux.

L'attaque du Convent , & de cette Tour , fut faite vigoureusement , & soustenuë de mesme , depuis les onze heures du matin jusques à trois heures après midi , que la garnison se voyant hors d'apparence de secours , & que l'on mettoit le feu à la porte , avec des fascines poissées , fut contrainte de se rendre à discretion. Il en sortit dix Espagnols & vingt Napolitains , commandez par un Capitaine Reformé. Les Espagnols furent conduits prisonniers dans la Vicairie , & les Napolitains prirent party avec moy. Le lendemain , cette prise m'ayant facilité l'entrée du fauxbourg de Chiaye , je commandai le Sergent Major Alexio , qui avoit pris prisonnier le Duc de Tursy , avec trois ou quatre cens
hom-

hommes tirez de Vomero & de Lantignane, & renforcé de la Compagnie de Matheo d'Amore, Chef de la Vinara, composée de près de deux cens bons hommes, d'aller attaquer le Convent de Saint Leonard, où il y avoit plus de six-vingts hommes de garnison, commandez par les Capitaines Joeseppe Riva, Paulo Fioretti, qui fut depuis ce fameux Bandit, qui ayant amassé sept à huit mil hommes en mil six cens cinquante-cinq, fit trembler tout le Royaume de Naples, & donna bien de l'inquietude aux Espagnols, & du Maistre de Camp Onoffrio de Scio. Le combat y fut fort opiniastreté, & dura un jour tout entier. Et craignant que les ennemis ne tentassent de le secourir, avec des felouques, ce poste estant de la dernière importance, & la mer n'ayant pas assez de fond en cet endroit, pour que des galeres y pussent aborder, je commandai douze felouques bien armées, qui repoussant celles qui se presentoient pour y apporter du secours, donnerent un petit combat naval, dont l'avantage demeura tout entier de nostre costé. J'avois envoyé Pioné, Capitaine des Lazares, avec trente de ses gens, pour porter des fascines & servir de travailleurs à ce petit siege, lequel commençant à mettre le feu au Convent de tous costez, les assiegez n'ayans plus d'esperance d'estre secourus, ny de se pouvoir defendre davantage, furent contraints de se rendre à discretion, & ayant esté conduits vers moy, les

soldats prirent parti dans mes troupes , & les Officiers demeurèrent auprès de moy , en attendant que j'eusse de l'employ à leur donner.

Par la prise de ce poste considerable , assis sur le bord de la mer , & dont la naturelle situation est forte , & aisée à garder , je fus le maistre de tout le fauxbourg de Chiaye ; & les Espagnols tellement serrez , qu'ils n'eurent plus de communication par terre avec tout le reste du Royaume. Mes gens animez pour ce bon succès , avancèrent jusques à la porte de Chiaye , où trouvant une garde assez foible , ils la chargerent si rudement , qu'ils l'obligerent à se retirer , entrant pelle mesle avec eux. Ils estoient en estat de pousser jusques au milieu de tous les quartiers des ennemis , si le Baron de Vatteville n'y fust accouru avec un corps assez considerable d'infanterie Espagnole , & d'Officiers reformez. Ils'y fit une escarmouche qui dura près de trois quarts-d'heure , l'avantage balançant tantost d'un costé , tantost d'un autre ; mais à la fin mes gens furent contraints de ceder au nombre , & de se retirer au Convent de Saint Leonard , & au Palais de Dom Pedro de Tolède , que nous avons tousjours conservez jusques à la fin. Ce fut une action des plus opiniastrées , & des plus remarquables qui se soient faites dans Naples durant tout le temps des revolutions.

Je fus le lendemain visiter ces deux postes ,
me

me promener dans le jardin du Prince de Bisignane , un des plus agreables d'Italie , pour la quantité d'orangers ; & fus fort satisfait de l'acquisition de ce fauxbourg , pour la grande incommodité qu'en recevoient les ennemis , & pour y trouver les plus belles & les plus délicieuses promenades du monde. La garnison que j'y laissai , establit avec les soldats des ennemis un petit commerce , que l'utilité, que j'en tirois, me fit autoriser , & qui dura jusques à tant que le Baron de Vatteville, s'en estant appercû l'interrompit , en faisant pendre deux ou trois des siens. C'estoit de troquer des raves, & semblables racines contre de la poudre ; les Espagnols dans leur extreme misère , nous livrant pour ce petit rafraichissement , toute celle qui leur estoit distribuée pour la garde de leur poste.

Dans ce temps un Medecin me vint proposer une entreprise sur celuy de Pizzo Falcone , que j'estime encore plus que les chasteaux , puisqu'estant une colline eslevée , escarpée quasi de tous costez , elle commande au Chasteau-neuf & au Chasteau de l'Oeuf, & peut raser à coups de canon tout le Palais du Vice-Roy. Ce dessein me parut fort beau ; mais après l'avoir bien examiné , j'en trouvai l'execution , & si difficile , & si dange-reuse , que je ne jugeai pas à propos de la tenter. Cependant le Prince de Cellamare , Achille Minutalo , & Cèsare Blanco , le pre-

mier Doyen , & les deux autres Conseillers du Collateral , m'envoyerent demander des sauvegardes pour la conservation des maisons qu'ils avoient dans les quartiers des Espagnols , prévoyant que j'en serois bien-tost le Maître , & qu'ils ne pourroient plus les defendre , ou seroient contraints de les abandonner , estant depourvus de vivres , & leurs soldats tellement affoiblis par la misere qu'ils souffroient , qu'ils n'avoient quasi plus la force de faire aucune faction. Cette nouvelle me donna beaucoup de joye , m'apprenant l'extrémité où je les avois reduits , qui se trouva bien redoublée , quand deux jours après le mesme Prince de Cellamare, Genevois , fort attaché à son interest , & craignant d'avoir mal employé son argent à la charge de grand Maître des Postes du Royaume , d'un grandissime revenu , m'en envoya demander la confirmation , que je luy fis esperer , à condition d'estre informé par luy & par ses deux amis , de toutes les resolutions qui se prendroient dans le Conseil Collateral. Et en effect , il ne s'y passa rien depuis , que je n'en fusse averti ponctuellement , soit par eux , soit par d'autres intelligences secretes , que j'avois menagées.

Le corps d'armée de la Noblesse estant quasi tout dissipé , & le peu de Cavaliers restez ensemble dans Capouë , ne pouvant souffrir le commandement de Vincenzo Tuttavilla , en faisoient des plaintes continuelles ,
dau-

d'autant qu'ils avoient pris beaucoup d'aver-
 sion pour sa personne. Le Vice-Roy donc, &
 le Conseil Collateral resolurent de le retirer;
 & de laisser aux Cavaliers le choix d'un Ge-
 neral qui leur fust agreable, qui par son cre-
 dit püst empêcher le debandement du reste;
 & rappeler auprès de luy vne partie de ceux
 qui s'estoient retirez dans leurs terres, ils de-
 meurèrent tous d'accord d'obeir à Dom Lo-
 uïs Poderico, dont la valeur & la prudence
 luy avoient acquis une estime generale. Cette
 election reçut l'approbation de tout le mon-
 de, & fit fortifier le corps de leurs troupes,
 qui auparavant estoit quasi reduit à rien, &
 n'estoient plus, tant en cavalerie qu'en in-
 fanterie, qu'environ de quinze cens hom-
 mes. Il le renforça de telle façon, qu'il mit
 ensemble, en quinze jours de temps, envi-
 ron trois mil hommes. Et les Espagnols luy
 ayant envoyé l'ordre de leur faire venir des
 bleds de Capouë, il refusa d'y obeir, pour ne
 se pas degarnir du peu qu'il en avoit, qui
 n'estoit qu'à peine suffisant pour la substan-
 ce de ses troupes. Ce qui les obligea de faire
 passer auprès de luy le Baron de Goëssan, avec
 la cavalerie Bourguignone, n'ayant plus de
 fourages ni d'orge pour la nourriture de leurs
 chevaux, & voulant se decharger d'autant
 de gens, estant reduits à la derniere misere.
 Comme j'estois fort soigneux de me prevaloir
 de toutes sortes de conjonctures, je menageai
 une intelligence avec un Sergent & trois sol-

dats Espagnols, pour me livrer le poste de
 Dom Aluine. Le traité fut fait pour cinq
 cens écus, dont je leuren fis toucher deux
 cens d'avance. Le jour que cette entreprise
 se devoit executer, le Sergent se repentant
 de la trahison, qu'il faisoit à sa nation, ou
 voulant seul profiter de l'argent que ses com-
 pagnons avoient partagé avec luy, alla trou-
 ver le Baron de Vatteville, & luy declara tout
 ce qui s'estoit menagé, après avoir eû l'assu-
 rance du pardon, & d'heriter de la depouille
 de ses camarades. Il se rendit à ce poste le
 jour qu'il me devoit estre livré; après avoir
 fait pendre les trois coupables, & fait paroîs-
 tre à leur place quatre Officiers reformez, qui
 parlerent à une personne, que j'envoyay pour
 reconnoître s'il estoit aisé d'executer ce qui
 avoit esté tramé. Ils luy firent voir le
 peu de gardes qu'il y avoit, Vatteville les
 ayant fait retirer, & se tenant derriere, avec
 deux cens Officiers reformez. J'entray en
 quelque soupçon de ce que je trouvois la
 chose si aisée, & tant de negligenee à la gar-
 de d'un poste si considerable. J'y fis marcher
 les troupes à l'heure concertée, & les quatre
 soldats travestis ayant commencé eux-mes-
 mes d'abattre leur retranchement, je les fis
 observer par celuy qui avoit traité de ma part
 avec les premiers. Il me rapporta que ce n'es-
 toient pas les mesmes visages, j'ordonnai, en
 arrivant, que l'on tirast sur eux, & que par
 leur mort ils fussent punis de la tromperie
 qu'ils

DE MR. DE GUISE, LIV. III. 455
qu'ils me vouloient faire. Vatteville accou-
rant à l'alarme, fut reçu de mes gens, par
une grande salve, & voyant qu'ils n'avan-
çoient pas, & qu'il estoit reconnu, ne pen-
sa qu'à faire relever promptement sa tran-
chée, où il y eut une escarmouche d'une de-
mie heure, avec peu de perte de leur costé,
mais sans aucun avantage considerable.

Un frere lay du Convent de Sainte Marie
la Nove, un des plus importans postes des en-
nemis, me vint proposer de me le faire sur-
prendre, en introduisant mes soldats par le
Formal : c'est un certain aqueduc, qui passe
par dessous toutes les ruës de la ville, & porte
l'eau dans toutes les maisons, & tous les Con-
vents. J'envoyai une personne de confiance
avec luy, pour reconnoistre si la chose estoit
faisable ; il l'introduisit sans peine, & luy fit
voir, qu'ayant la clef des eaux, il pouvoit
bien y recevoir jusques à deux cens hommes,
& le menant jusques au corps-de-garde des
Espagnols, il les trouva si abbatus de la faim,
& si rendus & lassez de tant de continuelles fa-
tigues, qu'ils n'avoient pas la force de se souf-
tenir. Le malheur voulut, qu'un vieux Re-
ligieux, qui ne dormoit pas, ayant vû par ha-
zard ce petit frere remener un inconnu dans
les eaux du Convent, en ávertit Dom Alvaro
de la Torre, Lieutenant de Maistre de Camp
general, qui l'ayant fait arrester, luy fit
confesser à force de tourmens tout ce qu'il
avoit menagé. Et comme il ne me vint pas

trouver le lendemain , & que je fus trois jours sans avoir de ses nouvelles , je reconnus que mon affaire estoit decouverte : & ayant fait diligence pour m'en esclaircir , j'appris que l'on l'avoit fait mourir , & que j'avois manqué un des plus beaux coups , & des plus importants qui se pust faire dans Naples.

Je me resolus de faire donner des alarmes , trois ou quatre fois la nuit , de tous costez , pour lasser les Espagnols , que je savois fort affoiblis & de fatigues , & de misere : ce que je continuai tousjours depuis ; ce qui les mit en estat de ne se pouvoir quasi plus servir de leurs armes , & de ne plus courir aux alarmes. Ce que je faisois , pour pouvoir les surprendre un jour , me servant de la negligence à quoy je les aurois accoustumez. Mais ne voyant rien à faire pour l'heure dans la ville , je me resolus de tenter quelque chose au dehors , & commandai Jacomo Rouffo de s'en aller à Pouffolo ; les habitans m'ayant fait savoir que leur garnison estoit affoiblie , & que pour peu , qu'ils fussent soustenus , ils leur pourroient aisément couper la gorge , & nous livrer l'entrée de leur ville , dont la prise me facilitoit l'attaque du chasteau de Baye , de la derniere importance , ostant le port à l'armée d'Espagne ; celui de Naples estant si decouvert , que les vaisseaux n'y peuvent tenir par un mauvais temps. Il y marcha avec trois mil hommes , & les habitans commençans de venir aux mains avec leur garnison ,

le Marquis de Fuscaldo, à sa veuë entra dedans avec un puissant secours. Ce qui obligea mes gens de se retirer, après une legere escarmouche. Et voyant que les entreprises de guerre ne me réussissoient pas fort heureusement, les remettant à un autre temps, j'eus recours à l'adresse, & aux negociations. En effet, je fis fonder le Gouverneur de Baye, un vieil Espagnol, & fort interessé, qui connoissant le mauvais estat des affaires de la nation, presta l'oreille à mes offres, & après force allées & venues, qui consumerent bien quinze jours de temps, il convint avec moy de me rendre sa place, moyennant douze cens pistoles : & de mesme temps je menageai pour cent mil francs, de m'emparer de la ville & chasteau de Gayette, où Monsieur de Fontenay avoit desja eû quelques pratiques. Et comme l'argent me manquoit pour deux entreprises si importantes, je luy en donnai á vis, pour faire tenir prestes ces deux sommes. Mais soit qu'il en voulust profiter, ou qu'il crust ses intrigues meilleures que les miennes, il ne me fit point de response ; & je vis esvanouir de si belles & si grandes esperances.

La prise cependant des lieux les plus considerables de la terre de Labeur, & des confins de l'Estat Ecclesiastique, nous ouvrit le chemin de Rome, & le rendit si libre, que deux fois les Messagers y passerent, & entre autres ils me ramenerent le Chevalier des Essars, le

Baron

458 LES MEM. DE MR. DE GUISE, LIV. III.
Baron de Caufans , les Sieurs de Beauchamp,
de la Breche , autrefois Capitaine de cavalerie
dans le service du Pape Urbain , de Miniere ,
de Graville , le Baron de Rouvrou , le Mar-
quis de Chabans , les Sieurs de Canherou ,
du Fargis , du Chalar , & sept ou huit autres
Officiers , & leurs valets. Cette liberté ne
nous dura pas long-temps. Le Papone im-
prudemment , sans avoir rassemblé toutes
ses troupes , vint aux mains avec Dom Balta-
sar de Capouë , Prince de la Roque Romaine,
qui le defit , & reprit ensuite tous les li-
eux qu'il avoit occupez , à la reserve de Fon-
di , & de la Tour de Sperlonga , durant qu'il
s'employoit à rallier le debris de ses gens , &
reformer un Corps , avec ceux qui ne s'es-
toient pas trouvez au combat.

Fin de la premiere Partie.



VILLE DE LYON
Biblioth. du Palais des Arts





